المعهد الملكي للثقافة الأمازيغية
ⵜⴰⵙⴷⴰⵡⵜ ⴰⵔⵡⴰⵢⴰⵏ ⵏ ⵜⵎⴰⵣⵉⵖⵜ
INSTITUT ROYAL DE LA CULTURE AMAZIGHE

FAITS DE SYNTAXE AMAZIGHE

Actes du colloque international organisé par le Centre de l'Aménagement Linguistique Rabat, 09 - 10 novembre 2009

Textes réunis et mis en forme par

Abdallah BOUMALK

Rachid LAABDELAOUI

Faits de syntaxe amazighe

Faits de syntaxe amazighe

Actes du colloque international organisé par le Centre de l'Aménagement Linguistique
Rabat, 09 - 10 novembre 2009

Textes réunis et mis en forme par

Abdallah BOUMALK & Rachid LAABDELAOUI

2012

Publications de l'Institut Royal de la Culture Amazighe
Centre de l'Aménagement Linguistique (CAL)
Série : Colloques et séminaires – N° 36

Titre	**:**	*Faits de syntaxe amazighe*
Coordination scientifique	**:**	Abdallah Boumalk &Rachid Laabdelaoui
Publication	**:**	Institut Royal de la Culture Amazighe
Réalisation technique	**:**	Centre de la Traduction, de la Documentation, de l'Edition et de la Communication
Imprimerie	**:**	El maârif Al Jadida - Rabat
Dépôt légal	**:**	2013 MO 2516
ISBN	**:**	978-9954-28-159-8
Copyright	**:**	© IRCAM

Table des matières

TABLE DES MATIERES.....*5*

PRESENTATION.....*7*

Fatsiha AOUMER
Anaphore « sans antécédent » et rhème « sans thème » en berbère (Kabyle).....11

Ali BARAKATE
Eléments pour un aménagement de la syntaxe de la proposition relative en amazighe.....21

Karim BENSOUKAS
The morphology and syntax of negation in Amazigh: Synchronic variation and diachronic change.....37

Ramdane BOUKHERROUF
Le rôle de la sémantique et de la prosodie dans la distinction entre la subordination et la coordination sans marque monématique de jonction.....55

Ahmed Bououd
Les domaines de la quantification et ses marques en Tamazight : essai de typologie. 67

Ahmadou BOUYLMANI
Quantifiers in Tamazight 75

Salem CHAKER
Aux fondements de la syntaxe berbère : Quelques considérations théoriques et quelques implications pratiques. 93

Said CHEMAKH
De la syntaxe fonctionnele à la linguistique énonciative
Problèmes de l'aspect et du temps 109

Mustapha EL ADAK
Les locutions adverbiales rifaines: structures, variations et propriétés combinatoires.....123

Abdallah EL MOUNTASSIR
L'expression de l'indéfini en tachelhit. Procédés syntaxiques et enjeux énonciatifs 133

Hassan MAKHAD
On the existence of Tense in Tashlhiyt.....145

Souad MOUDIAN
La coordination en tarifite.....173

Kamal NAÏT-ZERRAD
Classement syntaxique de quelques prépositions du berbère.....183

Naima OMARI
Negation and Focus Interaction in Berber 193

Souad OUSSIKOUM
L'expression du focus parallèle en amazighe : approche pragmatique.....217

Michael PEYRON
Normes syntaxiques de la poésie amazighe du Maroc central.....231

Patrice POGNAN
Pour un traitement automatique du berbère: recherche d'une stratégie d'analyse morphosyntaxique.....245

Rachida RAHHOU
Croisement des catégories syntaxiques dans le parler amazighe des Ait Iznassen.....261

Mohamed SGUENFLE
Aspects syntaxiques de la phrase métaphorique en Tachelhit.....273

Miloud TAIFI
De la prédication seconde en berbère : de la syntaxe à l'interprétation sémantique 285

Catherine TAINE-CHEIKH
Les phrases complexes en zénaga. Typologie des marques de dépendance.....297

Rachid LAABDELAOUI
Sujet, accord et topic (en arabe).....3-26

Présentation

Depuis leur naissance, les études amazighes n'ont cessé de connaître des progrès importants tant au niveau quantitatif que qualitatif. Le développement des théories linguistiques et l'évolution que connaît le monde amazighe ont fortement influencé le cours de cette évolution. Ainsi, marqué par la dialectologie, à la fin du XIX^{ème} et au début du XX^{ème} siècles, le champ des études amazighes a opéré un grand tournant en se centrant sur des questions de phonétique-phonologie, discipline qui a connu son apogée avec les travaux de linguistes d'obédience structuraliste et générativiste. C'est ainsi que les décennies 80 et 90 ont connu un grand essor de la phonologie amazighe. D'autres secteurs de la langue telle que la morphologie ont fait l'objet de travaux de recherche sans, toutefois, connaître la même présence dans le domaine de la linguistique amazighe. Parallèlement à cet écart que l'on peut constater entre les sous-disciplines de la linguistique amazighe, toutes les zones dialectales n'ont pas bénéficié du même intérêt ; des régions demeurent jusqu'à ce jour non étudiées.

Une meilleure connaissance des données de l'amazighe implique non seulement que le plus grand nombre d'aires dialectales soit couvert mais aussi que toutes les composantes de la langue fassent l'objet d'étude. C'est dans cette perspective que s'inscrit le colloque international qui s'est tenu à l'IRCAM les 9 et 10 novembre 2009 à l'initiative du Centre de l'Aménagement Linguistique.

Cette rencontre scientifique a été l'occasion pour les amazighisants de différentes obédiences de débattre de questions de synaxe et d'approfondir celles qui n'ont pas été suffisamment traitées, voire à peine effleurées, dans la littérature berbérisante. Les actes, repris dans le présent ouvrage, reflètent clairement la diversité des approches théoriques ainsi que la richesse de la thématique. .

Les 22 contributions contenues dans ce volume, dédié entièrement à la syntaxe, portent sur plusieurs aspects. Au premier rang, figurent les catégories syntaxiques. Plusieurs contributions ont traité des déterminants, prépositions, adverbes et quantifieurs. Un autre aspect examiné dans ce volume a trait aux procédés syntaxiques tels que la focalisation, la détermination et la pronominalisation. De même, la syntaxe propositionnelle ainsi que les questions de subordination et de dépendance syntaxique sont largement traitées dans ces actes.

Sur la base d'un corpus kabyle établi à partir d'expressions figées et semi-figées ainsi que de serments, F. Aoumer traite de l'anaphore sans antécédent et du rhème sans thème. Dans sa contribution, A. Barakate tente, à partir de données des parlers du Haut Atlas Central, de présenter des éléments qui pourraient servir de base pour l'homogénéisation et l'uniformisation des structures de la phrase complexe dans le

cadre d'un amazighe standard. La contribution de K. Bensoukas aborde, dans une perspective comparatiste, les traits de variation qui marquent, sur le plan interdialectal, la morphologie verbale et la syntaxe de l'énoncé négatif en amazighe. Les divergences relevées aux niveaux syntaxique (usage du second morphème de négation) et morphologique (neutralisation des thèmes verbaux) relèvent de faits de diachronie. Les divergences que manifestent, sur le plan de la synchronie, la négation ont des implications au niveau de l'élaboration d'une grammaire standard de l'amazighe. R. Boukherrouf examine le rôle que peuvent jouer la sémantique et la prosodie dans la distinction entre la subordination et la coordination sans marque monématique de jonction. L'analyse de données kabyles a conduit l'auteur à déterminer quatre paramètres pour distinguer les deux phénomènes : la courbe mélodique, les groupes de souffle, les pauses et les allongements syllabiques ainsi que le débit et le nombre de syllabes. La contribution d'A. Bououd aborde la classe du déterminant en tamazight. L'inventaire établi a permis de dégager deux classes : les quantificateurs et les déterminants. Quant à l'étude d'A. Bouylmani, elle traite des quantifieurs en tarifiyt. L'auteur y souligne le rôle et l'attitude du locuteur qui opère le choix du quantifieur en fonction du contexte et de la situation de communication. La typologie établie indique qu'il est, cependant, des quantifieurs qui se rapportent, d'ordinaire, à un concept (notions de totalité ou de distribution, par exemple) tout en ayant la possibilité de fonctionner différemment. Outre la typologie effectuée, l'article de Bouylmani traite de la distribution des différents opérateurs. L'article de S. Chaker examine un certain nombre de points clefs de la syntaxe berbère : paradigmes grammaticaux, système verbal, syntaxe de l'énoncé, diathèse, prédication et personne grammaticale. En s'appyuant sur l'analyse de faits syntaxiques tout en ayant pour fil conducteur la question de l'unité et la diversité de la langue amazighe, S. Chaker a tiré des conclusions qui mettent en évidence le caractère central de la syntaxe. A partir de la confrontation des points de vue de la syntaxe fonctionnelle et de la linguistique énonciative, S. Chemakh tente, dans son article, de mettre en lumière l'intérêt de l'intégration de la dimension temporelle dans l'analyse des corpus littéraires. En outre, des questions d'ordre métalinguistique sont également examinées dans cet article. Dans sa contribution, M. El Adak étudie le fonctionnement syntaxique des locutions adverbiales ; il en dégage trois constats (i) les locutions adverbiales trouvent leur origine dans des structures variées reposant sur l'association de plusieurs catégories syntaxiques, (ii) leur syntaxe n'est pas souvent contrainte (iii) sur le plan combinatoire, leur rapport avec la base verbale est caractérisé par une solidarité maximale et par une grande autonomie. A. El Mountassir soulève un certain nombre de questions quant au traitement réservé à l'indéfini en amazighe. La question majeure demeure celle de l'identification et du classement du fait que les lignes de démarcation entre les différents marqueurs ne sont pas toujours nettes. En s'appuyant sur le mode de référence des marqueurs de l'indéfini et sur leur fonctionnement dans le discours, A. El Mountassir souligne la difficulté de restreindre l'indéfini au domaine du nom et met en lumière les modes qui le

caractérisent. L'article traite également du rapport entre l'indéfini et l'expression de l'impersonnel et conclut au croisement de la syntaxe et de la sémantique dans l'étude de cette catégorie.

L'article de H. Makhad examine la question de la temporalité en tachelhite et avance des arguments qui appuient l'existence d'un système temporel autonome dans le parler étudié. L'auteur souligne que les propositions du parler étudié comprennent des entités temporelles qui agissent sur l'axe du temps ; il considère, par ailleurs, que le temps n'est pas exprimé uniquement par la distinction tripartite (passé, présent et futur), mais aussi par la distinction d'un ensemble de points temporels. H. Makhad s'est penché aussi sur le comportement syntactique du temps sur le plan du déplacement et de l'absorption de la catégorie. S. Moudian fait état des différents morphèmes de coordination en tarifite et les étudie d'un point de vue syntaxique. Elle souligne l'existence de deux types de coordonnants : ceux qui relient les membres d'une phrase simple et ceux qui relient les constituants d'une phrase complexe. L'étude de S. Moudian indique que les coordonnants en tarifite peuvent être classés selon la modalité de la phrase : phrase affirmative ou phrase négative. Elle examine, par ailleurs, la nature du lien sémantique qui s'établit entre deux propositions coordonnées (coordination consécutive, coordination adversative…). La contribution de K. Nait-Zerrad examine les propriétés syntaxiques des prépositions et dresse l'inventaire des structures syntaxiques possibles pour quelques prépositions du berbère. A partir de l'inventaire obtenu sur la base d'un corpus relativement riche, l'auteur propose une définition plus complète et mieux adaptée que celle fournie dans les ouvrages de grammaire. Il souligne, par ailleurs, le caractère hétérogène de la classe des prépositions eu égard aux différentes classes possibles de compatibilités. L'article de N. Omari étudie les propriétés syntaxiques de la négation dans des constructions focalisées et en relation avec l'aspect. S. Oussikoum s'interroge dans son article sur le statut des constructions avec [nɔtta] ou avec l'un des éléments qui relèvent de son paradigme. Après la discussion d'une hypothèse présentée dans un travail antérieur à la lumière des développements récents de la grammaire fonctionnelle telle que préconisée par S. Dik, l'auteur conclut que [*nətta*] est un marquant de focus parallèle. Celui-ci apparaît à l'intérieur de la prédication et est toujours lié par un constituant interne qui porte la fonction pragmatique en question. M. Peyron met en lumière les particularités syntaxiques de la langue poétique, telle qu'elle est pratiquée par les aèdes et trouvères du Maroc central. En se fondant sur un corpus riche, l'auteur a tenté de dégager les normes syntaxiques propres à la poésie et faire le point sur les faits syntaxiques poétiques. Dans sa contribution, P. Pognan nous livre des éléments pour un traitement automatique de l'amazighe. Sur la base de l'analyse automatique des formes flexionnelles verbale et nominale, l'auteur tente de dégager une stratégie d'analyse pour le syntagme nominal prépositionnel qui servira à son tour de base pour une exploration de la syntaxe. R. Rahhou aborde le fonctionnement syntaxique des catégories de relationnels. L'analyse menée indique que ces catégories se combinent les unes avec les autres et engendrent d'autres

paradigmes. De même que les positions syntaxiques régies par les prépositions sont supérieures à celles régies par les autres classes. La contribution met aussi en évidence l'entrecroisement existant entre les différentes classes, mais souligne que celles-ci sont définies par leurs caractéristiques syntaxiques et non par leur appartenance catégorielle. Quant à l'article de M. Sguenfel, il traite des aspects syntaxiques de la phrase métaphorique en tachelhite. L'auteur y examine, d'une part, les différents types de contraintes qu'impose la syntaxe à l'énoncé métaphorique. D'autre part, il y démontre que le sens figuré peut être saisi dans une approche relationnelle et souligne le rôle de la focalisation dans l'élaboration de la métaphore. La contribution de M. Taifi traite de la prédication seconde qui peut porter aussi bien sur le sujet (en position d'indicateur de thème ou de complément explicatif) que sur l'objet. En plus de l'identification des constructions à prédication seconde et de leurs caractéristiques syntaxiques, M. Taifi examine les interprétations sémantiques associées à ce type de constructions. De cette étude, il ressort que, d'un point de vue syntaxique, le site de la prédication seconde peut être occupé par des formes relevant de catégories diverses (adjectif, participe, verbes, pseudo-relatives). L'article de C. Taine-Cheikh est une réflexion sur la notion de dépendance propositionnelle (syntaxique et sémantique), sur le rôle des TAM et sur l'origine des différents fonctionnels. Les éléments de conclusion qu'a retenus l'auteur au terme de son analyse ont trait au statut des subordonnants, au rôle de l'attraction dans le marquage de la subordination et aux emplois de *ädđ* et d'autres formes de relatifs (*ār*, *āš* et *āf*).

Anaphore «sans antécédent» et rhème «sans thème» en berbère (Kabyle)

Fatsiha AOUMER
Université de Béjaia

Comme 'phoricité d'avant'[1], l'anaphore peut-elle être sans antécédent ? En abordant le problème de « l'anaphore sans antécédent » déjà posé par plusieurs auteurs (Halliday & Hasan 1976, Yule 1979 ; Kleiber 1992 ; Cornish 1995), D. O'Kelly (2001) propose comme solution de « faire intervenir des considérations socio-culturelles et interpersonnelles » et de «faire appel à un autre outil indispensable de la logique classique qui est celui de *sujet* et de *prédicat »*[2]. Ces deux termes sont respectivement utilisés par l'auteur au sens de « ce dont il est parlé » et « ce qui est dit du sujet ». Ils correspondent *grosso modo* respectivement aux concepts de *thème* et *rhème* introduits par Mathesius.

Dans le cas du berbère (Kabyle), c'est la nature de notre corpus qui nous a amenée à revenir sur ce sujet. Il s'agit pour l'essentiel d'un type d'expressions figées propres à l'usage oral qui est d'ailleurs largement dominant dans cette langue et constituées d'un verbe conjugué auquel s'ajoute selon le cas des affixes personnels du verbe, une préposition et/ou éventuellement la particule ou le déictique *d*, en l'absence de tout élément nominal. Il s'agit dans cet article du problème de l'antécédent auquel renvoie l'indice de personne incorporé dans le verbe ou les affixes personnels du verbe ou de préposition. Ces expressions étant pour la plupart anciennes, il est généralement difficile de l'identifier.

1 C'est la référence ou le renvoi à l'avant de l'esprit ou du texte. C'est la distinction que fait G. Guillaume entre un avant et un après qui a été intégrée par A. Joly et T. Fraser (1979) dans le système de la deixis.

2 L'auteur propose par ailleurs l'abandon de la distinction entre endophore et cataphore faite par Halliday et Hasan (1976) et reprise par A. Joly et T. Fraser (1979) au profit de celle de K. Buhler entre la deixis et l'anaphore, et ce, pour éviter les confusions d'ordre terminologique.

En rapport avec ce problème, il sera question du pronom *tt* de féminin qui s'emploie même avec des verbes intransitifs dans un type d'énoncés négatifs de serment, ce qui est un exemple de la plurifonctionnalité des « paradigmes personnels affixes » que signale S. Chaker (2004).

Le noyau des expressions en question est constitué d'un verbe conjugué pouvant constituer à lui seul un 'prédicat-phrase', un énoncé à part entière dans la mesure où la personne ordinale, l'indice de personne, est intégré au verbe. Soit l'exemple suivant :

[1] Te-ççur.
Elle-être plein (P)[3].
Elle est pleine.

Le référent ou l'antécédent auquel renvoie l'indice de 3ème personne *te* « elle » peut être présent ou clair dans le contexte situationnel. Dans ce cas là, l'énoncé est compris sans aucune ambigüité et c'est ainsi que l'indice de troisième personne est généralement utilisé par les locuteurs. L. Galand (2002) écrit à ce propos :

> Il est évident que les pronoms de première et deuxième personnes n'impliquent aucun référent lexical. Ce sont de purs marqueurs de la personne, surtout au singulier. L'exemple de la troisième personne est moins évident, mais on observe aisément, surtout dans l'usage oral, que le locuteur se contente volontiers du pronom et se passe souvent de tout lexème précis.

Les cas d'« anaphore sans antécédent » seraient donc la règle et non l'exception dans la mesure où c'est dans ces cas de fonctionnement exophorique des pronoms de troisième personne que ce problème s'est posé chez certains linguistes.

Pour éviter toute ambigüité dans la communication, il existe toutefois la possibilité de rendre le référent ou l'antécédent de ce pronom explicite grâce à des moyens lexicaux. Il s'agit de deux éléments nominaux qui sont l'*indicateur de thème* et le *complément explicatif* ayant respectivement une position préverbale et postverbale. Soit :

[2] *Taccuyt, te-ččur.*
La marmite, elle est pleine.

Ou :

[3] Te-*ččur teccuyt.*
Elle est pleine la marmite.

3 Abréviations : P : prétérit ; PN : prétérit négatif ; Pfp : prétérit forme participiale et Déict. : déictique.

Le nom *taccuyt* « marmite » est indicateur de thème dans [2] et complément explicatif (à l'état d'annexion) dans [3].

C'est de la même manière que l'antécédent auquel renvoient les pronoms personnels affixes du verbe peut être rendu explicites. Quelle que soit la position de cet élément nominal, le pronom de troisième personne reste un anaphorique. A. Joly et D. O'Kelly (1990 : 66) considèrent que « le pronom de troisième personne fonctionne comme un *mot de rappel*-- un *anaphorique,* ce qui ne signifie nullement que, dans la linéarité du discours, ce qu'il rappelle soit nécessairement « avant ». Le pronom, qui est un mot de substitution, renvoie en fait à une matière notionnelle qu'il présuppose, quelle que soit la place de celle-ci dans le discours ».

L'*anaphore* s'oppose ici à *cataphore* ou renvoi par anticipation à 'l'après du signe référé', et ce, dans les deux types de la référence : l'*exophore* ou la 'référence situationnelle' renvoyant à une réalité extra-discursive (la situation) et l'*endophore* ou la 'référence contextuelle' renvoyant à une réalité intra-discursive (le texte)[4]. En termes d'antériorité de l'un de ces modes de référence par rapport à l'autre, A. Joly et T. Fraser (1987 : 132) situent l'exophore dans l'*avant* de l'endophore :

> Dans l'histoire particulière des langues que nous avons pu examiner, il semble que la deixis exophorique précède la deixis endophorique, celle-ci n'étant en fait qu'un cas particulier de celle-là, dans la mesure où le « contexte » linguistique fait partie intégrante de la « situation », au sens large (…). L'ostension contextuelle paraît donc devoir être interprétée comme une *transformée* de l'ostension situationnelle.

Chez Halliday et Hasan (1976 :14), les pronoms de troisième personne sont 'typiquement endophoriques' et en l'absence de leurs antécédents dans le contexte linguistique, ils peuvent être exophoriques et l'allocutaire peut identifier leurs référents dans le contexte situationnel sans qu'ils soient nécessairement physiquement présents.

Lorsqu'il s'agit d'anaphore, le référent est en tout cas à chercher dans le *passé,* celui du texte dans le cas de l'endophore et celui de 'l'esprit du locuteur', en d'autres termes, sa *mémoire,* pouvant s'étendre à celui de l'allocutaire et constituer 'un univers « partagé »' entre les deux dans le cas de l'exophore.[5]

Concernant les expressions qui nous intéressent ici, leur particularité est d'être 'instituées dans l'esprit', d'appartenir à la *langue* en d'autres termes. L'antécédent ou le référent auquel renvoie le pronom de troisième personne dans ces expressions

4 A. Joly et T. Fraser (1979) introduisent une distinction entre une exophore *mémorielle (in absentia)* et une exophore *a-mémorielle (in prae sentia).*
5 Cf. Joly. A et O'Kelly. D, 1990, p. 427.

est celui ayant existé dans les conditions, la situation de leur production avant leur accès à la *langue* à une certaine date dans l'histoire de la langue. Utilisées momentanément en discours, l'antécédent peut être présent dans la situation même sous une nouvelle forme, la mémoire ou l'héritage socio-culturel. Dans le cas de certaines expressions, l'antécédent n'est simplement pas identifiable. C'est ce que nous vérifierons à travers les expressions suivantes constituant notre corpus.

[4] ***Te-****ččur* *-as.*
Elle-être plein (P)-à lui/elle
Elle (lui) est pleine.

Cette expression se dit dans le contexte d'un décès et à propos de la personne décédée pour signifier que la mort lui est inévitable, et ce, en cherchant généralement à consoler ses proches. L'antécédent de l'indice de personne *te* « elle » qui semble évident est *lmut* « la mort ». C'est ce dont il est parlé, le *thème* et c'est ce que nous avons pu vérifier auprès d'une vingtaine de locuteurs. La 'mort' deviendrait alors une notion quantifiable, pouvant aller de 'vide' à 'plein'.

C'est le recours à la compétence communicationnelle d'au moins certains locuteurs et le contexte socioculturel qui permettra de remonter au véritable antécédent de cet indice de personne. La solution réside dans une conception de la mort où l'on considère que dés la naissance d'un individu, il y aurait *lḥila* « un récipient » vide qui commence à se remplir de *tiɛeqqayin* « graines ». Cela se poursuit tout au long de sa croissance et de sa vie. C'est en quelque sorte un compte à rebours qui se déclenche à la naissance. Une fois ce récipient plein, c'est la mort inévitable.

Cette expression est d'ailleurs directement liée à une autre expression figée utilisée exactement dans le même contexte. Il s'agit de *γlint-as* « elles (lui) sont tombées ». Certains locuteurs précisent encore parfois le référent lexical de *–t* « elles » en utilisant le complément explicatif *tɛeqqayin* « les graines ». C'est l'avantage que présente cette expression. Elle signifie qu'on ne peut plus vivre si le récipient est plein et que les graines commencent à tomber.

A partir de ces données, l'antécédent de *te* dans *teččur* n'est pas *lmut* « la mort » dont il est parlé mais *lhila* « le récipient ». Le genre et le nombre des deux noms sont les mêmes, ce qui facilite la confusion entre les deux.

[5] ***Te****-ffeγ* *-it-id!*
Elle-sortir(P) -le-Déict. !
Elle est sortie (de lui)/ elle l'a transpercé !

Il s'agit ici d'une expression ironique, hyperbolique utilisée pour signifier d'une manière générale que l'état ou la situation d'une personne donnée n'est pas si grave ou pas du tout grave. C'est une stratégie de réfutation. Son usage par les locuteurs se fait généralement sans la connaissance du référent, de l'antécédent de *te* « elle ». Très peu de locuteurs parmi les plus âgés ont pu identifier ce référent : *taḥebbett* qui signifie « une balle », d'où le caractère agressif de cette expression. C'est une manière de dire à quelqu'un « je ne vois pas son corps transpercé par une balle, donc il n'y a rien de (si) grave ». Soit le contexte suivant :

A demande à un ami commerçant de lui prêter une somme d'argent qu'il lui rembourserait à la fin du mois. Celui-ci lui explique qu'il ne peut pas car son commerce n'est plus aussi rentable qu'avant. En racontant cela à un ami commun, ce dernier lui raconte qu'il lui avait déjà fait part de ses difficultés actuelles. A qui considère que le magasin de ce commerçant est bien situé, lui répond en prononçant cette expression.

Celle-ci constitue le rhème de l'énoncé, le thème étant à reconstituer à partir du contexte situationnel. Il ne permet pas du tout d'identifier le référent de l'indice de personne *te*.

[6]***Te****-kker -iyi -d.*
Elle-se lever(P)-me-Déict.
Elle s'est levée/ elle s'est réveillée (en moi).

Cette expression signifie « être ou devenir furieux, en colère ». Le référent de l'indice de personne *te* « elle » est encore parfois utilisé par les locuteurs. Il s'agit de *tajenniwt-iw* « un 'petit' démon » qui habite la personne et se réveille. L'allocutaire comprend qu'il s'agit de colère et peut éventuellement identifier le référent de cet indice de personne s'il est présent dans sa mémoire, sa compétence communicationnelle.

[7] ***Te-****xṭef -it.*
Elle-voler(P)-le.
Elle l'a volée.

Cette expression signifie « perdre sa raison » et elle se dit dans un contexte où l'on constate qu'une personne donnée a perdu sa raison momentanément ou d'une manière permanente. Son usage est presque systématiquement accompagné d'un geste de la main. Dans le cas de cette expression, le référent de l'indice de personne *te* n'a pas pu être identifié par les locuteurs. Il semble qu'il n'est plus présent dans leurs mémoires. Les locuteurs continuent pourtant à utiliser cette expression dans les situations adéquates.

[8] *Raε-**ent** -as.*
Egarer(P)-**elles**-à lui/elle.
Il les a égarées.

Cette expression ou son synonyme *εerqent-a**s*** se dit à propos d'une personne qui ne sait pas ce qu'elle fait ou ce qu'elle va ou doit faire d'une manière générale. Selon certains locuteurs, elle se disait à l'origine du berger ayant égaré ses chèvres. C'est le nom auquel renvoie l'indice de personne *nt* « elles ».

[9] *I-ṛuḥ deg-**sent**.*
Il-aller(P) dans-**elles**.
Il est allé (dans elles).

Nous avons ici un exemple d'expressions composé d'un verbe conjugué, une préposition et son pronom affixe. L'antécédent de ce pronom ne peut pas être identifié dans la mesure où le contexte dans lequel cette expression a été produite à l'origine n'est pas connu. L'expression signifie d'une manière générale « être perdu » d'une manière momentanée ou permanente ou « être irrécupérable » surtout lorsqu'il s'agit d'un objet.

[10] *Uli -**nt** -as -d.*
Monter(P)-**elles**-à lui/elle-Déict.
Elles lui sont montées.

Il arrive encore dans le cas de cette expression que les locuteurs précisent le référent de l'indice de personne *nt.* Il s'agit de *jalousies.* L'expression signifie que la jalousie d'une personne donnée a été provoquée ou déclenchée.

[11] *Yečča -**tt.***
Il-manger (P)-**la**.
Il l'a mangée.

Cette expression signifie au sens figuré « en prendre un coup » et le pronom personnel affixe direct *tt* renvoie à *tiyiti* « coup ». Elle se dit d'une manière générale lorsqu'on constate la gravité de l'état ou de la situation d'une personne ou d'un objet donné.

[12] *Ye-čča **-tt** -id !*
Il -manger (P)-**la** -Déict !
Il l'a mangée/ il vient de la manger !

Ce qui distingue cette expression de la précédente est la présence du déictique verbal (*i)d* dont la fonction est l'actualisation et sa prononciation d'une manière particulière. Elle est ironique, hyperbolique et interprétée *à contrario.* Elle signifie en quelque sorte « je ne vois pas que la personne ou l'objet en question vient d'en prendre un coup ». Le référent de *tt* est toujours *tiyiti* « coup ».

[13] *I-xdem -**itt.***
IL-faire(P)-**la**.
Il l'a faite.

Cette expression se dit d'une manière générale dans les situations où une menace a été exécutée, un exploit a été réalisé ou un défi a été relevé. Elle permet d'exprimer une surprise agréable ou désagréable. C'est une manière de dire « il a réussi ! » ou « il a osé ! ». Le pronom affixe direct *tt* renvoie selon les situations à l'action dont il est question, dont il est parlé.

[14] *Netta kan i **tt**-yufan.*
Lui seulement qui **la**-trouver(Pfp)
Lui seul l'a trouvée.

Cette expression signifie qu' « il n'y a pas une meilleure situation que la sienne ». Elle se dit à propos des privilèges, des avantages dont bénéficie une personne donnée. « Ce qui a été trouvé » ou le référent de *tt* « la » ne peut plus être identifié.

[15] *Kks -eɣ-as -**tt**-id.*
Enlever(P)-je-à lui/elle-**la**-Déict.
Je la lui ai enlevée.

Le locuteur utilise cette expression dans les situations où il découvre un défaut chez une personne qu'il pensait connaitre suffisamment. Cela entraine un retrait de confiance et un changement d'attitude envers elle. Dans l'absence du contexte dans lequel cette expression a été produite avant son accès à la langue, il n'est plus possible d'identifier l'antécédent de *tt* ou « ce qui lui a été enlevé ». Même dans les situations où le défaut est désigné par un nom masculin, *lekdeb* « le mensonge » par exemple, ce pronom est toujours au féminin.

[16] *Ye-wwet -**itt** f uṭar.*
Il-frapper(P) -**la** sur pied.
Il l'a frappée à pied.

Cette expression signifie « se taper une distance donnée à pied ». Dans son cas également, l'antécédent du pronom affixe direct *tt* n'est pas identifiable. On peut juste supposer qu'il pourrait renvoyer au nom d'action *tikli* « la marche ».

[17] *Ye-ndem ur **tt**-y-ufi.*
Il-regreter(P) Nég. **la**- il-trouver(PN)
Il regrette et il ne la trouve pas.

Le locuteur utilise cette expression dans les situations où l'on exprime un regret tardif, inutile. Une fois de plus, l'antécédent du pronom *tt* qui est toujours au féminin n'est pas identifiable en dehors du contexte de production de cette expression. On peut toujours supposer dans ce cas également que ce pronom pourrait renvoyer au nom *tindemmit* « le regret », mais cela reste juste une possibilité.

Le pronom *tt* de féminin dans des énoncés négatifs de serment

Dans un type d'énoncés négatifs de serment, on peut constater l'usage d'un pronom pouvant se confondre avec le pronom personnel affixe direct *tt* « la ». Ce pronom peut être utilisé même avec des verbes intransitifs.

Soit l'énoncé suivant :

[18] *Welleh ur **tt**-ye-čči.*
Par Dieu Nég. **la**-il-manger (PN).
Par Dieu qu'il ne la mangera pas.

Dans une pâtisserie, un enfant regarde une femme entrain d'acheter des gâteaux et celle-ci lui en propose un. Sa mère, gênée, intervient et lui interdit de le manger. Elle remercie cette femme. C'est dans cette situation que cet énoncé a été produit. Le référent de *tt* est donc « le gâteau ».

Dans un autre contexte situationnel (refus de payer son repas, par exemple) et dans un emploi intransitif du verbe *ečč* « manger », cet énoncé signifie 'une interdiction de manger' et le pronom anaphorique *tt* renvoie à *učči,* au fait ou à l'action de 'manger' (déjeuner ou dîner). C'est le thème qui est absent dans cet énoncé mais présent dans la situation. Ce pronom peut renvoyer à une action sur le point d'avoir lieu :

[19] *Wellah ma tekkreṭ **-tt** a yelli!*
Par Dieu Nég. Tu-se lever(P) **-la** ô fille (ma) !
Par Dieu que tu ne te (la) lèveras pas ma fille !

Cet énoncé est produit par une vieille femme qui rentre dans un bus et remarque une jeune fille qui, par politesse, se prépare à se lever pour lui laisser sa place. Le pronom *tt* renvoie à 'ce dont il est question', *tukra* « l'action de se lever » exprimée dans le rhème par le verbe *ekker* « se lever » à la forme négative car l'énonciateur a fait le choix de refuser l'accès à l'actuel à l'événement qu'il exprime.

Quel que soit le genre du nom d'action verbale correspondant à l'action en question, ce pronom est toujours au féminin[6]. C'est d'ailleurs le cas même en Arabe dialectal :

[20] *Wellah ma tnuḍ* ***-ha!***
Par Dieu Nég. tu-se lever **-la** !
Par Dieu que tu ne te (la) lèveras pas !

Le pronom *tt* peut également reprendre le *topique* ou « la réalisation, marquée formellement, d'un thème dans un énoncé » (Caron, 2002 : 11) :

[21] *Aslak,* *wellah ur* ***tt****-ye-slik!*
S'en sortir (fait de) par Dieu Nég.**la**-il-s'ensortir(PN)!
Pour ce qui est de s'en sortir, par Dieu qu'il ne s'en sortira pas!

Il s'agit ici d'un *pronom de rappel* dont l'antécédent, un nom d'action verbale, est présent dans l'énoncé. Le verbe qu'il accompagne exprimant l'événement *slek* « s'en sortir, être épargné, sauvé » est en soi une reprise du topique.

Comparé à l'énoncé suivant sans ce pronom, l'emploi de celui-ci n'étant pas obligatoire :

[22] *Aslak,* *wellah ur ye-slik!*
S'en sortir (fait de) par Dieu Nég. il-s'ensortir(PN)!
Pour ce qui est de s'en sortir, par Dieu qu'il ne s'en sortira pas!

Le locuteur semble ici s'exprimer d'une manière générale alors que dans [21], il semble nier, refuser l'accès à l'actuel à cet événement reprenant l'événement virtuel dont il est question dans le thème en particulier.

6 C'est le même genre que celui du pronom personnel affixe direct *tt* dans le type d'expressions figées traitées ci-dessus.

Conclusion

Les énoncés négatifs de serment révèlent que le pronom affixe *tt* peut avoir comme antécédent un nom d'action verbal constituant le topique. En l'absence du thème dans l'énoncé, son antécédent peut être constitué d'un événement virtuel dans le contexte linguistique qui est lui-même désigné par un verbe dans le rhème.

Dans le cas du type d'expressions figées en question dans cet article et qui sont constituées à l'origine du seul rhème, l'antécédent des pronoms anaphoriques de troisième personne qu'elles contiennent ne peut être identifié dans le cas de certaines d'entre elles ni dans le contexte linguistique ni dans le contexte situationnel dans lequel elles sont momentanément utilisées en discours. La compétence pragmatique des locuteurs leur permet de les utiliser dans les situations adéquates. Pour d'autres, le contexte socio-culturel et la mémoire permettent encore à l'allocutaire d'identifier l'antécédent du pronom *tt*.

Références bibliographiques

Bühler, K. (1934), *Sprachtheorie. Die darstellungsfunktion der sprache*, Rééd. 1965, Stuttgart, G. Fischer.

Caron, B. (2000), « Assertion et préconstruit : topicalisation et focalisation dans les langues africaines », *in* B. Caron, *Topicalisation et focalisation dans les langues africaines*, Louvain, Peeters.

Chaker, S. (2004), « Les paradigmes personnels du berbère » *in* Ibriszimow, D. et Segeger, G, *Systèmes de marques personnelles en Afrique*, Louvain, Paris, Peeters, p.43 -54.

Cornish, F. (1996), «'Antecedentless' anaphors: deixis, anaphora, or What ? Some evidence from English and French », *in* J. *Linguistics 32*, Cambridge University Press, p.19-41.

Galand, L. (2002), «La personne grammaticale», *in Etudes de linguistique berbère*, Paris – Louvain, Peeters.

Halliday, M.A.K.& Hasan, R. (1976), *Cohesion in English*, London, Longman.

Kleiber, G. (1990), « Quant il n'a pas d'antécédent », *in Languages* 97, p. 24-50.

Joly, A & Fraser, T. (1979), « Le système de la deixis », *in Modèles linguistiques*, I, 2, PUL, p. 97-157.

Joly, A & Fraser, T. (1980), « Le système de la deixis », *in Modèles linguistiques*, II, 2, PUL, p. 22-51.

Joly, A & O'Kelly, D. (1990), *Grammaire systématique de l'anglais*, Paris, Nathan.

O'Kelly, D. (2001), « Le problème de l' « anaphore sans antécédent » », *in Cycnos, Anaphores nominales et verbales*, Volume 18 n°2, p.

Yule, G. (1979), « Pragmatically controlled anaphora », *in Lingua* 49, p. 127-135.

Eléments pour un aménagement de la syntaxe de la proposition relative en amazighe

Ali BARAKATE
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines,
Université Ibn Zohr, Agadir

Dans cette contribution, nous allons présenter brièvement quelques éléments qui pourraient servir de base pour l'aménagement de la syntaxe de la proposition relative dans le cadre d'un amazighe unifié au Maroc.

Qu'est-ce qu'une proposition relative ?

La proposition subordonnée relative, telle qu'on la connaît dans beaucoup de langues comme le français, est ainsi appelée car elle est généralement introduite par un « pronom relatif ». Il en existe deux types :

– la relative liée ou adjective, qui est un constituant du groupe nominal ; c'est un déterminant du nom au même titre que l'adjectif qualificatif épithète ou le complément déterminatif. Le nom ainsi déterminé est l'antécédent du pronom relatif.

La relative liée peut être déterminative (restrictive) ou explicative (appositive).

– la relative autonome ou substantive qui est introduite par un pronom relatif, mais qui n'a pas d'antécédent ; cependant ce type de proposition relative peut avoir un antécédent sous une forme minimale, et qui consiste généralement en un pronom démonstratif indéfini.

La proposition relative en amazighe:

L'amazighe possède à peu près la même configuration :

– La relative liée restrictive :

*ẓriɣ medden **da** dar teddit*[1]
(j'ai vu les gens *chez qui* tu es allé)
*sɣ iktlan **ann** trit* (achète les vêtements que tu veux)

– la relative liée appositive:
*sɣ yan userdun **ma** s ttasit tanebdut nnek*
(achète un mulet *avec lequel* tu porterais ta récolte)
*ur yufi adɣar **ma** g iga alim* (il n'a pas trouvé d'endroit *où* mettre la paille)

– La relative autonome :
*ilkm d **wa-da** mi tuzent tabrat* (*celui à qui* tu as envoyé la lettre est arrivé)
***wa-nna** iddan ur da d ittaɣul* (*celui qui* est parti ne revient pas)

Données dialectales :

Le domaine de la proposition relative connaît plusieurs divergences dialectales. L'une des plus visibles est la variation au niveau de la forme des pronoms relatifs proprement dits dans les zones où ils sont attestés :
anna, nna, ann
da, dda, ida [2]

Mais ce phénomène ne constitue qu'un problème secondaire; le problème majeur réside dans :
- la réduction du nombre des pronoms dans certains parlers : ainsi, dans certains parlers, on emploie uniquement ***anna*** (ou *ann*, ou *nna*) quel que soit le contexte, tandis que dans d'autres parlers on a fait de *lli* un pronom relatif qu'on emploie dans toutes les situations.
- la neutralisation de l'opposition sémantique entre des formes différentes telles que ***da / anna***, dans des parlers où elles sont attestées.
- la neutralisation, dans certains parlers, des contraintes sémantiques qui régissent l'omission du pronom.

Voici des exemples de phrases qu'on entend dans certaines régions ; nous montrerons la différence avec le système du Haut Atlas Central :
(i) *ilkm d ufrux lli mi fkiɣ iqariḍn*
(l'enfant *à qui* j'ai donné l'argent est arrivé)
(ii) *iɣuda uselham **nna** isɣa Hemmu*

1 Dans les exemples, le pronom relatif proprement dit est écrit en caractères gras, et le groupe relatif, qui peut contenir d'autres éléments en plus du pronom, est en caractères italiques.
2 Les formes employées dans les exemples peuvent varier selon les parlers (*wa-da, wa-dda, wa-nn, wa-nna* …).

(le burnous *qu*'a acheté Hemmu est beau)
(iii) *taggug taddart g mi tzdɣ*
(la maison *où* elle habite est loin)

Dans le Haut Atlas Central, ces phrases prendraient respectivement la forme suivante, en raison du caractère déterminé de l'antécédent :

(i') *ilkm d ufrux **da** mi fkiɣ iqariḍn*
(l'enfant *à qui* j'ai donné l'argent est arrivé)
(ii') *iɣuda uselham **da** isɣa Hemmu*
(le burnous *qu*'a acheté Hemmu est bon)
(iii') *taggug taddart **da** g tzdɣ*
(la maison *où* elle habite est loin)

Quand le déterminant de l'antécédent est un déictique comme *lliɣ, daɣ* , etc., on aura par exemple pour (i) :

*ilkm d ufrux lliɣ **(da)**[3] mi fkiɣ iqariḍn*
(cet enfant-là *à qui* j'ai donné l'argent est arrivé).

En effet, pour pouvoir employer *ann* dans les parlers du Haut Atlas Central, il faudrait que l'antécédent soit indeterminé; ces phrases devraient ainsi prendre respectivement la forme[4]:

(i'') *afrux **ann** mi fkiɣ iqariḍn irwel*
(tout enfant *à qui* je donne l'argent prend la fuite)
(ii'') *mlɣ ad sɣeɣ aselham **ann** tzḍa*
(j'achèterai tout burnous *qu*'elle tisserait)
(iii'') *deɣya da tsserkaw iktlan **ann** telsa*
(elle salit rapidement les vêtements *qu*'elle porte).

De même, à l'emploi de *nna* dans la phrase (iv),

(iv) *illa nn usmun g tmazirt **nna** ur ittekka uḍar*
(mon compagnon se trouve dans un pays où personne ne met jamais le pied)

correspondrait, dans les parlers du Haut Atlas Central, une omission obligatoire du relatif, car l'antécédent désigne une chose générale ou virtuelle :

(iv') *illa nn usmun g yat tmazirt ur ittekka uḍar*
(mon compagnon se trouve dans un pays où personne ne met jamais les pieds)

Et cette caractéristique est encore plus visible dans (iv'') **:**

(iv'') *mlɣ ad zugɣ s yat tmazirt ur issin yan*
(je m'exilerai dans quelque pays que personne ne connaît)

3 Le pronom est mis entre parenthèses quand il est facultatif.
4 Nous y avons bien sûr apporté les modifications nécessaires.

Les trois phrases de (v) illustrent clairement les trois possibilités :

(v) – **antécédent indéterminé** (emploi de *ann*) :

*tameṭṭut **ann** d yiwi teṭṭay as tt imma nns*

(toute femme qu'il épouse, sa mère la lui chasse)

antécédent déterminé (emploi de *da*) :

*iṭṭay as ibba nns tameṭṭut **da** d yiwi*

(son père lui a chassé la femme qu'il a épousée)

antécédent général ou virtuel (omission du relatif) **:**

ur igi argaz nn ittnalan iɛdawn

(il n'est pas un homme qui pourrait contrer les ennemis).

On rencontre les mêmes différences dialectales dans les relatives autonomes; ainsi, dans la phrase (vi), on constate l'emploi de *nna* et *da* à la fois :

(v) ***wa-nna da** iṭṭeṣṣan, ad as iccḍ uḍar ad ig amm nkkin*

(*celui qui* rit, que le pied lui glisse comme moi).

Cette construction est impossible dans les parlers du Haut Atlas Central en raison du fait que les deux pronoms sont dans un rapport d'exclusivité; la seule formule possible serait :

(vi') ***wa-nna** iṭṭeṣṣan* ..... (*celui qui* rit ...).

Par contre, les relatives appositives de type (vii), qui sont introduites par ***ma***, fonctionnent de la même manière dans la plupart des parlers :

(vi) - *fk i kra n iqariḍn **ma** s ferruɣ imekli nu*

(donne-moi un peu d'argent, *de quoi* (je pourrais) payer mon déjeuner)

*- is yufa kra n udɣar **ma** g igerru iktlan nnes ?*

(a-t-il trouvé quelque endroit *où* (il pourrait) mettre ses vêtements ?)

Par ailleurs, la totalité des grammaires existantes, qui sont souvent des grammaires de dialectes, reflètent cet état de fait ; si bien que le phénomène demeure, dans sa globalité, souvent mal cerné; ainsi :

- il n'y a pas toujours consensus sur l'entité « pronom relatif » : certaines grammaires mentionnent uniquement *lli* comme pronom relatif alors que d'autres mentionnent uniquement *da* comme pronom relatif; certaines même considèrent, dans les cas où le pronom est omis, la préposition qui accompagne le verbe de la relative comme pronom.
- il n'y a pas une explicitation des règles d'emploi des différents pronoms ; certaines grammaires précisent même que le morphème relatif est *sémantiquement vide*, alors que d'autres considèrent que le pronom relatif est *facultatif*, sans préciser dans quelles conditions cela est possible.

Le système syntaxique de la proposition relative dans le Haut Atlas Central :

Le système qui est en usage dans le Haut Atlas Central nous semble relativement complet, puisqu'il contient l'ensemble des formes et des processus, et en plus leur emploi y est régi par des règles quasi absolues, fondées sur le parallélisme entre des oppositions de formes et des oppositions de valeurs sémantiques. De ce fait, il pourrait servir, à notre avis, de base pour l'action d'aménagement de cet aspect de la phrase complexe dans le cadre d'un amazighe unifié. Les règles qui régissent ce système se présentent comme suit :

1) La relative liée restrictive :

i – cas général : il existe trois modes d'introduction de la proposition relative liée restrictive; l'emploi de chacun d'entre eux dépend de la nature de l'antécédent :

relative introduite par :	Exemples
⌀ (pronom zéro) (antécédent général ou virtuel)	*ddiɣ ad nn zugɣ g yat tmazirt g ur i ttafam* (Je vais m'exiler dans un pays où vous ne me retrouverez pas)
da (antécédent déterminé)	*iṭṭay as ibba nns tamettuṭ* ***da*** *d yiwi* (son père lui a chassé la femme qu'il a épousée)
ann (antécédent indéterminé)	*ddu, tigemmi* ***ann*** *tufit tzdɣt gis* (va, toute maison *que* tu trouves, habites-y)

Règles :

• Les pronoms *da* et *ann* expriment des sens différents et ne sont donc pas substituables l'un à l'autre : *da* (ou l'une de ses variantes citées ci-dessus) s'emploie avec un antécédent déterminé, alors que *anna* (ou l'une de ses variantes citées ci-dessus) s'emploie avec un antécédent indéterminé :

ixatr ugujil ***da*** *mi ccan amur*
(l'orphelin à qui ils ont volé la part d'héritage a grandi)
sawal i meddn ***ann*** *dd tellit*
(prends l'habitude de parler aux gens avec qui tu es)

• Les pronoms *da* et *ann* ne sont pas facultatifs : l'omission du pronom est obligatoire uniquement quand la phrase exprime une généralité ou une virtualité comme dans les exemples suivants:

imɣujjn wazzar nns zund igr n umzgur iwwet yiggig

(Ses cheveux sont ébouriffés comme un champ de maïs (qui est) frappé par l'orage)
ur igi ḥemmu argaz nn ittnalan iɛdawn
(Hemmou n'est pas un homme qui pourrait contrer les ennemis)
ur ddjin ẓriɣ tili ilan askawn
(je n'ai jamais vu de brebis qui ait des cornes)

Dans les parlers concernés, il est théoriquement impossible d'employer *ann* ou *da* dans les phrases ci-dessus : le choix du mode d'introduction de la relative liée est régi par une règle quasi absolue. Il restera à déterminer avec précision les différentes formes temporelles du verbe et les différents types de déterminants de l'antécédent qui sont compatibles avec chaque cas.

• Le groupe relatif peut ainsi prendre les formes suivantes :
- *da* ou *anna* seul,
- *da* ou *anna* suivi de la préposition qui accompagne le verbe de la relative (quand il s'agit d'un verbe transitif indirect).

• Le seul cas où le pronom relatif est réellement facultatif, c'est le cas décrit ci-dessous (ii), où l'antécédent est accompagné d'un déterminant déictique (un adjectif démonstratif).

ii – cas particulier : pronom relatif facultatif :

sens du déictique	adj.démonstr. (+ variantes dialectales)	relative liée introduite par	exemples
espace proche	***addɣ*** *attx* *iddɣ* *ddɣ* *ad* *a*	*addɣ* (***da***)	*ssneɣ argaz addɣ* (***da***) *d ikcmn* (je connais cet homme-ci qui est entré)
espace lointain	***annaɣ*** *innaɣ* *anndɣ* *annd anna* *ann* *inn* *nna*	*annaɣ* (***da***)	*azn argaz annaɣ* (***da***) *tssent* (envoie cet homme-là que tu connais)

passé récent	***day*** *iday* *dday*	*day* (***da***)	*issn argaz day* (***da***) *dd tmunt* (il connaît cet homme-là (de tout à l'heure) que tu as accompagné)
passé lointain	***liy*** *lli*	*liy* (***da***)	*ilkm d urgaz liy* (***da***) *mi tsawlt* (cet homme-là (de l'autre jour) que tu as accompagné) est arrivé

Règles :

- Quand l'antécédent est accompagné d'un déterminant déictique, celui-ci fait partie du groupe relatif. Dans ce contexte, seul le pronom *da* est possible car lui seul est sémantiquement compatible avec un déterminant défini tel que l'adjectif démonstratif (*anna* serait incompatible avec un déterminant défini). C'est d'ailleurs la tendance à éviter la redondance de l'expression de la détermination qui justifie le caractère facultatif du pronom dans ce type de contexte; si bien que, souvent, le déterminant déictique (l'adjectif démonstratif), et parfois aussi la préposition qui accompagne le verbe (quand il s'agit d'un verbe transitif indirect), sont les seuls éléments qui restent visibles, et qui constituent le groupe relatif.
- Dans ce contexte, le groupe relatif peut donc prendre les formes suivantes :

  – le déterminant déictique (*addy, annay,* etc.) suivi de *da* suivi de la préposition qui accompagne le verbe de la relative (quand il s'agit d'un verbe transitif indirect) :
  ẓriy adyar annay ***da*** *s teddit* (j'ai vu cet endroit-là où tu es allé)

  – le déterminant déictique (*addy, annay,* etc.), suivi de la préposition qui accompagne le verbe de la relative (quand il s'agit d'un verbe transitif indirect), dans les cas de non emploi du pronom *da :*
  ẓriy adyar *day f* tsawlt (j'ai vu l'endroit de tout à l'heure, dont tu as parlé)

  – le déterminant déictique (*addy, annay,* etc.) seul dans les cas de non emploi de *da* et d'absence de la préposition qui accompagne le verbe de la relative (quand c'est un verbe transitif direct):
  ẓriy argaz liy irweln (j'ai vu cet homme-là (de l'autre jour) qui a pris la fuite)

2) la relative appositive:

fk as kra n iqariḍn ***ma*** *ittṣraf*
(donne-lui un peu d'argent, *qu*'il pourrait dépenser)
is yufa ajenwiy ***ma s ittebbi tifiyyi ?***

(a-t-il trouvé un couteau, *avec lequel* il couperait la viande).

Règles:

- La relative appositive est introduite par le pronom *ma* suivi parfois de la préposition qui accompagne le verbe quand celui-ci est transitif indirect.
- La relative et son antécédent sont dans un rapport d'apposition, et il est ainsi possible de supprimer l'un des deux sans affecter le sémantisme de la phrase.
- La relative appositive a souvent une valeur circonstancielle (finale).
- La forme temporelle employée dans la relative est très souvent la forme progressive (aoriste intensif).

3) La relative autonome :

Elle peut être introduite par un pronom relatif ou avoir pour support un pronom indéfini ou un adverbe. Dans ces deux derniers cas, le pronom indéfini et l'adverbe peuvent parfois être suivis d'un pronom relatif simple.

a) La relative autonome ou substantive introduite ou ayant pour support un pronom :

i – Relative autonome introduite par un pronom relatif indéfini composé :

nature de l'antécé-dent	référent non humain		référent humain et non humain	
	pronom relatif	Exemples	pron. relatif	exemples
antécédent déterminé	***ay-da***	*icca* ***ay-da*** *mi iɣiy* (il a mangé ce qu'il a pu)	***wa-da*** *(ta-da, wi-da, ti-da)*	*srsɣ iktlan yasi* ***wi-da*** *ira* (j'ai posé des vêtements et il a pris ceux qu'il a voulus)
antécédent indéter-miné	***ay-ann***	*da istta* ***ay-ann*** *yufa* (il a l'habitude de manger ce qu'il trouve)	***wa-nn*** *(ta-nn, wi-nn, ti-nn)*	*ha iktlan , asi* ***wa-nna*** *trit* (voici les vêtements, prends celui que tu veux)

Règle :

- Le pronom relatif indéfini qui introduit la relative autonome est composé :
  - pour les antécédents non humains, du pronom démonstratif indéfini *aya* et du pronom relatif simple *da* ou *anna* selon la même règle d'opposition déterminé / indéterminé citée ci-dessus. Il prend ainsi respectivement la forme *ay-da* ou *ay-ann.*

- pour l'ensemble des antécédents, du pronom démonstratif indéfini *wa* et du pronom relatif simple *da* ou *anna* selon la même règle d'opposition déterminé / indéterminé. Il prend ainsi respectivement la forme *wa-da* ou *wa-nna* (ou l'une de leurs formes fléchies).

• Dans ce contexte, le groupe relatif peut prendre les formes suivantes :
- *ay-da* ou *ay-ann* suivi de la préposition qui accompagne le verbe de la relative (quand celui-ci est un verbe transitif indirect).
- *wa-da* ou *wa-nna* (ou l'une de leurs formes fléchies) suivi de la préposition qui accompagne le verbe de la relative (quand celui-ci est un verbe transitif indirect).
- *ay- da* ou *ay- ann* seul.
- *wa- da* ou *wa-nna* (ou l'une de leurs formes fléchies) seul.

ii – Relative autonome introduite par le pronom relatif indéfini *ma* :

pronom relatif indéfini	référent général ou virtuel	référent déterminé	référent indéterminé
ma *m-ad* *m-ayd*	*is yufa ma s isɣa iktlan nn-s ?* (a-t-il trouvé *de quoi* acheter ses vêtements ?)	---------- ---------- ------	---------- ---------- ---------

• Quand le pronom relatif indéfini *ma* introduit une relative substantive, il n'est jamais suivi de *da* ou *nna*. Il s'emploie exclusivement pour un référent général ou virtuel.

• Il peut être accompagné de la préposition qui accompagne le verbe de la relative (quand celui-ci est un verbe transitif indirect).

iii – Relative autonome ayant pour support le pronom indéfini *yan* :

pronom indéfini	référent général ou virtuel	référent déterminé	référent indéterminé
yan	*yan iran iqariḍn ur da iggan* (quiconque veut de l'argent ne dort pas)	---------- ----------	---------- ---------- -

- Quand le pronom indéfini *yan* sert de support à une relative substantive, il n'est jamais suivi de l'un des pronoms relatifs *da* ou *nna* (on pourrait d'ailleurs lui substituer *wa-nna*). Il s'emploie uniquement quand le référent est général ou virtuel.

iv - Relative autonome ayant pour support le pronom indéfini *kra* :

pronom indéfini	référent général ou virtuel	référent déterminé	référent indéterminé
kra	*seqqsa kra issnen* (demande à quelqu'un qui sait)	*iwiɣ d kra **da** ufiɣ* (j'ai apporté quelque chose que j'ai trouvé)	*awid kra **ann** tufit* (apporte quelque chose que tu trouverais)

Règles :

- Quand le pronom indéfini *kra* sert de support à une relative substantive, il peut s'employer seul ou suivi de l'un des pronoms relatifs simples *da* ou *anna* : il s'emploie seul pour un référent général ou virtuel, suivi de *da* pour un référent déterminé, et suivi de *anna* pour un référent indéterminé.
- Dans ce contexte, le groupe relatif peut ainsi prendre les formes suivantes :
  - *kra, kra da, kra ann* respectivement quand le référent est général ou virtuel, quand le référent est déterminé et quand le référent est indéterminé
  - l'un de ces pronoms suivi de la préposition qui accompagne le verbe de la subordonnée (quand celui-ci est un verbe transitif indirect).

v – Relative substantive ayant pour support un pronom déictique composé :

valeur déic-tique	pronom démons. non humain	relative autonome introduite par :	pronom démons. humain et non humain	relative autonome introduite par :
espace proche	***ay-ddɣ*** *ay-attx* *ay-ddɣ* *ay-ad* *ay-ad* *ay-a*	***ay-addɣ (da)*** : mani *ay-addɣ* ***(da)*** *sg* tegÅedt ? (où est ceci dont tu as peur ?)	***wa-ddɣ*** *(ta-ddɣ, wi-ddɣ, ti-ddɣ)*	***wa-ddɣ (da)*** *wa-ddɣ* (**da**) d ikcmn ad igan ibba nu (c'est celui (-ci) qui vient d'entrer qui est mon père ?)
espace lointain	***ay-annaɣ*** *ay-nnaɣ* *ay-anndɣ* *ay-annd* *ay-ann* *ay-inn* *ay-nna*	***ay-annaɣ (da)***	***wa-nnaɣ*** *(ta-nnaɣ, wi-nnaɣ, ti-nnaɣ)*	***wa-nnaɣ (da)***
passé récent	***ay-daɣ*** *ay-ddaɣ*	***ay-daɣ (da)***	***wa-daɣ*** *(ta-daɣ, wi-daɣ, ti-daɣ)*	***wa-daɣ (da)***
passé lointain	***ay-lliɣ*** *ay-lli*	***ay-lliɣ (da)***	***wa-lliɣ*** *(ta-lliɣ, wi-lliɣ, ti-lliɣ)*	***wa-lliɣ (da)***

- Un pronom déictique (pronom démonstratif) est composé :
  - pour les référents non humains, du pronom démonstratif *aya* et de l'adjectif possessif *addɣ* . Il prend ainsi la forme *aya-ddɣ* .
  - pour l'ensemble des référents, du pronom démonstratif *wa* et de l'adjectif possessif *addɣ, annaɣ, daɣ, lliɣ*. Il prend ainsi la forme *wa-ddɣ, wa-nnaɣ, wa-daɣ, wa-lliɣ* (ou l'une de leurs formes fléchies).
- Quand le pronom déictique composé *ay-addɣ* ou *wa-ddɣ* (ou l'une de ses formes fléchies) sert de support à une relative autonome, il est suivi du pronom relatif simple *da*, qui est seul sémantiquement compatible, mais qui est aussi facultatif.

- Dans ce contexte, le groupe relatif peut donc prendre les formes suivantes :
  - *wa-ddɣ* (ou forme fléchie) ou *aya-ddɣ* suivi de ***da*** et de la préposition qui accompagne le verbe de la relative (quand celui-ci est un verbe transitif indirect).
  - *wa-ddɣ* (ou forme fléchie) ou *aya-ddɣ* suivi de la préposition qui accompagne le verbe de la relative (quand celui-ci est un verbe transitif indirect).
  - *wa-ddɣ* (ou forme fléchie) ou *aya-ddɣ* seul.

sens de l'adverbe	**adverbe de lieu**	**relative autonome introduite par :**	**Antécédent déterminé**	**Antécédent indéterminé**
neutre	***di*** ***da***	***di-da*** ***idda*** ***ida***	***iqqim g di-da ira* (il est resté là où il a voulu)**	---------- ---------- ---
		di-nna ***dinn*** ***danna***	---------- ---	***ddu s dinn trit*** **(va où tu voudras)**
espace proche	***di-ddɣ*** ***daddɣ*** ***dittx***	***di-ddɣ*** ***(da)*** ***daddɣ*** ***dittx***	***iḥla di-ddɣ (da) g nella* (ici où on est est bien)**	---------- ---------- ---
espace lointain	***di-nnaɣ*** ***dannaɣ*** ***dinndɣ***	***di-nnaɣ*** ***(da)*** ***dannaɣ*** ***dinndɣ***	***iḥla di-nnaɣ (da) g tzdɣt* (là-bas où tu habites est bien)**	---------- ---------- ---
espace-temps récent	***di-daɣ*** ***iddaɣ*** ***idaɣ***	***di-daɣ*** ***(da)*** ***iddaɣ*** ***idaɣ***	***kkiɣ d di-daɣ (da) f i tsawlt* (je suis passé par là-bas dont tu as parlé)**	---------- ---------- ---
espace-temps lointain	***di-lliɣ*** ***illiɣ***	***di-lliɣ*** ***(da)*** ***illiɣ***	***kkiɣ di-lliɣ (da) i tennit* (je suis passé par là-bas dont tu as parlé)**	---------- ---------- ---

b) La relative substantive ayant pour support un adverbe :

i - L'adverbe de quantité *imiqq :*

adverbe de quantité	relative autonome introduite par :	référent déterminé	référent indéterminé
imiqq	*imiqq da*	*usiɣ imiqq **da** riɣ* (j'ai pris le peu que j'ai voulu)	----------
	imiqq ann	----------	*cc imiqq **ann** mi tɣiyt* (mange le peu que tu pourras)

Règles :

- Quand l'adverbe *imiqq* sert de support à une relative substantive, il est obligatoirement suivi de l'un des pronoms relatifs *da* ou *anna*.
- Dans ce contexte, le groupe relatif peut prendre les formes suivantes :
  - *imiqq da* quand le référent est déterminé, ou *imiqq ann* quand le référent est indéterminé, suivi de la préposition qui accompagne le verbe de la relative (quand celui-ci est un verbe transitif indirect).
  - *imiqq da* ou *imiqq ann* seul (quand il n'y a pas de préposition).

ii - Adverbes de lieu :

Règles :

- Quand l'adverbe de lieu *di* sert de support à une relative autonome, il est suivi obligatoirement du pronom relatif simple *da* ou *nna* suivant la même règle d'opposition entre déterminé et indéterminé. Il prend ainsi respectivement la forme composée *di-da* ou *di-nna* qui a une valeur neutre.
- L'adverbe de lieu ayant une valeur déictique est composé de l'adverbe de lieu *di* et du déterminant déictique (adjectif démonstratif) *addɣ, annaɣ, daɣ,* ou *lliɣ* selon la valeur de la déixis. Il prend ainsi respectivement la forme composée *di-ddɣ, di-nnaɣ, di-daɣ* ou *di-lliɣ.* Quand il sert de support à une relative substantive, il est suivi facultativement du pronom relatif simple *da* (seul compatible dans ce cas), et l'ensemble prend ainsi respectivement la forme *di-ddɣ (da), di-nnaɣ (da), di-daɣ (da)* ou *di-lliɣ (da).*
- Dans ce contexte, le groupe relatif peut prendre les formes suivantes :
  - *di-da* ou *di-nna*
  - *di-ddɣ (da), di-nnaɣ (da), di-daɣ (da)* ou *di-lliɣ (da)*

- l'une de ces formes suivie de la préposition qui accompagne le verbe de la relative (quand celui-ci est un verbe transitif indirect).

iii - adverbe de manière :

sens	adverbe	relative autonome introduite par :	référent déterminé	référent indéterminé
neutre	***mka*** *imki*	***mk-da*** ***mk-ann***	*giɣ as mk da mi ssnɣ*	*g as mk ann trit*
proximité spatiale	***mk-addɣ*** *imk-iddɣ*	***mk-addɣ (da)***	*ur ddjin igi mk addɣ (da) tẓrit*	----------
éloignement spatial	***mk-annaɣ*** *imk-innaɣ*	***mk-annaɣ (da)***	*mk annaɣ (da) tennit*	----------
passé récent	***mk-daɣ*** *imk-iddaɣ*	***mk-daɣ (da)***	*mk daɣ (da) tẓrit*	----------
passé lointain	***mk-lliɣ*** *imk-illiɣ*	***mk-lliɣ (da)***	*ur sul igi mk lliɣ (da) tẓrit*	----------

Règles :

- Le pronom relatif de manière ayant une valeur neutre est composé de l'adverbe de manière neutre *mka* et du pronom relatif *da* ou *anna* suivant la même règle d'opposition entre déterminé et indéterminé. Il prend ainsi respectivement la forme *mk-da* ou *mk-ann*.
- Le pronom relatif de manière ayant une valeur déictique est composé de *mka* et de l'adjectif démonstratif *addɣ, annaɣ, daɣ, lliɣ* selon la valeur de la déixis, suivi facultativement du pronom relatif simple *da* (seul compatible dans ce cas).
- Dans ce contexte, le groupe relatif peut prendre les formes suivantes :
  - *mk- da* ou *mk- ann,*
  - *mk- addɣ* ou *mk- annaɣ* ou *mk- daɣ* ou *mk-lliɣ,* suivi du pronom relatif simple *da* ou *ann,*
  - *mk- addɣ* ou *mk- annaɣ* ou *mk- daɣ* ou *mk-lliɣ,*
  - l'une de ces formes suivie de la préposition qui accompagne le verbe de la subordonnée (quand celui-ci est un verbe transitif indirect).

Présence d'une préposition dans le groupe relatif (compléments indirects)

Quand le verbe de la subordonnée est un verbe transitif indirect, la préposition avec laquelle il s'emploie est antéposée au verbe et s'intègre au groupe relatif.
Les prépositions monolitères *f, g, s, dar, ɣur, d* sont placées immédiatement après le pronom avec lequel elles constituent le groupe pronominal :
yaggug udɣar da g izdeɣ
icwa ujenwi da s ibbi aslix

Par contre, avec les prépositions bilitères et trilitères (*ddaw, nnig mnid, ḍareṭṭ)*, ainsi que les locutions prépositives (*amnid n, tama n*, etc.), on emploie le pronom relatif *da ou ann* (selon la nature du référent), suivi de la préposition *mi*, et immédiatement après le verbe la préposition ou locution prépositive, suivie du pronom personnel qui reprend l'antécédent :

ur issin argaz da mi izdɣ tama nns.
iḥlan madden da mi tzdeɣt nnig asn

préposition	sens	Exemples
d	avec	*idda urgaz* ***da*** *dd tsawlt*
i	à	***wa-nna*** *mi tfkit kra tsifeḍt*
g	à, en , dans	*adɣar* ***ann*** *g tsrst ayda-nnk toeqqalt as*
f	sur, de	*imta imggidu aẓru* ***da*** *f tsrst tisura*
s	avec, à	*iḥla udɣar addɣ* ***da*** *s d tiwit ulli*
dar	chez	*ḥlan medden* ***da*** *dar tqqimt*
ɣur	chez	*ma ayd tms* ***ta-da*** *ɣur teddit ?*
sg	de	*yaggug* ***di-da*** *sg d idda*
nnig	sur, au-dessus de	*wi-nu ayd iga yigr da mi tzdɣt nnig as*
ddaw	sous, au-dessous de	*igran da mi tzdɣt ddaw asn*
tama n	près de, à côté de	*wi-nu ayd iga yigr da mi tzdɣt tama nns*
afella n	sur, au-dessus de	*wi-nu ayd iga yigr da mi tzdɣt afella nns*

Conclusion

Nous avons présenté ici la proposition relative telle qu'elle fonctionne dans les parlers du Haut Atlas. Contrairement à certains autres parlers où le système est très simplifié, où le nombre des formes est réduit et où les oppositions de sens se sont estompées, le système en usage dans le Haut Atlas Central est relativement complet, puisqu'il a conservé un grand nombre de formes et de structures distinctes, qui permettent d'exprimer des nuances sémantiques pertinentes. De ce fait, il pourrait servir, à notre avis, de base pour l'action d'aménagement de cet aspect de la phrase complexe dans le cadre d'un amazighe standard. En effet, si l'action d'homogénéisation et d'uniformisation de cet aspect de la syntaxe de l'amazighe devrait nécessairement reposer sur l'exploitation optimale de la complémentarité interdialectale, cela devrait en principe permettre de construire un système complet, cohérent, régulier et transparent, un système qui offre un ensemble de moyens d'expression et qui est organisé autour d'un parallélisme entre oppositions de sens et oppositions de forme. Le système exposé présente certaines de ces caractéristiques.

Bibliographie

Aspinion, R. (1953), *Apprenons le berbère*, Rabat : Editions Félix Moncho.

Boukhris, F. et *al*. (2008), *La Nouvelle grammaire de l'amazighe*, Rabat : Publications de l'IRCAM.

Gardes-Tamine, J. (1988), *La Grammaire*, V1 et V2, Paris : Armand Colin.

Riegel, M. et *al*. (1994), *Grammaire méthodique du français*, Paris : PUF.

Sadiqi, F. (2004), *Grammaire du berbère*, Casablanca : Afrique Orient.

The morphology and syntax of negation in Amazigh: Synchronic variation and diachronic change*

Karim BENSOUKAS
Mohammed V-Agdal University, FLHS, Rabat.

1. Introduction

To express negation, Amazigh dialects generally use a standard negator and noncontatenative verb morphology simultaneously. In *ur ssin-x* 'I don't know', for example, the obligatory, pre-verbal particle *ur* or one of its variants- e.g. *wa* in some Tarifit dialects- appears with the verb root *ssn*, itself marked morphologically for negation by the prefinal vowel *i*.

This paper deals with two issues of synchronic variation in connection with negation although they seem at first sight to have contradictory effects. The first issue is related to verb paradigms. Southern dialects (e.g. Agadir and Tiznit Tashlhit) tend to have three paradigms while the northern-eastern ones (e.g. Tarifit, Iznassen, Figuig) tend to have five, an obvious divergence from the common four-paradigm pattern. The second issue is related to syntax. Northern dialects, Tarifit for instance, reinforce negation by a post-verbal particle, hence the use of the discontinuous negator *[wa... ʃa]*, among other ways. We claim that these two instances of variation are due to a morphological/syntactic change affecting negation in Amazigh.

We will be relying mainly on Optimality Theory (OT) (Prince and Smolensky, 1993/2004; McCarthy and Prince, 1993, 1995, 1999 and related works) and work on syncretism and on paradigm theory (Baerman, 2004, 2007; Don and Blom, 2006; Müller, 2008; Xu, 2007a-b, among others). The morphological variation will

* This paper is a report of parts of an ongoing research project on aspects of negation in Amazigh. I benefited from fruitful discussion with the following scholars: N. Amrous, A. Boumalk, E. Iazzi, R. Laabdelaoui, and J. Saib. I would like to thank participants and audience at the conference for their feedback. The usual disclaimer applies.

be explained as resulting from opposite processes: (i) the neutralization of negative verb morphology and (ii) the development of a new, negative verb paradigm, most probably via analogical extension. As for the syntactic variation, the discontinuous negation will be treated as an instance of the 'Jespersen's cycle'.

2. The expression of negation in Amazigh

2.1 The morphology of negation

In Amazigh, there are generally four verb paradigms (Abdelmassih, 1968; Basset, 1929, 1952; Boukhris, 1986; Dell and Elmedlaoui, 1991; Derkaoui, 1986; El Mountassir, 1989; Galand, 1977, 1988; Iazzi, 1991). We refer to these paradigms using roman numerals (Galand, 1977): paradigm I (the aorist), paradigm II (the intensive aorist), paradigm III, (the preterit) and paradigm IV (the negative counterpart of paradigm III):[1]

(1) Verb paradigms: Tashlhit data

I	II	III	IV(=III-Neg)	Gloss
knu	*knnu*	*k^{w}ni/a*	*k^{w}ni*	'bend'
ara	*ttara*	*uri/a*	*uri*	'write'
fk	*akka*	*fki/a*	*fki*	'give'
nufl	*ttnuful*	*nufl*	*nufil*	'be crazy'
aḍn	*ttaḍn*	*uḍn*	*uḍin*	'be ill'

Generally manifesting itself as a nonconcatenative process, negative morphology results in a verb stem that has a prefinal or final vowel *i*, due to vowel epenthesis and vowel change, respectively (see Amrous and Bensoukas, 2009; Bensoukas, 2006 among others).

(2) Major processes in negative morphology: Nonconcatenative morphology

i- Vowel change[2]			ii-Vowel epenthesis		
gnu	*g^{w}ni*	'sew'	*skr*	*skir*	'do'
mmuddu	*mmuddi*	'travel'	*ssn*	*ssin*	'know'
ara	*uri*	'write'	*nufl*	*nufil*	'be crazy'
ẓd	*ẓdi*	'grind'	*azn*	*uzin*	'send'
af	*ufi*	'find'			

1 Generally, verbs in paradigm I, II and III respectively express (i) an order, an intention, a wish, or a future; (ii) an action taking place currently or one that is continuous or repetitive; and (iii) a completed action.

2 On the basis of the behavior of verbs like *ẓd* and *af* in other morphological forms, we assume that these verb roots are underlyingly vowel final, an assumption which simplifies the morphology substantially (see Bensoukas, 2001 for elaboration and arguments.)

The account we provide for the facts above (following Bensoukas, 2009) is based on constraint interaction à la OT. The basic tension is between the Realize-Morpheme constraint and faithfulness constraints given in (3a) along with their ranking in (3b) and the ranking arguments in (3c):

(3) Negative morphology in Tashlhit:

a- Constraints:

i- M-Real(Neg): An input negative morpheme has a correspondent in the output.

ii- DEP-V: An output vowel must have an input correspondent (No epenthesis)

iii- IDENT-V (ID-V): An input vowel has the same features in the output. (No vowel change)

b- Ranking:

M-Real(Neg) » IDENT-V, DEP-V

c- Two-by-two tableaux

i- Consonant-only roots:

Input: *skr* + i	M-Real	DEP-V
a- *skr*	*!	
☞b- *skir*		*

ii- V-final roots (V other than i)

Input: *fka* + i	M-Real	ID-V
a- *fka*	*!	
☞ b- *fki*		*

The tableaux in (3c) show that the basic constraint interaction in (3b) yields the correct outputs.[3]

2.2 The syntax of negation

In addition to the morphological marking on the verb, sentential negation relies on an obligatory pre-verbal particle, which is generally pronounced as *ur*, but which has variants depending on the dialect (Boumalk, 1996; Chaker, 1996; Lafkioui, 1996; Ouhalla, 1988; Omari, 2001; Ouali, 2003, 2005 and others). Illustration is given in the examples in (4), where SN and NegM mean sentence negation and negative morphology, respectively:

3 Choosing the epenthesizing option or the vowel changing one will require including into the tableaux a constraint against epenthesizing a vowel before/after another vowel, a role played by ONS (Onset: Every syllable has an onset.) We do not elaborate on this since it is not totally relevant to the discussion. Also, each of the verbs marked for negation morphologically incurs a violation of *Neg.

(4) Sentential negation in Tashlhit:

	Affirmative statements	Negative statements
i-	*jura tabratt*	*ur juri tabratt*
	He write-past a letter	**SN** he write-past-**NegM** a letter
	'He wrote a letter.'	'He did not write a letter.'
ii-	*sɣan izimmr*	*ur sɣin izimmr*
	buy-they-past a sheep	**SN** buy-they-past-**NegM** a sheep
	'They bought a sheep.'	'They did not buy a sheep.'
iii-	*tzdm tmɣart*	*ur tzdim tmɣart*
	She gather wood-past the woman	**SN** she gather wood -past-**NegM** the woman
	'The woman gathered wood.'	'The woman did not gather wood.'

Our analysis of the syntax of negation is based on the assumption that there exists in Amazigh a standard negator, without which negation cannot be expressed.[4]

(5) Standard negator:
The particle *ur* is obligatory in the expression of negation.

The expression of negation is obtained through the interaction of two types of constraints: (i) a faithfulness constraint against the loss of the negative particle and (ii) a markedness constraint banning the expression of negation (Swart 2004, 2006, 2007 and references therein). These constraints and their ranking are given in (6) and illustration is provided in tableau (7):

(6) Basic negation constraints:
a- Constraints: MAX-Neg: An input negative element must have a correspondent in the output.
*Neg: Negation is banned.
b- Ranking: MAX-Neg » *Neg.

(7)

Input: ur + *sɣ* + i	MAX-Neg	*Neg
☞ a- *ur i-sɣi*		**
b- *i-sɣi*	*!	*

To sum up, to express negation Amazigh resorts to both the morphological and syntactic components of the language. The basic constraints and their ranking so far are summarized in (8):

4 Expressing negation using means other than the standard negator is possible. A common case is when swearing, as in Tashlhit: *uḷḷah amk ssinɣ* 'I swear to God I don't know!' (see Boumalk, 1996:46) for examples from Tarifit and Tamazight.

(8) MAX-Neg, M-Real(Neg) » IDENT-V, DEP-V, *Neg

Now that we have presented the way negation is expressed in Amazigh, we deal with the changes that have occurred in the language focusing on the ongoing morphological change in the southern dialects (Agadir and Tiznit Tashlhit) and north-eastern dialects (Tarifit and Figuig, for example).

3. Historical change I- Morphology

In Amazigh, there is a general morphological change affecting the verb stem system of the language. Quite surprisingly, this process is operating in opposite directions in Tashlhit and Tarifit, resulting in reducing the paradigm system in the former case and extending it in the latter.

3.1 Tashlhit: Neutralization of negative morphology

Unlike other dialects of Amazigh, some Tashlhit dialects, specifically those of Agadir and Tiznit, have a reduced verb paradigm system in that stem III and its negative counterpart, stem IV, are syncretic. We see in (9) that the same forms are used in paradigms III and IV:

(9) Agadir/Tiznit Tashlhit: Neutralization of negative morphology

I	II	III / IV	Gloss
knu	*knnu*	*k^{w}ni/a*	'bend'
kkusu	*ttkusu*	*kkusi/a*	'inherit'
ara	*ttara*	*uri/a*	'write'
fk	*akka*	*fki/a*	'give'
ml	*mmal*	*mli/a*	'show'
ggr	*ttggr*	*ggr*	'touch'
nufl	*ttnuful*	*nufl*	'be crazy'
aḍn	*ttaḍn*	*uḍn*	'be ill'

The change is ongoing and is not limited only to the urban context of Agadir and Tiznit (see Bensoukas, 2006).[5] Coexisting synchronically in the Tashlhit area are two paradigm systems, the mainstream four-paradigm system and the reduced, three-paradigm one. Using the verb *ddu* 'go', (10) provides illustration:

5 The neutralization of negation on verbs in Tashlhit is a change in progress, most probably completed in the cities of Agadir and Tiznit, especially with young generations. Even in rural areas, the change is gaining ground (see Bensoukas, 2006). It should be noted here that a sociolinguistic and a diachronic investigations are in order to unravel all the relevant aspects of this change.

(10) Tashlhit paradigms: 4 stems vs. 3 stems

	i- Four-paradigm dialects				ii- Three-paradigm dialects			
	Sg.		Pl.		Sg.		Pl.	
	AFF.	NEG.	AFF.	NEG.	AFF.	NEG.	AFF.	NEG.
1	*ddi-ɣ*	*ddi-ɣ*	*n-dda*	***n-ddi***	*ddi-ɣ*	*ddi-ɣ*	*n-dda*	***n-dda***
2	*t-ddi-t*	*t-ddi-t*	*t-dda-m*	***t-ddi-m***	*t-ddi-t*	*t-ddi-t*	*t-dda-m*	***t-dda-m***
2f	*t-ddi-t*	*t-ddi-t*	*t-dda-mt*	***t-ddi-mt***	*t-ddi-t*	*t-ddi-t*	*t-dda-mt*	***t-dda-mt***
3	*i-dda*	***i-ddi***	*dda-n*	***ddi-n***	*i-dda*	***i-dda***	*dda-n*	***dda-n***
3f	*t-dda*	***t-ddi***	*dda-nt*	***ddi-nt***	*t-dda*	***t-dda***	*dda-nt*	***dda-nt***

In Bensoukas (2009), the loss of stem IV negative verb morphology in Tashlhit is considered a dissimilation process resulting in the elimination of one of the marks of negation in a sentence, an identity avoidance effect (Yip, 1995, 1998). The treatment offered is based on constraint conjunction (Smolensky, 1993, 1995; Alderete, 1997 and others). The constraint responsible for the dissimilation is the self-conjoined markedness constraint *Neg2 in (11i), which should dominate M-Real as in tableau (11ii). *Neg2 is not ranked with respect to MAX-Neg.

(11) The loss of stem IV negative verb morphology in Tashlhit:
i- *Neg2: Two expressions of negation are banned.
ii- Negative morphology neutralization in Agadir Tashlhit:

Input: ur ddu + i	Max-Neg	*Neg2	M-Real
a- *i-dda*	*!		
b- *ur i-ddi*		*!	
☞ c- *ur i-dda*			*

In (12), the constraint ranking established in (8) above is now revised so as to include the constraint driving morphological neutralization:

(12) Expression of negation in Tashlhit: Ranking in (8) revised
Max-Neg, *Neg2, DEP-V, IDENT-V » M-Real » *Neg

Note finally that the resulting paradigm system in Tashlhit is characterized by symmetry in that the only negative verb stem (stem IV) is neutralized and syncretism is established between each stem and its negative counterpart. Now that we have accounted for the neutralization of negative morphology in Tashlhit, let us consider the opposite process of negative morphology extension in northern-eastern dialects of Amazigh, which can be argued to seek establishing symmetry, albeit in a different fashion.

3.2 Negative stem II in Tarifit

Unlike the mainstream, four-paradigm system, the system in northern-eastern dialects (e.g. Tarifit and Figuig) is based on a five-way opposition, a singularity of these dialects of Amazigh (Amrous and Bensoukas, 2009; Brugnatelli, 2002; Kossmann, 1989, 1997, 2000; Saa, 2005). Tarifit, for example, not only maintains stem IV, but it also resorts to a fifth stem, which is simply the negative form of stem II. Examples are given in (13):

(13) Tarifit: Ait Oulichek data

I	II	II-Neg	III	IV	Gloss
aðf	*taðf*	*tiðf*	*uðf*	*uðif*	'enter'
aɣ	*taɣ*	*tiɣ*	*uɣi*	*uɣi*	'feel'
a:ẓ	*ta:ẓẓa*	*ta:ẓẓi*	*a:rẓ*	*a:riẓ*	'break, erg.'
ßḍa	*ßṭṭa*	*ßṭṭi*	*ßḍi-a*	*ßḍi*	'share'
ðr	*ddar*	*ddir*	*ðri-a*	*ðri*	'cover'
ḍa:	*ṭṭa:*	*ṭṭir*	*ḍri-a*	*ḍri*	'descend'
qas	*tqas*	*tqis*	*qqas*	*qqis*	'taste'
ʒawß	*tʒawaß*	*tʒiwiß*	*ʒawß*	*ʒiwß*	'answer'
mmnɣ	*tmnɣa*	*tmnɣi*	*mmnɣ*	*mmniɣ*	'fight'

As it stands, the constraint hierarchy elaborated so far does not account for the data in (13). What is required is a demotion of the constraint against the double expression of negation so that it becomes dominated by M-Real, as in (14) (the verb *ʃr* 'spend the day' is used as an example):

(14) Negative morphology in Tarifit: the verb *ʃr* 'spend the day'
i- Stem II negative morphology

/ʃr+neg/	Max-Neg	M-Real	*Neg2	DEP/ ID-V
a- *ur i-kkar*		*!		*
☞ b- *ur i-kkir*			*	*

ii- Stem IV (negative III) morphology

/ʃr+neg/	Max-Neg	M-Real	*Neg2	DEP/ ID-V
a- *ur i-ʃra*		*!		*
☞ b- *ur i-ʃri*			*	*

The optimal candidates in (14i) and (14ii) are not the ones that stay faithful to stem II and stem III morphology, respectively, but rather the ones that express

negation morphologically. Although the optimal candidates breach *Neg2, this violation is minimal given strict domination.

A further issue, which we do not dwell on here, is related to how to explain the facts of three-paradigm, four-paradigm, and five-paradigm dialects. Part of the answer is already given in tableau (14) by having the constraint *Neg2 ranked differently depending on the dialect. In this case, recourse is made to partial ranking theory (Antilla, 1997, 2002; Antilla and Cho, 1998). Also required to complete the account is considering the constraint M-Real a family of constraints and splitting it into more specific constraints like M-Real (Neg, Stem II) and M-Real (Neg, Stem III). Depending on the dialect, these interact differently with the basic constraints driving the expression of negation. Once more, the different constraints enter into the partial rankings in (15) to yield the correct results of the variation characterizing the expression of negation in Amazigh dialects (see Bensoukas, 2009 for the details of an account along these lines).

(15) Rankings:

i- Dialects with both stem II and III negative morphology:

M-Real (Neg, StemII), M-Real (Neg, StemIII) » DEP/ID-V

ii- Dialects with stem III negative morphology only:

M-Real (Neg, StemIII) » DEP/ID-V » M-Real (Neg, StemII)

iii- Dialects with no negative morphology at all:

DEP/ID-V » M-Real (Neg, StemII), M-Real (Neg, StemIII)

Our historical account of negative stem II morphology in northern-eastern dialects of Amazigh is based on the claim that this development in the verb morphology is an instance of paradigm analogical extension (Bybee, 2007; Bynon, 1977; Campbell, 1998; Campbell and Mixco, 2007). A kind of symmetry is achieved by making a negative stem correspond to each of the inflected stems II and III.[6] This symmetry is conspicuous given that the morphological marking of negation is added to each of the stems, which maintains its aspectual morphological marking. A very important issue that needs to be addressed, and for which we do not have any answers yet, is the possible correlation between this historical change and the reinforcement of negation dealt with in section 4.

6 In order to have a perfect system, one additional negative stem is required, stem I negative, a form which no dialect of Amazigh seems to have. In this connection, northern-eastern dialects are the closest to this perfect system. One of the issues worth investigating relates to whether the absence of this negative form is connected in any way to its status as the least marked verb form in the system.

4. Historical change II- Syntax: Tarifit discontinuous negation

A remarkable fact in Tarifit dialects is the reinforcement of negation with a post-verbal particle *ʃa*, in addition to the common standard negator *wa* and negative verb morphology, hence the discontinuous negation. Examples are provided in (16):

(16) Sentential negation in Tarifit: Discontinuous negation

	Affirmative statements	Negative statements
i-	*j-ura θabratt*	*wa-t j-uri ʃa*
	He write-past a letter	**SN**-it he write-past-**NegM SN**
	'He wrote a letter.'	'He did not write it.'
ii-	*sɣa-n aħuri*	*wa-θ sɣi-n ʃa*
	buy-they-past a sheep	**SN**-it buy-they-past-**NegM SN**
	'They bought a sheep.'	'They did not buy it.'
iii-	*θ-zðm θmɣa:θ*	*wa θzdim ʃa*
	She gather wood-past the woman	**SN** she gather wood-past-**NegM SN**
	'The woman gathered wood.'	'She did not gather wood.'

The OT account we adopt is the one in Swart (2007). The right results are obtained through the constraints NegFirst and FocusLast both outranking the markedness constraint *Neg. NegFirst and FocusLast are not ranked with each other, ensuring the realization of both the pre-verbal negator and the post-verbal one. This interaction is illustrated in (17):

(17) i- Constraints:
NegFirst: Negation precedes the finite verb.
FocusLast: New information comes last in the sentence.
*Neg: Avoid negation in the output.
ii- Ranking:
NegFirst , FocusLast » *Neg

θ-zdm , Stem III-Neg	NegFirst	FocusLast	*Neg
a- *wa θzdim*		*!	*
b- *θzdim ʃa*	*!		*
☞ c- *wa θzdim ʃa*			**

Both candidate (17ii-a) and (17ii-b) breach higher-ranked constraints and lose. (17ii-c) is optimal regardless of its two, minimal violations of *Neg.

Now that we have provided a succinct, formal account for the various ways of expressing negation in Amazigh, we conclude with a few remarks and suggestions for future research regarding the change affecting negation.

5. Concluding remarks: Two divergent paths of linguistic change

5.1 Tashlhit: Morphological neutralization of negation

In Tashlhit, the change affecting the expression of negation neutralizes negative verb morphology, which results in a substantial amount of syncretism (Baerman, 2004, 2007; Don and Blom, 2006; Müller, 2008; Xu, 2007a-b).

Let us compare the syncretic behavior of Stem III in the four-paradigm dialects, the more dominant type as far as we know, and in the three-paradigm dialects, which emerged after the completion of the neutralization process. Two models will be used as illustration, a vowel final verb (*ddu* 'go') and a consonant-only verb (*skr* 'do').

(18) Models of syncretic verb forms: *ddu, skr*

	i- Four-paradigm dialects				*ii- Three-paradigm dialects*			
	Sg.		*Pl.*		*Sg.*		*Pl.*	
	AFF.	*NEG.*	*AFF.*	*NEG.*	*AFF.*	*NEG.*	*AFF.*	*NEG.*
1	*ddi-ɣ*	*ddi-ɣ*	*n-dda*	*n-ddi*	*ddi-ɣ*	*ddi-ɣ*	*n-dda*	*n-dda*
2	*t-ddi-t*	*t-ddi-t*	*t-dda-m*	*t-ddi-m*	*t-ddi-t*	*t-ddi-t*	*t-dda-m*	*t-dda-m*
2f	*t-ddi-t*	*t-ddi-t*	*t-dda-mt*	*t-ddi-mt*	*t-ddi-t*	*t-ddi-t*	*t-dda-mt*	*t-dda-mt*
3	*i-dda*	*i-ddi*	*dda-n*	*ddi-n*	*i-dda*	*i-dda*	*dda-n*	*dda-n*
3f	*t-dda*	*t-ddi*	*dda-nt*	*ddi-nt*	*t-dda*	*t-dda*	*dda-nt*	*dda-nt*
	AFF.	*NEG.*	*AFF.*	*NEG.*	*AFF.*	*NEG.*	*AFF.*	*NEG.*
1	*skr-ɣ*	*skir-ɣ*	*n-skr*	*n-skir*	*skr-ɣ*	*skr-ɣ*	*n-skr*	*n-skr*
2	*t-skr-t*	*t-skir-t*	*t-skr-m*	*t-skir-m*	*t-skr-t*	*t-skr-t*	*t-skr-m*	*t-skr-m*
2f	*t-skr-t*	*t-skir-t*	*t-skr-mt*	*t-skir-mt*	*t-skr-t*	*t-skr-t*	*t-skr-mt*	*t-skr-mt*
3	*i-skr*	*i-skir*	*skr-n*	*skir-n*	*i-skr*	*i-skr*	*skr-n*	*skr-n*
3f	*t-skr*	*t-skir*	*skr-nt*	*skir-nt*	*t-skr*	*t-skr*	*skr-nt*	*skr-nt*

The data reveals that there are two exponents for each model, the affirmative and negative forms, respectively: *ddi/dda* and *skr/skir*. The degree of syncretism is revealed by the following table, where results are compared:

(19) Syncretism: Four-paradigm vs. three-paradigm dialects

Exponents of models ddu/skr	*Four-paradigm dialects*				*Three-paradigm dialects*			
	Affirmative		Negative		Affirmative		Negative	
	Cells	%	Cells	%	Cells	%	Cells	%
ddi	3/10	30	**10/10**	**100**	3/10	30	**3/10**	**30**
dda	7/10	70	**0/10**	**0**	7/10	70	**7/10**	**70**
skr	10/10	100	**0/10**	**0**	10/10	100	**10/10**	**100**
skir	0/10	0	**10/10**	**100**	0/10	0	**0/10**	**0**

We see in table (19) that the four-paradigm and three-paradigm dialects have exactly the same morphology as far as the affirmative form of the verb is concerned. The divergence is in negative morphology. All cells corresponding to both verb types are marked for negative morphology in four-paradigm dialects. However, in three-paradigm dialects, none of the cells corresponding to the verb *skr* show this marking, while only 3 out of the 10 cells corresponding to *ddu* bear a final *i*, which actually marks in this case perfective morphology rather than negative morphology. This is another instance of syncretism.

It is our belief that a deep understanding of the full array of syncretism facts in the verb morphology of Amazigh is still a pending task. In this respect, we share the view in the recent literature postulating that syncretism cannot be explained on the basis of morphological theory alone (see Baerman, 2007; Ralli, 2009; Joseph, 2009); other relevant disciplines include language change (diachronic linguistics) and language variation (dialectology, language acquisition, psycholinguistics).
Now that the extent of the syncretism resulting from the morphological change affecting negation is clear, we deal with the reinforcement of negation in Tarifit, a quite different change.

5.2 Tarifit: Discontinuous negation and the Jespersen's cycle

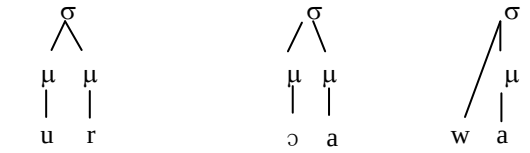
The Tarifit facts could be explained on the basis of a historical development affecting negation referred to in the literature as the Jespersen's cycle (after Jespersen, 1917). In essence, this cycle consists of three stages: stage I, in which pre-verbal negation prevails; Stage II, when discontinuous negation becomes the norm; and stage III, in which pre-verbal negation is supplanted by post-verbal negation. Moreover, various languages are claimed to have undergone this cycle in the development of their negation systems (Jespersen, 1917; Breitbarth, 2009; Croft, 1991; Gelderen, 2008; Hoeksema, 1997; Lucas, 2007; Swart, 2004, 2006, 2007; van der Auwera, 2009; Wallage, 2008 among others).

What drives the Jespersen's cycle is the pressure of functional forces (Hoeksema, 1997). The often high frequency of negation markers leads to their phonological weakening, which in turn leads to the fact that these markers are not well perceived. In addition, there generally is a semantic weakening of the standard negator, which calls for post-verbal reinforcement. This is the case, for example, of the French negative *ne*, which is reinforced by *pas* and which is currently dropped in various dialects of French (Ashby, 1981).

In Tarifit, we are not aware of any research on the semantic weakening of the negator. Yet, phonological 'erosion' is attested, mainly in the weight of the negator: *wa* is a monomoraic, light syllable, as opposed to the bimoraic, heavy syllable of *ur*. We hypothesize that *wa* developed into *ur* through the r-drop

phenomenon and the concomitant compensatory lengthening (CL) (see Amrous and Bensoukas, 2006/7 and references therein):

(20) i- Original form ii- After CL iii- Current form



ur = [$\sigma_{\mu\mu}$] → ***ɔa*** = [$\sigma_{\mu\mu}$] → *wa* = [σ_{μ}]

Our claim consists in considering *wa* (20iii) a resyllabification of the intermediary diphthong *ɔa* (20ii). The change results in a twofold gain: changing *ɔa* to *wa* reduces featural markedness and gets rid of an onsetless syllable, better satisfying the universal constraint for syllables to have onsets. Accordingly, the weight of the diphthong is reduced by deleting one mora and reanalyzing its first featural component as a semi-consonant, which results in the monomoraic syllable *wa*.

An analysis of the Jespersen's cycle in OT is available, which accounts for the diachronic development of negation. Swart (2007) provides the rankings in (21).

(21) Swart (2007):

Stage 1- Pre-verbal negation:

1.1 *Neg » NegFirst » FocusLast

1.2 NegFirst »*Neg » FocusLast

Stage 2- Discontinuous negation:

2.1 NegFirst » FocusLast » *Neg

2.2 FocusLast » NegFirst » *Neg

Stage 3- Post-verbal negation:

3.1 FocusLast » *Neg » NegFirst

3.2 *Neg » FocusLast » NegFirst

In each stage, the second ranking represents the intermediary phase before the next stage of the Jespersen's cycle. Both rankings may be attested in a language at the same time as change never occurs abruptly.

To sum up, we have claimed that the reinforcement of negation in Tarifit is an instance of the Jespersen's cycle. This phenomenon is attested across various languages, which indicates that the change affecting negation in Tarifit is following the same path as it did in other languages.

6. Conclusion

In this paper, we have dealt with the intricate, synchronic, morphological and syntactic inter-dialectal variation affecting the expression of negation in Amazigh. Morphologically, three major dialect groups can now be recognized depending on the number of their verb-paradigms. We explained this variation on the basis of the diachronic changes. Morphologically, Tashlhit stem IV neutralization has resulted in a substantial amount of syncretism while Tarifit/Figuig analogical extension of negative morphology to stem II has resulted in an additional paradigm which the other dialects do not seem to have. Syntactically, Tarifit exhibits negative reinforcement through post-verbal negation (an instance of the Jespersen's cycle).

The divergent linguistic changes within the varieties of Amazigh raise interesting issues for future research. The first one is related to whether the two morphological changes seek establishing symmetry in the paradigm systems of the dialects, in which case an account of negative stem I emerges as a prerequisite. The second issue is related to whether the paradigmatic and syntactic changes in Tarifit are inter-related.

Recall also that a purely morphological approach, or syntactic approach for that matter, will only provide a partial account of the phenomenon, and other disciplines have to be involved (Baerman, 2007; Ralli, 2009; Joseph, 2009). First, the variables determining the use of one verb form rather than another (the affirmative/ negative or the syncretic) deserve a sociolinguistic investigation. Tashlhit negative morphology neutralization seems to have reached completion in urban areas, but the negative verb stems seem to be still used by a few people, namely the old and the new immigrants. Second, a dialectological perspective would reveal the extent of the phenomenon of negative reinforcement. Currently, it is clearly attested in the north-(eastern) regions of Morocco. How about the neighboring regions? Third, in the context of language standardization, choices have to be made for the standard grammar of the language (see Bensoukas, 2007). Which of the three systems of paradigms above is to be chosen should be based on in-depth, fundamental research.

References:

Abdel-Massih, E. T. (1968), *Tamazight Verb Structure: A Generative Approach*, Bloomington: Indiana University Publications.

Alderete, J. (1997), "Dissimilation as Local Conjunction", In *North East Linguistic Society* 27, p. 7-32.

Amrous, N. and K. Bensoukas (2006/7), "Coerced Vowel Weight in Tarifiyt Berber: A Comparison of Three Dialects," In *Languages and Linguistics* 18&19, p. 1-30.

Amrous, N. and K. Bensoukas (2009), "Simple Verb Morphology in Ait Oulichek Tarifiyt: How Divergent?", In Bouhjar, A. and H. Souifi (eds.) *L'Amazigh dans l'Oriental et le Nord du Maroc: Variation et Convergence*, Rabat: IRCAM, p. 51-67.

Antilla, A. (1997), "Deriving Variation from Grammar: A Study of Finnish Genitives", In Hinskens, F. et al. (eds.) *Variation, Change and Phonological Theory*, Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins, p. 35-68.

Antilla, A. (2002), "Morphologically Conditioned Phonological Alternations", In *Natural Language and Linguistic Theory* 20, p. 1-42.

Antilla, A. and Y. Y. Cho (1998), "Variation and Change in Optimality Theory", In *Lingua* 104, p. 31-56.

Ashby, W. J. (1981), "The Loss of the Negative Particle NE in French: A Syntactic Change in Progress", In *Language* 57, p- 674-687.

Baerman, M. (2004), "Typology and the Formal Modelling of Syncretism", In Booij, G. and J. van Marle (eds.), *Yearbook of Morphology 2004*, p. 41-72.

Baerman, M. (2007), "Syncretism", In *Language and Linguistics Compass* 1/5, p- 539-551.

Basset, A. (1929), *La Langue Berbère. Morphologie. Le Verbe- Etude de Thèmes*, Paris: Librairie Ernest Leroux.

Basset, A. (1952), *La Langue Berbère*, First published for the International African Institute; reprinted in 1969, London: Dawsons of Pall Mall.

Bensoukas, K. (2001), *Stem Forms in the Nontemplatic Morphology of Berber*. Doctorat d'Etat thesis, M5 University, Faculty of Letters, Rabat.

Bensoukas, K. (2006), *La Morphologie verbale de l'Amazighe: Etude Comparative de Cinq Parlers de la Variante Tachelhit*, Project Report submitted to IRCAM, Rabat, 30 November 2006.

Bensoukas, K. (2007), "Quelques Réflexions sur la Standardisation des Thèmes Verbaux en Amazighe", In Ennaji, M. (ed.), *La Culture Amazighe et le Développement Humain*, Fès: Revue L & L, p. 75-87.

Bensoukas, K. (2009), "The Loss of Negative Verb Morphology in Tashlhit: A Variation Approach," In *Asinag* 2, p. 89-110.

Boukhris, F. (1986), *Le Verbe en Tamazight: Lexique et Morphologie. (Parler des Zemmours)*, Thèse de 3ème cycle, Université Paris III, Ecole Pratique des Hautes Etudes (4ème Section).

Boumalk, A. (1996), "La Négation en Berbère Marocain", In Chaker, S. and D. Caubet (eds), *La Négation en Berbère et en Arabe Maghrébin*, Paris: L'Harmattan, p. 35-48.

Breitbarth, A. (2009), "A Hybrid Approach to Jespersen's Cycle in West Germanic", In *Journal of Comparative German Linguistics* 12, p. 81-114.

Brugnatelli, V. (2002), "Les Thèmes Verbaux Négatifs du Berbère: Quelques Réflexions", In Nait-Zerrad, K. (ed.), *Articles de Linguistique Berbère. Mémorial Werner Vycichl*, Paris: L'Harmattan, p. 165-180.

Bybee, J. (2007), "Diachronic Linguistics", In Geeraerts, D. and H. Cuyckens (eds.), *The Oxford Handbook of Cognitive Linguistics*, New York: Oxford University Press, p. 945-987.

Bynon, T. (1977), *Historical Linguistics*. Cambridge: CUP.

Campbell, L. (1998), *Historical Linguistics. An Introduction*, Cambridge, MA: The MIT Press.

Campbell, L. and M. J. Mixco (2007), *A Glossary of Historical Linguistics*, Edinburgh: Edinburgh University Press.

Chaker, S. (1996), "Remarques Préliminaires sur la Négation en Berbère", In Chaker, S. and D. Caubet (eds), *La Négation en Berbère et en Arabe Maghrébin*, Paris: L'Harmattan, p. 9-22.

Croft, W. (1991), "The Evolution of Negation", In *Journal of Linguistics* 27, p. 1-27.

Dell, F. and M. Elmedlaoui (1991), "Clitic Ordering, Morphology and Phonology in the Verbal Complex of Imdlawn Tashlhiyt Berber (Part II)", In *LOAPL* 3, p. 77-104.

Derkaoui, C. (1986), *Etude du Verbe et de ses Modalités dans le Parler Tachelhit*, Thèse de 3ème cycle, Université Paris V.

Don, J. and E. Blom (2006), "A Constraint Based Approach to Morphological Neutralization", In *Linguistics in the Netherlands XX*, p. 78-88.

El Mountassir, A. (1989), *Léxique du Verbe en Tachelhit (Parler d'Inezgane-Maroc)*, Thèse de Doctorat, Université Paris V.

Galand, L. (1977), "Continuité et Renouvellement d'un Système Verbal: Le Cas du Berbère", In *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, Tome LXXII, Fascicule 1, p. 275-303.

Galand, L. (1988), "Le Berbère", In Perrot, J. (ed.), *Les Langues dans le Monde Ancien et Moderne. Troisième Partie- Les Langues Chamito-Sémitiques*, Paris: Editions du CNRS, p. 207-242.

Gelderen, E. Van (2008), "Negative Cycles", In *Linguistic Typology* 12, p. 195-243.

Hoeksema, J. (1997), "Negation and Negative Concord in Middle Dutch", In Forget, D. et al (eds.) *Negation and Polarity. Syntax and Semantics*, Amsterdam: Benjamins, p.139-156.

Iazzi, E. (1991), *Morphologie du Verbe en Tamazight- (Parler des Ait Attab, Haut Atlas Central)- Approche Prosodique*, D.E.S. thesis, M5 University, FLHS, Rabat.

Jespersen, O. (1917), *Negation in English and Other Languages*, Copenhagen: A. F. Høst.

Joseph, B. D. (2009), "Greek Dialectal Evidence for the Role of the Paradigm in Inflectional Change", In *Morphology* 19, p. 45-57.

Kossmann, M. (1989), "L'Inaccompli Négatif en Berbère", In *EDB* 6, p. 19-29.

Kossmann, M. (1997), *Grammaire Berbère de Figuig (Maroc Oriental)*, Paris-Louvain: Peeters.

Kossmann, M. (2000), *Esquisse Grammaticale du Rifain Oriental*, Paris-Louvain: Peeters.

Lafkioui, M. (1996), "La Négation en Tarifit", In Chaker, S. and D. Caubet (eds), *La Négation en Berbère et en Arabe Maghrébin*, Paris: L'Harmattan, p. 49-77.

Lucas, C. (2007), "Jespersen's Cycle in Arabic and Berber", In *Transactions of the Philological Society* 105.3, p. 398-431.

McCarthy, J. and A. Prince. (1993), *Prosodic Morphology I: Constraint Interaction and Satisfaction*, Ms. UMass, Amherst and Rutgers University.

McCarthy, J. and A. Prince. (1995), "Faithfulness and Reduplicative Identity", *University of Massachusetts Occasional Papers in Linguistics 18: Papers in Optimality Theory*, ROA#60, [http://roa.rutgers.edu; retrieved on 15 September 1999].

McCarthy, J. and A. Prince. (1999), "Faithfulness and Identity in Prosodic Morphology", In Kager, R. et al. (eds.), *The Prosody-morphology Interface*, Cambridge: CUP, p. 218-309.

Müller, G. (2008), "Syncretism without Underspecification in Optimality Theory", ROA#994, [http://roa.rutgers.edu; retrieved on 7 September 2009.]

Omari, N. (2001), *The Syntax of Negation in Tashelhit: A Comparative Approach*, Doctorat thesis, M5 University, Faculty of Letters, Rabat.

Ouali, H. (2003), "Sentential Negation in Berber: A Comparative Study", In Mugany, J. (ed.), *Linguistic Description: Typology and Representation of African Languages*. *Trends in African Linguistics Vol. 8*. Trenton, NJ: Africa World Press.

Ouali, H. (2005), "Negation and Negative Polarity Items in Berber", In Ettlinger, M., N. Fleisher and M. Park-Doob (eds.), *Proceedings of the Thirtieth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, Berkeley: BLS, p. 330-340.

Ouhalla, J. (1988), *The syntax of Head Movement- A Study of Berber*, Ph.D. dissertation, University College, London.

Prince, A. and P. Smolensky (1993/2004), *Optimality Theory: Constraint Interaction in Generative Grammar*, Malden, MA, and Oxford, UK: Blackwell. [Revision of 1993 technical report, Rutgers University Center for Cognitive Science. ROA#537.]

Ralli, A. (2009), “Morphology Meets Dialectology: Insights from Modern Greek Dialects”, In *Morphology* 19, p. 87-105.

Saa, F. (2005), “Les Thèmes Négatifs en Berbère,” In Ameur, M. and A. Boumalk (eds.), *Structures Morphologiques de l’Amazighe*, Rabat: IRCAM Publications, p. 102-111.

Smolensky, P. (1993), “Harmony, Markedness, and Phonological Activity”, ROA#87 [http://roa.rutgers.edu; retrieved on 2 October 1999.]

Smolensky, P. (1995), “On the Internal Structure of the Constraint Component Con of UG”, ROA#86, [http://roa.rutgers.edu; retrieved on 2 October 1999.]

Swart, H. de. (2004), “A Typology of Negation in a Constraint-based Framework of Syntax and Semantics”, In *Proceedings of the HPSG04 Conference*, Stanford: CSLI Publications, p. 111-118.

Swart, H. de. (2006), “Marking and Interpretation of Negation: A Bidirectional OT Approach”, In Zanuttini, R. et al. (eds.). *Negation, Tense and Clausal Architecture: Cross-linguistic Investigations*. Georgetown: Georgetown University Press, p. 199-218.

Swart, H. de. (2007), “Patterns of Negation in Natural Language”, Draft, [http://www.let.uu.nl/~Henriette.deSwart/personal/pubs.htm; retrieved on 12 October 2007.]

van der Auwera, J. (2009), “The Jespersen Cycles”, In Gelderen, E. van (ed.) *Cyclical Change*, Amsterdam: Benjamins, p. 35-71.

Wallage, P. (2008), “Jespersen's Cycle in Middle English: Parametric Variation and Grammatical Competition”, In *Lingua* 118, p. 643-674.

Xu, Z. (2007a), *Inflectional Morphology in Optimality Theory*. Ph.D. dissertation, Stony Brook University.

Xu, Z. (2007b), “An Optimality-Theoretic Account of Full and Partial Identity of Forms”, In *U. Penn Working Papers in Linguistics* 13.1, p. 421-434.

Yip, M. (1995), “Repetition and Its Avoidance: The Case of Javanese”, ROA#83, [http://roa.rutgers.edu; Retrieved on 15 September 1999.]

Yip, M. (1998), “Identity Avoidance in Phonology and Morphology”, In Lapointe, S. et al. (eds.), *Morphology and its Relation to Phonology and Syntax*, Stanford: CSLI publications, p. 216-246.

Le rôle de la sémantique et de la prosodie dans la distinction entre la subordination et la coordination sans marque monématique de jonction

Ramdane BOUKHERROUF.
Université Mouloud Mammeri de Tizi-Ouzou, Algérie.

Introduction

Le kabyle est caractérisé par des énoncés complexes dont les syntagmes prédicatifs sont reliés au prédicat sans aucun indicateur de fonction. En effet, il y a des énoncés qui peuvent avoir deux structures syntaxiques [1]différentes : d'une part, la coordination et d'autre part la subordination.

Les berbérisants se sont fondés sur deux critères pour lever cette ambiguïté. En effet, d'aucuns, notamment F. Bentolila (1981) se basent sur l'aspect syntaxique en ce sens que le deuxième syntagme de l'énoncé connaît certaines restrictions combinatoires avec le premier syntagme dans le cas de la subordination. Quant à S. Chaker (1983), il se base sur la prosodie. Selon cet auteur, chaque structure est représentée par son propre aspect prosodique.

Dans cet essai, nous tenterons de vérifier deux hypothèses :

La première consistera à examiner comment la sémantique peut distinguer la subordination de la coordination. La deuxième essaiera de vérifier et d'approfondir l'hypothèse émise par Chaker (1983) qui indique que la subordination se distingue fondamentalement de la coordination par la prosodie. Il a postulé que la première présente une courbe mélodique unitaire (intégrant le premier syntagme au deuxième) dans une seule et même courbe d'enveloppe, tandis que la séquence coordinative se présenterait sous forme d'une suite de courbes déclaratives de phrases indépendantes.

1 Il s'agit des énoncés paratactiques.

Après la présentation des critères syntaxiques et de leurs limites, nous passerons à l'analyse du critère prosodique.

I. Les critères syntaxiques :

I.1. La subordination :

Ce type d'énoncé est représenté en général par des verbes opérateurs (Gross, 1986 : 62). Cette classe regroupe des verbes qui peuvent êtres suivis directement par un second verbe subordonné sans aucune marque monématique de jonction.
Le syntagme prédicatoïde de par son statut, connaît des restrictions combinatoires[2].

- Des contraintes au niveau des modalités aspectuelles.
La succession la plus fréquente est celle de : prétérit + (ad+ aoriste).
Exemple : *yebɣa ad yečč* « il veut manger ».

- Des contraintes au niveau des modalités de personne.
Dans ce cas, le premier et le second verbe renvoient généralement à des participants différents.
Exemple : *ẓriɣ yečča* « je sais qu'il a mangé ».

- seul l'un des verbes est généralement à la forme négative
(Affirmative / négative) (Bentolila, 1981 : 283).
Exemple : *ur ẓriɣ ara ad ibnu* "Je ne sais pas qu'il allait construire".

- L'expansion prédicatoïde primaire, répond toujours à la question *acu* « quoi ».

- le deuxième verbe en fonction d'expansion directe, peut être remplacé par un nom.
Exemple : *yeẓra ad d-yas* « il sait qu'il viendra » est remplaçable par *yeẓra tisin-is* « il est au courant de sa venue ».

- L'expansion prédicatoïde directe peut venir après l'expansion nominale directe.
Exemple : *ufiɣ baba-s yettraǧu* « j'ai trouvé son père attendre ».

- La position : le changement de la position des syntagmes dans un énoncé entraîne automatiquement la modification de la structure syntaxique et du sens.
Exemple : *yebɣa ad iruḥ " il veut partir"* n'est pas permutable avec *ad iruḥ yebɣa « il partira il veut »*.

2 Nous présentons les critères distinguant les deux structures qui sont présentés par (Chaker, 1983 : 413-417). Lui aussi s'est inspiré du travail de (Bentolila, 1981) et celui de (Garmadi- Le Cloirec, 1977) qui a travaillé sur l'arabe maghrébin.

I. 2. La coordination :

Contrairement à la subordination, dans la coordination, les syntagmes verbaux ne connaissent pas de contraintes dans leur combinatoire.

Les syntagmes coordonnés sont identifiés par la position : il y'a la possibilité de déplacer les deux syntagmes sans que le sens change.
Exemple *: Yečča, yeswa* « il a mangé et bu », *yeswa, yečča* «il a bu et mangé»

I. 3. Commentaires :

Certaines des restrictions citées, concernant la subordination, ne peuvent être généralisées, puisque le second verbe admet d'autres compatibilités.

- La succession « prétérit + prétérit » est réalisable dans le cas de la subordination.

Exemple : *sliɣ yemmut* « j'ai appris qu'il est mort ».

- La succession « négative + négative » et aussi possible.

Exemple : *ur ẓriɣ ara ur ixeddem ara* « je ne sais pas qu'il ne travaillera pas ».

- Les deux syntagmes peuvent renvoyer à un même participant.

Exemple : *yeẓra ad d-iruḥ* « il sait qu'il viendra ».

- Pour ce cas, (Chaker, 1983 : 415), déclare que ces restrictions sont plus de nature lexico sémantique que syntaxique. Pour l'auteur, il s'agit d'une liste de lexèmes verbaux appartenant à la sous-catégorie sémantique des verbes opérateurs référant à une « attitude psychologique » (désir, souhait, volonté, refus…) qui sont obligatoirement suivis d'un inaccompli (non réel)
- *agi* "refuser"
- *agad* "craindre"
- *kukru* "hésiter"
- *gami* "hésiter, ne pas pouvoir"
- *bɣu* "vouloir"

Pour notre part, nous pensons que dans cette sous-catégorie de verbes, la majorité ne connaît pas de restriction au niveau de la modalité aspectuelle. En d'autres termes, la combinaison « prétérit + prétérit » est possible dans ces lexèmes verbaux.
Exemples :
- *ugiɣ yusa* « je n'admets pas qu'il soit venu ».
- *ugadeɣ uḍneɣ* « j'ai peur que je sois malade ».
- *kukreɣ uḍneɣ* « je crains que je sois malade ».

A ce propos, nous ne partageons donc pas totalement l'avis de Chaker, (1983) qui considère que les restrictions combinatoires sont directement liées à la présence de certains traits sémantiques dans le premier verbe, puisque la quasi-totalité des verbes ne connait pas ces restrictions au niveau de la combinatoire.

Pour notre part, nous pensons que la subordination n'est pas d'ordre lexical mais il s'agit de la valeur reliant les deux syntagmes. Pour cela, seule la situation d'énonciation (le contexte et le co-texte) peut nous renseigner sur la dépendance ou l'indépendance syntaxique des deux syntagmes.

Quant à la coordination, nous pensons que le critère de la position ne peut être aussi généralisé. En effet, il dépend du sémantisme des verbes. Certes, au niveau syntaxique, le changement de position n'entraine pas un changement de fonction des deux syntagmes. Cependant, au niveau sémantique, les deux syntagmes n'ont pas le même sens.
Exemple *: yesla, yerwel* «il (l') a appris (et), il s'est enfui » et *yerwel, yesla* «il s'enfui (et), il a (l') appris» n'ont pas le même sens.

II. Le critère prosodique :

Avant d'aborder ce second critère, il est nécessaire de présenter un petit aperçu des travaux effectués sur la prosodie dans le domaine berbère (Kabyle).

I. 1. Aperçu des travaux antérieurs :

La prosodie joue un rôle important dans la compréhension de la structure et le sens d'un énoncé « *c'est la structure prosodique (intensité et intonation) qui donne à l'auditeur d'un énoncé la première orientation sur la voie à suivre pour trouver le sens […] la prosodie est un centre tant de la structure que du mécanisme de la langue »* (Malemberg, 1971 : 203).

Les travaux relatifs à la prosodie montrent que l'intonation joue un rôle essentiel dans la structuration de l'énoncé. *« L'intonation contribue à la signification de l'énoncé et constitue un facteur de construction syntaxique»* (Martens, 1999 : 2).

En berbère, notamment le kabyle, le champ de l'intonation n'a pas fait l'objet d'études linguistiques. *« Les berbérisants ont longtemps traité l'intonation de manière marginale »* écrivent à ce propos Louali & Mettouchi (2002 : 463).

A notre connaissance, la première étude instrumentale réalisée dans le domaine du kabyle est celle de Chaker (1987-1988) [3]. L'auteur a traité deux phénomènes qui sont : l'accent en kabyle et la relation entre l'intonation et la syntaxe kabyle.

Dans la première partie de son second article, l'auteur critique le travail d'Alfred Willms (1965) portant sur la relation entre l'intonation et la syntaxe en kabyle sur deux points. Chaker signale que l'étude de Willms n'a pas été fondée sur des mesures instrumentales et qu'il lui manquait un cadre syntaxique préalable qui lui aurait permis d'établir un lien méthodologique entre l'intonation et la syntaxe.

Quant à la deuxième partie, l'auteur y propose quelques points de repères, portant sur l'intonation des énoncés simples notamment la distinction entre l'expansion référentielle et l'expansion directe ainsi que l'énoncé verbal avec lexème nominal thématisé. Il a également traité de l'intonation de l'énoncé complexe comportant deux syntagmes verbaux successifs, reliés sans marque monématique de jonction qui peuvent être, soit des séquences de verbes coordonnés (par simple juxtaposition), soit des séquences de verbes subordinatrices.

En 2000, le centre de recherche berbère de l'INALCO, s'est engagé dans un projet d'exploration systématique des principales configurations intonatives du berbère.

A partir de 2004 quatre mémoires de magistère[4] portant sur la prosodie ont été soutenus au niveau du département de langue et culture amazighes de Tizi Ouzou.

II .2. L'analyse prosodique :

II. 2. A. La méthode d'analyse :

Dans notre analyse nous voulons savoir si effectivement la prosodie permet de distinguer la subordination de la coordination comme cela a été établi par Chaker. Si oui, quelles sont les caractéristiques de chaque structure syntaxique ?

Le manque d'un cadre théorique standardisé concernant la représentation prosodique [5] rend difficile l'analyse de la prosodie. Néanmoins, notre analyse

3 Données exploratoires en prosodie berbère I est consacré à l'accent kabyle. Quant au second il a analysé la relation entre l'intonation et la syntaxe.

4 Challah, S. (2004), *Le rôle de l'intonation en syntaxe. Etude de cas portant sur l'opposition de l'état (analyse intonosyntaxique de quelques types d'énoncés*), Boukherrouf R (2006), *Structures intonatives des énoncés verbaux complexes en berbère (Kabyle) : Coordination et Subordination,* Aoudia A. (2008), *Analyse intonatives des structures syntaxiques berbères (le cas des synthèmes et des syntagmes).* Amatoui A. (2009), *Patrons intonatifs de la phrase en Kabyle.*

s'inscrit dans le modèle de la superposition qui considère l'intonation comme la superposition de mouvements intonatifs correspondant aux différents niveaux de représentation du discours. Dans notre cas précisément, nous nous basons sur le modèle développé par Vaissière dans le cadre de la langue française. L'auteur considère la prosodie comme étant *« la variation de la fréquence fondamentale, de la durée et de l'intensité de syllabes successives de la position et la longueur des pauses et du timbre qui ont une fonction suprasegmentale. »* (Vaissière, 1997 : 53).

Nous avons travaillé sur un corpus de quarante et deux énoncés, vingt et un coordonnés et vingt et un subordonnés, récolté auprès d'un seul informateur de sexe masculin, âgé de 29 ans, étudiant au département de langue et culture amazighes de l'université de Tizi Ouzou. Notre choix est justifié par le fait que l'informateur, en sa qualité de poète, a une maîtrise assez importante de l'usage de l'oral.

L'analyse instrumentale de nos énoncés est réalisée à l'aide d'un logiciel de marque « praat »[6]. En effet, le logiciel, nous donne les valeurs des paramètres de la fréquence fondamentale, de l'intensité et de la durée des syllabes et des pauses. Quant à l'unité d'analyse, nous avons pris la syllabe comme unité de base parce que c'est elle qui constitue le support des relevés de la durée et de la fréquence fondamentale. *« La syllabe est l'unité perceptive de base »* (Campione, 2001 : 105). Comme paramètre acoustique, nous avons pris essentiellement les variations de la fréquence mélodique, la durée des syllabes et le nombre de pauses, les distributions des pauses et le débit de chaque énoncé. Quant à l'intensité, nous ne l'avons pas prise en considération, puisqu'elle est parallèle à la ligne mélodique.

Dans notre cas, nous avons dégagé quatre types de syllabes avec leurs durées moyenne.qui sont : v : 0,1 secondes, (cv, vc) : 0,18 secondes, (cvc, vcc) : 0.26 secondes et cvcc : 0.38 secondes. Quant au temps de la pause, nous avons pris chaque silence qui dépasse 0.05 seconde, puisque la durée minimale des sons est de 0.05 secondes.

II. 2. B. L'interprétation des données :

Dans ce cas, nous présentons les résultats de l'analyse expérimentale des deux types d'énoncés, c'est-à-dire ceux qui représentent la subordination et ceux qui représentent la coordination.

5 Il n'y a pas de consensus quant aux types et le nombre de niveaux hiérarchiques.
6 Le logiciel est téléchargeable sur le site www. Praat.org

II. 2. B. 1. Syntagme 1 (prétérit) + syntagme 2 (prétérit) :

Les résultats de ce type sont différents selon la taille de l'énoncé. Pour cela, nous présentons deux catégories.

1. a. La première catégorie :

Exemples :

- *yeẓra iruḥ* « il sait qu'il est parti » (subordination).
- *yeẓra, iruḥ* « il sait, il est parti » (coordination).

L'énoncé représentant la subordination est caractérisé par trois syllabes, un débit court et une seule courbe mélodique. Cependant, celui représentant la coordination est caractérisé par quatre syllabes prononcées avec un débit lent et par deux courbes mélodiques séparées par une pause silencieuse.

1. b. La deuxième catégorie :

Exemples :

- *iwala uqcic azger yerwel* « le garçon a vu un bœuf s'enfuir». (subordination)
- *iwala uqcic azger, yerwel* « le garçon a vu un bœuf et s'enfuit ». (coordination)

Dans ce cas, la distinction entre la subordination et la coordination est caractérisée par :

- l'énoncé représentant la coordination est prononcé avec un débit plus lent par rapport à celui de la subordination.
- Les groupes de souffle de l'énoncé représentant la subordination sont séparés par un allongement syllabique (pause non silencieuse) ; par contre, ceux de la coordination sont séparés par une pause silencieuse.
- La structure globale de la subordination est caractérisée par une courbe mélodique, par un rehaussement avant le deuxième syntagme. Quant à celle représentant la coordination, elle est caractérisée par une échancrure avant le deuxième syntagme (deux lignes mélodiques).

II. 2. B. 2. Syntagme 1 (prétérit) + syntagme 2 (ad+ aoriste) :

Exemples :

- *Yug' ad ibnu axxam* « il refuse de construire une maison » (subordination).
- *Yugi, ad ibnu axxam* « il refuse, il construira une maison » (coordination).

Les critères qui peuvent distinguer la subordination de la coordination dans ce cas se résument en quatre points :

- L'énoncé représentant la subordination comporte moins de syllabes que celui de la coordination.
- Le débit de la subordination est plus rapide que celui de la coordination.

- La subordination est caractérisée par une seule courbe mélodique et un groupe de souffle, par contre la coordination est caractérisée par deux courbes mélodiques et deux groupes de souffle.
- La coordination est caractérisée par une pause silencieuse séparant les deux groupes de souffle, tandis que la subordination est caractérisée par l'absence de la pause silencieuse.

II. 2. B. 3. Syntagme 1 (prétérit) + syntagme 2 (prétérit négatif) :

Exemples :
- *ẓriɣ ur izriɛ ara ufellaḥ* « je sais que le fellah n'a pas semé ».
- *ẓriɣ, ur izriɛ ara ufellaḥ* « je sais, le fellah n'a pas semé ».

La distinction entre la subordination et la coordination dans ce cas est caractérisée par :
- Le débit plus rapide de la subordination par rapport à celui de la coordination.
- Les groupes de souffle représentant la subordination sont séparés par un allongement syllabique (pause non silencieuse), tandis que ceux représentant la coordination sont séparés par une pause silencieuse.
- La courbe mélodique représentant la subordination, caractérisée par un rehaussement après la deuxième syllabe, contrairement à celle représentant la coordination qui est caractérisée par une échancrure.

II. 2. B. 4. Récapitulation :

Au terme de cette analyse, nous avons dégagé quatre paramètres distinguant la subordination de la coordination.
- La courbe mélodique : dans ce cas, la coordination est caractérisée par deux courbes mélodiques, tandis que la subordination est caractérisée par une courbe mélodique pour les énoncés courts. Quant aux énoncés longs, la courbe est caractérisée par un rehaussement au lieu de la frontière.
- Les groupes de souffle : la coordination est caractérisée toujours par plus d'un groupe de souffle, tandis que la subordination dépend de la taille de l'énoncé. Un énoncé court est prononcé avec un seul souffle et un énoncé long est prononcé par deux groupes de souffle comme le montre Vaissière (1997 : 61) pour la langue française : «*une phrase courte est prononcée en général d'un groupe de souffle, sans reprise d'air. Un énoncé long est divisé en deux ou plusieurs groupes de souffles ».*
- Les pauses et les allongements syllabiques : dans notre analyse, la pause et l'allongement syllabique sont deux indicateurs de la structuration d'un énoncé. Les groupes de souffle représentant la coordination sont séparés par une pause silencieuse, tandis que ceux représentant la subordination sont séparés par un allongement syllabique. Les résultats de ce paramètre correspondent à l'analyse de

Troubetzkoy (1986 :2). « *les pause des phrases servent la plus part du temps à délimiter les différents phrases ou nombre de phrases, c'est-à-dire remplissant surtout une fonction délimitative. Mais l'opposition avec pause /sans pause a aussi une valeur discursive.»*

- Le débit et le nombre de syllabes : le nombre de syllabes et le débit de parole sont des mécanismes puissants dans la distinction entre les deux types d'énoncé. En effet, la subordination est caractérisée par un débit rapide ayant moins de syllabes par rapport à la coordination. Zellner (1998 : 2), donne les mêmes résultats pour la langue française. « *Le changement du débit affecte donc la chaîne parlée du point de vue du nombre de syllabes.».*

Conclusion

Après avoir traité les deux points ci-dessus, nous pouvons avancer que la quasi-totalité des syntagmes subordonnés ne connait aucune contrainte au niveau de la combinatoire avec le premier lexème verbal. En effet, la subordination ne peut pas être identifiée par le sémantisme du premier verbe, mais elle serait dégagée par le sémantisme de la relation unissant les deux verbes. Par ailleurs, ce rapport reliant les deux syntagmes ne peut être identifié en dehors de la situation d'énonciation (contexte et co-texte).

Les deux relations unissant les deux syntagmes sont traduites prosodiquement par deux structures différentes. En effet, la subordination est caractérisée par une seule ligne mélodique, une absence de pause silencieuse entre les deux verbes et un débit rapide. Elle peut être réalisée par un seul groupe de souffle. Cependant, la coordination est caractérisée par deux lignes mélodiques séparées d'une pause silencieuse, un débit lent et elle est réalisée au moins par deux groupes de souffle sans oublier qu'elle pourrait se réaliser par plus de syllabes par rapport à la subordination.

Bibliographie

Amatoui, A. (2009), *Patrons intonatifs de la phrase kabyle*, Mémoire de Magistère, Université de Tizi Ouzou.

Aoudia, A. (2008), *Analyse intonative des structures syntaxiques berbères (le cas des syntagmes et des synthèmes).*Mémoire de magistère, Université de Tizi Ouzou.

Bentolila, F. (1981), *Grammaire fonctionnelle d'un parler berbère : Aït Seghrouchen d'Oum Jeniba (Maroc)*, Paris : SELAF.

Boukherrouf, R. (2006), *Structures intonatives des énoncés verbaux complexes en berbère (Kabyle) : Coordination et Subordination*, Mémoire de Magistère, université de Tizi Ouzou.

Campione, E. (2001), *Etiquetage semi-automatique de la prosodie dans les corpus oraux : Algorithmes et méthodologie*, Thèse de doctorat, Université de Provence.

Chaker, S. (1983), *Un parler berbère d'Algérie (Kabylie) : syntaxe*, Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence.

Chaker, S. (1991a), «Eléments de prosodie berbère : quelques données exploratoires », *EDB*, N°8, pp. 5-25.

Chaker, S. (1991b), *Manuel de linguistique berbère I*, Alger : Ed. Bouchene.

Chaker, S. (1996), *Manuel de linguistique berbère II : syntaxe et diachronie*, Alger, ENAG : Editions.

Challah, S. (2004), *Le rôle de l'intonation en syntaxe. Etude de cas portant sur l'opposition de l'état (analyse intonosyntaxique de quelques types d'énoncés*), Mémoire de Magistère, Université de Tizi Ouzou.

Dallet, J-M. (1982), *Dictionnaire Kabyle français*, Ed. SELAF, Paris.

Duez D. (1991), *La pause de la parole de l'homme politique*, CNRS.

Galand, L. (1964), « L'énoncé verbal en berbère. Etude de fonctions », *Cahiers de Ferdinand De Saussure*, 25, Librairie Droz, Genève, pp. 33-59.

Gross, M. (1986), *Grammaire transformationnelle du français/ syntaxe du verbe*, Cantilène, paris.

Lacheret- Dujour, A. & Beaugendre, F. (2000), *La prosodie du français*, Ed. CNRS, France.

Louali, N. & Mettouchi, A. (2002), «Structures intonatives en berbère : l'énoncé à particule d », *Proceeding of sp. B. Bel et Marlien* (eds), Aix en Provence, pp. 463-466.

Mahmoudian, M. (Sous la direction de), (1976), *Pour enseigner le Français*, Ed. PUF, Paris.

Malemberg, B. (1971*), Les domaines de la phonétique*, Ed. PUF, Paris.

Martinet, A. (1985), *Syntaxe générale*, Armand Colin, Paris.

Martinet, A. (1998), *Eléments de linguistique générale*, Armand Colin, Paris.

Mertens, P. (1999), « Un algorithme pour la généralisation de l'intonation de la parole de la synthèse » (Conférence) *TALM*, Cergese.

Mounin, J. (1974), « Le problème des critères d'analyse dans la description fonctionnelle : La coordination », *De la théorie linguistique à l'enseignement des langues*, PUF, Paris, pp. 199-218.

Tigziri, N. & Boukherrouf, R. (2006), « Etude acoustique de la structure intonative de la subordination avec marque monématique de jonction », *Studi Berberi E Mediterrani*, Vol. N°3, Napoli, Universita Degli Studi di Napoli, pp. 281-291.

Tigziri, N. (2000), *Etude acoustique d'un parler berbère (Kabyle), Ait Menguellet*, Thèse de doctorat, INALCO.

Troubetzkoy, N- S., (1970), *Principes de phonologie*, Klinksieck, Paris.

Vaissière, J. (1971), *Contribution à la synthèse par règles du français*, Thèse de 3ème cycle, Université de Grenoble.

Vaissière, J. (1997), « Langues, prosodie et Syntaxe : Traitement automatique des langues », *ATALA*, Vol. 38/1, pp. 53-75.

Zellner, B. (1996), « Structures temporelles et structures prosodiques en Français », *Revue française de linguistique appliquée*, pp. 7-23.

Zellner, B. (1998), « Caractérisation du débit de parole en français lu », *Actes des XXIèmes journées d'études sur la parole*, Martiguy, Suisse.

Willms, A. (1965), « Die tonalen prosodeme des kabylischen », *Zeitschrift für Phonetik*, PP. 37-49.

Les domaines de la quantification et ses marques en tamazight : essai de typologie.

Ahmed BOUOUD
Université Hassan II, Casablanca.

Notre propos est une contribution à l'étude théorique de la langue amazighe (la variété des Ait Sadden), sa description et l'application de certains modèles linguistiques à l'enseignement de cette langue, tout en essayant d'uniformiser et d'homogénéiser le savoir métalinguistique et les termes techniques appartenant essentiellement au domaine de la quantification.

L'apport de la linguistique descriptive aux études amazighes reste indéniable dans la mesure où elle présente les catégories grammaticales (nom, verbe, adjectif, adverbe..) ainsi que les compatibilités et les règles d'usage morphosyntaxique et sémantique, qui les régissent.

La typologie permet l'analyse et l'étude des traits spécifiques aux modalités grammaticales de la détermination nominale, qui connaît au moins deux acceptions :

- une acception restreinte qui inclut les déterminants, les articles - pour les langues connaissant cette catégorie -, le possessif et le démonstratif.
- une acception non restreinte renfermant les quantificateurs, les noms de nombre, la relative, le génitif …

Certaines questions méritent d'être posées :

- Quel est le rôle et la fonction de la détermination dans la relation déterminant-déterminé en tamazight ?
- Existe-t-il un rapport entre la détermination et la quantification ? En d'autres termes, les quantificateurs s'emploient-ils comme déterminants ?
- Quel est le rôle du génitif binominal (nom de nom) dans la quantification ?
- Quelle est la spécificité de l'expression du nombre et sa corrélation avec les traits comptable et non-comptable ?

I. Nom et détermination : classement et types de déterminants

Certains syntagmes nominaux peuvent être analysables en déterminant et déterminé, avec le nom comme noyau ; la quantification représente une sous-catégorie de la détermination nominale avec la possibilité de servir d'actualisateur du nom, elle favorise ainsi le passage de la référence virtuelle (notion générale) à la référence actuelle (la désignation).

Le prédéterminant et le post-déterminant constituent un groupe pour spécifier la détermination et analyser l'ordre à l'intérieur du syntagme nominal selon qu'il y a une antéposition ou une postposition par rapport au nominal.

(1)

Yun ša n talqhwat

Det. post-det .nom

Un certain café.

Ce type de structures a favorisé l'émergence de déterminants complexes, connus par leur lexicalisation et figement ; type *kul yun, kul ha* « chacun », *ša n yun* « un certain », *šwi n* « un peu de ».

Quant au classificateur, il est utilisé dans certaines langues et dans certains contextes, pour indiquer la classe d'un nom ; il se place dans le même syntagme nominal que le nom qu'il qualifie, *frda* « élément d'une paire », *juja* « paire », *ẓina* « douzaine » …

Les classificateurs connaissent une restriction en ce sens qu'ils ne se combinent pas avec tous les quantificateurs et tous les collectifs. En ce qui concerne la classifcation des déterminants, les grammaires traditionnelles établissent la liste des déterminants du nom en fonction, et aussi par référence aux parties du discours : nom, verbe, adjectif, adverbe ; alors qu'il existe des catégories grammaticales pouvant appartenir à plusieurs classes à la fois, adverbiales et adjectivales, c'est le cas de *qqaḥ* et de *bzzaf*. De même qu'il peut aussi être question de l'existence de plusieurs déterminants du nom : adjectivaux, pronominaux et adverbiaux ; ce qui explique le fait qu'on peut parler des syntagmes nominaux (SN), verbaux (SV), prépositionnels (S PREP) et jamais du syntagme déterminatif. , c est à dire un syntagme dont le noyau est un determinant (S.DET)

*ḥ*1.Distribution et référence

Le syntagme nominal est composé de deux éléments :

- les constituants obligatoires : le nom et le déterminant, pour les langues qui notent l'absence du déterminant.
- les constituants facultatifs qui sont considérés comme une expansion du nom : l'adjectif épithète, le complément du nom (nom de nom, génitif), et la relative.

Le déterminant, morphologiquement variable, a pour fonction syntaxique d'actualiser le nom tout en indiquant le genre, le nombre, la personne et la quantité. La fonction référentielle du nom revêt deux aspects, selon que les indices produits par le déterminant permettent ou non d'identifier, totalement ou partiellement, le référent :

- L'actualisation incomplète se fait quand les informations fournies, par le contexte et la situation, pour identifier le référent, se trouvent insuffisantes, ce dernier n'est pas totalement identifié par le destinataire ; c'est le cas des déterminants indéfinis, des adjectifs indéfinis, des numéraux et des interrogatifs..
- L'actualisation complète s'effectue quand les informations fournies pour identifier le référent sont suffisantes. Les déterminants concernés dans cet emploi sont appelés, dans les grammaires, les déterminants définis. Il s agit, en tamazighte, des adjectifs possessifs, démonstratifs et relatifs.

D'un point de vue morphologique, les déterminants du nom sont classés en unités : *kul, flan-flani*, les démonstratifs *(-a, -ad, -nna), ḍnin, qqaḥ*…qui, morphologiquement, connaissent la variation en nombre. Sur le plan syntaxique, ces déterminants sont compatibles avec la classe des noms, des démonstratifs, le présentatif, le support de détermination et le présentatif.

(2)

a. *kul : kul yun, kul ha, kul waḥd* « chacun »

b. *ḍnin : aryaz ḍnin* « l'autre homme »

ca yaḍnin « autre chose »

c. yaḍnin : *ḥdd yaḍnin,* « autre personne »

mata yaḍnin… « quoi d'autre »

d. *qaḥ : qqaḥ lwacun* « tous les enfants »,

qqaḥ ax, qqaḥ nnx, nkni qqaḥ « nous tous »

En ce qui concerne la place du déterminant du nom, on remarque l'existence *kul* et *qqaḥ* peuvent être aussi bien postposés qu'antéposés au nom alors que *ḍnin* est toujours postposé au nom.

2- Classement formel : place et compatibilités des déterminants

On oppose deux valeurs du déterminant : la quantification et la caractérisation, les deux étant combinables. Ce jeu de combinaison amène à distinguer deux classes : les déterminants spécifiques et les déterminants secondaires.

Les déterminants spécifiques ne peuvent pas s'associer entre eux. Il s'agit des possessifs, des démonstratifs et de l'interrogatif (man).

- Les déterminants secondaires, quant à eux, peuvent s'associer à des déterminants spécifiques. C'est le cas des indéfinis, des numéraux, des déterminants adverbiaux (*bzzaf -cwi-ciyan***..),** et des déterminants quantifiants (*tawala* « troupeau … »).

3- Classement sémantique

Il s'agit d'une autre distinction entre trois types de déterminants :

a- les déterminants quantifiants qui opèrent une définition en extensité au niveau du syntagme nominal. Cette classe comporte les unités suivantes : les adjectifs indéfinis quantifiant (*agʷd, kul, bzaf, ša*), les quantifiants adverbiaux (š*wi n* « un peu de », *bzzaf n* « beaucoup de »), les quantifiants (*afrux n dzizwa* « essaim d'abeilles » *akmmiš n tisnt* « pincée de sel », *tanqqit n idamman* «gouttelette de sang » ……), les numéraux (*yun* «un »……), les adjectifs démonstratifs, les possessifs.

Ils désignent la quantité des êtres auxquels le nom est appliqué (extensité). Deux types de déterminants sont à répertorier : les déterminants qui marquent une quantité précise (chiffrée) et ceux qui marquent une quantité imprécise (non chiffrée).

Dans la classe des quantifiants précis, on range :

- les numéraux *(yun* « un », *kraḍ* «trois » ….)
- les déterminants indéfinis évoquant une quantité nulle (*agʷd yun* « personne, aucun » …), une quantité (nulle) et une quantité distributive (*kul* « chaque » …).
- l'indéfini *(yun* « un ») La classe des quantifiants imprécis regroupe les déterminants indéfinis évoquant la pluralité : *bzzaf,* š*a,* et la totalité (*qaḥ*).

b- les déterminants caractérisants marquent exclusivement une propriété de l'être considéré ; il s'agit d'une définition en extension du groupe nominal.

Cette classe renferme les adjectifs qualificatifs, les compléments de nom, la relative, les numéraux ordinaux (*amzwaru* «le premier » …), les adjectifs indéfinis (*agʷd* « même »), *flan* «untel », *man* «quel »).

c- les quantifiants et caractérisants, cette classe contient les possessifs, les indéfinis (š*a*) qui expriment la pluralité imprécise et les déterminants à base nominale, type de, *asrbub n* « une rangée de », *lfriry n* « une nuée d'oiseaux », *iɣil n* « une brassée de », *accbbir n* «une botte de » tout en ajoutant à la désignation du nombre la spécification de certaines propriétés relatives au nom.

Remarques

- La catégorie du déterminant est hétérogène du point de vue du fonctionnement sémantique ; on y range les déterminants quantifiants, caractérisants, qualifiants et caractérisants. Cette hétérogénéité s'explique par la prise en compte du paramètre sémantique qui vient soutenir l'analyse syntaxique.
- Le recours à une multiplicité de critères hétéroclites, à la fois morphologiques, syntaxiques et sémantiques.
- Les critères proposés par Wilmet (1989) postulent que la fonction déterminative des adjectifs se dédouble selon que les déterminants influencent l'extensité ou l'extension du nom. L'auteur nomme les quantifiants comme des unités issues de l'extensité alors que les caractérisants sont issus de l'extension ; classement qui n'empêche pas la commutation et la combinaison des unités de cet inventaire.

On remarque la combinaison des approches, formelle et sémantique, en conservant la distinction traditionnelle des déterminants (indéfini, numéral, démonstratif, possessif…).
- Une certaine redéfinition de la notion de déterminants pour ce qui est de quantifiants désignant une quantité précise *yun* «un », *agʷd* « même », classée parmi les indéfinis et les quantités faibles.
Pour la catégorie du pronom, le classement s'effectue en fonction des notions sémantiques. C'est le cas du pronom indéfini qui présente une certaine homonymie avec les adjectifs indéfinis.
1. les notions de nombre ou de quantité :
- la quantité zéro ou nulle (*agʷd yun* « personne, aucun »)
- la singularité indéterminée (*ša, ḥdd*… « un certain »)
- la pluralité indéterminée (*ša n* « un certain, parmi … », *bzzaf* « beaucoup » …)
- la totalité (*qaḥ* « tout »…)
- la distributivité (*kul* « chaque »)
2. les notions d'identité ou de différence : *agʷd* « même », *ḍnin* « autre. ».

II- Nom et quantification

A- pour aborder ce point, il y a lieu de tenir compte des facteurs suivants tout en posant les deux questions : quel est le genre de fonctionnement du nombre (comptable, non-comptable) du substantif-nom et quel est le degré de détermination de ce substantif ? Seront abordés ici, les noms collectifs, le nombre, le complément du nom et le nom comptable et le nom non comptable.
1. Le nombre
- La détermination par le pluriel distingue au moins trois cas :
- la détermination par un numéral (un, deux, ..) :
  xmsa n medden « cinq personnes »
- la détermination par une numération indéterminée (*arbbiɛ, ajmmuɛ* « une foule » …)
  ajmmuɛ n medden « une foule de personnes »
- la détermination par un quantificateur indéfini :
  ša n medden « certaines personnes »
  qaḥ medden « toutes les personnes, tout le monde »

Le nombre se définit comme une catégorie grammaticale fondée sur un faisceau de correspondances morphologiques : la mise au pluriel passe par des marques morphologiques d'une part, de l'autre, par l'établissement d'un système d'opérations et de classification, propres à chaque langue. Ce système se ramène aux opérations suivantes :
- Les opérations qui portent sur la quantité (en extension), selon que l'on a affaire au comptable (nom discontinu), ou au non comptable (nom continu).

Dans le premier cas, il s'agit de collections d'éléments nombrables et énumérables *(yun* « un », *sin* « deux », *kraḍ* « trois »..

kraḍ irgzan « trois hommes »

Dans le second cas, il s'agit d'opérations de prélèvements où on emploie les classificateurs, *šwi n* « un peu de », *aqddid n, lqrt n* « une tranche de », *asnnuf n* « un quartier de » .., ou quand la quantité est déterminée :

šwi n tammnt « un peu de miel »

ša irgzan « certains hommes »

bzzaf n irgzan « beaucoup d'hommes »

- Les opérations portant sur la relation entre la qualité (compréhension) et la quantité :

ša n waman « une certaine eau »

ša n lqhwa « un certain café »

2. Le trait +comptable/ - comptable

Il constitue une sous-classe des noms communs ; il s'agit, en fait, d'une distinction morpho- syntaxique. Tout dépend du point du vue où l'on se situe

- le comptable, utilisé au singulier ou au pluriel, précédé de l'indéfini *(yun* « un »), du numéral *(yun,* « un », *sin* « deux »…), des quantifiants (*agʷd, qaḥ, ca*) et le pluriel.

agʷd yun urgaz « aucun homme, même un homme »

kul argaz « chaque homme »

ša n irgzan « certains hommes »

- le non comptable, classe invariable (*aman,* « eau », *tammnt* « miel », *udi* « beurre », *aksum* « viande » …), leur nombre étant souvent celui du singulier ; il se combine avec les quantificateurs : *šwi n*…, ou le numéral.

Kraḍ n lkisan n waman « trois verres d'eau », exemple qui, syntaxiquement, met ensemble le nombre *kraḍ*, le quantificateur *lkisan* et le nom non comptable *aman* .

Un nom peut-être utilisé (dans certains contextes) à la fois de façon comptable et non comptable comme l'illustrent les exemples suivants.

iga bzzaf ubrid « il a marché longtemps » où le nom *abrid* « chemin » comptable (distance) se convertit en nom non-comptable sous l'effet du quantificateur *bzzaf.*

iswa yun n lqhwa « il a bu un certain café », *lqhwa* « café » nom non comptable désigne la qualité.

- Une autre conversion permet le passage du nom comptable au nom non comptable, en combinaison avec *šwi n* « un peu de ». *šwi n ubttix* « un peu de melon »

šwi n lɣlmi « un peu (de viande) de mouton »

- Enfin une conversion des noms non comptables en noms comptables avec un schéma classique : *yun* + Nom + restriction caractérisante (où le nom est non-comptable) ; le nom converti désigne une variété particulière d'un liquide

iswa yun l-qhwa [ismmiḍn] " il a pris un certain café "

issird s yun waman [smiḍnin]" il s'est lavé avec une certaine eau".

On remarque que les contraintes de sélection syntaxiques déterminent la combinaison de certains types de verbes avec les nominaux comptables ou non comptables.
Ex : les verbes *fsiy* « fondre », *šṛšṛ* « couler », *kub* «verser »… exigent des nominaux non comptables en position de sujet ; par ailleurs, certains verbes transitifs comme *sttf* « ranger », n'admettent pas de COD non comptable ; les verbes comme *ṛẓ* « casser », *bḍu* « partager »…, intrinsèquement associés à la quantité de procès, traduisent le passage de l'unicité à la pluralité dans certains contextes.

B- **Les noms collectifs et les noms quantificateurs**

On a deux sortes de syntagme : le N1 est un quantificateur, le N2 est un collectif.

1. Les noms quantificateurs
Dans une structure (det.) N1 –n « de »- (det)-N2, le N1 est un quantificateur (binominal, c'est-à-dire, constitué de deux nominaux : nom-de-nom) formant avec le N2 (qui lui est adjacent) un syntagme particulier de la forme (det.) N1-n (de), commutables avec les déterminants quantificateurs traditionnels.

tazlaft n ṭṭɛam « un plat de couscous »
aɣrraf « bol »
aqsri « un plat ».

- *šwi n ṭṭɛam* « un peu de couscous »
- *bzzaf n ṭṭɛam* « beaucoup de couscous »

aqdid « morceau », *asnnuf* « quartier », *axriḍ* « gousse », *tanqqiḍt, timqqit* « gouttelette », *akmmiš* « pincée », *talqqint* « boule », *aqbbiš* « portion », *iɣil* (brassée), *ašbbir* « gerbe », avec la possibilité de ne pas mentionner la préposition *n* « de ».

ašbbir n liqama « une gerbe de menthe »
akmmiš n tisnt « une pincée de sel »

Le caractère obligatoire du syntagme prépositionnel : n « de »+N2 dans le syntagme binominal est l'indice d'une des principales caractéristiques des noms quantificateurs, qui obéissent parfaitement aux mécanismes du figement et de lexicalisation.

La classe des noms quantificateurs sont les unités de mesure (*kilu, nnṣ* «moitié », *azyn* « moitié d'un pain » …, *ardl* « le quart » …), les noms de nombre : *yun* « un », *kraḍ* « trois », *zina* « douzaine » …, et des noms : *arbiɛ* « groupe », *ajmmuɛ* « multitude », *asrbub* « flopée »…)
Dans cette structure, le N1 joue le rôle du nom quantifiant par rapport à N2 qui désigne l'objet quantifié, on obtient le schéma suivant : N1 (quantifiant)-N2 (quantifié)
2. Les collectifs :

Il s'agit de noms dont le singulier dénote une pluralité (collection) d'entités isolables et perçues comme un tout qui renvoie à une pluralité, exemple :

afrux n tzizwa « essaim d'abeilles »
tawala n izyarn « un troupeau d'ovins … »
lfriry ijḍaḍ « une volée d'oiseaux »
srbt(n) iysan « une rangée de chevaux »
iḥim(n) r ulli « un troupeau de brebis »
juja n sbayt « paire de chaussures … »

-La construction binominale est formée de la façon suivante : N1 (collectif) + N2 (élément constitutif d'un collectif) ; il s'agit d'une relation constituante : le N1 est formé de N2.

Conclusion

Le déterminant en tamazight est une classe hétérogène ; cette hétérogénéité se manifeste sur plusieurs plans : morphologique, syntaxique et sémantique. Il renferme un ensemble d'unités dont les frontières sont assez floues pour pouvoir établir des classes grammaticales distinctes ; parallèlement, la typologie nous a livré deux classes : les quantificateurs et les déterminants, avec une zone de chevauchement où les quantificateurs peuvent s'employer comme déterminants ; de même que la corrélation du nombre avec la nature lexicale des nominaux (comptable, non comptable) selon qu'on se place d'un point de vue quantitatif ou qualitatif.

Bibliographie

Beninger, C. (1999), *De la quantité aux substantifs quantificateurs*, Klincksieck, Paris.

Bentolila, F. (1981), *Grammaire fonctionnelle d'un parler berbère*. SELAF, Paris.

Chaker, S. (1983), *Un parler berbère d'Algérie (Kabylie), syntaxe*, Aix-en-Provence.

Culioli, A. (1990), *Pour une linguistique de l'énonciation, opération et représentation*, Tome I, Paris.

Kossmann, M. (2000), *Esquisse grammaticale du rifain oriental*. Peeters, Louvain.

Riegel, R., Pellant, J.C. et Rioul R. (1996), *Grammaire méthodique du français*, PUF.

Sadiqi, F. (2004), *Grammaire du berbère*, Afrique Orient.

Wilmet, M. (1986), *La détermination nominale*, PUF.

Quantifiers in Tamazight

Ahmadou BOUYLMANI
(Faculty of Letters – El Jadida)

Apart from some very brief and sporadic references to quantifiers, especially in some grammar books and theses, no extensive study has been devoted exclusively to these parts of the sentence in Tamazight. My aim in this article is to fill this gap by trying to analyse the items included within a set of quantifiers and attempt to classify them according to the role they play in the sentence. Our study is based on Adamczewski's meta-operational approach. Hence five categories of quantifiers have been identified according to whether they denote the notion of *totality*, *intensification*, *distribution, minimizing and maximizing affects, partition* and *indifference*. We will deal with these quantifiers from an angle which places emphasis on the role of the speaker and his attitude in the choice of a particular quantifier rather than another, based on the type of operation the speaker wants to achieve[1].

1. The notion of totality in tarifiyt

In tarifiyt, we identified many operators *marra, kurci, qaɛ, skurci, kmər*[2] which seem to convey the same meaning, but do not necessarily all function in the same way. The choice of one element rather than another reflects a difference in operation and, thus, a difference in attitude on the part of the speaker.
Based on their position in the sentence and the similarity of their behaviour, we will distinguish between two major classes of quantifiers: quantifiers placed in initial position (QI) and quantifiers placed in the predicate (QP).

1 For a detailed study of quantifiers in English, Arabic and French, see Najat El Mokhtari's doctoral dissertation (2008).
2The symbols used in this article are: ṛ, ẓ, ṭ, ḍ, ṣ, ɣ, ḥ, Θ, ð, ə, ɛ

1.2. Quantifiers placed in initial position (QI)

Three Rifian quantifiers occur in initial position. They are: *marra, qaɛ* and *kurci.* Consider the following set of data:

1. ***marra*** *iwðan usin-d ɣa-s umi d-iɛqəb zi rḥijj*
"All the people came to see him when he returned from the pilgrimage"
2. ***qaɛ*** *Θarwa nnəs nəjḥən asəgg^{w}as-a*
"All his children succeeded this year"
3. ***kurci*** *rkisan-a wəsxən*
"All these glasses are dirty"

The quantifiers *marra, qaɛ,* and *kurci* tend to stress the fact that the elements which they modify are complete and include all the units (*all the people, all his children, all these glasses*). The major role of these quantifiers is to draw attention to the notion of totality and completeness expressed by the noun following them and to imply a certain contrast with their individual components.
With this type of quantifiers, the speaker tends to favour the chronological order in presenting things. The information provided is orientated forward. The nouns modified by these quantifiers are selected at the moment of speaking, they are not chosen in advance by the speaker :

marra *iwðan*
qaɛ *Θarwa nnəs*
kurci *rkisan-a*

The speaker's comment and point of view rather centres on the indication of the entirety of the element to which they apply.

1.2. Quantifiers placed in the predicate (QP)

Three operators belong to this class: *kmər, skurci* and *marra.* Unlike *kmər*[3] and *skurci* which can only occur in the predicate, the quantifier *marra* may occur in any position in the sentence (initial, mid or final). Examples:

3. *lḥayat inu* ***Θəkmər*** *nəc tɛayanəx*
"I have been waiting all my life"
4. *zzitun yusus* ***marra***
"All the olives have fallen off the tree"
5. *ḥəmmu izzənz ΘammurΘ nnəs* ***skurchi***
"Hammou sold his entire estate"

3 The word *kmər* is always preceded by either the masculine pronoun i (*ikmər*) or the feminine pronoun *Θ* (*Θəkmər*). Out of context, we will refer to it as *kmər*.

The quantifiers *skurci* and *kmər* are always placed next to the elements they modify, they can never precede them. In contrast, the operators *(kurci/marra*) can come either before or after the noun.
Compared to sentence (1), the word *marra* behaves differently in this context; it is interchangeable with *kmər* and *skurci*. The QP *marra* plays a different role from the QI *marra*. Although both (QI and QP operators) induce the notion of totality, the latter are further used in contexts which involve more the point of view of the speaker; they imply a more abstract and complex work. In sentence (4) for instance, the speaker tries to make us believe that there has been a strong wind which has violently shaken the olive tree; as a result all the olives are now on the ground and need to be picked up. This does not necessarily depict reality; it may be mere exaggeration. The speaker of course has his reasons for making such a statement.
Similarly in sentence (5), the object of the speaker is not so much to stress the totality of the sold estate as to infer the idea that Hammou is now foolish or on the verge of becoming broke and needs to be stopped from continuing.
The type of operation indicated by these QP quantifiers supposes the prior construction of the nouns to which they apply. In other terms, the elements on which these quantifiers operate (*lḥayat*, *tammurt* and *zzitun*) are presupposed, selected at a moment preceding the moment of speaking. Their selection takes place before that of the quantifier. This can be shown as follows:

lḥayat inu **θəkmər**
tammurt nns **skurchi**
zzitun yusus **marra**

2. Entirety vs intensification

Consider the following set of data:

*6. irifiyyn **skurci** zwan ɣa lxarij*
"All the Riffi people immigrated to Europe"
*7. θarwa nn-s **marra** xədmən*
"All his children work"
*8. rəfrus inu **kurci** qaḏəxθ-ənt*
"I spent all my money"
*9. aɛəcci **ikmər** inu*
"I have all the afternoon"

The QP *marra, kurci, skurci* and *kmər* function is to corroborate and strengthen a statement or a word. The fact that they are considered as reinforcing elements reveals that the role of these quantifiers is not limited to drawing attention to the totality of the element preceding them, but that it involves, at a higher degree, the

speaker's attitude and point of view. These QP operators allow the speaker to reinforce or assert something which he has already established and accepted.
In other words, in using the QP operators, the speaker aims to not simply insist on the totality of the elements with which they are used, but to place emphasis on his comment and point of view. In sentence (6), for example, the speaker underlines the fact that "there has been a massive immigration in the Rif, and that there is a risk of its depopulation".
In saying *θarwa nn-s* ***marra*** *xədmən* (7), the speaker is not simply informing us of the fact that his children all work; he goes further than that to imply something like "my children are well educated, successful etc". The position of the operator *marra* in the predicate and the special intonation that normally accompanies this sentence all contribute to convey this idea of intensification added to that of totality.
Similarly, in (8), when the speaker says *rəfrus inu* ***kurci*** *qaḏəxθ-ənt*, she is not only telling us that "she has spent all her money", she further intensifies this notion of totality to convey her own feeling and attitude. Her answer here can be interpreted as "I really have no longer any money left, and I am sorry for that; otherwise, I would have been glad to lend you some".
The same goes for sentence (9) *aɛəcci* ***ikmər*** *inu* which literally means "all the afternoon is mine". Here the speaker insists on the fact that he has all the afternoon free. He reassures his interlocutor by saying "don't worry; I have plenty of time to finish the work".
As explained earlier, the quantifiers placed initially (*marra, kurci, qaɛ)* and the quantifiers placed in the predicate *(marra, skurci, kmər)* play two different roles. The QIs indicate the completeness of the noun with which they are employed; while the QPs are employed to produce an amplifying effect.
Let's see how *marra* behaves in two different contexts: initial and middle positions:

10. ***marra*** *iməḥḏan ikiði yqqan ṣafan ɣa lxarij*
"All my classmates travelled abroad"
11. iməḥḏan ikiði yqqan ***marra*** *ṣafan ɣa lxarij*
"My classmates, all of them, travelled abroad"

We have explained earlier that in initial position, *marra* is used to signal the totality of the noun to which it is applied. In (10) the speaker informs us that his classmates travelled abroad- a simple information with no hidden message. However, when used in the predicate (11), the same quantifier (*marra*) is being assigned another role -that of carrying the speaker's attitude and amplifying the notion of totality already expressed (all the students without exception travelled abroad; that's what the speaker wants to imply in this sentence. This, however, does in no way mean that this is true. Few students may have actually travelled abroad, but what is important for us is that the speaker wants us to believe it is true, undoubtedly to lay the grounds for a coming argument. The intensification induced by the word *marra* shows the assertive force of the speaker. In (11) the speaker is not only informing,

he is actually complaining—he wants his parents to send him abroad just like his classmates.
Exactly the same thing can be said about *skurci* and *θkmər.* They can occur within the predicate and induce the same intensifying effect. Consider these examples:

12. θaddarθ nnəs θaðər ***skurci***
"His house is completely destroyed"
13. nha ***ykmər*** *nətta ytɛayan*
"He was waiting the whole day"

In sentence (12), the word *skurci* informs us about one aspect of reality: the state of the house. The adverb *totally* is rather related to the subjective point of view of the speaker. He draws attention to the fact that the destruction of the house was most extreme. This intensification reflects clearly the speaker's involvement and opinion.

14. ifədjaḥən ***kurci*** *faḥən asəgg*^{w}*as-a*
« The farmers are all happy this year »
15. aṛuḏ inu ***marra*** *iwəssəx*
"my clothes are all dirty"

The use of the operators *marra* and *kurci*, in sentences (14) and (15) is not limited to focusing attention on the completeness and the totality of the nouns which they modify; they carry an additional element of comment and judgement on the part of the speaker. The latter makes use of this quantification to emphasize a statement or even to exaggerate. In sentence (14), the quantifier *kurci* insists on the totality of the element preceding the word *marra* and *kurci* : "all the farmers, without the exclusion of any member, are happy". Yet, actually, many farmers may not be happy. This happiness may not have any real existence except in the mind of the speaker. Likewise, in (15), "my clothes are all dirty" may not be literally true. There may be just some hardly visible stained spots on the speaker's clothes; being dirty is very subjective. What is considered as being all dirty would be slightly dirty, or even relatively clean especially according to a mechanic viewpoint for instance. In short, all the above-mentioned examples express the speaker's point of view which is an intensification of totality.

3. The notions of restriction and minimizing

In addition to the expression of the notions of totality and intensification, discussed above, quantifiers in Tarifit can be used to denote various semantic interpretations like the expression of restriction and minimizing effects. All these semantic realizations involve the speaker's subjectivity and personal point of view and relate, in one way or another, to the operation of presupposition which characterizes these quantifiers.

3.1. The notion of restriction (Q+min)

The quantifiers identified in this section are *qaɛ/marra+min*. This construction which is always found in initial position is used to express the concept of restriction.
The following examples will illustrate this value:

16. qaɛ min xəf cək ɣa wəṣṣix "gg rxa ði ymmac"
"All I would like to advise you: "take care of your mother"
17. qaɛ min ɣar-s n rəfrus ɛəmmas wa ðay-i yuci frank
"Despite all the money he has, he never gave me a cent"

As we may notice, these sentences present a sort of equivalence, between two constituents, one containing a quantification (headed by *qaɛ min…*), and the other limiting the extension of this quantification. The meaning produced is that of **restriction**. Sentence (16) "all I would like to advise you "take care of your mother", can be interpreted as "I have so many pieces of advice for you, but I will give you just this one: take care of your mother". The same goes for example (17). It can be paraphrased as "Although he is rich, he is not generous".
In short, the idea expressed in these two sentences (16 and 17) is as follows: the subject has quite an important quantity or number of something (money, advice...) which he may share with his interlocutor, yet he selects only one and presents it to the addressee as very important.
Needless to say that the constituents which come after *qaɛ min* and *marra min* are anaphoric because these compound quantifiers introduce a sort of recapitulation of the many things presented earlier in the context so as to focus only on one thing (all the money I had, All I want to do). Hence, the word "the money" and "the mother" certainly figure in the preceding text. Consider the following examples:

18. qaɛ min xsəx cək a t-irið ði rxaḍa nnəc
"All I want is you be satisfied"
19. marra min d arwəx, qqiməx wəḥði
"Despite all the children I begot, I am living alone"

The operators *marra+min* and *qaɛ+min* behave here in a similar way. They both convey, in these constructions, the meaning of restriction. In sentence (19), the mother is complaining about the fact that she is left to live alone despite the important number of children she gave birth to, as they are now all grown-ups and left home to settle elsewhere.

3.2. Minimizing effects:

When used in a negative context, *qaɛ* produces a minimizing effect:

20. wa ɣari qaɛ rəxba
"I am not at all informed"
21. dja qaɛ wa ydji mliḥ
"He was not at all right"

The item *qaɛ* translated by "at all" appears here in negative sentences. Its role is to maximize negation so as to indicate that it is absolute and therefore produces a minimizing effect. Sentence (20) can be interpreted as "I haven't had the slightest idea about this. Nobody told me." In the same way sentence (21) can be understood as "he wasn't feeling good at all; he was sick". In both cases, we have a maximum of negation producing a minimum of positive content.
Consider these examples:

22. Θa qaɛ wa Θədji ð lḥayat
"This isn't life at all"
23. min Θxədməð ammu qaɛ wa ydji ð cɣər
"What you are doing can in no way be called 'good' work"

In sentence (22), the speaker expresses a minimizing judgement by bringing into question what the addressee calls "life"; this judgement is rendered, in English, by the use of the adverb "at all" which reinforces the expression of doubt, and creates a minimizing effect. The minimizing effect is clearly felt in both sentences where the speaker questions emphatically the existence of the relation "subject / predicate" when he opposes *this life/real life*, in (22) and *this activity/good work* in (23). These two sentences can be interpreted respectively as "this way of life has nothing to do with real life", and "the activities you are undertaking can in no way be considered as a good work"

4. The notion of Distribution

It is commonly admitted that the notion of totality can be expressed in two different ways, according to whether we consider the set of operators collectively or distributively. The previous section has been concerned with quantifiers dealing with totality, intensification, restriction, and minimizing effects. This section will be devoted to quantifiers denoting the notion of distribution. We will focus attention on the operational perspective of the speaker and the type of work codified by these operators.
In Tarifit, we have two operators which are associated with the meaning of distribution: *mkur* and *marra+sg.* Examples:

24. marra ϴamɣaϴ i ðayi ɣa yinin wa zədɣəx ca ig yəmmac wa ttiwyəx ca
"Any woman who will tell me I can't live with your mother, I won't marry her"
25. mkur ϴaḥrant ɣa yawi að as idjəf
"Every girl he marries, he divorces her"

We will try to show here that the speaker offers two different perspectives related to his intention of communication and the choice of operators. The quantifier *marra+sg* has a generalizing, distributive value, whereas the function of the quantifier *mkur*, like its English counterpart *each*, is to dissociate the elements of a set to focus on their nature.
Furhermore, while the quantifier *mkur* implies the real existence of the noun following it, the operator *marra+sg* doesn't refer to any particular occurrence. Actually, in (24) the speaker is talking in general about a category of women he wouldn't marry, without knowing whether such women really exist. While in (25), the speaker is referring to a real man who divorces every woman he marries.

4.1. Qualifying and generalizing operation

In fact, the operation of generalization is usually accompanied with that of qualification. In other words, the quantifiers *qaɛ+sg* and *marra+sg* allow the speaker to accomplish two linked operations, one in which he qualifies the noun or noun phrase following the quantifier as "anyone", and the other in which they signal a generalization which concerns all the elements of the class.
Consider the following sentences:

26. qaɛ wənni yəqqimən səbra rxəðməϴ yazzu að yəzwa ɣa lxarij
"All those who are jobless, wish to travel abroad"
27. marra aməḥ̣ar i ɣa iɛəṭṭan kta zi arbəɛ n tsəɛɛat wa ytiðəf ɣa lqism
"Every student who arrives 15 minutes late, wouldn't be allowed to get in the classroom"

The noun or the phrase following *qaɛ+sg/pro* and *marra+sg* (*wənni yəqqimən səbra rxəðməϴ* and *aməḥ̣ar*) are subjected to a qualifying operation in which they are interpreted as "anyone". The segments "all those who are jobless…" (26) and « all those who arrive 15 minutes late… » (27) can be interpreted as "anyone who is jobless…" and « anyone who arrives 15 minutes late… ».
The qualification in question implies that all the differences and the individual characteristics of the elements are transcended and that all these elements are placed on the same level; the fact which allows the speaker to generalize and underline what is common to all members of the class. The common feature for the people who want to travel abroad in (26) is "being jobless". It should be noted that no further indication is made as to their age, sex, social class, level of education,

etc. The same can be said about sentence (27): regardless of their sex, age, exam marks, etc., anyone who arrives late (which is the common feature) wouldn't be allowed to attend the class.
The qualification of the noun following the quantifier *qaɛ/marra+sg* as "anyone" can also imply an idea of totality. Saying for example "no matter who" and "no matter which" implies in a certain way and, respectively, "all human beings" and "all the objects". By refusing to signal any specific occurrence, the speaker directs attention to the whole class where all the elements are concerned. This explains the synthesizing aspects of the operator *marra+sg*.
Like the word *every* in English, the operators *qaɛ+sg* and *marra+sg* imply a generalizing attitude on the part of the speaker, in addition to a qualifying one.

4.2. Combination with time expressions

The quantifier *mkur* is often used with elements denoting time: day, year, etc. to signal the frequency with which something happens. Consider the following examples:

28. mkur ḍjirϴ ixṣṣa azyən malyun
"Every night, he loses half a million"
29. mkur aɛəcci itraḥ ɣa rqəhwa.
"Every afternoon, he goes to the coffee shop"

In sentence (28), we note the use of the word *mkur* with the noun *djirϴ*. The combination of the quantifier *mkur* with elements like *nhar* "day", *ɛam* "year", etc. produces an effect of regularity. This effect can be reinforced by the use of a numeral as in:

30. mkur xəms ayyam itcaǰǰa x yəmma-s
"Every five days, he visits his mother"

4.3. Generalizing and dissociating operations

In this type of construction too, the operators *mkur+pro* and *marra/qaɛ/jmi:ɛ+pro* play their respective roles: dissociation in one case and generalization in the other. Consider the following examples:

31. Jmi:ɛ wənni umi tənnix innayi ɣam rḥəq
"All those to whom I talked, told me I was right"
32. marra wənni yəccin ddəllaḥ yəhrəc
"All those who ate the watermelon felt sick"

33. qaɛ wənni yazun ca yufi-ϴ
"Anyone who wanted something got it"
34. xəmsa n^{w} awmaϴən mkur ij iṭṭəf abrið nnəs
"Five brothers, each one follows his path"
35. iṣɣa sətta n ddafatir mkur ij ð kulur nnəs
"He bought six copybooks; each with a different colour"

These sentences clearly show the dissociating perspective of the speaker. He first indicates sets of elements "the five brothers" (34) and "the six copybooks" (35) which he dissociates using the word *mkur* to focus on the individual members of each set (*awmaϴən* and *ddafatir*). He further stresses their differences: the dissociated elements of the set in (35) differ from one another in their choice, more precisely by their life styles, and in (35) by their colours.
In short, if, in sentences (34) and (35), the operator *mkur* shows explicitly the dissociating perspective of the speaker, the operators *marra/qaɛ/jmiɛ+pro* stress, in the same constructions, their generalizing perspective. Indeed, in sentences (31, 32 and 33), with *marra/qaɛ/jmiɛ+pro* the speaker transcends the individual members and focuses on the common point on which all the elements agree: "all those I talked to (31), all those who ate watermelon (32) and all those who wanted something (33)".

5. The Notions of Partition and Indifference

Much literature has been written about these notions of partition and indifference in English especially as regards the pair *some / any*, but very little has been said about their counterparts in Tarifit. In this section we will try to identify the operators related to the concepts of partition and indifference. Attention will be drawn, to the role they play in the same contexts, and to the meanings they can convey.

5.1. The idea of the highest or the lowest amount

We shall deal here with the meaning of the highest or the lowest quantity which can be denoted by the compound operator *cḥar-mma* and which can be glossed, according to context, by such expressions as *no matter how big/small, high/low etc.:*

36. cḥar-mma ɣa-k n tmənyaϴ wa c-ət-qiddi-nt
"No matter how big the amount of money you have, it would not suffice"
37. cḥar-mma ɣa-k að yawəḏ
"No matter how little the amount of money you have, it would suffice"

The compound operator *cḥar-mma* refers to an unidentified number or quantity. This amount has the quality of being extreme; it may be either too much or too

little; never in between. In (36) the speaker warns us that in X place, "all the money you have no matter how big it is, would not be enough to buy what you want". Conversely, in (37) the same operator *cḥar-mma* is used to say exactly the opposite: "in place Y, no matter how little money you have, it would be enough to buy what you want". In example (37) the compound operator *cḥar-mma* behaves like the word *any*[4] in English; they both underline the meaning of "the smallest", "the slightest", "the highest".

5.2. The notion of indifference

Besides this meaning, the words *cḥar-mma* can indicate the idea of indifference[5].

38. a. cḥar i s ɣa wcəx i rəmɛədjəm
"How much should I give to the workman
b. uc-as cḥar-mma Θəxsəð. wa yədji bu ð lmuckil
"Give him whatever you want. It's not a problem.
39. ṭləb cḥar-mma təxsəð. min ɣa Θazuð ɣar-i
"Ask for as much as you want, I have everything you need".

The speaker refuses here to choose any referent for the noun following *cḥar-mma*. This reflects his indifference vis-à-vis any specific choice. Example (38b), which contains the sentence "It's not a problem", shows this explicitly. The speaker in (38a) introduces the element "money"; he refers with a certain imprecision to a particular occurrence. With the word *cḥar-mma*, he indicates that he doesn't care for any particular amount.
Sentence (39) presents somewhat the same thing. With the word *cḥar-mma*, the speaker particularizes; he doesn't want to opt for any specific referent; he leaves the field of choices open: anything you want at all, no matter what.
The element *mma* in *cḥar-mma* can be regarded as an emphatic particle, whose role is to create a stronger statement by emphasizing the meaning of the element to which it is added by making it extreme and absolute. In addition to the semantic operation of widening, the particle *mma* produces a strengthening effect: The combination of the unidentified but absolute quantity or number provides the quantifier with the idea of indifference. The particle *mma* offers a unified treatment to account for the uses of the compound operator *cḥar-mma* and its semantic effects.
The item *-mma* can be added to various other items such as :
mamməc mma ygga "no matter how"

4 Concerning the meaning of minimal quantity, intensity, etc. expressed here by the word any, G. Fauconnier (1976:56) states that the word any signals the lowest point of an arbitrary scale, that is any scale including that of quantity: "Le point le plus bas d'une échelle arbitraire".
5 The notion of indifference was first used by the linguist O. Jespersen (1933) and was then widely used and sometimes expressed in different terms to account for the word any.

mani mma yraḥ “no matter where”
mərmi mma “no matter when”
man-wən mma “whoever” (*man*+pro)

These compound operators can be glossed respectively as: “all ways”, “all places”, “all times”, “all people” are taken into consideration (hence the idea of distribution), yet none of them is pertinent in making a decision since they are all treated equally (hence the idea of distribution).

5.3. The notion of counter-specification

We shall deal here with the operator *ca* in terms of the concept of counter-specification. This notion is related to the idea of vagueness and imprecision which characterizes the operator *ca* “some”.
Consider the following examples:

40. dja Θxəmmər ***ca*** *n rəfrus ði Θsummət*
“She had hidden some money in the pillow.”
41. nhar-a ɣar-i ***ca*** *ixəddamən ði ΘaddarΘ*
“Today I have some workers in my house”

In sentences (40) the word *ca “some”* applies to uncountable singular collective noun; in (41), it applies to a countable plural noun. In both cases, *ca* denotes with a relative imprecision a certain amount. The speaker doesn’t specify whether the quantity or number indicated is great or small.
The same idea of imprecision is shown in the sentences presented below:

42. rəbɛaḏ n iwðan wa tsəðḥin
“Some people are shameless”

In sentences (42), we have the word *rəbɛaḏ* which can correspond to the word *some* in English and which can be used to signal imprecise number of people. The most striking difference between the quantifiers *ca* and *rəbɛaḏ* is that *ca* is used with uncountable singular or collective nouns to denote a certain number or quantity of something, while the word *rəbɛaḏ* can only be used with a plural countable noun to focus attention on the indication of a certain number.
Another difference between *ca* and *rəbɛaḏ* is that *ca* can be used for both factual and fictitious situations, whereas *rəbɛaḏ* can be used only for factual cases. Examine these two examples:

43. djan ca n iwðan wa tajirn ?
“Are there any people who don't dream ? ”
*44. *djan rəbɛaḏ n iwðan wa tajirn?*

"*Are there some people people who don't dream ? "

The speaker in question (43) is raising a question about the virtual existence of people who don't dream. Since *rəbɛaḏ* is incompatible with fictive contexts, example (44) is therefore incorrect. On the contrary, question (43) which contains a quantifier (*ca*) which is compatible both with factual and virtual or fictive contexts, the sentence is therefore acceptable.

We have said above that the operator *rəbɛaḏ* can be used to denote a certain quantity or a certain number, but this does not mean that we have recourse to it to render the word *some* in all its occurrences. Because of its content which is closely associated with the idea of partition and division, the item *rəbɛaḏ* seems to be more restricted in its uses in comparison with the word *some*. However, a phrase like *rəbɛaḏ n ihakusən* may not mean "a certain number of shoes" but "a certain type of shoes"; in other words, it may either refer to "an unspecified number of shoes" or "an unspecified kind of shoes".

Conclusion

In this article, we have tried to study some quantifiers in Tarifiyt, emphasizing the role and the attitude of the speaker in the operations implied by these quantifiers. We have attempted to show that their occurrence within a context doesn't result from a random choice; it rather depends on the speaker who chooses the appropriate operator in the appropriate context to accomplish the type of operation that would fit his intention of communication.

Though some quantifiers, generally speaking, relate to one common concept, for example the notion of totality or that of distribution, they may operate differently. With varying degrees, all quantifiers imply the involvement of the speaker and his comment. The degree of his/her intervention depends on the type of the operator used and the type of the operation performed.

In this article, we have dealt with five major types of quantifiers expressing the notion of totality and entirety, intensification, minimizing effect, distribution, and partition. Most of these major classes of quantifiers are subdivided into minor subclasses. The notion of totality for instance is composed of quantifiers placed in initial position (*marra, qaɛ, kurci*) and quantifiers placed in the predicate (*marra, kurci, skurci, kmər*).

Similarly, the quantifiers of minimizing and maximizing effects is subdivided into the class of restriction (*marra min, qaɛ min*) and the class of minimizing effect (*qaɛ+neg*). As for the notion of distribution, it is subdivided into dissociating (*mkur+sg/numeral*), and qualifying/generalizing quantifiers (*marra+sg/pro, qaɛ+sg/pro*). Like English (*every* and *each*), Tarifit uses two operators to convey the idea of distribution : *mkur* and *marra/qaɛ/jmiɛ+pro*. The word *mkur* allows the speaker to dissociate the elements composing a set, and to focus on each element; while the operators *marra/qaɛ/jmiɛ+pro* qualify the noun following the quantifier as

"anyone", and generalize its meaning by underlining the common point which concerns all the elements.
With regard to the notions of partition and indifference, they include quantifiers expressing an idea of minimal amount or indifference (*cḥar-mma*), counter specification (*ca*) or imprecision (*ca, rəbɛaḏ*).
The operators analysed involve different notions in terms of which they have been dealt with. The following recapitulative table will present them together with the notions they relate to:

THE NOTION OF TOTALITY	
Quantifiers placed initially	
marra *qaɛ* *kurci*	Express entirety
THE NOTION OF INTENSIFICATION	
Quantifiers placed in the predicate	
marra *kurci* *skurci* *kmər*	Have amplifying effects
THE NOTIONS OF RESTRICTION and MINIMIZING	
Q+min	
marra+min *qaɛ+min*	restriction
qaɛ+neg	Minimizing effect
THE NOTION OF DISTRIBUTION	
marra+sg *marra+pro* *qaɛ+pro* *jmiːɛ+pro*	Collective interpretation (generalisation)
mkur+sg/numeral	Distributive interpretation (dissociation)
THE NOTION OF PARTITION	
cḥar+mma	Idea of minimal amount
cḥar+mma	indifference
ca *rəbɛaḏ*	Counter specification imprecision

The quantifiers studied in this article are versatile elements allowing a variety of meanings and uses, and the major difficulty we have encountered has been the challenge of finding a way to bring them around under one common operation. We are totally aware of some problems of overlap and subjective decisions in classifying certain quantifiers.

This study can in no way claim that it has offered a thorough analysis of the complex phenomena of quantifiers and that it has found answers to all the problems related to them; yet we do hope that this first attempt will attract more researchers to deal with this intricate but interesting problem of quantifiers.
Here is another recapitulative table with all the quantifiers studied above, classified according to their position in the sentence, their values, and the environment in which they occur.

Quantifier		*marra*	*qaɛ*	kurci	skurci	kmər	mkur	*cḥar +mma*	*rəbɛaǧ*	ca	jmi *:ɛ*
Followed by											
	Singular noun	✓	✓			✓	✓				
	Plural noun	✓	✓	✓	✓				✓	✓	✓
	Pronoun	✓	✓				✓				✓
Position											
	Initial	✓	✓	✓			✓		✓	✓	✓
	predicate	✓			✓	✓					
Values :											
	totality	✓	✓	✓	✓						
	intensification	✓			✓	✓					
	restriction			✓							
	Minimizing effect			✓							
distribution	Generalization Qualification	✓	✓	✓							
	dissociation						✓				
partition	indifference							✓			
	Highest/lowest amount							✓			
	Counter-specification								✓	✓	
	noun selection first	✓	✓	✓							
	quantifier selection first	✓			✓	✓					
	Speaker's judgement	✓	✓			✓		✓			

Bibliography

Adamczewski, H. (1978), *BE+ING dans la grammaire de l'anglais contemporain*, Paris: Champion.

Adamczewski, H. (1982), *Grammaire linguistique de l'anglais*, Paris: Armand Colin.

Adamczewski, H. (1983), « Pour une grammaire métaopérationnelle », in *TREMA*, 8. Linguistique : Analyse Métaopérationnelle de l'Anglais. Paris III.

Adamczewski, H. et Gabilan, J.P. (1992), *Les clés de la grammaire anglaise*, Paris: Armand Colin.

Adamczewski, H. (1997), *La Genèse de l'énoncé ou les opérations de mise en discours*. http://www.cddvd.fr/linguistique/welcome.html

Adamczewski, H. (2000, July), *The Architecture of English Grammar: From the theory of phases to the principle of cyclicity*, Conference Paper. Toulouse.

Adamczewski, H. (2002), *The secret architecture of English grammar*, Précy-sur-Oise: Ema.

Aldridge, M.V. (1982), *English quantifiers*, London: Avebury.

Chafe, W.L. (1970), *Meaning and the structure of language*, Chicago: The University of Chicago Press.

Culioli, A. (1999), *Pour une linguistique de l'Enonciation, Domaine notionnel*, Tome 3. Paris: Ophrys.

Fauconnier, G. (1976), *Etude de certains aspects logiques et grammaticaux de la quantification et de l'anaphore en français et en anglais*, Thèse de Doctorat d'Etat. Paris VII.

Hogg, R. M. (1977), *English quantifier systems*, Amsterdam: North Holland.

Huart, R. (1997). « All : Questions de portée », in *Cahiers de Recherche*, Tome 7, La Composante Qualitative : Déterminants et Anaphoriques, Paris: Ophrys.

Jackendoff, R. (1990), *Semantic structures*, Cambridge, MA: MIT Press.

Jespersen, O. (1933), *Essentials of English Grammar*, London: Allen and Unwin.

Kadmon, N. and Landman, F. (1993), « Any », in *Linguistics and Philosophy. A Journal of Natural Language, Syntax, Semantics, Logic, Pragmatics, and Processing*: Volume 16, 4. Netherlands: Springer.

Klima, E.S. (1964), « Negation in English », in *The Structure of English. Reading in the Philosophy of Language* (J.A. Fodor / J.J. Katz). New Jersey: Prentice Hall.

Lakoff, R. (1969), « Some reasons why there can't be some-any rule», in *Language*, 45.

Lancri, A. (1993), « Remarques sur l'opposition singulier/pluriel en français et en anglais », in *Faits de Langues*, 2. Paris: Presses Universitaires de France.

Lancri, A. (2006), « Les emplois qualitatifs de ALL, SOME et NO ou la notion revisitée », in *Cycnos*. *Actes du Colloque de Nice sur le Qualitatif*: volume 23, 1(Ed. J. C. Souesme). Université de Nice-Sophia-Antipolis.

Leonard, A.M. (1980-1983), « A propos de quelques indéfinis en anglais », in S. Fisher, and J. J. Franckel (Eds.), *Linguistique, Enonciation. Aspects et Détermination*. Editions l'EHESS.

Mokhtari Najat (2008), *Quantifiers and the speaker's attitude in a study of some quantifiers*, Doctorat d'état thesis, supervised by Ahmadou Bouylmani. Defended at the Faculty of Letters and Humain Sciences – University Chouaïb Doukkali – El jadida.

Naudé, G. (1983), « Négation interne et négation externe dans le cadre de l'opposition rhématique/thématique », in *Méthodes en Linguistique*. Saint-Etienne: CIEREC XXXIX.

Souesme, J.C. (1992), « ANY et SOME, NOT ANY et NO, ou le point de vue de l'énonciateur », in *Sigma*, 15. Université de Provence.

Wilmet, M. (1986), *La détermination nominale*, Paris: Presses Universitaires de France.

Aux fondements de la syntaxe berbère : Quelques considérations théoriques et quelques implications pratiques.

Salem CHAKER
(Université de Provence, Aix-Marseille I)

Résumé

On aborde ici un certain nombre de points clefs de la syntaxe berbère, en ayant comme fil conducteur, la question de « *l'unité et de la diversité de la langue berbère* » et, en arrière-plan, celle plus délicate : « *une ou des langues berbères ?* » :

1. Les paradigmes grammaticaux
a)- Les paradigmes liés
b)- Les paradigmes libres
2. Le système verbal
3. Syntaxe de l'énoncé : *La phrase verbale.*
4. Système verbal, diathèse et syntaxe de l'énoncé : la non orientation du prédicat
5. Les implications de la non-orientation tendancielle du verbe berbère
    a)- La prépondérance de la dérivation transitivante en S-
    b)- Prédicat d'existence et aspect : Stativité / Processivité
6. Syntaxe de l'énoncé : La phrase nominale.
7. Prédication et personne grammaticale
8. Eléments de conclusions.

Au terme de ce panorama, plusieurs constats et conclusions s'imposent, qui confirment le caractère central de la syntaxe.

a) Les faits de syntaxe spécifient très fortement la langue berbère dans l'ensemble des langues et au sein de la famille chamito-sémitique.

b) La syntaxe berbère constitue un môle d'homogénéité, dont l'unité profonde apparaît de manière quasi immédiate à travers les variétés régionales actuelles.

Mais dans les variétés régionales contemporaines, les différents sous-systèmes et paradigmes, ont effectivement développé à partir de cette base commune des configurations qui peuvent être assez particulières.

c) La syntaxe fournit pour la classification synchronique des dialectes berbères des critères nets, certainement beaucoup plus discriminants que ceux que l'on peut trouver en phonologie et dans le lexique.

d) La syntaxe définit une situation contrastée, susceptible de recevoir des interprétations et des gestions contradictoires : on peut tout à fait défendre la thèse d'*une syntaxe berbère* ; on peut, au

contraire, pointer la diversité synchronique des systèmes et des paradigmes et parler *des syntaxes berbères*.
e) La fameuse question « *une ou des langues berbères* ? » ne trouve donc pas sa réponse dans les faits de syntaxe. Ce sont les considérations sociolinguistiques qui semblent devoir être décisives.

****

En berbère comme en toute langue, la syntaxe est certainement un point nodal, décisif à de nombreux points de vue, de l'analyse linguistique, par ses implications théoriques comme par ses retombées pratiques :
– Au plan typologique général, c'est sans doute la syntaxe, mieux que d'autres niveaux du système linguistique (phonologie ou lexique), qui permet d'identifier les traits les plus spécifiques de la langue, ceux qui la distinguent des autres langues, même proches au point de vue de la parenté.
– Au plan de la classification (linguistique) interne des variétés du berbère, c'est certainement au niveau de la syntaxe que l'on peut cerner les traits différenciateurs les plus nets, les plus probants et les plus stables.
– Subséquemment, c'est en s'appuyant sur les faits de syntaxe que l'on peut répondre, sur des bases un peu solides, à la difficile voire douloureuse question « *une ou des langues berbères ?* ». Avec toutes les implications pratiques que la réponse entraine, aux plans de l'aménagement, de l'enseignement, voire de la gestion politico-juridique.

On examinera ici un certain nombre de questions clefs de la syntaxe berbère, en gardant en perspective les trois aspects évoqués ci-dessus et en ayant comme fil conducteur, la question de « l'unité et de la diversité de la langue berbère ».
Précisons d'emblée que malgré les développements considérables qu'ont connu les études de syntaxe berbère depuis les années 1960, au fur et à mesure quelles se sont intégrées dans les différents courants de la linguistique contemporaine, il me semble que de nombreuses spécificités syntaxiques de la langue berbère n'ont pas toujours été clairement perçues et identifiées par les chercheurs, ou parfois, ne l'ont été qu'avec beaucoup de retard et de réticences. Sans doute faut-il y voir la continuation d'un phénomène ancien qui pèse sur les études berbères et qui est une incidence de leur faible autonomie académique : *la prédominance de modèles extérieurs, érigés en modèles théoriques et explicatifs de référence*. Longtemps il s'est agit des modèles de la grammaire arabe (durant tout le XIX^{e} siècle et le début du XX^{e}), puis sémitique ; plus récemment, de modèles issus de la linguistique générale, qui n'a bien souvent de général que la domination qu'elle exerce au plan académique international. En syntaxe, nos fameux modèles théoriques, qu'ils soient issus de courants anglophones ou francophones, ne sont dans une large mesure que la théorisation-généralisation de faits propres à la langue anglaise ou française et aux traditions linguistiques qui leurs sont associées.

Sans vouloir dénier à quiconque « le droit à la théorie », je crois profondément qu'en matière de description linguistique, les faits de langue sont premiers et doivent primer sur le cadre théorique. Et que la théorie n'a d'intérêt et de validité que par son adéquation aux données. Toute autre démarche aboutit à occulter des faits massifs, spécifiques à la langue décrite au motif qu'ils ne sont pas prévus par la théorie ou par les définitions a priori que, implicitement ou explicitement, l'on se donne.

1. Les paradigmes grammaticaux

En matière de paradigmes grammaticaux, la situation est plutôt contrastée et l'on doit distinguer nettement entre paradigmes conjoints et paradigmes libres.

a)- *Les paradigmes liés* : les paradigmes de morphèmes conjoints (marques verbales et nominales) sont quasiment tous communs à l'ensemble du domaine berbère, ou reposent sur les mêmes matériaux morphématiques de base. Même lorsqu'une région présente des allomorphes spécifiques, il est rare qu'ils ne se retrouvent pas, avec une distribution ou une forme légèrement différente, partout ailleurs. Manifestement, tous les dialectes puisent dans un stock morphématique commun, même s'ils privilégient tel ou tel variante et même si, bien sûr, une marque verbale ou nominale peut connaître une réalisation phonétique particulière dans tel ou tel parler ; réalisations que l'on peut d'emblée considérer comme marginales parce que très locales et souvent instables (par ex., la réalisation sourde de l'indice de personne suffixe de 1ère personne de singulier : *-ɣ > -x...*). Il est donc relativement aisé de définir une grammaire commune des morphèmes liés.

Dans ce domaine, on ne peut guère relever que deux divergences significatives :
– Le paradigme suffixé des indices de personnes spécifiques des verbes d'état au thème de prétérit, qui n'a été conservé, dans sa complétude, que dans certains dialectes (le kabyle notamment), alors qu'il a disparu au profit d'une régularisation sur le paradigme standard dans une grande partie du monde berbère, notamment dans tout le Maroc.
– La flexion du participe verbal qui connaît, selon les régions, une opposition de nombre et de genre (touareg), une opposition de nombre (chleuh), une forme unique, invariable (kabyle, rifain, essentiel du tamazight…).
Mais dans les deux cas, on sait bien que les divergences constatées résultent d'évolutions locales puisque les traces d'un système commun sont partout bien visibles : le Maroc a lui aussi connu le paradigme des indices suffixés sur les verbes d'état, comme en attestent divers témoignages médiévaux, notamment celui d'El-Bekri qui nous rapporte au XIe siècle :
Meqqur Yakuš = « Dieu est grand » dans le Coran des Berghaouata.
Et la flexion (au moins de nombre) du participe, a laissé des traces résiduelles dans tous les parlers qui ont maintenant une forme invariable, comme le kabyle : *wi-*

yeḍnin / ti-yeḍnin (« les autres », *addaynin* « étable » (= « les étant basses = les parties basses de la maison = étable »).

b)- *Les paradigmes libres* : la situation est assez différente pour les paradigmes d'unités indépendantes, pronoms, déictiques, relationnels divers… En fait, les configurations sont très contrastées selon les paradigmes : certains, notamment celui des prépositions élémentaires et celui des déictiques fondamentaux, sont très homogènes à travers le domaine berbère et appartiennent manifestement à un fond commun berbère. D'autres, comme les pronoms personnels indépendants, les subordonnants propositionnels, les adverbiaux sont nettement plus hétérogènes, soit parce qu'ils présentent des réalisations très divergentes selon les régions tout en ayant une origine commune (comme les pronoms personnels), soit parce que leur genèse est propre à chaque région (comme les subordonnants et connecteurs).
Même quand l'analyse diachronique permet de restituer des formes basiques communes, leurs réalisations phonologiques, et souvent leur sémantique, sont tellement spécifiques à chaque dialecte que l'on est plus dans l'ordre de la reconstruction historique et de l'étymologie que dans celui des variantes régionales.
Le cas le plus problématique est certainement celui – ô combien emblématique et essentiel à la communication ! – des pronoms personnels indépendants : pour plusieurs d'entre eux, les formes concrètes attestées dans les dialectes sont profondément différenciées, même s'il est aisé de reconstruire à chaque fois un étymon commun. Entre le [kăyy] touareg, le [kiyy] chleuh] ("toi") et les formes [k̲əčč], [šəgg, šəkk…] des dialectes les plus septentrionaux (kabyle, rifain, chaoui, etc.), l'intercompréhension est quasiment impossible et aucune règle de correspondance *synchronique* ne permet de passer de l'une à l'autre. L'identité primitive des formes ne peut être (r)établie que par une démarche de reconstruction diachronique.
La situation d'hétérogénéité est encore plus marquée pour les subordonnants propositionnels et autres connecteurs phrastiques puisque, quand ils ne sont pas empruntés à l'arabe, ils sont propres à chaque région, même s'ils sont souvent construits à partir de morphèmes communs, notamment des prépositions pan-berbères (on pense aux subordonnants touaregs, par exemple).

2. Le système verbal

Le cas du système verbal est particulièrement intéressant parce qu'il montre clairement à la fois les éléments centraux, communs à l'ensemble du berbère, et les développements secondaires, qui pour certains peuvent avoir une très large extension (Cf. Galand 1977 ou Chaker 1997).
Le système est partout construit à partir d'un nombre réduit de thèmes verbaux, de nature aspectuelle, communs à tous les dialectes, à l'exception du touareg (et de quelques autres parlers « orientaux ») qui présente plusieurs thèmes spécifiques (dont le fameux « prétérit intensif » ou « accompli résultatif »). Sur ce noyau

thématique se développent des formes à préverbes, qui spécifient certaines nuances aspectuelles, modales et/ou temporelles. Et c'est évidemment là que s'installent les divergences : si certains préverbes sont quasiment communs à toute l'aire berbère (par ex. : *ad/a* de « non réel, non-effectif »), la plupart sont propres à un dialecte donné, voire à un parler déterminé au sein d'un dialecte. Concrètement, l'inventaire des formes en opposition n'étant plus le même selon le dialecte, il n'existe plus « un système verbal berbère » mais « *des systèmes verbaux berbères* », chacun d'entre eux étant spécifique à une région.
Même s'il est aisé, là aussi, d'établir la genèse, morphologique et sémantique, des formes secondaires à partir du noyau des thèmes de base, il n'empêche qu'en synchronie, chaque dialecte a bel et bien son système particulier et, malgré les éventuelles identités formelles, les oppositions ne sont pas superposables : ainsi la forme "*ad* + Aoriste" n'a pas plus la même valeur et le même statut en kabyle ou en touareg d'un côté, où elle a une valeur d'abord temporelle, éventuellement modale, et en chleuh de l'autre, où elle est exclusivement modale.

3. Syntaxe de l'énoncé : *La phrase verbale.*

La syntaxe de l'énoncé verbal est très largement commune à l'ensemble du domaine berbère, que ce soit au niveau des fonctions nominales, en termes de positions respectives des constituants ou du marquage des relations entre eux. On ne voit guère de phénomène syntaxique important qui ne soit commun à toutes les variétés de berbère, et tous les concepts descriptifs utilisés par les linguistes berbérisants sont opératoires dans l'ensemble du domaine.

Certes, on trouve, à la marge, quelques divergences dans le marquage de certaines fonctions nominales et l'on pense immédiatement à l'Etat d'annexion, identifiant un nom en relation de dépendance par rapport à un autre nominal. Si l'on exclut les différences purement phonétiques, manifestement superficielles et instables (par ex. nom masc. en *wə-* ou *u-* selon les parlers), on rencontre sur ce point deux situations particulières :

a)- Celle du touareg, pour lequel l'annexion du nom masc. sing. n'est marquée que par la chute éventuelle de la voyelle pleine initiale (avec remplacement éventuel par un [ə], en fonction de la structure syllabique du mot), sans apparition de la voyelle ou semi-voyelle postérieure /u, w/ comme en berbère Nord. Indépendamment des explications diachroniques que l'on peut avancer (les thèses sont divergentes ; pour une synthèse sur le sujet, voir notamment Chaker 1988/1995 : chap. 4 ou Allaoua 2002), il est certain qu'en synchronie on peut considérer la réalisation touarègue comme un simple allomorphe, puisque la fonction et les conditions d'apparition de l'Etat d'annexion demeurent strictement les mêmes qu'en berbère Nord.

b)- En revanche, dans un petit nombre de parlers berbères périphériques, les parlers « orientaux » (Nefoussa, Ghadamès, Sokna, Siwa) et le zenaga de Mauritanie, l'opposition d'Etat a quasiment disparu et l'on aboutit là une configuration syntaxique indiscutablement nouvelle, en rupture avec le reste du berbère. Tous les auteurs (Vycichl 1957, Prasse 1974, Brugnatelli 1987…) s'accordent pour considérer qu'il s'agit en l'occurrence d'une évolution particulière de parlers très isolés, aux marges du monde berbère.

4. Système verbal, diathèse et syntaxe de l'énoncé : la non orientation du prédicat, une tendance lourde.

Je crois avoir été le premier (dès ma thèse de 1973) à avoir essayé d'apporter une explication linguistique objective à un phénomène, connu bien antérieurement et précisément pointé par André Basset dans sa belle synthèse de 1952 :
« ... pourquoi l'expression du passif par une forme dérivée quand, en base, [...] la forme simple par elle-même, a généralement les trois valeurs d'actif, passif et réfléchi ? Et si parfois certains verbes se refusent aux trois valeurs, c'est la valeur passive [...] qui est exclusive de la forme simple, l'actif étant alors exprimé par la forme à sifflante » (1952 : 13).
Basset mettait là le doigt sur une série de particularités marquantes de la syntaxe du verbe berbère.

– En premier lieu, sur le fait qu'un grand nombre de verbes simples, intrinsèquement processifs, supposant l'intervention d'un agent extérieur et d'un patient nettement distincts, et même d'un instrument indispensable à la réalisation du procès, n'autorisent qu'une construction intransitive dans laquelle le "sujet lexical" ne peut être que le patient ou un "attributaire" non agent. Les verbes de ce type sont nombreux et appartiennent tous au vocabulaire de base : *nz* "être vendu", *irid* "être lavé," *ndw* "être baratté", *bzeg* "être mouillé/enflé", *xsi* "être éteint/s'éteindre", *rɣ* "brûler/être brûlant", *rs* "se poser/être posé", *nw* "être cuit/cuire, être mûr/mûrir"...
Le phénomène n'a rien de spécifique au berbère mais ce qui est remarquable dans cette langue, est sa fréquence et surtout le fait qu'il n'est pas propre à la zone sémantique particulière de l'état ou de la qualité : on peut en effet difficilement imaginer plus "processif" et plus "orienté" qu'un verbe comme "vendre" ou "laver" ; or en berbère *nz* et *irid* ne peuvent signifier que "être vendu" et "être lavé" ; ils ne toléreront jamais de complément direct, le "sujet lexical" étant toujours ce qui a fait l'objet de la vente ou du lavage.

– Ensuite, l'interrogation de Basset attire l'attention sur une autre caractéristique lourde : la "neutralité" syntaxique (ou "disponibilité", Cf. Tchekhoff 1978 : 43) d'un grand nombre de verbes simples du point de vue de leur orientation par rapport aux participants du procès. C'est ce qu'on appelait traditionnellement la

"valeur passive du verbe simple" qui existe pour de nombreux lexèmes verbaux usuels. Un verbe comme *kkes* "enlever/ôter", *gzm*, "couper", *qqn*, "attacher/lier" peuvent avoir le sens de "être enlevé", être coupé, être attaché, cela sans aucune modification formelle.

Là encore, le phénomène n'est pas du tout inconnu ailleurs puisqu'il renvoie à la catégorie des "verbes mixtes", "réversibles" ou "symétriques" d'une langue comme le français (Cf. notamment Dubois 1967 : 25) : "casser" → "il casse la branche"/"la branche casse". La spécificité berbère réside, là encore, dans l'ampleur du phénomène : plusieurs centaines de verbes simples, appartenant au vocabulaire fondamental, partagent ce trait (Chaker 1983 : 300-301 et 1984 : 209-210). Et la plupart d'entre eux peuvent être considérés comme logiquement processifs et supposant un agent et un patient distincts pour qu'il y ait réalisation de l'action : il suffit de parcourir un dictionnaire bilingue berbère-français, pour se convaincre de l'ampleur du phénomène et surtout de ce qu'il n'est pas lié à une zone sémantique particulière.

Un indice du caractère fondamental de ce trait pour la syntaxe du verbe berbère est le traitement des emprunts arabes et français : même les lexèmes verbaux provenant de ces langues connaissent ce fonctionnement mixte (bien sûr exclu dans la langue d'origine) : *xdem* "faire/ê. fait", *hudd* "détruire/ê. détruit" (*ihudd axxam* "il a détruit la maison"/*ihudd wexxam* "la maison est détruite"), *piṛi* "opérer/ê. opéré" (médecine)...

Au plan de la linguistique générale, ce type de fonctionnement est bien connu : il s'agit de l'ergativité ou, en se plaçant à niveau plus général, de la non-orientation du verbe, bien décrite par Tchekhoff (1978 : § I.12) qui le qualifie de "disponibilité" du prédicat :
«...la non-orientation du prédicat est mise à profit par la syntaxe : puisque ni prédicat ni premier participant ne spécifient le rôle que joue celui-ci par rapport à son prédicat, la même syntaxe pourra servir à exprimer des situations référentiellement opposées, la compréhension du message étant assurée par la situation extralinguistique ou la vraisemblance. Mais il faut pour cela, bien entendu, que l'agent ne soit pas compris dans l'énoncé ; sinon, de sa présence même, découleraient les rapports de toutes les autres unités...»

Il s'agit en berbère d'une tendance lourde du syntagme verbal qui est donc très souvent un *prédicat d'existence* entretenant avec son indice personnel (et l'explicitation lexicale de celui-ci) une relation non-spécifiée ("agent", "patient", "attributaire"). On rappellera que l'hypothèse de l'ergativité primitive du verbe en chamito-sémitique est assez fréquemment admise par les grands « classiques » (par exemple Diakonoff 1988 : 111). Sur ce plan, le berbère serait donc particulièrement conservateur.

5. Les implications de la non-orientation tendancielle du verbe berbère

Les retombées de cette tendance forte qu'a le verbe berbère à être d'abord un prédicat d'existence sont considérables au plan de la syntaxe et du fonctionnement du système verbal.

a)- *La prépondérance de la dérivation transitivante en **S**-*

C'est évidemment ce trait de non-orientation qui explique que la dérivation verbale la plus fréquente, et de très loin comme le montrent tous les travaux sur la dérivation verbale (Chaker 1973, Cadi 1987, 1990), et dans tous les dialectes, est la dérivation en *S-*, dont la fonction première est de transformer un verbe non orienté (intransitif) en verbe orienté (transitif). *nz, irid*…, ne pouvant signifier que « être vendu », « être lavé »…, avec construction intransitive, on sera obligé de passer par un morphème « transitivant » pour introduire l'agent, d'où *zenz* « vendre », *sired* « laver »…
On a donc affaire à une langue très particulière où la dérivation la plus massive et la plus vivante n'est pas du tout le passif, mais au contraire, ce que l'on appelait traditionnellement le « factitif », qui est en réalité un « agentivant/transitivant ».

b)- *Prédicat d'existence et aspect*

Les effets de ce trait marquant de la syntaxe du verbe sont également importants au niveau du système des oppositions aspectuelles. Si le verbe simple à une forte propension à être un prédicat d'existence, la valeur des aspects s'en trouvera influencée dans le sens de la *stativité*, qui tendra à être l'un des pôles aspectuels fondamentaux du système. Affirmant que *"quelque chose est"* – et non pas *"s'est produit ou a été produit"*, une des formes aspectuelles de base du verbe aura vraisemblablement la valeur de "statif" (= état, qualité, situation constatée).
Et, effectivement, pour un nombre élevé de verbes et dans de nombreux contextes, *notamment lorsque l'énoncé ne comporte qu'un seul participant*, la valeur générale du prétérit se situe beaucoup plus du côté de la stativité, de l'état constaté, que de l'accomplissement du procès.
Le système des oppositions aspectuelles du berbère rappelle donc fortement celui qui est postulé pour le prototype chamito-sémitique : comme ce dernier, il est encore largement fondé sur une distinction fondamentale entre un **statif** et un **processif** (D. Cohen 1968 : 1307 ; 1972 : 58-59). Analyse également admise d'ailleurs depuis longtemps dans le champ des études berbères par Karl Prasse (1973 : 29 et suiv.).

Non-orientation fondamentale du prédicat verbal, induisant une diathèse centrée sur l'"agentif-transitivant" *s-* ainsi qu'un système aspectuel fondé, pour un grand

nombre de verbes, sur une opposition entre un "statif" et un "processif", sont autant de traits archaïsants de la syntaxe du verbe berbère qui devraient conduire à une réévaluation sensible de la position de cette langue dans la linguistique comparée et la reconstruction chamito-sémitiques.

6. Syntaxe de l'énoncé : La phrase nominale.

En revanche, la phrase nominale distingue nettement les différentes aires dialectales. Le trait est d'autant plus marqué que la phrase nominale est fréquente et fonctionnellement importante en berbère. Les dialectes « méditerranéens [1] » (chaoui, kabyle, mozabite, rifain, Moyen-Atlas…) privilégient la structure spécifique : "*d* + Nominal" ; le chleuh (et les parlers méridionaux du tamazight), la structure à verbe « être » : "*g* + Nominal" ; le touareg, la phrase nominale « pure » : "Nom, Nom" (avec courbe intonative spécifique) : en synchronie, un énoncé aussi élémentaire que « Moussa est un Berbère » se dira :

Mûsa, amažeɣ, en touareg,
Musa, iga amaziɣ, en chleuh
Musa, d amaziɣ, en kabyle, en rifain, en tamazight (partiellement), etc.

Bien sûr, en diachronie, il est, là aussi, aisé de montrer que les différents types ont été connus et pratiqués partout et ont laissé des traces dans tous les dialectes :

– L'auxiliaire de prédication spécifique *d*, caractéristique des dialectes « méditerranéens » se retrouve à l'état de traces (importantes) en tachelhit, entre autres dans les énoncés négatifs (*ur d amaziɣ*) et dans certains complexes morphématiques figés (*neɣ-d, zun-d, is-d*, etc.). Idem pour le touareg qui connaît les complexes *zun-d, miɣ-d*… Les témoignages anciens, notamment médiévaux le confirment aussi très clairement : les documents almohades nous donnent des énoncés « proto-chleuhs » comme : *d izem illulin*, « c'est un lion noble/libre » (documents Levi-Provençal)…

– L'usage du verbe *g* avec valeur de verbe « être » est aussi bien attesté en kabyle, dans des formes archaïsantes de type proverbial :
Wa yerrez, wa iga tawsa = « l'un est brisé, l'autre est (réduit à) une petite chose »
Lemmer di lqedd ay tella, Muḥend iga aɣanim = « si ce n'était qu'affaire de taille Mohand est (grand comme) un roseau »
Et, surtout dans la formule très courante : *Amek iga ?* = « Comment il est/va-t-il » ; *Amek gan ?* = « Comment ils sont/vont-ils ? ».

1 J'emploie cet adjectif faute d'en avoir, pour l'instant, trouvé un autre plus adéquat : ces parlers couvrent une bande territoriale qui longe la Méditerranée et s'enfonce sur une profondeur variable de l'ordre de 300 km, avec des « pointes nettement plus méridionales comme le Mzab.

De même en touareg où l'on retrouve ce verbe copule « être » sous une forme totalement grammaticalisée et figée dans le morphème de négation nominale *urgiɣ/wergiɣ, wergé*, « ce n'est pas + Nom », qui n'est autre que le figement du syntagme verbal *wer giɣ*, « je ne suis pas » ; on dira donc :
Mûsa, Amažeɣ = « Mûsa est un Touareg », mais :
Mûsa, wergiɣ amažeɣ = Mûsa n'est pas un Touareg.

– Symétriquement, la phrase nominale pure Nom[1], Nom[2], particulièrement fréquente et d'usage très libre en touareg (elle n'y est pas liée à un type de discours), se retrouve, au moins à l'état de traces, aussi bien kabyle[2] qu'en tachelhit, notamment dans des énoncés définitoires, des vérités générales et permanentes :
- chleuh : *turrut-nnsen kraḍ iɣallen, tiɣzi-nnsen mraw [iɣallen],* (Roux 1955 : 11)
- kabyle : *tamurt-iw Tizi-Wezzu* (Chanson de Slimane Azem)

On constate donc que les trois grands types de phrases nominales (il en existe bien d'autres) ont fait partie de moyens d'expression communs, mais que chaque région en a privilégié un, qu'elle a généralisé, tout en conservant des traces plus ou moins importantes des deux autres.

7. Prédication et personne grammaticale

Une autre tendance nette, particulièrement accusée dans certaines variétés de berbère, renvoie probablement à l'origine même de la prédication, voire à l'émergence du verbe en tant que catégorie syntaxique spécialisée dans la fonction prédicative.
L'association d'une forme, lexicale (nominale), adverbiale ou grammaticale (interrogatifs, prépositions), à une marque personnelle affixe, issue de l'un ou l'autre des paradigmes personnels (suffixes de nom, suffixes de préposition, affixe personnels du verbe) suffit souvent à fonder le statut de prédicat du syntagme résultant. Les exemples sont très nombreux, certains très largement distribués dans l'ensemble berbère, d'autres plus spécifiques à une région donnée :

- *dar-s iqariḍn* = chez-lui argent = « il a de l'argent » (chleuh)
- *ɣur-i sin yezgaren* = chez-me deux bœufs = « j'ai deux bœufs » (kabyle et autres)
- *anda-t umur-iw* = où-la part ma = « où est ma part ? (kabyle)
- *aba-t* = disparation-le = « il a disparu, il est mort » (touareg)
- *ulaš-it* = absence-le = « il n'est pas là » (kabyle)
- *ha-t* = voici-le = « le voici » (kabyle et autres)

J'ai fourni (1983 : chap. 25) une liste conséquente de structures prédicatives de ce type pour le kabyle. Les travaux ultérieurs de Allaoua ont montré qu'au moins dans

2 En kabyle, les phrases nominales sans morphème *d* sont particulièrement bien attestées dans le corpus des *qanun*, droits coutumiers.

un parler kabyle la tendance allait même jusqu'à « reprédiquer » des formes historiquement verbales par le biais d'une combinaison avec un affixe personnel régime : ainsi « je suis rouge », se dira, *zegg°aɣ-iyi*, alors que *zegg°aɣ* est évidemment le thème de prétérit du verbe *izwiɣ*. Dans ce parler *zegg°aɣ* a perdu son statut de verbe (qu'il conserve dans les autres parlers kabyles) et ne récupère sa fonction prédicative que par l'association avec un morphème de la série des affixes personnels régimes directs.

En fait, ce type de fonctionnement établit que les paradigmes personnels affixes portent encore la trace d'une réelle *plurifonctionnalité* et d'une *autonomie* ancienne (Cf. Galand 1966 ; Allaoua 1993 ; Chaker 2004) :
– A partir des deux paradigmes de base (directs et indirects) se sont développées plusieurs séries allomorphes secondaires, distribuées en fonction du noyau de rattachement (verbe, pronoms indépendants, nom, nom de parenté, prépositions) ;
– Surtout, les affixes régimes (notamment de la série directe) se combinent fréquemment avec des unités non-verbales (adverbes, interrogatifs, anciens nominaux figés, présentatifs...) pour former des prédicats non-verbaux à marques personnelles. Il existe donc *une flexion personnelle de prédicats non-verbaux* :
Cette tendance est particulièrement lourde dans certains parlers berbères comme le kabyle, mais elle est attestée partout. A travers ces formes prédicatives non-verbales à marques personnelles, on retrouve, en synchronie :
– un cas transparent de genèse d'une conjugaison personnelle,
– une illustration du caractère non essentiellement verbal des conjugaisons personnelles
– l'indice d'un lien étroit entre prédication et marque personnelle : *la prédication repose sur une actualisation par la personne*.
– un indice net du caractère primitivement plurifonctionnel des affixes personnels et de leur autonomie syntaxique ancienne.

8. Eléments de conclusions.

Au terme de ce panorama rapide, plusieurs constats et conclusions s'imposent à nous, qui confirment le caractère central de la syntaxe dans toute approche de la langue.

a) Les faits de syntaxe spécifient très fortement la langue berbère dans l'ensemble des langues et au sein de la famille chamito-sémitique.
Par de nombreux aspects, la syntaxe berbère présente des traits de conservatisme, voire d'archaïsme très marqués, qui renvoient directement aux configurations les plus anciennes postulées pour le chamito-sémitique, et parfois aux sources mêmes de la constitution des classes syntaxiques : tendance forte à la non-orientation du prédicat verbal, système verbal encore largement fondé sur une distinction entre stativité et processivité, tendance marquée à la prédication par association d'un

élément quelconque avec une marque personnelle, traces nettes de la polyvalence et de l'autonomie anciennes de paradigmes grammaticaux, traces nettes de l'origine lexicale des prépositions...

b) La syntaxe berbère constitue un môle d'homogénéité, dont l'unité profonde apparaît de manière quasi immédiate à travers les variétés régionales actuelles. Il y a bien eu ***une*** *syntaxe du berbère*, ce qui confirme la thèse classique de l'unité structurale profonde de la langue.
Mais dans les différents sous-systèmes et paradigmes, les variétés régionales ont effectivement développé, à partir de cette base commune, des configurations qui peuvent être assez particulières, soit parce que les systèmes se sont enrichis et diversifiés, soient parce que les réalisations régionales présentent désormais des formes très divergentes.

c) En conséquence, la syntaxe fournit pour la classification synchronique des dialectes berbères des critères nets, certainement beaucoup plus discriminants que ceux que l'on peut trouver en phonologie et a fortiori dans le lexique : configuration du système verbal, types de phrases non-verbales, flexion du participe, indices de personnes des verbes d'états, maintien ou non de l'opposition d'état du nom… sont autant de critères différenciateurs qui opposent nettement de grandes aires dialectales.

d) La syntaxe définit une situation contrastée, susceptible de recevoir des interprétations et des gestions contradictoires : on pourra insister sur l'unité diachronique profonde, immédiatement perceptible et parler d'*une syntaxe berbère* ; on pourra, au contraire, pointer la diversité synchronique des systèmes et des paradigmes et parler *des syntaxes berbères*. Situation qui n'a d'ailleurs rien d'exceptionnel et peut se rencontrer dans tout domaine linguistique de quelque extension, de l'aire arabe à l'occitan...

e) Comme on pouvait s'y attendre, la fameuse question « *une ou des langues berbères* ? » ne trouve pas sa réponse dans les faits linguistiques, et certainement pas dans les faits de syntaxe. Ce sont évidemment les considérations sociolinguistiques qui peuvent fonder une réponse probable sinon probante.
Les données syntaxiques autorisent, sans difficultés insurmontables, l'élaboration d'une syntaxe unifiée, commune au moins à toutes les régions berbères Nord, notamment aux parlers algéro-marocains. La seule et vraie question est alors uniquement celle de la faisabilité institutionnelle et sociale d'une telle norme unifiée.

Est-il concevable d'élaborer et de diffuser significativement une norme syntaxique commune, même ouverte et « polynomique » (Chiorboli 1990), quand il n'y a ni lieu ni espace institutionnels commun ? Je nuancerai sensiblement ce que j'écrivais

en 1985 : on peut maintenant sérieusement en douter, mais tout reste possible dans l'histoire des langues et des hommes !

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Abdelmassih, E. T. (1968), *Tamazight Verb Structure : a Generative Approach*, Bloomington, Indiana University, The Hague, Mouton.

Akouaou, A. (1976), *L'expression de la qualité en berbère : le verbe (parler de base : la tašelhit de Tiznit)*, Thèse de Doctorat de 3e cycle, Paris.

Allaoua, A. (1993), « Les verbes de qualité et quelques remarques sur les pronoms personnels en berbère », *Acta Orientalia*, 54, p. 31-45.

Applegate, J. R. (1970), "The Berber Languages", *Current Trends in linguistics, vol*. 6, Paris/La Haye.

Basset, A. (1952 (1969)), *La langue berbère*, Londres.

Basset, A. (1957), *Articles de dialectologie berbère*, Paris, Klincksieck.

Bentolila, F. (1981), *Grammaire fonctionnelle d'un parler berbère*, Paris, Selaf.

Benveniste, E. (1966/1974), *Problèmes de linguistique générale*, I/II, Paris.

Cadi, K. (1987), *Système verbal rifain, forme et sens*, Paris, Peeters (Selaf).

Cadi, K. (1990), *Transitivité et diathèse en tarifit : analyse de quelques relations de dépendances lexicales et syntaxiques*, thèse de doctorat d'Etat, Univ.), Paris-III.

Chaker, S. (1973), *Le système dérivationnel verbal berbère (dialecte kabyle)*, Paris, EPHE, Université René Descartes (thèse pour le doctorat de 3e cycle), 2 vol.

Chaker, S. (1983), *Un parler berbère d'Algérie (Kabylie) : syntaxe*, Université de Provence.

Chaker, S. (1984), *Textes en linguistique berbère (introduction au domaine berbère)*, Paris, Cnrs.

Chaker, S. (1985), « La planification linguistique dans le domaine berbère : une normalisation pan-berbère est-elle possible ? », *Tafsut-Etudes et Débats*, 2, p. 69-91.

Chaker, S. (1988), « Annexion (état d') », *Encyclopédie berbère V* , p. 686-695.

Chaker, S. (1995), *Linguistique berbère. Etudes de syntaxe et de diachronie*, Paris/Louvain, Editions Peeters ; notamment chap. 6 : « L'orientation du prédicat verbal ».

Chaker, S. (1997), « Quelques faits de grammaticalisation dans le système verbal berbère », *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, n.s., V (« Grammaticalisation et reconstruction »), p. 103-121.

Chaker, S. (2004), « Les paradigmes personnels du berbère », *Systèmes de marques personnelles en Afrique* (édité. par. D. Ibriszimow et G. Segerer), Louvain/Paris, Peeters ("Afrique et Langage" : 8), p. 43-54.

Chaker, S. & Mettouchi, A. (2006), « The Berber Language », *Encyclopedia of Language and Linguistics*, 2nd Edition, Oxford, Elsevier.

Chaker, S., Mettouchi, A. et G. Philippson (éds). (2009), *Etudes de phonétique et linguistique berbère. Hommage à Naïma Louali*, Paris/Louvain, Peeters.

Chiorboli, J. (éd.) (1990), *Les langues polynomiques (Actes du colloque international des langues polynomiques*, Université de Corse, sept. 1990), PULA, 3-4.

Cohen, D. (1968), « Les langues chamito-sémitiques », *Le langage*, Paris, NRF-Gallimard ("La Pléïade").

Cohen, D. (1984), *La phrase nominale et l'évolution du système verbal en sémitique. Etude de syntaxe historique*, Leuven/Paris, Peeters.

Cohen, D. (1989), *L'aspect verbal*, Paris, PUF.

Comrie, B. (1980) (2nd éd.), *Aspect*, Cambridge University Press.

Dallet J.-M. (1982), *Dictionnaire kabyle-français*..., Paris, Peeters (Selaf).

David, J./Martin, R. (éds.) (1978), *La notion d'aspect (colloque de Metz)*, Paris, Klincksieck.

Diakonoff I. M.I. (1965/1988), *Semito-hamitic languages*, Moscou. Réédition révisée : 1988), Afrasian languages, Moscou, Nauka.

Dubois J. (1967), *Grammaire structurale du français. le verbe*, Paris, Larousse ("Langue et Langage").

Dubois J. et al. (1973), *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse.

Elmoujahid, E. H. (1981), *La classe du nom dans un parler de la langue tamazight : le tachelhiyt d'Igherm (Souss-Maroc)*, thèse de doctorat de 3e cycle, Université de Paris-V.

Elmoujahid E. H. (1982), « Un aspect morphologique du nom en tamazight : l'état d'annexion », *Langues et Litteratures* (Rabat), 2.

Galand, L. (1966), « Les pronoms personnels en berbère », *BSLP*, LXI/1, p.286-298.

Galand, L. (1977), « Continuité et renouvellement d'un système verbal : le cas du berbère », *BSLP*, LXXII/1.

Galand, L. (1981), « Le système verbal berbère » et « Problèmes de l'orientation du procès en berbère », *Actants, voix et aspects verbaux*, Presses de l'université d'Angers.

Galand, L. (1985), « La langue berbère existe-t-elle ? », *Mélanges linguistiques offerts à Maxime Rodinson*, Paris, Geuthner.

Galand, L. (1987), « Redistribution des rôles dans l'énoncé verbal en berbère », *Actances [Paris/Rivalc], 3*.

Galand, L. (1989), « Les langues berbères », *La réforme des langues, IV (Histoire et avenir)*, Hamburg, H. Buske Verlag.

Galand, L. (1998), « Le berbère », *Les langues dans le monde ancien et moderne*, 3e partie : Les langues chamito-sémitiques, Paris, CNRS.

Galand, L., (2002), *Etudes de linguistique berbère*, Paris/Louvain, Peeters (Publications de la Société de Linguistique de Paris).

Galand, L., (2009), « La particule prédicative d », *Etudes de phonétique et linguistique berbère. Hommage à Naïma Louali*, Paris/Louvain, Peeters, p. 141-154.

Guerssel, M. (1986), *On Berber Verbs of Change*, Cambrideg, MIT (Lexicon Project Working Papers, 9).

Guerssel, M. (1987), "Berber cauzativization", *Current Approaches to African Linguistics IV*, Dordrecht, Foris.

Guerssel, M. & Hale, K. (eds) (1985), "A cross linguistic study of transitivity alternations", *Papers from the Regional Meetings* [Chicago], 21/1.

Guerssel, M. & Hale Kenneth (eds) (1987), *Studies in Berber syntax*, Cambridge, MIT.

Hebaz, B. (1979), *L'aspect en berbère Tachelhiyt (Maroc)...*, Thèse de doctorat, Université de Paris V.

Kossmann, M., (2009), « La flexion du prétérit d'état en berbère : Questions de morphologie comparée », *Etudes de phonétique et linguistique berbère. Hommage à Naïma Louali*, Paris/Louvain, Peeters, p. 155-176.

Leguil, A. (1984), « Une mutation syntaxique en français et en kabyle », *BSLP*, LXXIX/1.

Leguil, A. (1987), *Structures prédicatives en berbère*, Thèse de Doctorat d'Etat, Université de Paris-III, 3 tomes. Le volume III a fait l'objet d'une publication indépendante :

Leguil, A. (1992), *Structures prédicatives en berbère. Bilan et perspectives*, Paris, L'Harmattan (1992.

Martinet, A. (1967 (4e édition), *Eléments de linguistique générale*, Paris, A. Colin.

Martinet, A. (1968 (2e édition), *La Linguistique synchronique*, Paris, PUF.

Martinet, A. (1975), *Studies in Functional Syntax, Etudes de Syntaxe fonctionnelle*, München, Wilhelm Fink Verlag.

Martinet, A. (1985), *Syntaxe générale*, Paris, Armand Colin.

Penchoen, Th. G. (1973a), *Etude syntaxique d'un parler berbère (Aït Frah de l'Aurès)*, Napoli (= Studi Magrebini V).

Penchoen, Th. G. (1973b), *Tamazight of the Ayt Ndhir*, Los Angeles.

Prasse, K.-G. (1972-2009), *Manuel de grammaire touarègue (tahaggart)*, Copenhague, Akademisk Forlag ; 1972 : I-III, Phonétique-Ecriture-Pronom ; 1974 : IV-V, Nom ; 1973 : VI-VIII, Verbe ; 2009 : VIII-IX, Syntaxe.

Prasse, K.-G. (1986), "The values of the tenses in Tuareg (Berber)", *Orientalia Suecana*, 33-35.

Reesink, P. (1979), *Problèmes de détermination*... Thèse de 3e cycle, Paris-III.

Roux, A. (1955), *La vie berbère par les textes. Parlers du Sud-Ouest marocain (tachelhit)*. I, Paris, Larose.

Taïfi, M. (1991), *Dictionnaire tamazight-français (parlers du Maroc central)*, Paris, L'Harmattan/Awal

Tchekhoff Cl. (1978), *Aux fondements de la syntaxe : l'ergatif*, Paris, PUF ("Le linguiste").

Tesnière, L. (1965 (2e édition), *Eléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.

Vycichl, W. (1957), « L'article défini du berbère », *Mémorial André Basset*, Paris, A. Maisonneuve.

Willms, A. (1972), *Grammatik der südlichen beraberdialekte (Süd-Marokko)*, Hamburg.

Willms, A. (1980), *Die dialektale Differenzierung des Berbersichen*, Berlin.

De la syntaxe fonctionnele à la linguistique énonciative. Problèmes de l'aspect et du temps

Said CHEMAKH
Département de langue et culture amazighes
Université M. Mammeri de Tizi-Ouzou (Algérie)

Positions du problème

L'enseignement des théories énonciatives aux étudiants du département de langue et de culture amazighes affronte deux écueils à l'Université de Tizi Ouzou :

- le peu de diffusion des travaux théoriques relatifs à la linguistique énonciative et textuelle dans le milieu universitaire algérien ;
- 1'absence de travaux ayant pour base les théories énonciatives dans le domaine berbère.

Ceci nous a poussé à réfléchir à la question et à proposer quelques «solutions provisoires », particulièrement lors du cours « Linguistique pour le texte littéraire » que suivent les étudiants en Magister.

Bien sûr, tout cours doit avoir pour base les acquis des étudiants lors des années précédentes. Mais ces acquis en linguistique générale et berbère restent très partiels hormis quelques éléments relatifs à la syntaxe fonctionnelle, à titre d'exemple, un bon nombre d'étudiants n'ont acquis en linguistique que des généralités.

Ainsi, pour enseigner les théories de l'énonciation et voir de quelles façons, nous pourrions les utiliser pour les textes littéraires en tamazight, il y a lieu de procéder à une sorte de révision des notions acquises en linguistique générale et plus précisément en syntaxe fonctionnelle, ainsi que dans les théories de l'énonciation appliquées aux textes littéraires écrits en d'autres langues telles que le français.
L'application de ces théories (les embrayeurs, les plans d'énonciation…) aux textes en tamazight, nécessite des solutions afin de rendre compte du « temps

linguistique », notion importante dans la théorie d'E. Benveniste. Or, les valeurs des verbes en tamazight ne sont pas temporelles mais aspectuelles.
Depuis A. Basset (1952 : 13), la majorité des berbérisants a opté pour l'opposition aspectuelle des verbes en tamazight. La thèse attribuant des valeurs temporelles à ces verbes qui a prévalu dans de nombreux travaux antérieurs est abandonnée.
S. Chaker (1996 : 54) écrit à ce sujet : « *Cette conception aspectuelle d'A. Basset est désormais admise par quasiment tous les berbérisants* […]. *Mais il existe des nuances importantes entre les descriptions et la terminologie des principaux auteurs des deux dernières décennies* […]. *Et la vision des oppositions verbales de base qui tend désormais à s'imposer est beaucoup plus complexe et diversifiée - en fonction des dialectes - que celle qui prévalait à l'époque d'André Basset* ».

Partons d'un exemple où le repérage déictique se fonde sur le moment de l'énonciation :

L'énoncé français, *je l'ai vu hier* est rendu en kabyle par *ẓriɣ-t iḍelli*.En kabyle, le déictique *iḍelli* dont la fonction est 'complément circonstanciel' et dont la nature est celle d'adverbe permet le repérage du moment de l'énonciation. Tout comme en français, ce type de repérage est assuré par le déictique *hier*. Mais en français, un deuxième déictique assure ce repérage. Il s'agit de la marque de temps inscrite dans la morphologie verbale. Dans notre exemple, il s'agit du « passé » associé au paradigme du passé composé *ai vu*. Ce qui n'est pas le cas dans l'exemple kabyle où *ẓriɣ* n'est associé à aucune valeur temporelle en dehors du prétérit comme valeur aspectuelle.
Alors, comment rendre compte du 'temps' dans les théories de l'énonciation dans le domaine linguistique berbère ? Peut-on adapter ces théories à des langues telles que le berbère où l'approche aspectuelle est la plus valide ? Si oui, quelles en sont les modalités de fonctionnement ?
Avant de répondre à ces questions, nous commencerons par un survol des notions de temps et d'aspect à travers la linguistique fonctionnelle puis dans les théories énonciatives (domaine français).

Les notions d'aspect et de temps

On définit généralement l'aspect comme une catégorie grammaticale du verbe. Selon S. Chaker[1] (1996 : 53) : « *cette catégorie grammaticale (sémantique et formelle) caractéristique du verbe est généralement définie comme le point de vue ou la manière dont le locuteur considère le procès*».
Selon R. Tomassone (2001 : 174) « *l'aspect est tout ce qui permet au locuteur de donner, indépendamment de toute considération chronologique, une représentation*

1 Qui se réfère aux différents dictionnaires de linguistique respectivement de J. Marouzeau ; G. Mounin et Dubois et al.G. Mounin et Dubois et al.

du déroulement d'un procès exprimé par le verbe, de sa durée, de son achèvement. C'est une catégorie fondamentale dans toutes les langues du monde ».
Le *temps* est une notion philosophique car le monde est dans le temps. On distingue dans le temps du monde le *temps physique* du *temps chronique* (tel que le nomme E. Benveniste) qui est fixé par rapport à un repère objectif (événement fondateur), c'est le temps du 'calendrier'.
Il existe également le temps de la langue qui est différent de ces deux premiers. Selon R. Tomassone (2001 : 172) : « *l'expérience humaine du temps se manifeste à travers la langue. Or la langue n'est pas un calque de la réalité ; chaque langue offre sa propre construction du réel et élabore son système temporel, qui n'est ni le temps du monde (temps physique) ni celui du calendrier (temps chronique).*
Tous les systèmes temporels ont en commun des caractéristiques qui définissent ce que Benveniste a appelé le temps linguistique, lié à l'exercice de la parole. Il est centré autour du présent, qui situe l'événement comme contemporain de l'énonciation ».
Mais dans de nombreuses langues, le temps est désigné par le même terme que le temps linguistique (perçu à travers les formes verbales). Il en est ainsi du grec « *chronos* », du latin *tempus* … Selon, H Wienrich[2] (1973 : 9) « *nombreuses sont les langues européennes actuelles à faire le même rapprochement* [...]. *D'autres langues disposent au contraire de deux désignations différentes : ainsi l'allemand oppose **Zeit** à **Tcmpus**, l'anglais **time** à **tense***».
Dans sa *Syntaxe générale*, A. Martinet a abordé les notions d'aspect et de temps dans la partie « les classes de monèmes ». Concernant l'aspect, l'auteur (1985 : 132) note : « *non sans quelques rapports avec la qualité d'un procès est la façon dont est conçu son déroulement. On peut, par exemple, l'envisager dans son déroulement sans limites explicitées, ou comme tendant à une fin* ».

Pour ce qui est du temps, A. Martinet (1985 : 133) l'aborde à travers son rapport à l'aspect. Il écrit: « *lorsque nous nous dégageons de la pression qu'exerce sur nous 1a pratique des systèmes verbaux des langues occidentales, et que nous nous efforçons de saisir les raisons qu'il y a pour que les monèmes verbaux soient compatibles avec des classes de modalités de temps, nous arrivons à la conclusion qu'elles sont, dans l'absolu, inexistantes : sans doute, tout procès se déroule-t-il dans le temps, mais son rapport intrinsèque avec le temps ressortit aux aspects : est-il considéré dans sa durée ou comme imaginé en un point du temps? Est-il conçu comme se déroulant dans le temps à partir d'un point ou vers un point? Se réalise-t-il une seule fois dans le temps considéré ou de façon répétée?* ».

En réponse à ces questions, A. Martinet s'interroge : « *mais pourquoi est-il si nécessaire que chacune de ces façons de concevoir le procès soit nécessairement replacée dans la période qui a précédé la communication, dans celle qui va suivre ou, très souvent en dépit de toute logique, au moment même ou celle-ci se produit ?*

2 Cité par R Tomassone.

Pour l'interlocuteur, la connaissance de cette répartition temporelle peut certes avoir un intérêt dans certains cas. Mais ne va-t-elle pas le plus souvent se dégager du contexte ou de la situation et, là où ce n'est pas le cas, une spécification temporelle précise ne serait-elle pas plus normale, plus efficace et plus économique?

En linguistique énonciative, par *énonciation*, on entend acte de parler dans chacune de ses réalisations. Et par acte d'énonciation, l'acte de production d'un énoncé. Bien qu'organisée en systèmes de signes et de règles, la langue n'est accessible qu'à travers le discours.
L'énonciation est selon E. Benveniste, «*la mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation* ».
En s'intéressant à l'énonciation, on s'intéresse à l'acte et la manière de produire un énoncé mais aussi à la situation d'énonciation (temps, espace…) et bien sûr à celui qui à son origine : l'énonciateur.
Dans un énoncé, certains mots renvoient à l'acte et aux circonstances de l'énonciation. Ils sont appelés embrayeurs, traduction française du terme anglais *shifter*.
Les embrayeurs sont classés selon trois repères : le repère subjectif, le repère spatial et le repère temporel.
Dans cette étude, il sera question des embrayeurs temporels. Ces derniers se répartissent en deux types : les temps verbaux et les circonstants temporels. Les temps verbaux s'organisent, dans les langues occidentales, autour du présent qui est par excellence le temps d'énonciation. Hormis dans le cas des verbes performatifs, le temps verbal ne correspond pas au temps linguistique. Mais, à partir du moment où ils s'organisent autour du présent pour marquer l'antériorité (passé composé) et/ou la postériorité (futur), ces temps jouent un rôle dans l'énonciation. Les circonstants temporels (nommés aussi indicateurs de temps ou déictiques temporels) sont les véritables éléments qui contribuent à l'embrayage énonciatif.
Par ailleurs, E. Benveniste propose un classement des temps du verbe français non seulement à partir de leurs valeurs temporelles et aspectuelles mais par rapport à l'énonciation et à la présence ou à l'absence d'un sujet d'énonciation. Il distingue deux plans d'énonciation :

- le discours défini par la présence de marques formelles de l'énonciation subjective ;
- l'histoire où ces marques formelles sont absentes.

Dans son classement, le temps de l'histoire est le passé simple et le discours admet tous les temps exception faite du passé simple.
Les successeurs d'E. Benveniste ont préféré utiliser le terme *récit* à la place d'histoire.

L'aspect comme système d'oppositions morphologiques (perfectif/imperfectif, accompli/non accompli) et avec ses expressions lexicales (inchoatif, terminatif…) traverse toute la problématique des plans d'énonciation.

III- Temps et aspect en linguistique berbère :

Concernant les notions d'aspect (et de temps) en linguistique berbère, le travail le plus synthétique nous semble être l'article de S. Chaker (1989).

Le premier élément à tirer de cette étude est le schéma de l'évolution du **système "proto-berbère"** où l'opposition des deux thèmes verbaux primitifs (Prétérit/Aoriste) au **système "moyen" actuel** où de nouvelles formes (l'aoriste intensif et le complexe *ad*+ aoriste) apparaissent.

L'autre élément, le plus important dans cette étude est la recherche des valeurs du préverbe ***ad.*** Sont-elles aspectuelles, temporelles ou modales ? S. Chaker tranche pour les valeurs aspectuelles à l'exception du domaine chleuh où on peut attribuer des valeurs modales au préverbe.

Le dernier élément abordé dans cette étude est la naissance des temps en berbère à partir de l'aspect. Cette dernière est remise en cause par l'auteur qui privilégie toujours l'approche aspectuelle.

Proposition pour l'enseignement de la linguistique énonciative en tamazight.

Recourir aux théories telles celles de l'énonciation pour la description des textes littéraires et des usages de la langue nécessite une connaissance approfondie de cette langue. Ce sont ces théories qu'il faudrait adapter à la langue. Il ne s'agit pas de couler la langue tamazight dans des moules préconçus.
Ce n'est pas parce que des langues, à l'instar du berbère, ont des systèmes verbaux reposant sur les oppositions aspectuelles et non temporelles qu'il serait impossible d'appliquer les théories de l'énonciation aux textes littéraires.
Bien au contraire, lorsque l'on approfondit l'étude de ces théories, l'on se rend compte de l'importance que revêt l'aspect même dans une langue comme le français où il est peu marqué grammaticalement. C'est le temps que les grammairiens ont pris comme repère pour le déroulement du procès et non l'aspect.
D'ailleurs, à juste titre, A. Martinet (1985 : 133) se demandait : « *En des termes plus ordinaires pourquoi un carcan grammatical là où quelques adverbes feraient l'affaire? Il semble bien que ce soit là la logique qui a prévalu dans une majorité de langues. Beaucoup ont des aspects sans temps ou, s'il y a des temps, ils apparaissent d'origine plus récente et subordonnés aux aspects* ».
Certes, Ducrot et T. Todorov (1972 : 406), à la suite de d'E. Benveniste, insistaient sur le temps du verbe comme élément important dans le cadre formel de

l'énonciation : « *dans le premier cas, on distinguera les "pronoms personnels" de la première et deuxième personnes ; les pronoms démonstratifs ; les adverbes et les adjectifs que Bailly nommait "relatifs" (ici, maintenant, hier, aujourd'hui, etc.) ; les temps du verbe, organisés toujours autour du "présent" c'est-à-dire du temps de l'énonciation* ». Mais sommes-nous condamnés à « créer des temps » alors que les adverbes temporels peuvent suffire à situer l'énonciation du point de vue temporel ? Procédons avant tout à des applications sur des énoncés tirés des textes du corpus[3].

1. Concernant les embrayeurs temporels.

Il faut avant tout procéder à un classement des adverbes temporels. Une répartition des adverbes temporels en déictiques et non-déictiques permet le repérage du procès par rapport à l'énonciation et à l'énoncé.

	Déictiques	Non-déictiques
	Le repère est le moment de l'énonciation	Le repère est un élément de l'énoncé
Coïncidence avec le repère	*Tura* *Di tallit-a*	*Imiren* *Di tallit nni*
Antériorité au repère	*Iḍelli* *Seldiḍelli*	
Postériorité au repère	*azekka*	*Azekka nni*
Antériorité, simultanéité ou postériorité au repère	*Ass-a* *Aseggas-a*	*Ass nni* *Aseggas nni*
Neutres	*Ticki* *Di tefsut* *Deg yiḍ*	- - -

Ce tableau ne mentionne que quelques temporels, il convient de dresser ultérieurement une liste exhaustive et de repérer leurs usages dans les énoncés.

3 Ce corpus est constitué essentiellement de 15 textes poétiques (Ait Menguellat L.] édité par Yacine Tassadit, 1989, *Ait Menguellet chante…*, La découverte, Paris. Fitas Rachida., 2004 ; Matoub Lounes, *Tafat N-wuryu*. (lumière de brûlure) (tome I). Edition Mehdi, Tizi-Ouzou ; Makhlouf Cherif, 1998, *Chants de liberté. Ferhat et la voix de l'Espoir*, L'Harmattan, Paris), de 10 contes traditionnels kabyles recensés dans *Conte kabyle, étude ethnographique* de C. Lacoste-Dujardin, Maspero, Paris, 1971 et d'extraits du roman. *Asfel* de Rachid. Aliche publié en 1981 chez Fédérop, Lyon.

Exemples de repérage du procès par rapport à l'énonciation :

Ass-a, ḍalleɣ walaɣ-n (Ait Menguellat)
Azekka, zik, ad kkreɣ (Ait Menguellat)
Iḍelli, lliɣ yid-m

Exemples de repérage du procès par rapport à l'énoncé :

Azekka nni, mi d-kkreɣ, tiɣri n lɛibad ur as-sliɣ (Ait Menguellat)

Il convient également d'examiner, en diachronie, le mécanisme de formation des temporels et d'en tenir compte. S. Chaker (1996 :35) écrit à ce propos « [les temporels] *sont presque toujours d'origine nominale et la majorité en est commune à l'ensemble des dialectes berbères nord. C'est une sous-catégorie sémantique qui compte peu de formes empruntées à l'arabe. Des noms comme ass(f) "jour", iḍ "nuit", asegg*^{w}*as "année"..., accompagnés d'une marque déictique fonctionnent comme adverbes dans tout le berbère* ».
L'apparition du déictique *a* et ses variantes dialectales *ad* pour le tachelhit, *u* pour le *tagergrent*[4] nous apporte des informations importantes sur la formation de ces temporels. Les temporels déictiques contribuent grâce au déictique *a* au repérage par rapport à l'énonciation. D'ailleurs, en face d'eux, on retrouve dans la quasi totalité des cas, un temporel correspondant non-déictique servant au repérage par rapport à l'énoncé et réalisé en *nni* (comme l'équivalent du français *là*). Exception faite bien sûr des deux temporels suivants :
- *Zikenni* (autrefois) qui est devenu l'équivalent de *zik* ; la valeur primaire du *nni* étant neutralisée.
- *Iḍinizeryen* (la veille), nom composé de *iḍ + inn(a) + yezrin* 'la nuit en question étant passée' c'est-à-dire la veille. Son utilisation est certes limitée à quelques localités en Kabylie où il est concurrencé par l'emprunt à l'arabe *leɛca*.
Certains déictiques ont connu un figement au point où l'on ne soupçonne plus leur origine. C'est le cas, par exemple, de *tura* 'maintenant' en kabyle qui est en fait constitué de '*tur* + *a*' (moment + là).
2. La succession chronologique des événements.

Dans le schéma suivant, nous essayerons de situer des événements par rapport à l'axe temporel.

4 Parler de Ouargla.

----------→
axe temporel

TEMPS LINGUISTIQUE				ASPECT
Passé		Présent	Futur	
(1) Mi yewweḍ, Cudden-as allen	(2) d ayen txedmeḍ i tufiḍ /(3)	(2) /(3) ɛyiɣ,		PRETERIT
		ad steɛfuɣ /(4)	(4) Ad kkreɣ, ad aɣeɣ akk timura	AORISTE
zik, iḍelli…		*ass-a, tura…*	*Azekka, qabel...*	

I_____I I_____I
Repérage /énoncé repérage /énonciation

Les événements se succèdent sur l'axe chronologique linéaire, l'antériorité ou la postériorité d'un événement par rapport à un autre, sont exprimées dans l'énoncé par diverses positions des formes verbales \
- dans le passé: (1) Mi yewweḍ, cudden-as allen (Ait Menguellat) // (Histoire);
- dans le passé ou dans le présent : (2) d ayen txedmeḍ i tufiḍ // (Discours)

(3) ɛyiɣ, ad steɛfuɣ (Ait Menguellat) // (Discours)

(4) Ad kkreɣ, ad aɣeɣ akk timura (Ferhat) / / (Discours)
- dans l'avenir: (4) Ad kkreɣ, ad aɣeɣ akk timura (Discours)

L'acte d'énonciation de l'histoire est marqué comme objectif : les événements se déroulent dans le passé et l'aspect verbal est le prétérit par excellence.
L'acte d'énonciation du discours est marqué comme subjectif : les événements peuvent se dérouler dans le passé (exemples 2 et 3), dans le présent (exemples 2, 3 et 4) ou dans le futur (exemple 4). Seuls les déictiques temporels peuvent situer les événements sur l'axe chronologique.

L'embrayage ou le non-embrayage par rapport à la situation d'énonciation et plus exactement par rapport au temps ne peut se faire donc que par les adverbes temporels. Le temps est en quelque sorte relégué au second plan par rapport à l'aspect. Ceci confirme encore une fois la validité de l'approche aspectuelle. Cette dernière a été illustrée par S. Chaker (1996 : 62) : « *le berbère est (encore) une*

langue où l'on peut dire très spontanément, en juxtaposant deux propositions indépendantes, avec deux verbes au thème de ***prétérit*** *("effectif, "accompli"...) :*

ass-a	*lliɣ,*	*azekka*	*mmuteɣ*
aujourd'hui	je-suis (en vie),	demain	je-suis-mort

3. Les plans d'énonciation

E. Benveniste (année, page) distingue deux plans d'énonciation : l'histoire et le discours. Selon les marques (personnes, déictiques, temps…) qu'ils portent (ou qu'ils ne portent pas), les énoncés appartiennent à l'un ou l'autre de ces deux plans. Mais ce sont les temps des verbes en français qu'il utilise comme base de cette classification.

Sa thèse peut être résumée comme suit :

HISTOIRE	DISCOURS
Passé simple, imparfait, conditionnel, plus-que-parfait, présent de vérité générale	- Tous les temps sauf le passé simple - Principaux : présent, futur, passé composé
Domaine de l'écrit	Domaine de l'oral ou des productions oralisées
3ème personne	Toutes les formes personnelles
Pas de marques déictiques	Marques déictiques
Repère : le temps de l'événement énoncé	Repère : temps de l'énonciation

D. Maingueneau (2005 : 49) a revu ce tableau et a proposé le suivant :

DISCOURS	RECIT
Passé composé / imparfait, ↑ Présent ↓ Futur simple / futur périphrastique	Passé simple / imparfait ⇣ (Prospectif)
Oral et écrit	Surtout écrit
Usage non spécifié	Usage narratif
Embrayeurs (ou déictiques)	Absence d'embrayeurs
Modalisation	Modalisation « zéro » (assertion)

Comment adapter un tel tableau pour le tamazight ? Nous serions tenté de substituer les temps à l'aspect. Mais par prudence, nous préférons ne pas nous engager dans une voie qui s'avérera sans issue pour une raison pratique. Même si le prétérit reste le temps du récit par excellence, la présence de l'aoriste est très attestée. Dans les contes kabyles, nous avons ce type d'énoncés :

Ad teddun, ad teddun, ad teddun, armi wwḍen ɣer yiwet n tmurt.
Ils marchaient, Ils marchaient, Ils marchaient, jusqu'à parvenir dans une contrée…

Non seulement le verbe *ddu* est à l'aoriste mais il est répété (trois fois). Ce qui n'est pas sans signification. Car dans le même récit, nous pouvons retrouver l'énoncé :

ddan acu ddan
(Ils ont marché 'ce qu'ils' ont marché).

Dans ce second énoncé, le verbe est au prétérit et n'est répété que deux fois. L'opposition entre les deux usages du verbe *ddu* dans les deux énoncés réside dans la durée mais aussi dans l'intensité (dureté, rudesse) par laquelle le narrateur décrit cette marche sachant qu'il dispose aussi d'une autre alternative : la répétition du verbe au prétérit *ddan, ddan.…*.

Cet usage de l'aoriste intensif a déjà été signalé par C. Lacoste-Dujardin dans son étude sur *Le conte kabyle*. Il n'a pas disparu pour autant : nous l'avons retrouvé dans un corpus de contes.

Avant, de formuler une quelconque hypothèse quant à l'adaptation du tableau des plans d'énonciation au berbère, il y a lieu de procéder à des statistiques sur un corpus représentatif en termes de nombre de textes mais aussi avec des textes appartenant aux différents types et genres littéraires.

4. les auxiliaires.

Le tamazight, dans ses différentes variantes, dispose de toute une série d'auxiliaires verbaux. Outre l'expression de l'aspect en inchoatif, duratif, terminatif, progressif…, ces auxiliaires ont aussi des valeurs temporelles. Selon S. Chaker (1996 : 62) : « *(…) dans les parlers particuliers (surtout au Maroc, mais aussi au Mzab et dans même certains parlers kabyles), la réorganisation du système est en fait beaucoup plus profonde avec multiplication d'auxiliaires verbaux, plus ou moins figés, à valeur le plus souvent temporelle* **: lla** *"passé",* **tuɣ** *"passé" ;* **ddad** *"futur immédiat" ;* **rad** *"futur"... Dans bien des dialectes, au "centre" aspectuel primitif, s'est donc adjointe toute une "périphérie" temporelle par le biais de ces auxiliaires dont la grammaticalisation est souvent très avancée*».

Une étude approfondie du point de vue syntaxique tout comme du point de vue sémantique semble nécessaire pour la raison suivante :

Les auxiliaires *ili, aɣ, bnu...* sont avant tous des verbes à part entière. Ils se conjuguent à l'instar des verbes auxquels ils peuvent servir d'auxiliaires. D'où une certaine « redondance de l'actualisation ».

Exemples :

ili 'être' s'actualise en *lliɣ* ' j'étais' *; ṭṭes* 'dormir', en ṭṭseɣ 'je dormais' ;
lliɣ ṭṭseɣ 'j'étais endormi'.

Dans cet énoncé, c'est plus par sémantisme que l'on considère *ili* comme auxiliaire. Car la frontière avec les propositions coordonnées (parataxe) reste mince du point de vue syntaxique. D'ou la nécessité d'inventorier ces verbes auxiliaires et d'étudier leurs différents traits sémantiques car en fait s'il n'y a pas perte d'un trait ne seront-ils pas comme les verbes recteurs exprimant une subjectivité, un jugement sur la vérité ou la fausseté d'une complétive… ?

Conclusion

Au terme de cette étude, nous pouvons affirmer qu'il est possible d'adapter les théories de la linguistique énonciative au domaine berbère pour peu que les spécificités syntaxiques de cette langue soient prises en compte.

Du point de vue épistémologique, une théorie, dans quelque science que ce soit, n'est efficace que si elle parvient à intégrer le plus de données possibles (avec alternatives s'il le faut) mais aussi à être générale c'est-à-dire rendre compte de plus de faits possible.

La linguistique berbère a longtemps souffert du poids de la linguistique française. Elle ne s'est libérée du carcan de cette dernière que par les efforts conjugués de

plusieurs chercheurs. Ceci ne signifie nullement qu'il y a lieu de remettre en cause les apports de tous ceux qui ont jeté les premiers jalons de la recherche dans ce domaine. La science est avant tout un cumul de savoirs. Si nous parvenions à intégrer la linguistique énonciative dans le champ de la linguistique berbère, celle-ci connaîtra certainement une grande avancée. Mieux encore, la linguistique générale ne sera que renforcée comme une des sciences humaines les plus objectives.

Bibliographie :

Basset, A. (1952), *La langue berbère*. Oxford University Press, Londres.

Bentolila, F. (1981), *Grammaire fonctionnelle d'un parler berbère*, Paris : SELAF,

Benveniste, E. (1966/1974), *Problèmes de linguistique générale I/II*, Paris : Payot.

Cadi, K. (1987), *Système verbal rifain* Paris : SELAF.

Chaker, S. (1983), *Un parler berbère d'Algérie (Kabylie). Syntaxe*, Université de Provence.

Chaker, S. (1983), *Textes en linguistique berbère (introduction au domaine berbère)*, Paris : CNRS.

Chaker, S. (1996), *Manuel de linguistique berbère II. Syntaxe et diachronie*. Alger : ENAG.

Cohen, D. (1989), *L'aspect verbal*, Paris : PUF.

David, J. et R. Martin. (1978), *La notion d'aspect (colloque de Metz)*, Paris : Klincksieck.

Dubois, J. et al. (2002), *Dictionnaire de linguistique*, Paris : Larousse.

Ducrot, O. et T. Todorov. (1972), *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris : Seuil.

Galand, L. (2002), *Etudes de linguistique berbère*, Ed. Peeters, Louvain – Paris.

Gosselin, L. (2005), *Temporalité et modalité*. Bruxelles : Deboeck-Duculot.

Lacoste-Dujardin, C. (1970), *Le conte kabyle. Etude ethnologique*, Paris : Maspéro.

Leguil, A. (1982), « La naissance des temps en Chleuh », in *Bulletin des Etudes Africaines de l'Inalco*, vol. 11, n° 3, pp. 57-85.

Maingueneau, D. (2005), *Linguistique pour le texte littéraire*, Payot : Colin.

Manseri, O. (1997), *Etude de l'aspect en berbère Le cas du kabyle*. Thèse de Doctorat Nouveau Régime. Université de Paris-Sorbonne, Paris IV..

Manseri, O. (1999), « Sur l'aspect et la dérivation en kabyle », *EDB* n° 17, Paris, pp.153-164.

Martin, R. (1971), *Temps et aspect.* Klincksieck : Paris.

Mounin, G, (Dir.) (1974), *Dictionnaire Je la linguistique*, Paris : Payot.

Martinet, A. (1985), *Syntaxe générale.* Paris : Colin.

Paveau, M-A., et G-E. Serfati (2003), *Les grandes théories de la linguistiques*, Paris : Colin.

Perret, M. (1994), *L'énonciation en grammaire de texte*, Paris : Nathan.

Schott-Bourget, V. (1994), *Approches de la linguistique*, Paris : Nathan

Tomassone, R. (sous la dir.), (2001), *Grands repères pour une langue : le français*, Paris : Hachette.

Les locutions adverbiales rifaines: structures, variations et propriétés combinatoires

Mustapha EL ADAK
(Faculté Pluridisciplinaire de Nador)

En amazighe - comme dans d'autres langues - on désigne sous le nom d'adverbe un ensemble hétéroclite d'unités invariables dont la fonction est de préciser le sens de l'unité à laquelle elles se rapportent. Les études consacrées à cette classe de déterminants soulignent souvent la difficulté d'établir un classement cohérent du point de vue syntaxique. De fait, elles se limitent à répertorier quelques formes qu'elles classent selon leurs propriétés sémantiques (temps, lieu, manière, etc.) et dont elles expliquent parfois l'origine et la formation[1].

Sans prétendre étudier dans le détail une notion linguistique aussi complexe que l'adverbe, nous tenterons, dans le cadre limité de cet essai, de contribuer aux réflexions sur certains aspects syntaxiques des locutions adverbiales rifaines, une sous-catégorie qui n'a pas encore bénéficié d'une attention suffisante dans le domaine de la linguistique amazighe. Entendons par là, les différentes séquences codées en langue et connues pour leur syntaxe plus au moins contrainte et leur sens tantôt transparent, tantôt non compositionnel. Cela étant dit, nous écartons les synthèmes[1] provenant de l'amalgame de plusieurs unités comme : *ssa* « par ici », *d̲iha* « là-bas », *urid* « ce n'est pas », etc.

Dans un premier temps, nous donnerons un aperçu global de la typologie syntaxique des locutions adverbiales. Ensuite, nous analyserons les différentes transformations auxquelles peuvent donner lieu leurs structures. Enfin, nous nous attacherons à l'étude de leur portée, selon qu'elles s'appliquent à un support verbal ou à une phrase entière.

1 Cf. Renisio (1932), Bentolila (1981) et Chaker (1995).

1 Nous faisons ici la distinction entre les formes adverbiales dont les prépositions et les unités locatives constituent des ensembles difficilement ségmentables et celles dont les éléments constituants sont des catégories syntaxiques autonomes.

1. Typologie des locutions adverbiales

Une typologie des locutions adverbiales amazighes n'a, à notre connaissance, jamais été établie. Cela tient sans doute à la rareté des études portant sur le figement linguistique et à la difficulté de la tâche. Sur ce dernier point, il est bien connu que la notion d'adverbe recouvre un ensemble d'unités hétérogènes, d'où la difficulté d'une étude formelle systématique. Partant de cette constatation, il serait important de tenter de relever quelques lignes générales concernant leur typologie. L'essai de classement que nous nous proposons ici, même s'il n'est pas exhaustif, pourrait servir à mieux comprendre la diversité caractérisant ces suites figées sur le plan syntaxique. Pour cela, nous procédons à un classement à partir des éléments têtes dont elles sont composées.

- Locutions composées sur une préposition

Prép N : *s uɣir* « avec le bras » : par force
Prép N Pos V : *s uɣmbub nns iṣḥḥ* « avec son visage charnu, solide » : sans scrupule
Prép N Pos P-préd Adj :*s yiri nns ḏ azirar* « avec son cou long » : avec fierté
Prép N Cord N : *s wur ḏ yxsan* « avec cœur et os » : de tout cœur
Prép N Prép N *: ɣar ṯinzar n ṯwarṯ* « vers le nez de la porte » *:* tout près de
Prép N Adv : *s arbbi εaḏ* « avec Dieu pas encore » : heureusement
Prép N Dém Conj N : *zi nhar a ḏ ṯsawnt* « à partir d'aujourd'hui et la montée » : dorénavant
Prép Adj *:* *ɣar umzwar* : au début
Prép Adj-num Prép N : *ḏg ij n ṯwarṯ* « dans une porte » : d'un côté
Prép V N : *s mqqn ṭuṭṭuš* : les yeux fermés
Prép Adv : *zi rbda* : de tout temps, depuis toujours
Prép Adv Conj N: *zi ssa ḏ ṯsawnt* « à partir de là et la montée » : dorénavant
Prép Adv Prép Adv : *zi ssa ɣar uɣirin* « de là vers là-bas » : dorénavant
Prép Adv Prép Adv N : *zi ssa ɣar zzaṯ rḥar* « de là vers le temps avant » *:* au plus tard.

- Locutions composées sur un adverbe

Adv Adv : *šway šway* « peu peu » : lentement, doucement
Adv-inter Pron-dém *:* *mšḥar uya* « combien cela » *:* il y a longtemps.

- Locutions composées sur un adjectif

Adj-num Prép N : *ij n twara* « une de fois » : une fois
Adj-num Prép N Adj : *ij n ṯwara nniḍn* « une de fois autre » : une autre fois.

- Locutions composées sur un pronom

Pron-indéf Prép N*:* *ša n rmaṛṛaṯ* « quelques de fois » : parfois, quelques fois

Pron-inter Adv : *mani nniḍn* « où autre » *:* ailleurs.

On aura remarqué que les structures syntaxiques des locutions adverbiales sont hétérogènes et que leur contenu catégoriel regroupe presque toutes les parties de discours. La grande majorité de ces structures trouve son origine dans le figement de syntagmes prépositionnels. On y constate la présence de la plupart des prépositions : *s* « avec », *ḏi/ḏg* « dans, en » *zi/zg* « de », *ɣar* « vers, à », *x* « sur », *bra* « sans », etc. Les syntagmes à base de *s* « avec » sont de loin les plus productifs. Sémantiquement, ils expriment la manière ou spécifient des relations temporelles.

2. Aspect du figement dans les locutions adverbiales

A l'instar d'autres catégories de figement, les locutions adverbiales présentent plusieurs restrictions syntaxiques ; à ce titre, leur fonctionnement n'obéit pas souvent aux règles autorisées par les associations dites libres. Une locution comme (1) *s waššarn ḏ ṯɣmas* « avec ongles et dents » : (d'arrache pied) constitue un syntagme entièrement figé : elle ne se prête à aucune transformation syntaxique, ses composants ne peuvent faire l'objet de substitution et son sens est non compositionnel. Cependant, les séquences adverbiales ne sont pas toutes figées. Nombreuses sont celles qui tolèrent plusieurs types de transformations comme nous allons le voir à travers les exemples qui suivent.

- Changement de préposition

La préposition peut faire l'objet de substitutions, comme dans l'exemple suivant :

2) *ɣar (ḏg, akḏ) umzwar* : au début

- Effacement de préposition

Dans certaines constructions, l'effacement de la préposition n'entraîne aucune modification sémantique :

3) *(s) šway šway :* lentement, doucement
4) *(s) uɣir* : de force, à contre coeur
5) *zi ssa (ɣar) aɣirin/uɣirin* : dorénavant.

- Variation des pronoms coréférents

La classe des pronoms coréférents tels que les pronoms possessifs affixes est susceptible de connaître toutes les variations possibles :

6) *s yiri inu (nnš, nns, nnɣ, nsn, etc.) ḏ azirar*

Avec cou mon (ton, son, notre, leur, etc.) c'est long
Avec mon (ton, son, notre, leur, etc.) cou long
Avec fierté, sans appréhender aucun reproche.

- Flexibilité syntagmatique

La structure de la locution adverbiale peut être ouverte à différentes expansions. Cette flexibilité syntagmatique permet de varier l'expression d'un même signifié par le jeu du recyclage syntaxique, lequel aboutit à plusieurs formes structurées selon des nuances sémantiques différentes. Prenons ces exemples correspondant aux variantes françaises de cœur, de bon cœur, de tout cœur :

7) *s wur* « avec cœur »
8) *s wur inu* « avec mon cœur »
9) *s wur inu iṣṣfa* « avec mon cœur pur »
10) *s wur ḏ yxsan* « avec cœur et os ».

En (8), la détermination de *ur* « cœur » par le pronom possessif permet à l'énonciateur de s'impliquer dans son énoncé, ce qui semble renforcer davantage le contenu notionnel de la locution. En (9), la modification de *ur* « cœur » par le syntagme verbal à valeur adjectivale *iṣṣfa* « pur » permet au locuteur d'assurer son interlocuteur de la sincérité de ses propos. Enfin en (10), le signifié de la locution est exprimé dans son plus haut degré grâce à l'association du cœur, symbole d'énergie et d'amour, et des os symbole de solidité et de force.

- Reformulation paraphrastique

A l'instar des énoncés libres, les locutions adverbiales offrent la possibilité de substitution paradigmatique. Lorsque c'est le cas, il en résulte plusieurs reformulations paraphrastiques attestées par l'usage. En voici quelques exemples véhiculant le sens « dorénavant, désormais » :

11) *zi ssa ɣar zzaṯ* « de là vers l'avant »
12) *zi ssa ɣar uɣirin* « de là vers loin »
13) *zi zza ḏ usawn* « de là et la montée (nom masculin) »
14) *zi ssa ḏ ṯsawnt* « de là et la montée (nom féminin ».

Il arrive même que la substitution mette en jeu des noms antonymes sans que cela porte préjudice au sens de la locution :

14) *zi ssa ḏ ṯsawnt* « de là et la montée »
15) *zi ssa ḏ ṯysarṯ* « de là et la descente ».

- Troncation

Les locutions adverbiales peuvent, comme bien d'autres séquences figées, faire l'objet de troncation :

16) *ɣar ṯinzar n ṯwarṯ* « vers le nez de la porte » : tout près.

se réduit à *ɣar ṯwarṯ* « vers la porte ». Faisons remarquer que la troncation, dans cette locution, affecte le premier nom du syntagme nominal et non son complément porteur du sens global de la locution.

Il ressort de ces transformations que les locutions adverbiales sont partiellement figées : elles mettent en jeu des constituants qui admettent d'être à la fois variables et invariables. En effet, le continuum qui les caractérise est le résultat de leur fonctionnement qui relève de la syntaxe du syntagme. En cela, elles sont favorables à l'ouverture des paradigmes, à la variation de certains pronoms coréférents, à la troncation, etc.

3. Portée des locutions adverbiales

Sur le plan syntaxique, l'adverbe peut porter aussi bien sur un constituant de phrase que sur la phrase entière. Dans le premier cas, sa relation avec le support auquel il est incident ne s'établit pas souvent de façon arbitraire. En effet, cette relation dépend étroitement des traits sémantiques qui le définissent en tant que déterminant. Lorsqu'il s'agit de formes locutionnelles, lieu privilégié des tropes, la sélection des référents syntaxiques, en particulier les verbes, repose sur une cohérence sémantique remarquable ; cette cohérence implique tout un jeu d'affinités de sens et de subtilités du langage. Nous essaierons, dans les lignes qui suivent, de faire la lumière sur cet aspect sémantique à travers la portée des locutions sur le verbe. De même, nous aborderons leur portée sur la totalité de la phrase afin de montrer les différentes valeurs qu'elles peuvent avoir dans le discours.

3. 1. Portée sur le verbe

- Attraction maximale entre la locution et la base verbale

Peu fréquentes, ces séquences entretiennent une solidarité maximale avec la base verbale à laquelle elles se rapportent et, ce faisant, la restriction qui pèse sur leur aire combinatoire n'autorise qu'un nombre très réduit de verbes unis par un lien sémantique précis :

17) *ixḍa ṯ x ubunt* « litt. il l'a raté sur un point » *:* il l'a raté de justesse, de très peu

18) *injm x ubunt* « litt. il a échappé sur un point » : il a échappé de justesse à un danger.

On voit ainsi que la locution *x ubunt* « sur un point : de très peu » est incidente à deux verbes différents : *xḍa* « rater » et *njm* « échapper ». Ici, l'affinité sémantique entre les verbes d'une part et les verbes et la locution qui les complète d'autre part

ne peut passer inaperçue. Les verbes partagent le trait sémantique commun / ne pas être atteint /, et ce même trait est repris implicitement dans la définition du noyau sémantique de la locution : *bunt* « point » : objet visible aux contours imperceptibles. Il est donc clair que le choix des bases verbales n'est pas arbitraire, il est déterminé essentiellement par le sémantisme de la locution.

Par ailleurs, la locution adverbiale peut n'être incidente qu'à un seul verbe avec lequel elle entretient un lien unidirectionnel :

> 19) *inna ṯ s yirs nns ḏ azirar* « il l'a dit avec sa langue longue » : il l'a dit sans appréhender aucun reproche, avec fierté.

Dans cet exemple, l'emploi de la locution adverbiale est très contraint puisqu'il n'est pas compatible avec d'autres bases verbales. Habituellement, la locution dont il s'agit ici ne porte que sur le verbe *ini* « dire ». A l'origine de cette restriction de cooccurrence réside bien entendu le cadre sémantique de la parole, lequel, étant orienté vers l'émission, impose une appropriation sémantique entre ce verbe (exprimant l'acte de parler) et le noyau du sens idiomatique qu'est l'organe de la parole *irs* « langue ».

Notons aussi que si l'on se place dans une perspective sémantique, on peut distinguer au sein des locutions verbales figées des unités à valeur adverbiale portant sur le verbe de façon métaphorique. C'est le cas de l'exemple suivant caractérisé par une structure syntaxique inflexible et un sens difficilement prévisible :

> 20) *iṣṣarwaṯ baṛṛa i wnḍrar* « il bat (égrène le blé) en dehors de l'aire de battage » : il agit maladroitement, il est hors sujet.

Contrairement à (19), le verbe en (20) est associé métaphoriquement à la locution qui le complète, et au résultat de cette association s'établit une forte attraction entre eux. Syntaxiquement, ce verbe est soumis à de fortes contraintes sélectives au point d'être le seul à pouvoir servir de support à la locution qui lui est incidente. Dans ce cas, il constitue son composant associé. Parallèlement à cette contrainte de cooccurrence, on ne peut que constater l'affinité sémantique qu'ils partagent : *ṣarwṯ* « battre (égrener) $\leftrightarrow$ *baṛṛa i wnḍrar* « en dehors de l'aire de battage ».

Les exemples présentés jusqu'ici montrent clairement comment la cooccurrence verbe locution adverbiale est déterminée essentiellement par une congruence sémantique. Sur le plan de la production, il suffit d'évoquer une locution pour que surgisse inévitablement le verbe qui lui est associé.

- Attraction limitée entre la locution et la base verbale

Contrairement aux exemples étudiés plus haut, il est des cas où la locution adverbiale est susceptible d'actualiser plusieurs prédicats. Or, malgré cette liberté combinatoire, son emploi reste tributaire des contraintes de sélection. Comme il nous a été donné de le souligner plus haut, ces contraintes sont essentiellement d'ordre sémantique. Dans cette optique, la particularité des séquences adverbiales à contexte limité est d'être liées à des domaines moins spécifiques. C'est justement pour cette raison que leur étendue combinatoire est étroitement dépendante de leur contenu sémantique. Observons cet exemple :

21) *inddh s mqqn ṭuṭṭuš* : il conduit les yeux fermés, sans vérification

L'emploi de cette locution appelle des verbes d'action comme *gg* « faire », *ɛḏr* « réparer», *farn* « trier », etc. Sont exclus de son aire combinatoire les verbes duratifs *(ssn* « savoir », *fkkar* « penser », etc.) ou déclaratifs (*ini* « dire », *ɛawḏ* « raconter », etc.). Il s'agit donc d'une locution dont l'application se limite aux supports syntaxiques appropriés à sa structure sémantique. Autrement dit, c'est elle qui détermine la nature de ses incidences.

Toutefois, il importe de souligner que les verbes indiquant un procès ne sont pas tous susceptibles d'être incidents à cette locution. En voici un exemple :

22) **itbllg s mqqn ṭuṭṭuš* : il vagabonde les yeux fermés, sans vérification

Le verbe *bllg* « vagabonder », bien qu'il indique la manière de réaliser un procès, ne saurait servir de support syntaxique à la locution *s mqqn ṭuṭṭuš* : les yeux fermés. La raison en est qu'il n'est pas compatible avec son sémantisme. Ainsi en est-il des verbes *šwi* « pincer », *barkikkḍ* « se rouler par terre », *ffẓẓ* « mâcher », *zǧɛ* « verser », etc. En effet, si l'on regarde de près le contenu sémantique de la locution, on se rendra compte qu'elle met en relief le procès qu'il modifie. Ainsi, l'idée de l'aptitude à agir avec finesse et subtilité qu'elle sous-tend prend une valeur hyperbolique. Dans cette perspective, il va de soi qu'elle ne saurait porter sur des verbes qui entrent en contradiction avec son sémantisme puisque ces derniers n'impliquent pas une habileté manuelle.

3.2. Portée sur la phrase

Outre son rôle de modificateur du verbe, la locution adverbiale peut être un complément de phrase, et de ce fait porte sur celle-ci et non sur un prédicat verbal dont elle précise le sens. En effet, cette incidence à caractère extra-prédicatif est la propriété des unités dont le contenu ne relève pas d'un domaine sémantique spécifique. De là, leur autonomie vis-à-vis du contenu propositionnel des phrases auxquelles elles se rattachent. A la différence des unités portant sur le verbe, celles-ci ont pour rôle de situer un procès dans un cadre général, d'exprimer une idée émise par l'énonciateur à propos de son énoncé, d'organiser le discours, etc.

- Locutions à valeur locative ou temporelle

Le rôle de ces locutions étant de situer le procès dans la durée par rapport au moment de l'énonciation ou de le localiser par rapport à ce qui l'entoure :

23) *ṯuyur iḍnnaḍ εaḏ* : Elle est partie dernièrement, récemment
24) *zi rbda, ṯimɣarin nnɣ tggnt funara* : De tout temps, nos femmes portent le foulard
25) *ixddm mani nniḍn* : Il travaille ailleurs
26) *mani ma ṯruḥ aḏ t ḍfarɣ* : Partout où elle ira, je la suivrai.

A travers l'ensemble de ces exemples, on comprend qu'il s'agit de préciser le cadre spatio-temporel dans lequel le procès a lieu, et non de modifier ce qui est exprimé par le verbe. Autrement dit, les unités adverbiales apportent des informations d'ordre circonstanciel. C'est d'ailleurs ce qui explique la possibilité de certaines transformations syntaxiques comme l'effacement et le déplacement :

27) *zi rbda, ṯimɣarin nnɣ tggnt funara :* De tout temps, nos femmes portent le foulard
28) *ṯimɣarin nnɣ, zi rbda tggnt funara :* Nos femmes, de tout temps, portent le foulard
29) *ṯimɣarin nnɣ tggnt funara zi rbda* : Nos femmes portent le foulard de tout temps.

- Locutions à valeur énonciative

Un autre aspect des locutions adverbiales concerne l'évaluation du contenu propositionnel de l'énoncé. Elles peuvent :

- traduire le degré de la réalité que l'énonciateur assigne à son énoncé

30) *bra šš̈k, aḏ iwwṯ wnẓar djirṯ a* : Sans doute, il pleuvra cette nuit
31) *nišan nišan, ura ḏ ijj zzaysn ma ɣars rḥqq* : Franchement, aucun d'entre eux n'a raison.

- exprimer la manière dont l'énonciateur juge son énoncé :

32) *s arbbi εaḏ, ṯffɣ qbr ma aḏ d ṯawḍ rallas* : Heureusement, elle est sortie avant l'arrivée de sa belle-mère.

- Locutions participant à l'organisation du discours

Lorsqu'il s'agit de l'organisation du discours, les locutions adverbiales peuvent jouer plusieurs rôles :

- structuration d'un raisonnement chronologique :

> 33) *ɣar umzwar, iqber maṛṛa ššuṛuṭ i kiḏs ggin ayṯmas ; ɣar unggar, iḏwr ḏg wawar nns :* Au début, il a accepté toutes les conditions exigées par ses frères ; enfin, il n'a pas tenu ses promesses.

- organisation d'une argumentation :

> 34) *ḏ nttaṯ i iḵsin maṛṛa ššɣr amqqran n ṯaddarṯ. waxxa amnni, ɛmmars ma ṯuḥr :* A la maison, c'est elle qui accomplit toujours la besogne la plus lourde. Malgré cela elle n'est jamais fatiguée.

- précision d'une relation logique :

> 38) *zg ij n jjihtt, itban iqqar ṯiḏtt ; zg ij n jjihtt nniḍn marra min itɛawaḏ ḏays ššekk :* D'un côté, il paraît qu'il dit la vérité ; de l'autre côté, tous ses propos se prêtent au soupçon.

Conclusion

Les trois axes abordés dans le cadre de cette étude montrent à l'évidence que la notion de locution adverbiale recouvre des unités extrêmement hétérogènes. Les différentes caractéristiques mises en évidence révèlent la difficulté de cerner la nature constitutive de ces unités et la diversité des fonctions qu'elles pourraient s'attribuer dans l'ensemble des énoncés où elles apparaissent. De fait, on est face à des unités de langue dont le fonctionnement ne saurait être saisi en dehors des valeurs sémantiques qu'elles contiennent en puissance.

Bibliographie

Bentolila, F. (1981), *Grammaire fonctionnelle d'un parler berbère, Aït Seghrouchen d'Oum Jeniba* (Maroc), SELAF.

Boukhris, F. et al. (2008), *La nouvelle grammaire de l'amazighe*, Publications de l'Institut Royal de la Culture Amazighe, Centre de l'Aménagement linguistique, Série : Manuel – No 2, Imprimerie El Maàrif Al Jadida, Rabat.

Chaker, S. (1995), *Linguistique berbère, étude de syntaxe et de diachronie*, Paris-Louvain, Peeters.

Claude, G. (1996), *Les adverbes du français : le cas des adverbes en –ment*, Paris, Ophrys.

Gross, G. (1996), *Les expressions figées en français*. Paris. Ophrys.

Mejri, S. (1997), *Le figement lexical : descriptions linguistiques et structuration sémantique*, Publications de la Faculté des Lettres de la Manouba, Série linguistique, Vol. X, Université des Lettres, des Arts et des Sciences Humaines, Tunis 1.

Quitout, M. (1997), *Grammaire berbère : rifain, tamazight, chleuh, kabyle*, Paris, L'Harmattan.

Renisio, A. (1932), *Etude sur les dialectes des Beni Iznassen, du Rif, et des Senhaja de Sraïr. Grammaire, textes et lexique*. Paris, E. Leroux.

Sadiqi, F. (1997), *Grammaire du berbère*, Paris, l'Harmattan.

L'expression de l'indéfini en tachelhit. Procédés syntaxiques et enjeux énonciatifs

Abdallah EL MOUNTASSIR
(Université d'Agadir)

Introduction

Dans les ouvrages de grammaire, on regroupe souvent dans la classe des indéfinis un certain nombre de termes grammaticaux (déterminants, pronoms, etc.) qui ont les caractéristiques suivantes :
- ils expriment un sens général et indéterminé ;
- ils s'opposent à d'autres termes grammaticaux appelés définis : *un* livre # *le* livre, *certain* livre # *ce* livre.

Il n'est pas toujours facile d'identifier le concept de la définitude, en particulier dans les langues qui ne possèdent pas d'équivalents aux articles : en français il est généralement aisé d'opposer un monème défini *le* (livre) au monème indéfini *un* (livre), mais, pour beaucoup de langues, cette opposition grammaticale s'explique par d'autres indices (morphologiques, contextuels) particuliers (v. Aufray, Fontinelle, 1994)

Nous avons en tachelhit un certain nombre de monèmes grammaticaux qui fonctionnent, selon certains contextes, comme des marqueurs de l'indéfini : *kra*, *yan*, *yat*, *kra n-yan*, *kra iga-tt*, *kra n-mani*…. « quelqu'un, quelque chose, certain, quiconque, un tel, une telle, chaque, quelque part, …. », *mnnaw, yan mnnaw, yan mnnawt, yan snat,* … « plusieurs, quelques-uns, quelques unes, … ». Mais plusieurs de ces marqueurs de l'indéfini présentent une parenté de forme avec d'autres monèmes grammaticaux comme les interrogatifs, les déictiques, les locatifs et les quantificateurs. Par ailleurs, nous relevons en tachelhit des tournures syntaxiques et des procédés énonciatifs qui expriment l'indéfini.

Cet article a pour but de reprendre la discussion portant sur l'indéfini en tachelhit en posant les questions suivantes :

- comment s'effectue l'opération de l'indéfini ?
- comment expliquer cette parenté de formes qu'il y a entre certains marqueurs de l'indéfini et les interrogatifs, les déictiques, les locatifs et les quantificateurs ?
- quel type d'indéfini certaines tournures syntaxiques véhiculent-elles et quelles en sont les caractéristiques ?

Nous avons choisi d'étudier ici les deux marqueurs de l'indéfini les plus répandus, *kra* « quelque, quelque chose, certain, … » et *yan* / *yat* « un, une, quelqu'un ». Adoptant une approche sémantico-référentielle, nous examinons le fonctionnement de ces marqueurs dans le discours, leur comportement syntaxique, leur valeur et leur mode de référence.

Kra « **quelque, quelque chose, quelqu'un, des**, **un tel ; une telle** »

Kra est le marqueur de l'indéfini le plus répandu en tachelhit. Ce marqueur n'est pas porteur d'un sens en soi, et quand il est employé dans un énoncé, il exprime dans la plupart des cas une indétermination référentielle. En tachelhit, *kra* s'emploie dans plusieurs structures syntaxiques. Nous examinons ici les structures les plus fréquentes :

- verbe + *kra*

1. *ẓriɣ kra* « j'ai vu quelqu'un / quelque chose »
2. *ar ictta kra* « il mange quelque chose »
3. *is trit kra ?* « veux-tu quelque chose ? »

Dans ces énoncés, le marqueur *kra* est placé après le verbe dont il est l'expansion. Sa fonction est un pronom indéfini qui renvoie à des référents indéterminés génériques humains ou non humains selon le contexte situationnel.

- *kra* + *n* + nom (sing.)

4. *kra n-urgaz* « un certain homme, un homme quelconque, quiconque »
5. *kra n-tɣawsa* « une certaine chose, une chose quelconque »

Dans ce contexte, le marqueur *kra* est toujours suivi de la préposition ***n***-. On ne peut jamais avoir la structure *kra* + nom : * kra argaz. Dans ces énoncés où le nom est employé au singulier, *kra* exprime une singularité indéterminée à valeur aléatoire. Ce type d'indétermination identifie le référent d'une classe pris au hasard : une chose quelconque = n'importe laquelle, n'importe quoi.

- *kra* + *n* + nom (pl.)

6. *kra n-irgazen* « certains hommes, quelques hommes, des hommes quelconques »
7. *kra n-tɣawsiwin* « certaines choses, quelques choses, des choses quelconques »

Ces énoncés s'emploient comme le pluriel des énoncés 4 et 5. Mais ce qui marque réellement la différence entre les deux types de phrases, c'est cette ambiguïté et

cette imprécision associées à l'emploi du pluriel dans les phrases 6 « hommes » et 7 « choses ». Cette imprécision porte à la fois sur l'identité et sur la quantité : quand on dit *kra n-irgazen*, on ne précise ni lesquels (de quels hommes il est question), ni le nombre (de combien ils sont). Il s'agit donc ici d'une indétermination à la fois référentielle et quantitative (à propos de l'indétermination quantitative, v. plus loin). Par contre, dans les énoncés 4 et 5, il est uniquement question d'une indétermination référentielle.

Dans la même structure ***kra* + *n* + nom**, nous pouvons avoir les marqueurs indéfinis qui indiquent le temps et l'espace :

8. *kra n-wass* « un jour, un de ces jours »
9. *kra n-tmazirt* « un certain pays »,
kra n-udɣar « un certain endroit, un endroit quelconque »

Dans ces deux énoncés, l'indétermination est au maximum dans la mesure où la forme *kra n-* exprime dans ce contexte (temps et espace) un sens aléatoire : *n'importe quel jour*, *n'importe quel endroit*.

Dans ce même contexte, nous pouvons avoir des marqueurs locatifs et temporels indéfinis :

kra + *n* + marqueur spatial : *kra n-mani* « quelque part » : *idda s kra n-mani* « il est parti quelque part » (marqueur locatif indéfini)

kra + *n* + marqueur temporel : *kra n-twaltt*, *kra n-ḍḍur*, *kra n-twal* « un certain moment, un moment quelconque, quelques fois » (marqueur temporel indéfini)

Il faut préciser ici que l'élément *mani* peut être interprété, selon le contexte, soit comme marqueur indéfini « endroit, place quelconque », soit comme morphème interrogatif « où ?» : *mani s-idda* ? « il est parti où ? » Nous retrouvons également le marqueur *mani* dans le contexte de la négation : *ur idda s-mani* « il est parti nulle part » (litt. il n'est pas parti quelque part). Ici *mani* prend le sens de « nulle part » : *ur* + *mani* = nulle part. L'indéfini *mani* est souvent placé ici à la fin de l'énoncé. Dans le même contexte de négation, l'élément *mani* peut être placé en début de phrase, mais avec une différence quant au sens : *mani-s ur idda*, litt. « quelque part / l'endroit où il n'est pas parti » = « il n'y a pas un endroit où il n'est pas parti » = « il a été partout »[1].

1 Nous retrouvons souvent ce type d'emploi de *mani* dans la littérature orale, particulièrement dans la poésie des *rrwyas*, chanteurs itinérants : *mani-d ur ikka uḍar-inu*, litt. « quelque part / l'endroit où mon pied n'a pas été » = « il n'y a pas d'endroit où je n'ai pas mis mes pieds » = « j'ai été partout ; j'ai voyagé partout »

***yan, yat* « un, une, quelqu'un, quelqu'une, quiconque, … »**

D'une manière générale, *yan* « un » (masc. sing.) et *yat* « une » (fém. sing.) expriment une unicité (personne / objet) indéterminée appartenant à un ensemble :

10. *yan urgaz* « un homme, un certain homme »
11. *yat tmɣart* « une femme, une certaine femme »
12. *yat tɣawsa* « une chose, une certaine chose »

Selon le contexte, *yan* et *yat* peuvent fonctionner à la fois comme des marqueurs indéfinis (*yat tmɣart* « une femme » = identité, de quelle femme est-il question ?) et comme des quantificateurs unitaires (numéraux = une seule femme). Pour avoir le sens de la quantification des marqueurs *yan* et *yat*, on recourt à la focalisation :

13. *ẓriɣ yat tmɣart ɣ-uḍwwar* « j'ai vu une femme au village »
14. *yat tmɣart ad ẓriɣ ɣ-uḍwwar* « c'est une femme que j'ai vue au village = j'ai vu une seule femme au village »

Dans l'énoncé (13), *yat* exprime à la fois l'indétermination référentielle et la quantification unitaire. Dans l'énoncé (14), *yat* fonctionne comme un quantifieur (numéral). Il est important de préciser que le locuteur de l'énoncé (14) insiste sur la quantité (une), même si l'identité de la femme *tamɣart* reste inconnue.

***yan, yat* « quelqu'un, quelqu'une »**

15. *ẓriɣ* ***yan*** *ilsa aqccab umlil* « j'ai vu quelqu'un habillé en blanc »
16. *ẓriɣ* ***yat*** *tlsa aqccab umlil* « j'ai vu quelqu'une habillée en blanc »

Les formes *yan* et *yat* sont employées dans ces énoncés comme expansion du verbe *ẓr* « voir », et fonctionnent comme des pronoms indéfinis. Dans ce contexte, et contrairement à la forme *kra* qui peut désigner des référents humains et non humains (v. la ph. 1), *yan* (masc. sing.) et *yat* (masc. fém.) renvoient toujours à des sujets humains.

yan « **quelqu'un, quiconque, n'importe qui** »

17. ***yan*** *tmmaggart, tseqsat-t ɣ-uɣaras* « qui / quiconque tu rencontres, tu lui demanderas le chemin »
18. *yuf* ***yan****-ak imlan* ***yan****-ak ifkan* « celui qui t'apprend, vaut mieux que celui qui te donne » (proverbe)

Dans ces énoncés, le marqueur indéfini *yan* renvoie à un référent humain non identifié, masculin ou féminin. Nous avons dans ces énoncés une opération d'indétermination à valeur aléatoire (n'importe qui, n'importe quelle personne, qui que ce soit ….). Dans ce contexte, nous ne pouvons jamais avoir la forme du féminin singulier *yat*, seule la forme *yan* (masc. sing.) est employée. Dans l'énoncé

(18), *yan* est suivi d'une forme du participe (*imlan*, *ifkan*), il s'agit d'un type d'emploi que nous rencontrons dans les énoncés proverbiaux en amazigh.

yan « **personne, aucun, aucune** » (négation)

19. *ur ẓriɣ yan* « je n'ai vu personne »

La forme *yan* désigne toujours dans le contexte de la négation un référent humain non identifié (dans le cas d'un référent objet, on aura l'emploi de la forme du féminin *yat* : *ur ẓriɣ yat* « je n'ai rien vu »). A partir de cet énoncé, nous pouvons avoir une construction de focalisation :

20. *yan (ka) ur-t ẓriɣ* « je n'ai pas vu une seule personne ; je n'ai vu personne » (mot à mot : personne (seulement) – nég. – le – j'ai vu)

Dans cette construction de focalisation, la forme *yan* est toujours placée en début de phrase. Ce qui caractérise aussi cette construction, c'est l'emploi du pronom personnel direct, 3ème personne masculin singulier ***t***, qui vient juste après le morphème négatif *ur*. Dans ce contexte, ce pronom ***t*** « le » reste indéfini puisqu'il renvoie à *yan* qui est déjà indéfini. L'interaction de la négation avec la focalisation apporte une nuance sémantique dans cet énoncé : en plus de sa valeur d'indétermination référentielle, la forme *yan* exprime également ici une quantification nulle. Le locuteur de cet énoncé insiste beaucoup plus sur la quantité nulle que sur l'identité de la personne.

***yan, yat* dans le contexte du temps**

Les marqueurs de l'indéfini *yan* et *yat* peuvent être associés à des termes exprimant le temps (*ḍḍur*, *tawaltt* « fois », *ass* « jour », …) pour exprimer une indétermination temporelle (moment indéterminé) :

*yan ḍḍur***,** *yat twaltt* « une fois »
yan wass **«** un jour **»**
yan uzemz « une époque »
ikka-tt-inn yan ḍḍur « il était une fois[2] »

Pour les énoncés *yan ḍḍur, yat twaltt* « une fois », le sens de l'indétermination temporelle dépend du contexte. Les mêmes énoncés peuvent signifier le nombre de fois dans un contexte de quantification. A une question comme *mnnaw twal ad tftit s-tmazirt* ? « combien de fois es-tu parti au pays ? », on pourrait répondre *yat twaltt*

2 Nous retrouvons cette expression dans les formules courantes d'ouverture des contes en tachelhit. Parmi les caractéristiques singulières des contes, c'est qu'ils se situent dans un espace et un temps indéterminés. Dans un conte amazigh, il est inconcevable d'avoir un lieu et un temps connus. Le conte se passe toujours dans un ailleurs inconnu où le temps est complètement supprimé. Il s'agit d'un espace atemporel. Au moment de l'audition, les auditeurs d'un conte vivent dans une sorte de parenthèse spatiale et temporelle. (v. El Mountassir, 2000)

« une fois ». L'emploi du morphème interrogatif *mnnaw* « combien » implique une réponse qui exprime un nombre. Dans ce contexte, la forme *yan* ou *yat* perd son sens d'indétermination temporelle, et joue le rôle d'un numéral (quantité).

La focalisation est un autre contexte où *yan ḍḍur / yat twaltt* exprime le sens de quantification:

21. *yan ḍḍur / yat twaltt ad ftiɣ s-tmazirt* « c'est une (seule) fois que je suis allé au pays »

Parmi les marqueurs qui servent à exprimer l'indétermination temporelle en tachelhit figure le terme *imikk* qui signifie dans ce contexte « peu de temps, quelques instants ». Ce terme peut être associé à la forme *yan*[3]

22. *yan imikk rad ftuɣ* « je partirai dans quelques instants » (= dans un temps non précisé)

Il faut souligner ici que *yan imikk* peut être également employé en fin de phrase sans modification de sens : *rad ftuɣ yan imikk*

Quantification indéterminée

D'une manière générale, les linguistes distinguent cinq types de quantification. Une quantification peut être :

- déterminée (précise) : sɣiɣ mraw …. « j'ai acheté dix … »
- indéterminée (imprécise) : sɣiɣ *mnnaw* .. …. « j'ai acheté plusieurs …. »
- approximative (relative) : sɣiɣ *yan mnnaw* « j'en ai acheté quelques-uns »
- totalisante : sɣiɣ-*tn akkᵊ* « je les ai tous acheté »
- nulle : *ur sɣiɣ yat* « je n'ai rien acheté »

Pour exprimer la quantification, le tachelhit dispose de deux procédés différents : la mise en pluriel et l'emploi des monèmes quantificateurs. Ces derniers sont des formes linguistiques qui servent à exprimer la quantité. Nous nous intéressons ici à la forme *kra* (souvent employée comme forme composée) dans les contextes où elle exprime les trois modes de quantification suivants : indéterminé, approximatif et totalisant. Dans ce contexte, la quantification est indéfinie dans la mesure où elle n'exprime pas une quantité précise.

***kra* + *n* + nom (pl.)**

Le nom qui s'emploie dans ce contexte avec *kra* + *n* dénote toujours une pluralité. Cette pluralité peut être exprimée par des noms comptables (dénombrables) ou non comptables (massifs) :

23. *kra n-iferxan* « quelques enfants » (comptable)

3 Le terme *imikk* est plus fréquent dans le contexte de la quantification ; sur ce point, v. plus loin.

24. *kra n-umlal* « une certaine quantité de sable = du sable » (non comptable)

Dans les deux énoncés, nous avons une quantité imprécise d'enfants et de sable. Cette imprécision de quantité est exprimée par le marqueur indéfini *kra n-*. Dans ce même contexte, nous avons en tachelhit un autre marqueur indéfini du pluriel *mnnaw* « plusieurs » qui peut se substituer à *kra n-* dans l'énoncé (23) :

25. *mnnaw iferxan* « plusieurs enfants »

Mais cette substitution est impossible dans l'énoncé (24) :

26. * *mnnaw umlal* « * plusieurs sable »

Ceci veut dire que *mnnaw*, qui fonctionne ici comme un quantificateur, s'applique uniquement aux noms renvoyant à des entités comptables. Par ailleurs, le marqueur *kra n-* peut être associé au quantificateur *imikk* « peu (de) » :

27. *imikk n-umlal* « peu de sable » → 28. *kra n-imikk n-umlal* « une (toute) petite quantité de sable »

La forme composée *kra n-imikk* s'applique généralement aux noms non comptables, alors qu'avec les noms qui renvoient à des entités dénombrables, il est souvent difficile d'avoir en tachelhit un énoncé comme *kra n-imikk n-iferxan* (??)

L'emploi des quantificateurs indéfinis *kra n-*, *mnnaw*, *imikk*, *kra n-imikk* est donc étroitement lié à la catégorie sémantique des noms qu'ils quantifient : comptables ou non comptables. Par ailleurs, les formes *imikk* et *kra n-imikk* expriment une imprécision à l'échelle de la petite quantité. Dans ce sens, la forme *kra n-imikk* dénote la valeur d'une indétermination approximative : « toute petite quantité ».

Kra + verbe *eg* « être » (pl.)

La forme *kra + eg* (litt. quel / quelque être) fait référence à la totalité des êtres ou des objets :

28. *mmaggaɣ iferxan kra gan* « j'ai rencontré tous les enfants » (litt. j'ai rencontré les enfants quelque sont »

29. *rad nmmuddu s kra nga* « nous partirons tous en voyage »

Dans ce contexte, le verbe *eg* « être » est toujours à la forme du pluriel (personnes du pluriel). La forme *kra + eg* insiste sur le caractère aléatoire de la quantité exprimée : *kra gan* = tous, quels qu'ils soient, quel que soit le nombre. L'emploi de *kra + eg* s'emploie uniquement dans le contexte de quantité dénombrable. Nous ne pouvons pas avoir une phrase comme **swiɣ aman kra gan* pour dire « j'ai bu toute

l'eau ». On utilisera plutôt ici un autre terme *akk°*, ou le terme emprunté à l'arabe *kullu* : *swiɣ akk° aman* / *kullu aman*

L'indéfini comme enjeu de choix énonciatifs

Nous relevons en tachelhit quelques tournures syntaxiques qui expriment l'indéfini. Ces tournures et ces constructions font partie des procédés énonciatifs qui permettent au locuteur la mise en place de quelques stratégies du discours. En effet, le recours à l'indéfini par le locuteur, dans certains contextes, permet à ce dernier de faire partager à son interlocuteur son regard sur la réalité. En d'autres termes, l'indéfini permet au locuteur d'adopter différentes stratégies indiquant le degré d'adhésion à son énoncé.

Donc, l'indéfini est aussi un enjeu énonciatif dans la mesure où il permet de traduire l'attitude énonciative du locuteur vis-à-vis de son discours.

a- *nnan / bdern is immudda Idder* « on a dit que Idder est en voyage » (litt. Ils ont dit que …)
b- *ar ttinin / ar addran is immudda Idder* « on raconte que Idder est en voyage »
c- *ibder kra / inna kra is immudda Idder* « quelqu'un a dit que Idder est en voyage »
d- *ar yaddra / ar ittini kra is immuda Idder* « quelqu'un dit / raconte que Idder est en voyage »
e- *illa mad innan / ibdern immudda Idder* « il y en a qui ont dit que Idder est en voyage »
f- *illa mad ittinin / yaddran immudda Idder* « il y en a qui disent que Idder est en voyage »
g- *ittawnna / ittawbdar is immudda Idder* « il a été dit que Idder est en voyage »

a- verbes *ini, bder* 3ème per. masc. pl. accompli
b- verbes *ini, bder* 3ème per. masc. pl. inaccompli
c- verbes *ini, bder* 3ème per. masc.sing. acc. + *kra* → forme figée
d- verbes *ini, bder* 3ème per. masc. sing. inac. + *kra* → forme figée
e- forme figée *illa + mad* + forme participe *ini/bder* acc. sing.
f- forme figée *illa + mad* + forme participe *ini/bder* inac. sing.
g- forme passive *ini / bder*, 3ème per. masc.sing.

Le verbe *ini* (ou d'autres verbes de parole comme *bder* « raconter ») dans les ph. (a) et (b), *nnan* / *ar ttinin* / *bdern* / *ar addran* « on a dit / on raconte …. » qui peut être à la forme d'accompli ou d'inaccompli, s'emploie toujours dans ce contexte à la

troisième personne du pluriel masculin : *nnan* / *ar ttinin* « ils ont dit / ils disent ». Le référent de l'indice du sujet ***–n*** « ils » n'est jamais mentionné dans l'énoncé. Il s'agit, dans ce contexte, d'une personne indéterminée**,** indéfinie, qui peut renvoyer à un tiers collectif « collectivité, communauté, chacun, tout le monde, rumeur publique, les gens, … » ou tout simplement à un tiers unique dont l'identité reste anonyme pour l'énonciateur « une personne quelconque, un certain ». Il est important de préciser ici que l'indice du sujet *–n* renvoie toujours dans ce contexte à des sujets humains[4].

La source de l'information véhiculée par ce type d'énoncés reste donc inconnue et vague[5]. Nous avons le même principe dans les ph. (c) et (d) où le terme *kra* (l'indice du sujet *i-* du verbe *inna* renvoie à *kra*) « quelqu'un, quelconque, un certain » renvoie à un tiers dont l'identité n'est normalement pas connue du locuteur. La séquence *inna kra* reste dans ce contexte figée (3ème pers. masc.sing.).

Dans les phrases (e) et (f), la forme figée *illa mad* (litt. il y a ce que) est suivie de la forme participiale du verbe *ini* (ou *bder*) à l'accompli (*innan* / *ibdern*) ou à l'inaccompli (*ittinin* / *yaddran*). Nous avons ici avec la forme *illa* « il y a » une tournure impersonnelle : le référent de l'indice du sujet *i-* (3ème pers. masc. sing.) de *illa* n'est jamais mentionné dans l'énoncé et reste une personne inconnue et anonyme.

Dans la ph. (g) nous avons la forme « passive » du verbe *ini* (*bder*), 3ème personne du singulier *ittawnna* / *ittawbdar* « il a été dit ». Le locuteur recourt à ce type de construction, où l'agent de l'action « dire » n'est pas mentionné, lorsqu'il n'est pas sûr de la source de l'information qu'il présente ou lorsque, pour une raison quelconque il ne souhaite pas mentionner l'agent. Il s'agit souvent ici d'un contexte où l'information a été recueillie comme une rumeur. Cette tournure figée

4 Nous retrouvons souvent les formes *nnan* / *ar ttinin* « ils ont dit / ils disent / on dit » dans le contexte des proverbes. Il s'agit dans ce cas de formules d'énonciation proverbiale ; exemple : *ar ttinin, ar yakka rbbi ibawen i-walli ur iṭṭafen uxsan* « On dit, Dieu donne des fèves à celui qui n'a pas de dents » = on n'accorde pas toujours les faveurs à ceux qui les méritent. Dans ce contexte, même si le référent de l'indice du sujet n'est pas mentionné, il n'est pas tout à fait indéfini et inconnu pour le locuteur. Comme dans beaucoup de sociétés humaines, les proverbes proviennent de ce que l'on désigne par « sagesse populaire », c'est-à-dire le savoir commun. Le discours proverbial appartient donc à l'ensemble de la communauté et non pas à la personne qui le cite. Chacun, selon son répertoire, n'est que le porte-parole du patrimoine de sa communauté. L'indice du sujet *n-* « ils » de la forme *ar ttinin* renvoie donc à la communauté culturelle et au savoir des ancêtres. C'est dans ce sens que l'on peut dire que celui qui énonce un proverbe n'est jamais l'auteur, c'est un locuteur qui exprime l'adhésion générale de sa culture. Ces expressions *nnan* / *ar ttinin* permettent donc au locuteur de dire en quelque sorte « cette parole n'est pas à moi, elle provient de la collectivité et du savoir des ancêtres. ».

5 Cet emploi du verbe *ini* est attesté aussi à la forme interrogative : *mad nnan* ? *mad ttinin* ? « qu'est-ce qu'on raconte ? que dit-on ? »

(*ittawnna/ ittawbdar*) permet donc au locuteur d'afficher une réserve par rapport à son propos. Il ne lui affecte pas une valeur de vérité.

Toutes ces tournures figées avec les verbes *ini* et *bder* (*ar ttinin / ar addran, nnan / bdern, ittawnna / ittawbdar, inna kra / ibder kra, innan / ibdern, ittinin / yaddran* « on dit, on raconte, quelqu'un a dit, il a été dit, … ») utilisées dans ces énoncés expriment le sens d'indétermination et d'indéfini. Dans tous ces exemples, le locuteur ne fait que rapporter les faits dont les propos sont fondés sur les paroles d'un autrui inconnu et anonyme (personne quelconque, quelqu'un, un certain, les gens, rumeur, l'opinion publique, …). En choisissant de faire précéder les énoncés par ces tournures, le locuteur marque explicitement qu'il ne parle pas en son nom, et que par conséquent, il veut dire par là qu'il n'est pas impliqué dans les faits qu'il présente.

Ces tournures et ces constructions figées exprimant l'indéfini sont donc des marqueurs médiatifs [6] dans la mesure où elles indiquent d'une part comment l'information a été obtenue par le locuteur (sources indéterminées et inconnues), et, d'autre part, comment ces constructions traduisent une attitude particulière (non-engagement) du locuteur à l'égard des faits qu'il émet. En d'autres termes, le recours à l'indéfini permet dans ce contexte l'intervention de la subjectivité du locuteur dans son discours. Il faudrait rappeler ici que le locuteur est amené dans son discours à adopter plusieurs prises de position par rapport à son propos, par rapport à sa propre argumentation (engagement ou non-engagement du locuteur) et par rapport au sujet qui a émis le propos (source de l'information). Dans toutes les phrases précédentes, le locuteur a choisi de ne pas s'impliquer personnellement dans le propos qu'il émet. Dans ce sens, l'indéfini est un moyen d'exprimer le point de vue du locuteur.

Au niveau discursif, il est intéressant de noter que, pour toutes ces phrases, le locuteur n'a pas été témoin direct des faits rapportés. En d'autres termes, les informations présentées dans ces énoncés sont obtenues par le locuteur d'une manière indirecte. Si le locuteur était la source première de l'information qu'il présente, on aurait la phrase suivante *: immudda Idder* « Idder en voyage ». En faisant appel à ces expressions, le locuteur indique donc la provenance de son

6 En sémantique, le médiatif est défini comme le marquage linguistique qui apparaît dans un énoncé pour indiquer les sources du savoir ou la provenance de l'information transmise par le locuteur. Le médiatif est donc lié à la notion d'énonciation. Pour certains linguistes, le médiatif est associé à la notion de modalité. Plus précisément, le médiatif serait pour ces auteurs une opération de modalisation qui permet d'exprimer l'attitude épistémique du locuteur. En d'autres termes, le médiatif est considéré ici comme une opération linguistique destinée à marquer le degré d'adhésion du locuteur à l'égard du contenu des énoncés qu'il profère. D'une manière générale, on parle du médiatif lorsque le locuteur manifeste et affiche une certaine attitude par rapport à ce dont il parle au moment où il en a pris connaissance. (Lazard, 1985 ; El Mountassir, 2009).

information. Pour toutes ces phrases, le recours à ces expressions médiatives (formes de l'indéfini) traduit chez le locuteur le désir d'atténuer et de relativiser la portée de son propos.

Conclusion

Dans plusieurs grammaires amazighes qui adoptent une approche strictement morphologique, on a souvent limité le concept de l'indéfini / défini au domaine du nom et de quantificateurs. Or, une analyse plus approfondie des données linguistiques montre qu'il y a une hétérogénéité des marqueurs qui traduisent l'indéfini en berbère. L'indéfini n'est pas seulement une question de quantification (déterminants indéfinis : un, des, chaque, ….), c'est aussi un enjeu énonciatif dans la mesure où il permet de traduire l'attitude énonciative du locuteur vis-à-vis de son discours.
Il faudrait étudier le concept de l'indéfini en amazigh dans un cadre plus large. En ce sens, il serait intéressant d'examiner les moyens, les procédés linguistiques et d'autres formes qui expriment l'indéfini.

Références bibliographiques

Aufray, M. et Fontinelle, J. de La. (1994), « Entretien », recueilli par Laurent Danon-Boileau et Mary-Annick Morel, *in Faits de langues*, 4, Paris & Gap : Ophrys, p. 259-264.

Chaker, S. (1995), *Linguistique berbère. Etude de syntaxe et de diachronie*, Paris-Louvain : Peeters.

Culioli, A. (1990), *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*, Tome I, Paris : Ophrys.

Dendale, P. et Tasmowski, L. (éds.), (1994), « Les sources du savoir et leurs marques linguistiques », *in Langue française* (numéro thématique), 102, Paris : Larousse.

Descles, J.P. et Guentcheva, Z. (1993), « Le passif dans le système des voix du français », *in Langages*, 109, p. 73-102.

El Mountassir, A. (2000), « Langage et espace. Les particules -d / -nn en berbère (tachelhit) », *Etudes berbères et Chamito-sémitiques, Mélanges offerts à Karl-G. Prasse*, Salem Chaker (éds.), Paris-Louvain : Peeters, p.129-154.

El Mountassir, A. (2004), « A propos de la grammaticalisation des verbes en tachelhit. L'exemple du verbe *ili* "être quelque part, …" », *Nouvelles études berbères. Le verbe et autres articles*, Kamal Nïat-Zerrad, Rainer Vossen & Dymitr Ibriszimow (éds.), Kôln : Rûdiger Kôppe Verlag, p. 41-50.

El Mountassir, A. (2009), « Les sources du savoir et leurs marques linguistiques en berbère (Domaine tachelhit) », *Etudes berbère IV, Essais lexicologiques et*

lexicographiques et autres articles, Actes de 4. Bayreuth-Fankfurter Kolloquium zur Berberologie, Rainer Vossen, Dymitr Ibriszimow & Harry Stroomer (éds.), Berber Studies, Vol. 25, Kôln : Rûdiger Kôppe Verlag, p. 89-99.

Guentchéva, Z. (éds.), (1996), *L'énonciation médiatisée*, Louvain-Paris : Peeters.

Kleiber, G. (1995), « Sur les (in)définis en général et les *SN* (in)définis en particulier », *in Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, t.XC, 1, p. 21-51.

Kleiber, G. (2001), « Indéfinis : lecture existentielle et lecture partitive », *G. Kleiber, B. Laca & L. Tasmowski* (éds.), *Typologie des groupes nominaux*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, p. 47-97.

Kleiber, G. (2005), « Détermination, indéfinis et construction partitive », *in Scolia*, 20, p.209-239.

Lazard, G. (1985), « L'inférentiel ou passé distancié en persan », *in Studia iranica*, 14, p. 27-42.

Neveu, F. (2004), *Dictionnaire des sciences du langage***,** Paris : Armand Colin.

Nølke, H. (1993), *Le regard du locuteur*, Paris : Kimé.

On the existence of Tense in Tashlhiyt[*]

Hassan MAKHAD
(Cadi Ayyad University
Polydisciplinary Faculty, Safi)

Introduction

Tense is a hotly debated problem in Afro-Asiatic linguistics. It is infrequently recognized as an independent syntactic category. Most of the times, it is confused with aspect or confounded with modality. In this paper, I present a set of arguments supporting the existence of an independent tense category in ***T***ashlhiyt ***B***erber (***TB***). Fundamentally, I affirm that semantic interpretations of sentences uniformly reflect structural presence of temporal categories. This demonstrates that the overt/covert realizations of tense correspond to appropriate time distinctions in the process of language acquisition. Hence I claim that tense is part of the syntax of natural language. This recognition is interpreted in terms of categorial features along the following set: {[**±Past**] [**±Future**]}. The temporal derivation that emerges is thus construed on the basis of formal interactions between syntactic (phonological and semantic) categories.

The article organized in four major sections. On ground of interpretive properties, section one demonstrates the presence of an independent tense category in ***TB***. Section two defends that periphrastically expressed tenses reflect structured temporal categories. It acknowledges tense whether realized phonetically or not. Section three establishes that tense detection is associated with category displacements targeting the ***TP*** head. This behavior legitimizes temporal morpho-syntactic feature checking in the system. Similarly, section four argues that tense is recognized through the behavior of cliticization and its interaction with negation.

[*] I would like to thank Dr. A. Jamari & Dr. E.Benmamoun for previous discussions of the issues in this paper.

1. Nature of TB Tense

Typologically, (***T)B*** studies differentiate between two elementary approaches to tense. They range between rejection and recognition of a ***TB*** tense system. The first view assumes that ***TB*** is an aspectual language. Its proponents overlook the existence of a tense category in the language due to its impoverished tense morphology. Such assumptions exist in the majority of works in traditional linguistics. The second approach holds that ***TB*** tense is active because core linguistic principles are equally valid in all human languages. The covert nature of ***TB*** tense is thus simply a matter of parameter setting. Assuming this approach, I propose that tense is realized in ***TB***. I posit that despite its periphrastic nature, the temporal system of ***TB*** is syntactically and semantically evolved to allow ***TP*** projections, akin to other languages.

On the basis of this statement, tense is an integral part of the components of sentences. It is thus universal. This universality imposes that its realization must be achieved to meet language acquisition requirements. There are two options to achieve this goal as is represented in (1).

(1) Tense Realization
Tense is either morpho-syntactic or interpretive in natural language.

Implied in (1) is the view that all natural languages have a tense system. The only difference that may appear in comparative studies is between overt and covert morpho-syntactic realizations. The interpretive power of tense remains a common reality in all languages. Hence, whether lexical or periphrastic, tense interpretation corresponds to a logical representation either at the morpho-syntactic or post-syntactic derivations.

1. 1. Covert Tense Interpretation

On a purely intuitive level, tense is a semantic property in ***TB***. That is native speakers clearly recognize event location over time in propositions. Given this awareness about tense, coupled with the view that meaning reflects structure, tense realization involves the comprehension of the semantic interpretations associated with individual propositions. Consequently, morpho-syntax and semantics interplay in ***TB*** tense system. Consider the following sentences:

(2) a. t-sw-a tazzant ak^{w}faj.
SHE-drink-PERF the-baby (fem.) milk
'The baby drank milk.'

b. ar t-ssa tazzant ak^{w}faj.
Mod. SHE-drink(imperf.)the-baby (fem.) milk 'The baby drinks / is drinking milk.'

c. rad t-sw tazzant ak^{w}faj.
Mod(al). SHE-drink the-baby (fem.) milk
'The baby will drink milk.'

The sentences in (2) correspond to different temporal interpretations of the drinking event. The form in (2a) refers to a past tense realization. Drinking began and was finished at a time anterior to the present moment. In (2b), the sentence is interpreted as a present occurrence of the event. The imperfective form of the verb is ambiguous between progressive and habitual aspects. Under its progressive nature, the event is always contemporaneous with the moment of speech. In (2c), the sentence corresponds to a future tense realization. Temporal reference to the event locates the latter posterior to now.

Assuming the advocacy in Reichenbach (1947) and Hornstein (1990), the above sentences correspond to the temporal representations in (3)[1] respectively.

(3) *a.* $T_E, T_R -- T_S$
b. T_S, T_R, T_E
c. $T_S -- T_R, T_E$

These representations refer to tense realizations independently of aspectual categories. Since the language differentiates between aspect and tense as two independent categories, (3) is interpreted along the following lines: (3a) expresses that the time of the event (t_e) and its temporal reference (t_r) have occurrence prior to the moment of speech (t_s). This is why t_e and t_r are separated from t_s by a dash. The previous two elements, being contemporaneous, are associated with a comma. Consequently, the verb in (2a) is understood as a past tense event. The representation in (3b) implies that t_e, t_r and t_s are all synchronized on the time axis. For this reason, the three components are separated by commas. In view of that, the event in (2b) denotes present tense because it coincides with speech time. Finally, (3c) establishes that t_e and t_r are posterior to the utterance time. The verb in (2c) is hence identified as standing for event occurrence in the future. As a result of (3), the various event locations on the time axis in (2) are not mere aspectual realizations.

One argument in favor of the correspondence between (2) and (3) comes from the licensing of time adverbials. Being lexical items, ***TB*** temporal adverbs modify the tense value carried by events. For this modification to be successful, such adverbs are required to be compatible with the tense realized in the sentence ((cf. Benmamoun (1992) & Geuder (2002)). This is so because the two categories

1 The symbol (**E**) represents the time of event. The (**S**) form refers to the speech time. It is commonly associated with now (Cf. Enç (1987)). (**R**) is the reference time. Finally, (**T**) indicates the word time.

have a restricted spectrum of use in the language. The two constituents are only licensed within a compatible domain. Therefore no more than adverbs corresponding to past, present and future are respectively expected in (4).

(4) a. *t-sw-a tazzant ak^{w}faj **iDgam**.*
SHE-drink-PERF.the-baby(fem)milk yesterday
The baby drank milk yesterday.'

B. *ar t-ssa tazzant ak^{w}faj **γill**.*
Modshe-drink-imperf the-baby(fem)milk now
'The baby is drinking milk now.'

c. *rad t-sw tazzant ak^{w}faj **azkka**.*
mod.she-drink the-baby(fem.) milk tomorrow
'The baby will drink milk tomorrow.'

As is clear from (4), only compatible time adverbials are allowed to show up in clauses. In (4a), the adverb ***iDgam*** matches the past tense of the event ***sw***. This concord between the tense carried by the event and the adverbial time reference renders the sentence grammatical. Modification of this compatibility would result in temporal clash. In (4b), the adverbial form ***γill*** is compatible with the temporal occurrence of the event. Both of them converge at t_S. Likewise, future reference shows to be harmonious in (4c). The modal ***rad*** and ***azkka*** are highly compatible here. It is therefore empirically proven that compatibility with adverbial forms reflects presence of temporal distinctions, despite the absence of overt morphological tense morphemes. Incidentally, this recognition occurs independently of the aspectual structure of the forms in (4).

To understand the temporal correlations in (4), there is need for constraining their cooccurrence restrictions. I propose that sentential temporal relations in ***TB*** are controlled in the following way:

(5) $[_{TP}\ \{T\ V_i\}\ \mathbf{...}[_{VP}\ t_i\ [_{AdvP}\ Adv\ ]]]$

The representation in (5) indicates that tense and time adverbs are systematically related in terms of agreement. I assume that this type of agreement enters into effect in the syntactic component in terms of a probe-goal relation[2]. Once the tense features are checked, a temporal agreement relation is triggered between the tense values of [T+V] and the c-commanded adverbial form. The feature bundle of [T+V] probes the adverb to spell out a temporal concord in the sentence.

2 See Chomsky (2001).

Thus far, temporal values prove to be predictable in ***TB*** on the basis of their interpretive properties. Their identification hence suggests time reference determination in propositions. Consequently, tense identification and interpretation imply being chattels of sentences despite absence of overt realizations. I have shown that a genuine argument supporting this view comes from temporal adverbial licensing and co-occurrence restrictions between sentential temporal values.

1. 2. Temporal Subsystems

Another argument supporting the existence of tense comes from remoteness in time. In ***TB***, tense identification is not only limited to the separations referred to above but also to the recognition of temporal subsystems. Had temporal referential properties of ***TB*** been mere aspectual distinctions, there would have been no way of explaining temporal remoteness in the language.

1. 2. 1. Past Tense

It is commonly known in ***T***(***B***) linguistics that past tense results from perfective aspect, in the sense that completeness of perfectivity is always located anterior to t_S. However, past reference is independently recognized as a property of location over time axis regardless of the perfective feature. One argument supporting this view comes from the fact that ***TB*** delineates empirical facts recognizing and determining sequential phases within the past. Consider the following sentence.

(6) [t-nn-a tmγart is [t-sw-a tazzant ak^{w}faj.]]
She-say-perf lady that she-drink-perf. baby milk
'The woman said that the baby drank milk.'

The sentence in (6) shows the sequential happening of two events. Their occurrences are constrained chronologically. The order obligatorily begins from the rightmost event, as the oldest occurrence, and moves towards the left in the direction of the most recent event happening. The right to left order hence corresponds to the chronological movement leading closer to the moment of speech, defined as an anchor point (Cf. Enç (1987)). Incidentally, both event forms, ***ini*** & ***sw***, in (6) are marked for the perfective aspect. Both are consequently completed situations. However, this idea of completeness does not tell, for instance, that ***sw*** exists in a time prior to that where ***ini*** takes place. Their reordering does not affect their aspectual meanings. This is so because aspect does not locate events on time. Nonetheless, tense realization is completely altered in case of their rearranging.

One empirical argument in favor of tense measures in ***TB*** comes from temporal adverbials as mentioned above. Consider adverbial inclusion as in (7):

(7) t-nna ***iDgam*** *is t-sw-a tazzant ak^{w}faj* ***assfan****.*
she-say yesterday that she-drink baby milk 2 days-before
'Yesterday she said that the baby had drunk milk two days before.'

The adverbial forms ***iDgam*** and ***assfan*** provide concrete support for the assumed chronological order of ***sw*** and ***ini*** in (7). They impose that the occurrence of ***sw*** precedes that of ***ini***. Their reordering is thus expected to result in ungrammaticality. Consider (8):

*(8)*t-nn-a tmγart* ***assfan*** *is t-sw-a tazzant ak^{w}faj* ***iDgam***

This ungrammaticality results from a temporal referentiality clash. The expected order is occurrence previous to announcement. Reporting events without respecting their temporal order of reference is logically impossible. This fact is translated into ungrammaticality showing a highly restricted chronology constraint. Being modifiers of event tense values, the time reference of these adverbials needs to reflect the temporal ordering of their modifiers. Unlike the morphological aspect, the periphrastic tense occurrence restricts temporal variability in sentences. Tense operators vary accordingly with respect to their scope. They order events with respect to their time reference.

Moreover, the language proves to be capable of distinguishing other different time references with respect to event manifestation anterior to the moment of speech.

(9) a. t-sw-a ***jadlli*** *tazzant ak^{w}faj.*
SHE-drink-PERF. previously the-baby milk
'The baby drank milk previously.'

b. ***bḥra*** *t-sw-a tazzant ak^{w}faj.*
just SHE-drink-PERF. the-baby milk
'The baby just finished drinking milk.'

The sentences in (9) show that the absence of overt morphological tense inflections does not prevent tense interpretations. The language is capable of referring to specific time occurrences within time scales. The drinking event in (9a) is interpreted as a distant occurrence in the past. This remoteness is clearly understood when compared with the form in (9b). Observably, the two events are completed and refer to past. One difference exists between them though. This relates to the fact that the drinking event in (9b) is distinguishably closer to $\boldsymbol{t_S}$ than it is in (9a). The activity of drinking in (9b) has just occurred whereas in (9a) it is located deeper in the past referentially. Reference to these time distinctions is

correspondingly expressed by the adverbial forms ***jadlli*** and ***bħra***. Hence ***TB*** expresses difference in temporal reference within the past time.

Given these facts the existence of a past tense, in terms of time reference and independently of the perfective aspect, is empirically legitimized. The language recognizes past tense as an independent time entity. This category is expressed periphrastically by the use of time adverbials. Reference to past time is thus an established entity in the language. Effectively, this view imposes that the absence of morphological tense inflections does not prevent tense realization and interpretation.

1. 2. 2. Future Tense

The existence of a past tense in a system implies recognition of future. This recognition derives from the logic of cause and effect relation. Thus there is a vision about future and it is expressed lexically in the language as is shown in (2c) and (4c) above. Arguably, the logic involved in past tense is also valid in future. In both instances, event occurrence is equally chronologically restricted and locally determined. Consider the following sentences:

(10) a. rad i-krz urgaz igran-nns ***azkka****.*
mod. he-plow the-man fields-his tomorrow
'The man will plow his fields tomorrow.'

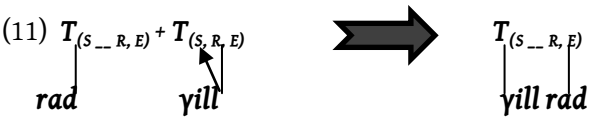
b. rad i-krz urgaz igran-nns ***γill****.*
mod. he-plow the-man fields-his now
'The man will immediately plow his fields.'

*c. rad (****ukan****)* ***sul*** *i-krz urgaz igran-nns.*
mod. (only) still he-plow the-man fields-his
'The man will still plow his fields.'

*d. *rad (****ukan****)* ***sul*** *i-krz urgaz igran-nns* ***γill.***
mod.(only) still he-plow the-man fields-his now
'The man will still plow his fields now.'

Obviously, the events in (10) are all located in the future. Lexically, this location is indicated by the presence of the modal form ***rad***. In (10a), the event is distinguishably located at a time posterior to t_S. This is so because it is compatible with the adverbial form ***azkka***. Yet, indication of future can be more precise than it is in (10a). The language is capable of referring to immediate future occurrence, for example. The sentence in (10b) is a case in point. It expresses propinquity of the plowing event. The presence of the adverb ***γill*** imposes that the event is about to be initiated at t_S. This situation remains harmonious with the future form ***rad***. There is a logical explanation to this cooccurrence. At t_S, the event is unreal. Once beyond

this time point, its potential occurrence is more likely to be factual. The reference of the modal form ***rad*** and the adverbial ***ɣill*** is thus understood in connection with t_S. This correlation is the result of the adding of the two tenses: the present indicated by ***ɣill*** and the future represented by ***rad.*** The two references are thus logically contiguous, as the event remains immediately posterior to t_S. This reference is exactly represented in (11).

(11) 

Apparently, (10b) combines two tenses within one proposition. The impossibility for a sentence to contain more than one tense is explained on the basis of the representation in (11). Both ***rad*** and ***ɣill*** are two temporal components. They are associated with two sentential constituents, namely t_R as is represented in the first part of (11). In the case of ***ɣill***, both t_S and t_R are associated. This correlation allows a spreading procedure from t_R to t_S as is indicated in the second part of the left side of (11). The adding up of the two associations of ***rad*** and ***ɣill*** leads to the right part of (11) where ***ɣill*** ends up united with t_S and ***rad*** with t_R.

Likewise, the sentence in (10c) implies reference to a remote future occurrence. It indicates a delayed action in the future. This delay is indicated by the occurrence of the adverbial forms ***ukan*** and ***sul***. Yet its reading implies a time span far beyond t_S. Like in (10b), the presence of ***rad*** locates the event posterior to t_S. The comparison between (10b) and (10c) reveals the existence of precise intervals of future with regard to event location vis-à-vis t_S. In this regard, the unacceptability of the sentence in (10d) proves to be the outcome of the incompatibility between immediacy, indicated by ***ɣill***, and the delayed state implied in the ***ukan*** and ***sul*** constructions. The presence of the adverbial ***ɣill*** and the modal form ***rad*** suggests t_E occurrence in the immediate future as in (10b). Nonetheless, ***ukan*** and ***sul*** contradict this immediacy of occurrence. They refer to a remote manifestation in the future as in (10c). The contradiction implied in these constituents hence results in ungrammaticality.

Given these locative distinctions, ***TB*** is expected to be able to order sets of events chronologically in the future, as is the case with the past. This expectation is borne out. This confirmation is shown in (12).

(12) rad t-ini is rad i-sw ufrux ak^{w}faj.
mod SHE-say that mod HE-drink the-boy milk
'She will tell if the boy would drink milk.'

The sentence in (12) illustrates the chronological occurrence of two events in the future. Unlike the situation in the past tense above, the order here obligatorily begins from the leftmost event, as the closest occurrence, and moves towards the

right in the direction of the farthest event happening. The left to right order hence corresponds to the chronological movement away from the moment of speech, defined as the anchor point of the temporal structure of the sentence.

The fact that ***sw*** takes place posterior to ***ini*** in (12) is, once again, evidenced by adverbial co-occurrence. Consider (13):

(13) rad t-ini tadgg^{w}at-ad is rad i-sw ak^{w}faj azkka.
mod.SHE-say evening-this that mod. HE-drink milk tomorrow
'This evening she will tell if he'd drink milk tomorrow.'

The presence of ***tadgg^{w}at-ad*** and ***azkka*** in (13) indicates that the two events are chronologically fixed in their order. The closest event to t_S requires a compatible temporal adverbial in terms of chronology of occurrence. Equally, the farthest selects a well-suited adverbial form reflecting its positioning with regard to both its cognate and t_S. Any modification of this order is thus expected to result in ungrammaticality. This expectation is met as is specified in (14).

*(14) *rad t-ini azkka is rad i-sw ak^{w}faj tadgg^{w}at-ad.*

Ordering events chronologically can only be possible if the language makes clear-cut distinctions between time periods. The ungrammaticality of (14) hence results because future reference is constrained with regard to t_S. Future is a gradual movement away from t_S, whereas past imposes movement towards it.

So far the future proved to be part of the inventory of ***TB***. The sentences in (10) have provided empirical arguments supporting the existence of simple future, immediate future and remote future. Further evidence for this view derives from event ordering constraints. The examples in (12-14) have demonstrated that the language distinguishes varieties of time periods within the future. The latter is therefore recognized as a distinguishable time period in the system. This recognition allows the possibility of having separate and distinctive interpretations of future time references.

1. 2. 3. Present Tense

The situation with the present tense is different. The precision witnessed in the past and future references is not pertinent in this tense[3]. The nature of present tense in ***TB*** proves to be a flexible category. It has a unique property in this system. It is allowed to interact with both future and past. Nonetheless, the idea of present emphasizes compatibility with t_S. This compatibility is what legitimizes its existence as an independent tense form. Consider these sentences:

3 Bybee et al. (1994:152) state that the present is a default meaningless tense. Equally, Benmamoun (2000:4) argues that the present tense does not exist in Arabic.

(15) a. *ar i-kkrz urgaz igr-nns*
mod. HE-plow-IMPERF. the-man field-his
'The man is plowing his field.'

b. *ar i-kkrz urgaz igr-nns* ***γill.***
mod. HE-plow-IMPERF. the-man field-his now
'The man is plowing his field now.'

c. *ar* ***ukan sul*** *i-kkrz urgaz igr-nns (****γill****).*
mod only still he-plow-imperf man field-his (now)
'The man is still plowing his field (now).'

All the sentences in (15) express present. In each string there exists, at least, one moment in which the occurrence of the event is contemporaneous with t_S. In (15a), the event of *plowing* is clearly coinciding with t_S. The event is taking place at the moment of speech. This is expected from the logical correspondence between the utterance time and the momentary event happening. The activity is thus true while it is reported. That is the reason why (15b) is acceptable. The adverbial form ***γill*** reveals this time accordance between t_S, t_E and t_R. Being referential, the adverb ***γill*** is associated with the reference time in the sentence. Due to their compatibility, t_E and t_R are correlated by their reference to the same time interval. Moreover, since t_S is equivalent to both t_E and t_R, it gets coalesced to them. The three symbols combine to designate present. This practice indicates, accordingly, that the present exists as an independent tense in ***TB***. This existence is justified by the fact that the event and its reference must correspond to the moment of speech.

However, this parallelism does not prevent events to extend over t_S. Notice that the events in (15) do not end at t_S. In (15a-b) the *plowing* event continues and enters the boundaries of future[4]. The form in (15a) expresses an undetermined event occurrence which coincides with t_S. In (15b), the event is an instance of present extending into future. In (15c), the same analysis of temporal particle combinations applies. The sentence is a realization of present tense. This is evidenced by the possibility of ***γill*** occurrence. Yet, the situation is different with time extension. The action of plowing, unlike in (15b), is interpreted as an extension from the past through the present, to probably reach into the future. The event begins at a moment anterior to t_S. This past origin is indicated by the use of the adverbials (***ukan***) and ***sul***. The former designates the continuous aspect of the activity implying a previous source in the past. The latter specifies the implication of the former. It indistinguishably entails reference to a past starting point. Nonetheless, there definitely exists a time when t_E is contemporaneous with t_S in

4 The imperfective/continuous aspect does not explain this situation. Similar behavior is witnessed with perfective forms. See below.

the string. This is so because they coincide at some time interval, namely t_S itself. It shows the fact that the action has begun in the past and goes on in the present and definitely beyond t_S. Thus, it is marking a continuum whose edges spread into both past and future time references.

Being independent of tense, the aspectual system, does not explain this behavior. It is true that both aspect and tense interact extremely in the language. Yet each system operates within its sphere. If this view is right, the interpretations of (15) cannot be the outcome of imperfectivity. One argument in support of this claim comes from the fact that perfective forms may occur with present time reference. This reality sustains the tense autonomy assumed here. Consider the following sentences:

(16) a. ddi-γ[5] s-tmzgid ***γill.***
go-PERF.-I to-the-school now
'I am going to school now.'

b. ddi-γ ***ukan sul*** *s-tmzgid.*
go-PERF.-I only still to-the-school
'I am still going to school.'

The acceptability of (16) indicates that present interpretation is compatible with perfectivity. This is referred to in Berber linguistics as *past-present* constructions (cf. Hebaz (1979)). These sentences cannot simultaneously be both past and present. They would generate a tense clash in the language. In both cases ungrammaticality is expected to result. Yet since the two structures are acceptable, they need to be integrated within the general assumptions of the work. The first observation to be noted here is that the addition of a past tense adverbial like ***jadlli*** in (16a) results in ungrammaticality.

*(17) a.*ddi-γ* ***jadlli*** *s-tmzgid* ***γill.***
go-PERF.-I previously to-the-school now
*'*I was previously going to school now.'*

b. ddi-γ ***jadlli*** *s-tmzgid*
go-PERF.-I previously to-the-school
'I was previously going to school.'

The unacceptability of (17a) stems from the contradiction involved between the two reference times: one is exclusively past (***jadlli***), the other indistinguishably present (***γill***). Since the event is coindexed referentially with t_R, it accordingly cannot be referring to past. T_R can only have a single temporal reference. The latter must be reflected on the t_E and its relation to t_S. The addition of ***jadlli*** then modifies

5 The language does not have a progressive form of ***ddu*** "go". Its imperfective aspect is always habitual.

the basic temporal structure of (16a) and (17a). Notice that the absence of such a contradiction between past and present leads to grammaticality, as is implied in the acceptability of (16a) and (17b). In the former t_R is coindexed with t_E. Being contemporaneous, the event and the adverb combine to indicate present tense. The same logic is involved in (17b). The adverbial form is referring to past. The event similarly suggests this idea in terms of compatibility. The comparison of the forms in (16) and (17) thus shows that an identical event form can refer either to present or past, but entirely never to both. This position is however restricted. Its restriction stems from compatibility with context of reference, namely location with respect to t_S.

Subsequently the presence of ***γill*** in (16a) and ***ukan sul*** in (16b) obligatorily indicates reference to the present because both events are interpreted as ongoing at t_S. The focus is on the activity occurrence at the speech moment. This situation is compatible with the completed nature of perfective aspect in the sense that the events have been true at a moment anterior to t_S. Both events in (16) have therefore past origins. That is why the form in (17b) is acceptable. Compatibility of present tense and perfective aspect can thus be understood in terms of the possibility for events to start in the past and continue into the present.

Hence, present time reference is indicated in (15) and (16) because the events are interpreted as ongoing at t_S. Syntactically, this interpretation legitimizes the presence of adverbials such as ***γill***, ***ukan*** and ***sul***. These categories are all contemporaneous with t_S. Interpretation of the latter stems from the fact that at a given point of time, t_E and t_S become co-referential. Referring to the same temporal domain, t_E and t_R also become contemporaneous. The compatibility of present reference adverbial is accordingly justified.

There exists however one distinctive property of the present as compared to both the past and the future. This relates to the fact that the present does not possess chronology of occurrence. Logically, since present events are contemporaneous with tS in its time period, sets of events all end up falling within this delimitation. This is so because they all indicate the same time. Hence present events all coincide in one time span and no ordering is required. Despite the absence of event orderings in the present, the tense is recognized as an independent time frame coinciding with tS. The language has proven to be capable of expressing present tense in the same way as the past and the future are distinctively conveyed.

I have shown that despite its periphrastic tense morphology, ***TB*** distinguishes temporal references in sentences. Particularly, it differentiates between past, present and future tenses. Data have shown that there exists a coherent temporality correspondence between hidden temporal values of events and adverbial categories. The language thus demonstrates possession of a module of associations between lexical and syntactic components on the basis of shared temporal features. On computational grounds, these adequacies are accessible syntactically. Hence, ***TB*** tense constructions are similar to morphologically overt

tense systems. This perspective implies the existence of a tense category in the system akin to overt tense languages.

2. Motivating TP Projection

Given the temporal system examined above, I argue that tense projects syntactically. This idea is based on the association of form and meaning. I suggest that ***TB*** tense stands on two major features: ***past*** and ***future***. I propose that these are categorial features complementing each other in tense derivations.

2. 1. The Feature Structure of TB Tenses

There generally are two concepts of tense depending on the linguistic system under analysis. The first claims that tense is compositionally [**±*Past***]. In this case, the past is marked morphologically and the non-past results as a default category. The second perception proposes that tense is an arrangement of [**±*Future***]. [**+*Future***] is finite; whereas [**-*Future***] is the unmarked tense.

However, I propose that a genuine account of a tense system is only captured in terms of a binary feature combination of both *[**±Past**]* and *[**±Future**]*. The indisputable nature of this claim can be demonstrated through its ability to capture intricate temporal designs like ***TB***. Moreover, temporal derivations depend upon the categorial properties of ***TP*** head. The latter indicates the time reference of a sentence whether overtly or covertly realized. Temporal reference is a syntactically compositional head encompassing twin features along the form in (18):

(18) *TP Projection:*
$[_{TP}\,[_{T}\,[\alpha$ *Past*$]\,[\beta$ *Future*$]]]$.
Where the properties of α *and* β *range between (±) a feature.*

The need for a conception like (18) stems from the incomplete nature of either of the mono-theories of [±***Past***] or [±***Future***]. Suppose [±***Past***] is taken as a function representing a temporal concept combining two general class specifications. This would merely distinguish between past and non-past. This conception is partial in ***TB***. Its incompleteness derives from the fact that the former refers to location at a time anterior to $\boldsymbol{t_S}$; whereas [-***Past***] remains an ambiguous temporal reference. It is confusing as it encloses two tenses: present and future as is exemplified in:

(19) *a.* *ar i-s-swa* *urgaz* *γ-wurti*
mod. he-cause-water-imperf. the-man in-field
'The man is watering (plants) in the field.'

b. *rad i-s-sw urgaz γ-wurti*
mod. HE-CAUSE-water the-man in-field
'The man will water (plants) in the field.'

The sentences in (19) show that ***TB*** tense does not recognize the [**±*Past***] distinction without reference to other times. Both forms in (19) are [**-*Past***]. Yet the language distinguishes the temporal values of both (19a) and (19b). [**-*Past***] does not necessarily correspond to future. It may refer to present. [**-*Past***] is accordingly a deficient tense reference because it does not distinguish between (19a) and (19b). This opposition results because the language makes a clear discrepancy between present and future. Hence, on the basis of (19), ***TB*** facts demonstrate that [**±*Past***] theory faces empirical problems.

The [**±*Future***] is also partial in ***TB***. The status of [**+*Future***] is unproblematic since it is lexically solvable. Presence of ***rad*** indicates [**+*Future***]. Its absence shows non-future reference. Yet [**-*Future***] engenders incompleteness. Note that the same logic with [**-*Past***] applies with regard to [**-*Future***]. The latter does not entail [**+*Past***], as can be seen below:

(20) a. *i-γ^{w}r-a ufrux tabratt.*
HE -read-PERF. The-boy the-letter
'The boy read the letter.'

b. *ar j-aqqra ufrux tabratt*
mod. he -read-imperf. The-boy the-letter
'The boy is reading the letter.'

Both sentences in (20) are obviously [**-*Future***] due to the absence of the modal form ***rad***. Yet, the language distinguishes (20a) from (20b) on the basis of [**±*Past***] parameter. (20a) indicates [**+*Pas*t**] whereas (20b) expresses [**-*Past***]. This difference remains concealed under the [**-*Future***] hypothesis. This temporal conception is thus deficient in the same way as [**±*Past***] is.

Given (19) and (20), a logical conclusion is reached. This refers to the fact that [**-*Past***] results in either ***[+Future]*** or ***[-Future]***. Likewise, ***[-Future]*** may refer to either ***[+Past]*** or ***[-Past]***. This makes ***TB*** tense system complex. However, complexity does not stem from the tense of ***TB*** itself. It comes from the theorizing method assumed in analysis. The tense mono-theory of ***TB*** proves to be in contradiction with the empirical reality of the language. The practical presence of sentences like (19) and (20) thus justifies the twin theory of [**±*Future***] and [**±*Past***] combination. Empirical support for this claim comes from sentences like (21):

(21) i-dd-a umħDar s-tmzgid.
HE -go-PERF. The-student to-the-school
'The student went to school.'

The sentence in (21) is arguably [+***Past***]. However, some empirical problems occur with this limitation. These arise, as already discussed above, from the fact that despite the perfective form of the event, there exists one reading where the going incident is not completed. That is the activity does not necessarily correspond to an accomplishment. For that reason, the sentence is interpreted as describing a present occurrence of the going event. This view is justified empirically as the form allows temporal adverbials like ***γill***.

(22) i-dd-a umħDar s-tmzgid ***γill.***
he-go-perf. the-student to-school now
'The student is going to school now.'

Note that this interpretation is incompatible with [+***Past***]. This situation cannot be explained as the sentence proves to be compatible with both *[+**Past**]* and *[-**Past**]* time frames. These meaning differences develop from the function of the **PP**, ***s-tmzgid***. As a delimiter, in the sense of Borer (1994), it expresses a potential end to the event. This does not necessarily bring the action to a culmination. The going event might still be true at t_S and yet it is perfect, as in (22).

The two readings of (21) can thus only be explained by adopting the twin theory of tense. If ***s-tmzgid*** measures the event of going, the sentence is to be represented as {*[+**Past**][-**Future.**]*}. The event started and ended anterior to t_S. If the event is simply delimited, it is interpreted as {*[+**Past**][+**Future**]*}. Here the activity originates in the past, through the present, and extends to the future. The ***PP s-tmzgid*** thus functions as an adverbial and associates with t_R. As a measure, it orders the event anterior to t_S. When it is a delimiter, t_R and t_S associate and the event ends up linked to them deriving present interpretation.

More justification for the twin-theory of tense comes from the fact that it overcomes predicaments of mono-theories easily. They essentially disappear with the postulation of a tense parameter in accordance with the double features of *[±**Past**]* and *[±**Future**]*. A number of empirical facts provide support to this parameterization. Consider the following sentences:

(23) a. is n-dd-a ***azkka*** *s-lbħr ?*
is-it-that we-go-PERF. tomorrow to-the-sea
'Are we going to the beach tomorrow?'

b. is rad jadlli i-g unafal argaz ?
is-it-that mod. previously he-be a-fool a-man
'Would a fool be a sane person'

Observably, these sentences are problematic to either of the unique temporal parameters assumed in much literature on Berber and tense. In terms of temporal features, the sentences prove to have both past and non-past features. In (23a), the event appears to be purely *[+**Past**]*. However, the adverbial category is *[+**Future**]*. Yet the sentence is grammatical. The single theory of *[±**Past**]* would thus fail here because despite the assumed potential compatibility between the perfective aspect and past tense, the sentence does not refer to a past situation. On the contrary, it indicates a future happening of the event. Similarly, the unique *[±**Future**]* proposal does not give the appropriate account for this situation. Although the adverb ***azkka*** is a *[+**Future**]* indicator, the perfective form of the event remains *[-**Future**]*. A sentence cannot be both *[+**Future**]* and *[-**Future**]*. The same reasoning is true for (23b). The sentence indicates *[+**Past**]* via the use of the adverbial form ***jadlli***. Yet, it is referring to future happening through the occurrence of the modal form ***rad***. The fact that the sentence is grammatical regardless of these temporal incompatibilities remains problematic. The only possible account for the situation in (23) is the use of the combined temporal structure in terms of *[±**Past**]* and *[±**Future**]*.

Under the proposed twin theory, the forms in (23) are adequately explained. A detailed inspection of (23a) reveals that it can be represented as *[-**Past**] [+**Future**]*, despite the perfective nature of the verb ***ddu***. This claim stems from the observation that ***n-dda*** in (23a) does not carry temporal features. Anticipating the discussion in next section, past tense checking requires event movement to ***TP***. More precisely, a *[+**Past**]* event can only check its tense if it is located anterior to adverbs. Consider the insertion of ***jadlli*** in (23a) given in (24):

(24) a. **Is n-dda* ***jadlli*** ***azkka*** *s-lbħr.*
is-it we-go-perf. previously tomorrow to-the-beach
'Are we going to the beach tomorrow?'

b. *Is* ***jadlli*** *n-dda* ***azkka*** *s-lbħr.*

The sentence in (24a) instantiates event raising to tense. This process results in ungrammaticality, because this event does not overtly check temporal features. In (24b), the event occurs to the left of the adverb ***jadlli*** indicating that no movement has occurred. Due to the absence of event displacement, the sentence is acceptable. Moreover, (23b) is *[-**Past**] [+**Fut.**]*. Its future tense is expressed by the presence of the modal form ***rad***. The occurrence of ***jadlli*** expresses the irrealis mood associated with the event. ***Jadlli*** does not contribute any temporal value because ***rad*** specifically indicates *[-**Past**] [+**Future**]* assessment of the sentence.

Thus far I have argued for the existence of an autonomous tense system in ***TB***. I have proposed a tense twin-theory identified in terms of feature labels across {*[±**Past**] [±**Future**]*} sets. I have shown that the past combines {*[+**Past**] [-**Future**]*}, whereas future is {*[-**Past**] [+**Future**]*}. Amazingly, the difficulty of

representing the present tense has been overcome. ***TB*** present tense is characterized as {***[+Past] [+Future]***} for the simple reason that it is a flexible tense. It is extendable both to the past and into the future. This formulation reduces the typology of present tense cross-linguistically to mere feature changing. In strong-tense languages, the present tense is parameterized as {***[-Past] [-Future]***}. In weak-tense languages, it is {***[+Past] [+Future]***}. Given this proposal, the dichotomy between morphologically and periphrastically expressed tense is reduced to the claim that tense is acknowledged whether realized phonetically or not.

3. Syntactic Projection of TP

Since tense is semantically active in ***TB***, it must project syntactically. I claim that its activation is linked to displacements targeting the head ***T***. I provide two arguments in favor of structural identification of tense. The first is event/modal movement to ***T***. The second is instantiated by cliticization. I argue that the attractive power of ***T*** absorbs clitics.

3. 1. Movement to TP

One essential property of tense in ***TB*** is its triggering event/modal movement to the head ***T***. This attraction is based on checking the temporal properties of these categories. Failure of tense checking results in ungrammaticality, as is assumed in literature. Let us consider the sentence in (25).

(25) ***i-dd-a*** *ufrux s-tmzgid*
HE-go-PERF. The-boy to-the-school
'The boy went to school.'

I propose that the event form ***i-dd-a*** in (25) is located on ***T***. One of the classical arguments signaling movement to tense is occurrence to the left of adverbs. It is thus expected that adverbial insertion would separate the event and the subject. Let us consider the addition of a temporal adverb in (25).

(26) *i-dd-a* ***jadlli*** *ufrux s-tmzgid*
HE-go-PERF. previously The-boy to-the-school
'The boy went to school previously.'

As anticipated, the introduction of ***jadlli*** intervenes between the subject and the event. This presence to the left of the adverb suggests event movement to ***T***. I also propose that ***i-dd-a*** occupies the same position in both (25) and (26). This claim is permissible on the ground that it is a checking procedure. The property of tense requires verification and drives movement to ***T*** to check the strong temporal

features on the event prior to spell-out. This overt checking is theoretically imposed since strong features are not legitimate at ***PF***.

On the basis of these observations, ***TP*** is identifiably active in ***TB***. Event movement therefore depends on the existence and strength of temporal features according to which finite events must raise to ***T*** to check and erase their features. The same logic is accordingly viable for modals since tense features are uninterpretable at ***LF***/***PF*** interfaces. Consider the following sentences:

(27) a. *ar* ***sul*** *i-kkrz urgaz igr-nns.*
mod. still he-plow-imperf. the-man field-his
'The man is still plowing his field (now).'

b. *rad* ***sul*** *i-krz urgaz igran-nns.*
mod. still HE-plow the-man fields-his
'The man will still plow his fields.'

From a typological perspective, ***ar*** and ***rad*** show up anterior to the adverbial ***sul*** in (27). Hence ***krz*** is ordered posterior to the adverb. A comprehensive explanation to this situation imposes that the events have failed to move to tense because ***T*** is already occupied by ***ar*** and ***rad***. This preclusion of event movement is justified by the relative occurrence of the latter vis-à-vis the adverbials ***sul***. As mentioned above, events can only be claimed to occupy ***T*** if they occur to the left of adverbs adjacent to ***T***.

Syntactically, ***ar*** and ***rad*** movement to ***T*** can only be possible if they are heads occupying a ***Modal Phrase*** (***modP***) [6]. This implies, unlike general assumptions in Berber linguistics, that ***ar*** and ***rad*** are free morphemes. In minimalist terms, their being so obstructs events from raising to ***T*** by the *Minimal Link Condition* (***MLC***). Arguably, the emergence of ***ar*** and ***rad*** to the left of ***sul*** in (27) is a necessity to satisfy the checking requirements of ***T***. This is a condition imposed by the need for tense to be spelled out. Given these constraints, ***ar*** and ***rad*** in (27) occupy the same position as ***i-dd-a*** in (25) and (26). Likewise, ***sul*** in (27a-b) is in the same position as ***jadlli*** in (26). Hence, events and modals cannot form single units and cannot end up in ***T*** together. Had that not been the case, the surface order of ***TB*** sentence constituents would have resulted in placing events prior to modality forms. Such a situation is in contradiction with the empirical reality of the language

On account of structural isolations, I have shown that there exists a syntactic projection of ***TP*** in ***TB***. This result provides an interesting insight into the grammar of tense in the system. I have demonstrated that the head ***T*** contains morpho-syntactic features that need to check outputs of temporal derivations. Events and modals compete to check the temporal features of ***T***. This competition is overcome

6 See Makhad (2004: 136-37) for more details.

by allowing the superior element to verify the tense features in ***T***. This legitimizes the content of ***T*** at the ***PF*** and ***LF*** interfaces.

4. Absorptive Temporal Strength

The temporal system of ***TB*** is consistently absorptive. That is the head ***T*** exercises certain attraction on diverse elements in the language. This power legitimizes the content of ***T*** at the ***PF*** and ***LF*** interfaces, in the sense that attraction regularizes the syntactic projection of ***TP***.

4. 1. Cliticization

More legitimacy to the existence of a ***TP*** comes from cliticization. This process applies in a unitary fashion no matter how prominent are differences in its behavior. In particular, tense is invariably the functional category that hosts clitics. This comportment provides further support to the validity of ***TP*** projection. Consider the following sentences:

(28) a. *i-sɣ-a urgaz* ***tattffaħt***
HE-buy-PERF. the-man the-apple
'The man bought an apple.'

b. *i-sɣ-a-****tt*** *urgaz*
HE-buy-PERF.-IT. the-man
'The man bought it.'

The sentences in (28) are a clear instantiation of the internal argument cliticization. The ***DP***, ***tattffaħt***, in (28a) is substituted by the clitic form ***tt*** in (28b). This behavior requires attachment to a host, as is shown in (28b). Being a clitic, the internal argument, ***tt***, is affixed to the event in ***T***. Absence of satisfaction of this attachment results in ungrammaticality, as (29) illustrates:

(29) **i-sɣ-a urgaz* ***tt****.*
HE-buy-PERF. The-man IT
'The man bought it.'

The unacceptability of (29) imposes that clitics need obligatorily to attach to a host. Likewise, the rejection of (29) is an indirect argument supporting the projection of ***T*** in ***TB***. If this view is in accordance with the linguistic reality of the language, presence of adverbs, for instance, is expected to result in clitic attachment to the event at the left side of the adverb. This prediction is borne out in (30).

(30) a. *i-sγ-a-**tt*** ***jadlli*** *urgaz*
HE-buy-PERF.-IT. previously the-man
'The man bought it previously.'

Obviously, the presence of adverbs supports cliticization to ***T***. Event location to the left of ***jadlli*** indicates movement to ***T***. Similarly, clitic adjunction to ***T*** and association with the event specify the absorptive power of tense. It is accordingly unsurprising that failure of movement or attachment to tense leads to ungrammaticality.

(31) a. ****jadlli*** *i-sγ-a urgaz tattffaħt*
Previously HE-buy-PERF. the-man an-aapple
'The man bought an apple previously.'

b. ***jadlli*** *i-sγ-a urgaz* ***tt***
Previously HE-buy-PERF. the-man IT.
'The man bought it previously.'

c. **i-sγ-a* ***jadlli*** *urgaz* ***tt.***

The sentences in (31) are ungrammatical because they fail to satisfy the requirements of ***T***. The event failed to move to ***T*** in (31a). The sentence is thus ungrammatical because ***T*** is not spelled out. Similarly, (31b) is ruled out for the same reason (31a) is. That is event failure to raise to ***T***. At the same time, (31b) is worse than (31a) because its ungrammaticality also derives from the stranding of the clitic. In (31c), the event has moved to ***T***, yet the clitic remains stranding. Hence it is ungrammatical.

Further support of the absorptive power of ***TP*** comes from ***PP*** clitics. Consider the following sentences:

(32) a. *i-rzm nazzaw taggurt* ***s-tγnžawt**..*
he-open-perf. eht-yob the-door with-a-spoon
'The boy opened the door with a spoon.'

b. *i-rzm-**s-rs*** *nazzaw taggurt*
HE-open-PERF-WITH-IT eht-yob the-door
'The boy opened the door with it.'

In (32b), the clitic form ***s-rs*** substitutes the maximal projection ***s-tγnžawt*** of (32a). Again, the clitic obligatorily incorporates to the event in ***T***. As is expected failure of attachment or movement to ***T*** leads to ungrammaticality. This is shown in (33):

*(33).** jadlli i-rzm wazzan taggurt* ***s-rs***
Previously he-open-perf. eht-yob the-door with-it
'The boy previously opened the door with it.'

The unacceptability of (33) stems from its inability to satisfy the requirements imposed by the Principle of Full Interpretation. The first breakdown of the string derives from the absence of event movement to ***T***. This ineffective displacement leads to ignoring the temporal value of the sentence. This is not acceptable because tense remains unchecked. Secondly, there is unsatisfactory approval of the properties of the clitic in the structure. It is not attached to a host. Being stranded, the clitic is not interpretable. Each of these failures generates ungrammaticality.

This process of cliticization is uniform in the language. Thus adverbial clitics are expected to abide by the same practice of attachment to tense. Consider the following sentences:

(34) a. ar-bdda (sul) i-TTar unzar tagrst.
mod.-always (still) it-fall-imperf. the-rain winter
'It (still) always rains during winter.'

b. ar- ***ka*** *(sul) i-tt-ħmu lħal .*
Mod. constantly (still) it-imperf-be-hot. weather
'It is (still) continually getting hot.'

The grammaticality of the sentences in (34) legitimizes the uniformity of clitic behavior. The expectation turns out to be true to the extent that adverbial clitics behave consistently like ***DP*** and ***PP*** clitics. Their incorporation is governed by the same token. They merge to the modal in ***T*** because of the absorptive power of the latter. As argued above, the modals in (34) are located on tense. They occur prior to adverbial forms. Mediating the modal and the event by adverbs indicates that modals underwent movement to ***T***. their presence there prevents events to raise to ***T***, under ***MLC***. Again, this occupation and incorporation lead to the identification of ***TP***. In this respect, cliticization is driven to satisfy morphological obligations. That is why clitics are unable to stand independently of their hosts.

If this is true, it is expected that failure to raise to ***T*** prevents clitic hosting. In respect of this, I predict that clitic attachment to a lower category below ***T*** leads to ungrammaticality. Consider (35) with the clitic on the event.

*(35) *ar* ***sul*** *i-TTar-****bdda*** *unzar tagrst.*
Mod. still it-fall-imperf.-always rain winter
'It (still) always rains during winter.'

As is expected, (35) is unacceptable. Its rejection derives from the viewpoint that ***T*** absorption condition is not met. Since the clitic is not attached to the projected

head ***T***, the absorptive power of the latter is not satisfied. The sentence is predictably ruled out ungrammatical.

Another argument in support of this claim comes from the behavior of spatial particles (SP). SP role is to refer to propinquity in space. The form –***d***(***d***) refers to a near proximity; whereas –***n***(***n***) indicates a distant one. They are exemplified in the following sentences:

*(36) a .j-uška-**d** urgaz s-ssuq.*
HE-come-PERF-SP. The-man to-the-market
'The man is coming/came to the market.'

*b. j-uška-**nn** urgaz s-ssuq.*
HE-come-PERF.-SP the-man to-the-market
'The man is coming to the market.'

The two particles respect the required absorptive property of ***T***. The two constituents show up attached to the event in ***T***. Arguably, event occurrence to the leftmost part of a sentence in ***TB*** indicates movement to ***T***. On the basis of this hypothesis, presence of modals would result in their hosting these proximity elements. This prediction is practically met in the following sentences:

*(37) a. ar-**d** i-tt-ašk-a urgaz s-ssuq.*
mod.-sp. he-imperf.-come the-man to-the-market
'The man (habitually) comes to the market.'

*b. rad-**nn** j-ašk urgaz s-ssuq.*
MOD.-SP. HE-come the-man to-the-market
'The man will come to the market.'

Evidently, the attachments in (37) convey that only ***T*** can host clitics. Note that modal raising to ***T*** imposes their hosting **-*d*** and **-*nn***. Had this condition not been satisfied, the sentences would have been ruled out ungrammatical as (38) demonstrates.

*(38) a *ar i-tt-ašk-a-**d** urgaz s-ssuq.*
Mod he-come-Imperf.-sp. The-man to-the-market
The man (habitually) goes to the market.'

*b. *rad j-ašk-**nn** urgaz s-ssuq.*
Mod HE-come-SP. the-man to-the-market
'The man will come to the market.'

The generation of ungrammaticality in (38) is purely due to the dissatisfaction of the absorptive condition of ***T***. Both ***ar*** and ***rad*** are located in ***T***. However, the particles ***-d*** and ***-nn*** have failed to join to ***T***. The sentences are thus not acceptable.

So far, cliticization proved to be a genuine argument supporting the projection of ***TP*** in ***TB***. I have shown that ***T*** is endowed with absorptive ability to host clitics and floating elements. This behavior is a well-formedness condition on the projection of a ***TP***. Similarly, I have established that movement to ***T*** is imposed by temporal needs. Tense is only interpreted when it is lexicalized.

4. 2. Tense and Negation

Negation provides supplementary proof in support of the syntactic projection of ***TP*** in ***TB***. Negativity is commonly expressed by the use of the negative form ***ur***. Descriptively, negative phenomenon is a mood category contradicting affirmative and negative sentences. Consider the following forms:

*(39) a. i-šš-**a** urgaz tattffaħt*
HE-eat-PERF. the-man the-apple
'The man ate the apple.'

*b. **ur** i-šš-**i** urgaz tattffaħt*
NOT HE-eat-PERF.-neg. the-man the-apple
'The man did not eat the apple.'

These sentences show the existence of morphological differences between affirmative and negative structures. In (39a), the perfective aspectual form is realized as ***a***. The presence of ***ur*** in (39b) changes the form of the aspectual category. The perfective head ***a*** is realized as ***i***. Syntactically, this alternation is an agreement operation between the event and the negative particle ***ur***. I suppose that this feature matching process operates within ***Mood Phrase*** (***MoP***). The category mood projects and merges with ***NegP*** as its specifier. This combination eventually triggers agreement between the event heading ***Mood*** and the feature content of Spec ***MoP***.

Once this checking operates, the negative constituent moves upwards to Spec ***TP***. I assume that this practice is determined by scope considerations. To flesh out negative scope, let us consider ***ur*** occurrence with regard to tense.

*(40) a. [$_{CP}$ izz is [$_{TP}$ rad [$_{MoP}$ **ur** t-šš-t tattffaħt]]]?*
is-it that mod not you-eat-you the-apple
"Will you NOT eat the apple?"

*b. [$_{CP}$ izz is [$_{TP}$ **ur** rad [$_{MoP}$ t-šš-t tattffaħt]]]?*
is-it that NOT mod YOU-eat-YOU the-apple
"Won't you eat the apple?"

The scope of negation in (40a) is generally restricted to the event ***šš***. It is the eating activity which is negated[7]. In other words, the negative form negates only the positive version of the event occurrence. In this case, both the negative morpheme and the event are within ***MoP***. The focus of the sentence is accordingly spelled out in ***MoP***. It is the part which conveys the information most relevant to understanding. Interpretively, the fact that ***Neg*** and the event remain within ***MoP*** suggests that negation has narrow scope in the sentence. The situation in (40b) is different both in meaning and structure. Notice that negation precedes the future marker. This observation suggests that ***ur*** has moved from Spec ***MoP*** to Spec ***TP***. This displacement consequently results in meaning adjustment. What is negated in (40b) is the whole proposition. Deductively, negation in (40b) has a wider scope than in (40a). This behavior of wide negative scope is only derivable on account of presence of ***TP*** in the structure.

Likewise, adjunction of ***Neg*** to tense leads to the placement of both the temporal morpheme and the negative particle anterior to adverbials. Consider the insertion of ***jadlli*** in (40) as is shown in (41).

(41) a. ur ***jadlli*** *i-šš-i urgaz tattffaḥt*
not previously he-eat-perf.-neg. the-man the-apple
'The man did not formerly eat the apple.'

b. izz is rad ***jadlli*** *ur t-šš-t tattffaḥt?*
is-it that mod. previously not you-eat-you the-apple
'Would you NOT eat the apple?'

c. izz is ur rad ***jadlli*** *t-šš-t tattffaḥt?*
is-it that not mod. previously you-eat-you the-apple
'Wouldn't you eat the apple?'

Obviously, these sentences demonstrate that the condition of movement to tense is met. The presence of ***ur*** before ***jadlli*** in (41a) concretely supports ***Neg*** movement to Spec ***TP***. In such a position negation has scope and command over all the sentential constituents. One observation is at hand though. This concerns the impossibility of event movement to the head of ***TP***[8]. This failure is justified, in addition to its location posterior to the adverb, by its inability to host clitics.

(42) *ur-**tt*** ***jadlli*** *i-šš-i***-tt*** *urgaz*
*not-it previously he-eat-perf.-neg.-*it the-man*
'The man did not previously eat it.'

7 This is equivalent to negative focus in English.
8 I assume that events movement to ***T*** becomes a post-syntactic operation in the presence of ***Neg***.

As is expected, the event is incapable to attract the clitic –tt because it is merely located within MoP. Clitic hosting is a property of tense. The clitic thus incorporates to T in respect with the absorptive power of the latter. The fact that ur has moved to spec TP renders it adjacent to the head T and the incorporated clitic. This closeness between the two elements motivates the attachment of the clitic to negation by PF requirements. This simply means that the affixal nature the clitic imposes that it should be hosted by some category. In (42), it is impossible for the event to do so. The only potential category in proximity to fulfill this requirement is negation. However this is a very constrained procedure. For the negative element to host a clitic a set of conditions must be satisfied in advance. The first needs negation to have wide scope in the proposition. Secondly, events must be prevented from movement to the head T. The third is clitic incorporation to the head T. Once these obligations are met, negation joins with the clitic together at PF. Empirically, PF concatenations result because the hierarchy of syntax is no longer respected.
Both sentences in (41b-c) demonstrate the projection of TP on account of the presence of the modal form rad. The latter is placed prior to the adverbial form, thus suggesting modal movement to T. This situation requires the category in tense to host clitics.

*(43) izz is rad-**tt** **jadlli** *ur-**tt** *t-šš-t-**tt** ?*
is-it that mod.-it previously not-it you-eat-you-it
'Would you NOT eat it?'

Only the modal heading TP is allowed to host the clitic in (43). This situation can be explained as long as the absorptive power of tense is maintained. Both Neg and the event fail to attract the clitic because neither of them is in TP. Their being posterior to the adverb supports their location below tense.

In (41c) negation expresses wide scope. This means that Neg is positioned in Spec TP. This location is supported by the fact that no element is allowed to intervene between the negative form and the modal category.

*(44) *izz is ur **jadlli** rad t-šš-t tattffaħt?*
is-it that not previously mod. you-eat-you the-apple
'Wouldn't you still eat the apple?'

The ungrammaticality of (44) stems from the condition that additional components are not allowed to mediate the specifier and the head of TP. Similarly, the fact that the future marker occupies the head of T makes it the prospective category to host clitics.

*(45) izz is ur rad-**tt** jadlli t-šš-t ?*
is-it that not mod.-it previously you-eat-you
"Wouldn't you eat it?"

The potentiality of ***rad*** as the only possible host for clitics is met. It occupies the head of ***TP***. Simultaneously, being in a lower position the event is blocked from combining with the clitic. This is so because the presence of the modal element blocks event movement beyond mood.

Negative interpretations and behavior provided ample evidence for the projection of a tense category in ***TB***. I have shown that the interpretation of wide negative scope heavily depends on the projection ***TP.*** Wide negative scope is only available via movement to Spec ***TP***. I have equally provided adequate analysis for clitic incorporation to negation. I have concluded that negation can only host clitics if it has wide scope and if the sentence lacks a host in ***T***.

Conclusion

This paper is a contribution to the attitude differences over the existence of tense in systems like ***TB***. I have provided arguments in favor of the legitimacy of an autonomous tense system in the language. I demonstrated that ***TB*** propositions include temporal entities that behave as localizers over the time axis. This fact captures the logical properties of compositional processes such as temporal adverbial modifications. I have shown that their occurrences are based on temporal compatibility requirements where the category of tense determines the temporal location of events. I have come to establish that tense is not only referred to by mere tripartite distinctions of past, present and future but also by distinctions of various temporal points within each of these time lapses. Similarly, I have highlighted the syntactic behavior of tense in terms of category displacement and absorption. I have put forward feature labels across {***[±Past] [±Future]***} sets to motivate events and modal movements to ***T***. Movement to ***T*** is a well-formedness condition on temporal derivation. Tense can only be interpreted if it is lexicalized. Equally, cliticization proves to be a genuine argument supporting the projection of ***TP***. I have provided empirical evidence justifying that tense is endowed with absorptive properties to host clitics. I have also demonstrated that negation is totally dependent on ***TP*** projection. Negative wide scope reading is only possible in Spec ***TP.*** I have concluded thus that tense is a property of the language. This conclusion derives primarily from the interaction of morpho-syntax, semantics and phonology. Thus, the dichotomy between morphologically and periphrastically expressed tense is reduced to the claim that tense is identified whether realized phonetically or not.

References

Ambar, M. (1992), "Temps et structure de la phrase en Portugais", in Obenauer, H-G. & Zribi-Hertz, A. (Eds.), *Structure de la phrase et théorie du liage*, Presses universitaires de Vincennes, p. 29-49.

Benmamoun, E. (1992), *Functional and Inflectional Morphology: Problems of Projection, Representation and Derivation*. PhD Thesis: USC.

Benmamoun, E. (2000), *The Feature Structure of Functional Categories: A Comparative Study of Arabic Dialects*. New York: OUP.

Binnick, R. (1991), *Time and the Verb: A Guide to Tense and Aspect*. Oxford: OUP.

Borer, H. (1994), "The Projection of Arguments", In *UMass OPL* 17, p. 19-47.

Bybee, J.; R. Perkins and W. Pagliuca (1994), *Evolution of Grammar: Tense, Aspect, and Modality in the Languages of the World*, Chicago: CUP.

Chomsky, N. (1995), *The Minimalist Program*. Cambridge, Mass.: MIT Press.

Chomsky, N. (2001), Beyond Explanatory Adequacy, ms., MIT.

Comrie, B. (1985), *Tense*. Cambridge: CUP.

Dowty, D. R. (1982), "Tenses, Time Adverbials and Compositional Semantic Theory", in *Linguistics and Philosophy* 5, p. 23-58.

Enç, M. (1987), "Anchoring Conditions for Tense", in *Linguistic Inquiry* 18, p. 633-657.

Gelderen, E. **(**1997), "Structure of Tense and Aspect", ms. Arizona State University.

Geuder W. (2002), *Oriented Adverbs: Issues in the Lexical Semantics of Event Adverbs*. Ph.D Thesis Tübingen University.

Giorgi, A. & F. Pianesi (1997), *Tense and Aspect: From Semantics to Morphosyntax*, OUP. Oxford.

Gueron, J. (1993), "Sur la syntaxe du temps", *Langue Française*, 100, p. 102-122.

Hebaz, B. (1979), *L'aspect en berbère Tashlhiyt (Maroc), Parler de base: Imini (Marrakech, Ouarzazate)*, D.E.S. Thesis, Paris V Univ.

Hollebrandse, B. (2000), *The Acquisition of Sequence of Tense*, Ph.D Thesis, University of Mass., Amherst.

Hornstein, N. (1990), *As Time Goes By: Tense and Universal Grammar*. MIT Press, Cambridge.

Jamari, A. (1992), *Clitic Phenomena in Arabic*, PhD Thesis, SOAS, University of London.

Larson, R. (2003), "Time and Event Measure", in J. Hawthorne & D. Zimmerman (eds.), *Philosophical Perspectives* 17, p. 247-258. Oxford: OUP.

Ludlow, P. (1999), *Semantics, Tense, and Time*. MIT, Press, Cambridge, MA.

Makhad, H. (1996), *Tense and Aspect in Berber*, D.E.S Thesis, M[ed] V University: Morocco.

Makhad, H. (2004), *Syntax of Event and Temporality: A Comparative Approach*, PhD Thesis, M[ed] V University: Morocco.

Meulen, A. (1995), *Representing Time in Natural Language: The Dynamic Interpretation of Tense and Aspect*, MIT Press, Mass.

Osawa, F. (1999), "The Relation between Tense and Aspect: The Emergence of the T System", *UCLWPL* 11: 521-544.

Ouhalla, J. (1988), *The Syntax of Head Movement: A Study of Berber*. Ph.D. Thesis, UCL, London.

Pesetsky D. and E. Torrego (2002), "Tense, Case, and the Nature of Syntactic Categories", to appear in *The Syntax of Time* J. Guéron and J. Lecarme (eds.), MIT Press.

Picard, A. (1957), "Du prétérit intensif en berbère", in *Mémorial André Basset*, pp 108-120.

Pollock, J-Y. (1989), "Verb Movement, Universal Grammar, and the Structure of IP", *Linguistic Inquiry* 20: 365-424.

Reichenbach, H. (1947), *Elements of Symbolic Logic*, New York: Academic Press.

Sabel, J. (2002), "Tense-Agreement Effects in Malagasy", Ms., Cornell University.

Tooley, M. (1997), *Time, Tense, Causation*, Clarendon Press, Oxford.

Vlach, F. (1993), "Temporal Adverbials, Tenses, and the Perfect", *L&P* 16: 231-283.

Vogel, R. (1997), *Aspects of Tense*, Den Haag: Holland Academic Graphics.

Wiltschko**,** M. (2003), "On the Interpretability of Tense on D and Its Consequences for Case Theory", *Lingua* 113: 659-696.

Zagona, K. (1990), "Times as Temporal Argument Structure", Ms. MIT, Mass.

La coordination en tarifite

Souad MOUDIAN
Faculté des lettres, El Jadida

Introduction

La juxtaposition est un phénomène très fréquent en tarifite. En effet, les cas où les propositions constitutives d'une phrase complexe sont reliées par un coordonnant explicite sont rares. Il serait légitime de s'interroger sur les causes d'un tel phénomène. En d'autres termes, cela est-il dû au caractère oral de la langue ? Ou bien s'agit-il simplement de la non évolution de la langue dans ce domaine ?

Nous traitons dans cette communication de la coordination explicite en tarifite. Autrement dit, nous nous intéresserons aux cas où le lien qui s'établit entre deux propositions constitutives d'une phrase complexe est explicité par une conjonction de coordination. Cette dernière peut relier deux propositions comme elle peut relier deux nominaux. Les deux questions auxquelles nous essayerons de répondre sont les suivantes : comment la coordination se présente-t-elle en tarifite ? Et quels sont les différents types de coordonnants qui assurent les deux rôles ?

Notre but sera de relever les coordonnants attestés en tarifite et de les classer selon la nature des éléments reliés, la modalité de la phrase[1] et le lien sémantique qui s'établit entre les deux propositions coordonnées.

Commençons par signaler qu'«on ne peut coordonner que des éléments ou des constituants de même nature et de même rang » (Piot, 1988 : 10). Autrement dit, la coordination s'effectue soit entre des phrases de même nature (verbale par exemple), soit entre des constituants de phrases ayant la même fonction syntaxique. Les grammairiens ont toujours insisté sur l'importance de cette condition. Nous en concluons que la coordination est une relation qui unit, au moyen d'une conjonction de coordination, des éléments ayant le même statut à savoir deux phrases, deux groupes de mots ou deux mots partageant la même nature ou la même fonction. Il en résulte que « la fonction de l'élément ajouté est identique à celle d'un élément préexistant dans le même cadre, de telle sorte que l'on

1 Affirmative, négative, interrogative ou impérative.

retrouverait la structure de l'énoncé primitif si l'on supprimait l'élément préexistant (et la marque éventuelle de la coordination) et si l'on ne laissait subsister que l'élément ajouté » (Martinet, 1980 : 128).

En tarifite, et partant en amazighe, on distingue généralement des coordonnants qui relient des membres de phrases et d'autres qui relient des propositions ou des phrases. Parmi les premiers, nous pouvons citer les coordonnants *ḏ* (et) et *niɣ*(ou) employés dans les deux exemples suivants :

(1) faṭima ḏ ħmeḏ ṛewħn d iḍennaṭ
Fatima et Ahmed sont revenus hier.

(2) uš-ay d ašemrar niɣ azugʷaɣ
Donne-moi le blanc ou le rouge.

1- ḏ (et)

ḏ (et) est un coordonnant qui relie des membres de phrases. Autrement dit, il ne lie pas des phrases mais les unités lexicales contenues dans ces dernières :

(3) isɣa aɣyur ḏ usarḏun
Il a acheté un âne et un mulet.

Comme le montre l'exemple ci-dessus, ce coordonnant relie les deux nominaux *aɣyur* (âne) et *asarḏun* (mulet) ; les deux assumant la fonction complément d'objet direct du verbe *isɣa*. Cette première caractéristique permet de distinguer le coordonnant *ḏ* (et) de la particule prédicative *ḏ*. Les deux ont la même réalisation phonétique. Cependant, la particule prédicative permet la construction de phrases non verbales du type N *ḏ* N le cas de (5), tandis que le coordonnant *ḏ* permet la construction d'un groupe nominal, le cas de (4) :

(4) fatiħa ḏ yğ̌i-s
Fatiha et sa fille.

(5) sara ḏ yğ̌i-s n fatiħa
Sara est la fille de Fatiha.

Une autre distinction entre les deux unités se base sur l'état du nom qui suit les deux morphèmes. En effet, le nom qui suit le coordonnant *ḏ* est toujours à l'état d'annexion, ce qui n'est pas le cas du nom qui suit la particule prédicative *ḏ* ; celle-ci étant toujours suivie d'un nom à l'état libre. C'est ce qu'illustrent les deux exemples suivants :

(6) argaz ḏ uħarmuš
L'homme et le garçon.

(7) ħmeḏ εaḏ ḏ aħarmuš
Ahmed est encore un garçon (Ahmed est encore jeune).

Le nom *aħarmuš* (garçon), employé après le coordonnant *d* (et), est à l'état d'annexion (*cf*. *uħarmuš* dans (6)). Ce même nom reste à l'état libre, en l'occurrence la forme *aħarmuš* lorsqu'il suit la particule prédicative d. il en résulte que le nom que ce coordonnant introduit est toujours à l'état d'annexion, sauf lorsqu'il s'agit d'un nom qui ne participe pas à cette opposition ; dans ce cas, le nom en question reste toujours à l'état libre quelle que soit sa position dans la phrase :

(8) tayaẓiṭ ḏ uyaẓiḍ
La poule et le coq.

(9) ṛħmu ḏ taṣmuḍi
La chaleur et le froid.

Dans (8), le nom *ayaẓiḍ* (coq) est à l'état d'annexion. (*cf*. *uyaẓiḍ*). Dans (9), par contre, le nom *taṣmuḍi* (froid) reste à l'état libre.

Une dernière distinction entre les deux unités réside dans le fait que le nom qui précède la particule prédicative peut être supprimé sans nuire à la grammaticalité de la phrase (quand la situation et le contexte le permettent), contrairement au nom qui précède le coordonnant *ḏ*. L'application de ce test aux exemples (6) et (7) le démontre :

*(10) *ḏ uħarmuš*
Et le garçon.

(11) ḏ aħarmuš
C'est un garçon.

Quant à la particule d'orientation, il est facile de la distinguer des deux autres morphèmes étant donné qu'elle suit le verbe et qu'elle fait partie de ses satellites. Signalons qu'elle le précède quand la phrase comprend les morphèmes de négation (*ur*), d'interrogation, le subordonnant *mri* ou les préverbes *ad et ga*.

(12) ur d iwwi ši taṛwa ynes
Il n'a pas amené ses enfants.

(13) mermi d iwwi taṛwa ynes ?
Quand amènera-t-il ses enfants ?

(14) ad yawi taṛwa ynes
Il amènera ses enfants.

D'une manière générale, *d* est un coordonnant qui relie deux noms ou deux groupes nominaux. Il marque l'addition.

2- niɣ (ou)

ni× est un coordonnant qui peut relier deux mots, deux groupes de mots ou deux phrases. Dans la phrase ci-dessous, il relie le nominal *rum* (paille) qui assume la fonction complément d'objet direct à un autre nominal, en l'occurrence, *imendi* (orge). Les deux sont de même nature et ont la même fonction syntaxique :

(15) uš-as rum niɣ imendi
Donne-lui de la paille ou de l'orge.

Il existe en tamazight un coordonnant dont le fonctionnement est similaire à celui de *niɣ* (ou) ; il s'agit de *neɣ/nex*. Taïfi souligne que ce dernier s'intercale « entre deux propositions, qu'elles soient nominales ou verbales » (Taïfi, 1991 : 477).

Par ailleurs, la suppression de *niɣ* donne lieu à une phrase agrammaticale, ou du moins elle altère le sens de la phrase :

(16) uš-ay tamğač niɣ ad truɣ
Donne-moi un œuf ou je vais pleurer.

(17) uš-ay tamğač ad truɣ
Donne-moi un œuf je vais pleurer.

(16) est parfaitement grammaticale contrairement à (17) qui est douteuse. Ceci est dû au fait qu'il s'agit d'une coordination alternative ou de choix puisque *niɣ* (ou) souligne qu'un seul fait aura lieu : soit celui de la première proposition, soit celui de la seconde. Le coordonnant *niɣ* devient ainsi obligatoire à la grammaticalité de la phrase. Nous remarquons qu'après sa suppression, les deux faits exprimés par les deux propositions se reproduiront, le second ayant lieu après la réalisation du premier (coordination additive), d'où l'incompatibilité sémantique entre les deux phrases. Nous en concluons que la suppression de *niɣ* est impossible.

3- uxa (et)

Ce coordonnant peut être segmenté en deux parties. La première constitue le support de détermination *u* (ce) et la deuxième la particule verbale *xa*. Taïfi la nomme « particule d'inaccompli » ; elle marque, selon lui, «l'habitude et le présent d'actualité. » (Taïfi, 1991 : 197). Cependant, si cette particule se place en tamazight avant un verbe inaccompli, il n'en est pas de même en rifain où nous ne

la retrouvons qu'en association avec le support de détermination *u*. A l'état actuel de la langue, les deux éléments sont soudés de sorte qu'on ne peut les dissocier. En outre, ils forment une seule unité qui peut être actualisée avant un verbe accompli, inaccompli ou aoriste. C'est ce que nous constatons à partir des phrases suivantes :

(18) itett uxa yteṭṭṣ
Il mange et il dort.

(19) aḏ iš uxa aḏ iṭṭṣ
Il mangera et il dormira.

(20) išša uxa iṭṭṣ
Il a mangé et il a dormi.

xa a perdu sa valeur de particule d'inaccompli. Elle forme, en association avec *u*, un coordonnant de constitution récente, en témoigne son absence des autres dialectes amazighes.

uxa est un coordonnant qui marque la succession de deux événements, soit dans le passé (*cf*. accompli), soit dans le futur (aoriste). L'inaccompli est exclu, sauf si on interprétait l'action ou le fait décrit par le verbe comme étant une habitude ou un fait qui se répète. Donc, *uxa* (et) se place entre deux propositions ayant le même aspect. Nous dirons même qu'il s'agit d'une condition nécessaire au fonctionnement de ce coordonnant qui sert à relier deux verbes exprimant deux actions ou marquant deux événements qui se suivent. Cette succession suppose deux verbes ayant le même aspect.

4- wara / ura (et non)

Considérant la morphologie de ce mot, nous constatons qu'il peut être segmenté en deux éléments : *u* (ou *wa*) et *ra*, le premier étant un support de détermination, le second un adverbe de négation. Il devra être traduit comme suit : ce-nég. Cependant, à l'état actuel de la langue, les deux éléments forment une seule unité indissociable.

Une autre hypothèse concernant l'origine de ce coordonnant stipulerait qu'il s'agit d'un emprunt à l'arabe dialectal marocain, cette langue disposant, elle aussi, du même item lexical, en l'occurrence *wala*. Le rifain aurait modifié la consonne [*l*] qui devient [*r*] suivant une règle phonétique bien connue. Selon cette deuxième hypothèse, *wara* serait constitué de deux parties : le coordonnant *wa* (et) et l'adverbe de négation *la* ; d'où sa traduction en rifain par (et non). Toutefois, cette hypothèse aurait été plausible si chacun des deux composants de ce coordonnant fonctionnait indépendamment de l'autre. Or, à notre connaissance, *wa*, *u* (et) n'est pas attesté sans son autre partie *ra*. Les deux forment un bloc ou un complexe indivisible et indissociable.

wara (et non, plutôt que) assure deux rôles : il est soit un coordonnant qui relie deux constituants d'une phrase négative, soit un outil de comparaison qui s'intercale entre deux constituants d'une phrase affirmative. Dans ce dernier cas, il peut être précédé de *tif* (mieux) :

(21) (tif) ṯikri x ṣṣbeḥ ziḵ wara s uzir
La marche très tôt le matin plutôt que le jour.

(22) aḏ xeḏmeɣ s tɣmas d ifassen wara fɣeɣ aḏ ttreɣ
Je travaillerai avec mes dents et mes mains plutôt que de demander l'aumône.

Par ailleurs, *wara* sert à coordonner deux propositions dont l'une est l'opposée de l'autre : la première étant affirmative, la seconde négative. En plus, ce coordonnant est suivi d'un accompli et ce, quel que soit l'aspect du premier verbe :

(23) aḏ xeḏmeɣ s ṯɣmas ḏ ifassen wara aḏ fɣeɣ...*

(24) aḏ xeḏmeɣ s ṯɣmas ḏ ifassen wara tefɣeɣ...*

Dans les deux phrases ci-dessus, nous avons mis le verbe de la seconde proposition à l'aoriste puis à l'inaccompli. Nous avons obtenu, dans les deux cas, une phrase agrammaticale.

5- Les coordonnants à forme discontinue

Il s'agit des coordonnants suivants : *rid…rid…*, *ra…ra…*, *hama…hama…*, *ma…ma….*

a- *rid…rid…* (ni… ni...)

Il se place à l'initiale des deux éléments coordonnés. Il n'est actualisé que quand il s'agit d'une phrase négative. Il peut coordonner deux groupes prépositionnels comme il peut coordonner deux phrases nominales du type N *ḏ* N, ou même deux phrases verbales :

(25) rid zgi yemma, rid zgi ḇaḇa
Ni de ma mère, ni de mon père.
(Personne ne prend soin de moi : ni ma mère, ni mon père).

(26) rid yusi ḏ, rid iqqim
Ni il est venu, ni il est resté.
(Il n'est pas venu et il n'est pas resté chez lui).

(27) rid ḏ zzin, rid ḏ ṯemẓi
Ni beauté, ni jeunesse.
(Elle n'est ni belle, ni jeune).

Il faudrait signaler, toutefois, que l'apparition de la particule prédicative est due à la modalité négative de la phrase. En effet, l'effacement du coordonnant donne lieu à la phrase suivante :

(28) zzin ḏ ṯemẓi
Beauté et jeunesse. (Elle est belle et jeune).

Comme on peut le remarquer à partir de cette phrase, l'effacement du coordonnant a entraîné la suppression de la particule prédicative et l'apparition du coordonnant *ḏ* (et) qui relie les deux noms.

Considérant l'origine de cet élément, il peut être rapproché de l'amalgame *ulid* attesté en tamazight. F. Bentolila (1981 : 176) souligne que : « En combinaison avec le présentatif *d*, *ur* donne l'amalgame *ulid* (ce n'est pas) ». La différence entre *rid* et *ulid* peut être expliquée par la chute de la première voyelle en tarifite et le remplacement de [*l*] par [*r*] : *ulid* → *rid*. Toutefois, cet élément a son propre fonctionnement. Il s'agit d'une unité irréductible puisqu'elle peut être suivie de *ḏ*. Si celle-ci gardait son statut et sa nature, *rid* n'aurait pas été suivi d'une deuxième particule prédicative assumant le même rôle, car il y aurait redondance. En plus, *rid* peut être suivi d'une préposition. Or, la particule prédicative est obligatoirement suivie d'un nom ou d'un adjectif.

b- ra…ra... (ni… ni…)

Il se place à l'initiale des deux termes coordonnés :

(29) ur d iwwi ra ṯamɣarṯ ines ra ṯaṛwa ines
Il n'a amené ni sa femme ni ses enfants.

(30) ur t yufi ra zgi yemma-s ra zgi ḇaḇa-s
Il ne l'a pas trouvée ni de sa mère ni de son père.
(Personne ne prend soin de lui, ni sa mère ni son père).

Dans (29), le coordonnant à forme discontinue *ra…ra…* relie deux nominaux assumant la fonction complément d'objet direct. Dans (30), il relie deux groupes prépositionnels. Nous en concluons que *ra…ra…* est un coordonnant qui relie deux constituants d'une phrase négative.

c- hama…hama... (soit… soit…)

A l'instar de *ra…ra…*, *hama…hama…* est un coordonnant à forme discontinue ; il a deux autres variantes : *hima…hima…* et *ma…ma…* Les trois formes se placent à l'initiale des deux éléments coordonnés.

(31) *hama yusi-d, hama iggur-d*
Soit il est venu, soit il est en route.

(32) *iž zzeg-neɣ aḏ ixess : hama ḏ šše̱k, hama ḏ nneš*
Un de nous doit partir : soit c'est toi, soit c'est moi.

Il s'agit d'un coordonnant qui exprime le choix. Dans les deux phrases, un seul fait se réalisera. En outre, son effacement donne lieu, à l'instar de *ni×* (ou), à une phrase agrammaticale.

(33) ? *yusi-d, iggur-d*
Il est venu, il est en route

(34) ? *iž zzeg-neɣ aḏ ixess: ḏ šše̱k, ḏ nneš*
Un de nous doit partir : c'est toi, c'est moi.

Les deux phrases sont contradictoires. La contradiction provient du fait que les deux ne peuvent pas se réaliser en même temps étant donné qu'elles s'excluent mutuellement, et que, par conséquent, une seule aura lieu.

Conclusion

Nous avons relevé sept coordonnants ; il s'agit essentiellement de : *ḏ* (et), *niɣ* (ou), *uxa* (et), *wara* (et non), *rid…rid…* (ni… ni…), *ra…ra…* (ni… ni…) et *hama…hama…* (soit… soit…). La coordination concerne toujours deux éléments, ce qui crée un certain parallélisme syntaxique entre les constituants coordonnés. ḏ (et) et *ra…ra…* (ni… ni) servent à coordonner deux constituants d'une phrase simple. *niɣ* (ou), *rid…rid…* (ni… ni) et *wara* (et non) servent à coordonner aussi bien des constituants d'une phrase simple que ceux d'une phrase complexe, c'est-à-dire deux verbes ou deux propositions. Quant à *uxa* (et) et *hama…hama…* (soit… soit), ils ne servent à coordonner que deux propositions.

Par ailleurs, chacun des coordonnants soumis à l'analyse a son propre fonctionnement et ses propres caractéristiques qui le distinguent des autres coordonnants. *wara* (et non), par exemple, est obligatoirement suivi d'un verbe accompli. En plus, il instancie un rapport de coordination adversative, par conséquent, son effacement le modifie en coordination copulative.

uxa (et) marque la succession de deux événements dans le passé ou dans le futur. Sa suppression s'avère parfaitement possible et n'exige ni amendement ni modification.

La suppression de *niɣ* (ou) ne pourrait se faire sans altérer sensiblement le sens de la phrase. Ceci est dû au fait qu'il souligne un choix entre deux faits. Par conséquent, son effacement neutralise ce choix et présente les deux comme pouvant se réaliser en même temps. Il en va de même pour la suppression du coordonnant *hama…hama…* (soit…soit) qui marque, lui aussi, le choix ou la coordination disjonctive.

Bibliographie

Bentolila, F. (1981), *Grammaire fonctionnelle d'un parler berbère. Aït Seghrouchen d'Oum-Jeniba (Maroc)*, Paris : selaf.

Cadi, K. (1987), *Système verbal rifain. Forme et sens*, Paris : selaf.

Grevisse, M. (1993), *Le bon usage*, Pais : Duculot.

Martinet, A. (1985), *Syntaxe générale*, Paris : Armand colin.

Moudian, S. (2000), *Syntaxe des proverbes rifains*, Thèse de doctorat, Faculté des lettres, Fès.

Piot, M. (1988), «Coordination-subordination : une définition générale» in *Langue Française n°77*, pp. 5-18.

Taïfi, M. (1992), *Dictionnaire Tamazight-Français (Parler du Maroc central), Paris* : Awal l'Harmattan.

Classement syntaxique de quelques prépositions du berbère

Kamal NAÏT-ZERRAD
(Lacnad, Inalco, Paris)

On s'intéressera ici à quelques prépositions simples du kabyle en passant en revue leurs propriétés syntaxiques les plus saillantes [1]. Il s'agit d'une étude préliminaire à un travail plus large qui, outre la syntaxe, explorera la sémantique des prépositions, le rôle du contexte et du cotexte dans l'énoncé.

Cette catégorie n'est jamais définie avec précision dans les ouvrages de linguistique ou de grammaire berbères. La définition « par défaut » la désigne comme un « mot invariable introduisant un syntagme nominal », définition très restrictive comme on le verra dans la suite.

Nous nous appuierons sur deux corpus écrits pour recenser les structures syntaxiques admises en kabyle :

Dallet J.-M. et Degezelle J.L. 1964. *Les cahiers de Belaid ou la Kabylie d'antan, I, Textes*, FDB, Fort-National, Algérie.

Genevois H., *Monographies villageoises, 2. Lğemεa n Ssariğ - Tawrirt n At-Mangellat*, EDISUD / La Boîte à Documents, 1996. (Éditions originales : Djemaa-Saharidj, FDB, Fort-National, 1958 et Un village kabyle. Tawrirt n-At-Mangellat, FDB, fort-National, 1962)

Ces deux ouvrages nous ont permis de recenser la plupart des structures syntaxiques impliquant des prépositions. « Les cahiers de Belaid » sont rédigés

1 Notation du berbère : c = ʃ ; č = tʃ ; ɣ = ʁ ; ḍ = dˤ ; ṭ = tˤ ; … ; ε = ʕ ; ḥ = ħ ; la tension consonantique est notée par une double consonne.
Abréviations : A = aoriste ; P = thème de prétérit (ou accompli) ; AI = thème d'aoriste intensif (ou inaccompli) ; PASS = préfixe de passif ; PROX = particule de proximité ; PP = particule prédicative ; POSS = affixe possessif ; PRP = affixe de préposition ; ANAPH = anaphorique ; EL = état libre (nom) ; EA = état d'annexion (nom) ; POT = particule préverbale du potentiel ; DIR = affixe de la série directe ; PART = participe ; POT' = allomorphe de POT ; NEG1, NEG2 = particules de négation.

dans une langue beaucoup plus travaillée que les « Monographies villageoises » qui sont pratiquement de l'oral retranscrit. Le choix de ces deux textes est dû – en partie – à leur disponibilité sous forme électronique.

1. Propriétés syntaxiques des prépositions

Le tableau page suivante dresse les compatibilités de quelques prépositions simples avec les critères suivants :

A/ Compléments :
1. syntagme nominal (SN)
2. syntagme prépositionnel (SP)
3. absence de complément (ø)
4. phrase verbale ou nominale, sous-phrase (PHR)

B/ préposition base d'un SPN (SPN)
C/ préposition tête d'une relative (REL)
D/ préposition faisant partie d'un subordonnant (SUB)
Remarques sur le tableau :
(a) L'équivalent français des prépositions dans les tableaux ou la glose morphosémantique est l'acception la plus courante.
(b) Les parenthèses indiquent que les propriétés indiquées ne sont pas attestées dans le corpus mais le sont selon d'autres sources ou bien dans d'autres parlers kabyles.
(c) Les prépositions *deg* et *seg* (les formes *di* et *si* respectivement dépendent du contexte phonétique, en général employées devant nom féminin en *t-*): si dans une partie des parlers kabyles, elles conservent en général leur identité formelle, elles sont souvent confondues dans d'autres. On trouve alors dans certains parlers uniquement *deg* ou même souvent la réduction à *g* (occlusif) qui sont attestées, la forme *deg* étant en général utilisée avec les affixes.
(d) Dans certains parlers, seule la réduction de certaines prépositions est attestée : *ɣer > ar, deg > g, seg > g, ɣef > f*, ce qui produit alors une fusion sémantique entre prépositions homonymes.
(e) Les prépositions *deffir, nnig* et *ddaw* ont une variante, libre ou contextuelle, précédée de la préposition *s* (ou par sonorisation *z*) (= par / vers / ?) : s *deffir, s nnig, s ddaw*
(f) Dans certains parlers orientaux, la préposition *ger* n'a que la seule forme *gar* employée pour les noms et les affixes.
(g) Toutes les prépositions sont suivies de l'état d'annexion de leur complément (s'il y a lieu !) hormis les 3 dernières du tableau : *ar (1)*, *ar (2)* et *s*.
(h) Certaines prépositions ont une forme spécifique lorsque leur complément est un affixe personnel : elle est indiquée après la barre oblique dans la première colonne.

		SN	SP	REL	SPN	SUB	PHR	ø
seg	de(puis)	+	+	+	+	+	+	-
deg	dans	+	+	+	+	+	+	-
ɣer	vers	+	+	+	-	-	-	-
ɣef / fell	sur	+	-	+	+	+	-	-
ɣur	chez	+	-	+	+	-	-	-
ger / gar	entre	+	-	-	-	-	-	-
n / in-	de	+	+	-	+	-	-	-
am	comme	+	-	-	+	-	-	-
zdat	devant	+	+n	-	-	-	-	+
deffir	derrière	+	+n	-	-	-	-	+
nnig	au-dessus de	+	(+n)	-	-	-	-	(+)
ddaw	sous	+	(+n)	-	-	-	-	(+)
d / yid	avec	+	-	-	-	+	-	-
s / yis	avec (inst.)/par	+	+	-	-	-		-
i	à, pour	+	-	-	+	+	+	-
ar (1)	sauf	+	-	-	-	-	-	-
ar (2)	jusqu'à	+	+	-	-	-	+	-
s	à / vers	+	-	-	(+)	-	-	-

Propriétés syntaxiques des prépositions

Le tableau présente les résultats obtenus sur les corpus. Bien entendu, toutes les prépositions admettent un syntagme nominal. On peut donc classer les prépositions selon leurs compatibilités. De prime abord, on constate que les caractéristiques syntaxiques des prépositions sont très inégales. Sur les 18 prépositions présentées, on peut distinguer au moins 12 classes.

Parmi elles, on en remarque trois, citées ici avec les éléments qu'elles admettent :

1/ SN/SP/REL/SPN/SUB/PHR : *seg ; deg*

2/ SN/SP/ø : *zdat* ; *deffir* ; (*nnig* ; *ddaw*)

3/ SN : *ger ; ar (1) ; (s ; nnig ; ddaw)*

- La classe 1/ comporte deux prépositions qui admettent tous les critères sauf le complément nul. Cela a peut-être facilité leur neutralisation dans plusieurs parlers où elles sont réduites à *g* (voir plus haut dans les remarques sur le tableau).
- Les prépositions à la classe 2/ sont clairement locatives ou spatiales : elles représentent 4 dimensions fondamentales.
- La classe 3/ qui n'admet qu'un syntagme nominal contient deux prépositions dans le corpus et cinq si on l'élargit.

2. La préposition tête d'une relative

Les prépositions suivantes sont susceptibles d'être tête d'une proposition relative : *seg / deg / ɣer / ɣef / ɣur* (et leurs variantes).
Exemples :

(1) *Axxam* *sg* *yeffeɣ*
EL-maison de 3ms-P-sortir
La maison d'où il est sorti

Ici, l'antécédent *axxam* correspond à un complément de la préposition dans l'énoncé indépendant :

(2) *yeffeɣ* *seg* *wexxam*
3ms-P-sortir de EA-maison
Il est sorti de la maison

(3) *Axxam dg* *tčča*
Maison dans 3fs-P-manger
La maison dans laquelle elle a mangé

(4) *Taslent ɣf* *yuli*
Frêne sur 3ms-P-monter
Le frêne sur lequel il est monté

Le plus souvent, la préposition simple fait place à une forme plus étoffée, qui relève plus d'un relateur : présence du pronom indéfini ou support de détermination « *i / ay* », combinaison avec la même ou une autre préposition selon le sens, forme spécifique de la préposition, etc. Ainsi, pour d*eg : i deg / deg i / g i / dg way dg* : dans lequel/laquelle/lesquels/…

axxam deg tečča est équivalent à axxam deg way deg tčča

3. Les prépositions admettant un syntagme prépositionnel

On a d'une part : *sg / dg / ɣr / n / ar (2)* et d'autre part : *zdat / deffir / nnig / ddaw*

a) Le premier groupe admet un complément avec les prépositions du second groupe :

(5)

Wwḍen	*ɣer*	*zdat*	*n*	*tewwurt*
3mp-P-arriver	à	devant	de	EA-porte

Ils sont arrivés devant la porte

(6)

Ijllb	*d*	*si*	*nnig*	*webrid*	*ɣer*	*ddaw webrid*
3ms-P-sauter	PROX	de	dessus	EA-chemin	à	sous EA-chemin

Il sauta du haut du chemin vers le bas

(7)

Iɛessasen	*n*	*ddaw*	*tmurt*
EL-Gardiens	de	sous	pays

Les gardiens habitant sous terre

b) Le second groupe peut être suivi ou non de la préposition « n » :

(8)

Zdat	*n*	*wexxam*	=	*zdat wexxam*
Devant	de	EA-maison		

« Devant la maison »

Dans le corpus, seules les prépositions *zdat* et *deffir* sont suivies de a préposition *n*, mais cette caractéristique semble attestée pour *nnig* et *ddaw* dans d'autres parlers kabyles.

4. Les prépositions admettant des sous-phrases

Il s'agit de prépositions qui peuvent fonctionner comme subordonnant.

a) seules

(9)

Sg	*yttwaḥrṣ,*	*ijllb*	*d*
De	3ms-PASS-forcer	3ms-P-sauter	PROX

Se sentant en danger, il sauta

(ou : comme il se sentait en danger, il sauta)

(10)

sin	*isegg^{w}asen*	*ayagi*	*deg*	*yemmut* (ou *seg yemmut)*
Deux	années	ceci	dans	3ms-P-mourir

Cela fait deux ans (depuis) qu'il est mort

(11) *A tt ǧǧeɣ i wasmi ara iliɣ di tmurt*
POT DIR3fs 1s-A-laisser pour quand RELA 1s-A-être dans pays
Je la laisserai pour quand je serai au pays

b) en composition avec des interrogatifs ou des subordonnants

	akken	*asmi*	*mi*	*amek*
	comme	quand, lorsque	quand, lorsque	comment
Deg	+	+	+	
Am	+	+		
Ɣef	+	+		
Seg	+	+	+	
I	+			
D				+

Akken, asmi et *amek* font à l' état d'annexion : *wakken, wasmi* et *wamek*

(12) *Ttett tamart is deg wakken telluẓ*
3fs-AI-manger EL-barbe POSS3s dans EA-ainsi 3fs-P-avoir faim
Elle lui mangeait la barbe, tellement elle avait faim

(13) *A t nebḍu d wamek ara t nečc*
POT DIR3ms 1p-A-partager avec EA-comment POT' DIR3ms 1p-A-manger
On le partage pour ensuite le manger

5. Particule prédicative et prépositions

La particule prédicative (PP) *d* « c'est, ce sont » peut être suivie d'un nominal (substantif, adjectif, pronom indépendant) mais également d'une préposition dans certains cas. Par exemple, le subordonnant *almi* « jusqu'à (ce que) » peut être suivi d'une proposition verbale ou non verbale :

(14) *Yeqqim almi d tameddit*
3ms-P-rester jusqu'à PP soir
Il resta jusqu'au soir

(15) *Yečča almi yerwa*
3ms-P-manger jusqu'à 3ms-P-être rassasié
Il mangea jusqu'à ce qu'il fût rassasié

La proposition non verbale peut prendre la forme :
PP+préposition+nominal

(16) *Yelḥa* *almi* *d* *ɣur* *s*
3ms-P-marcher jusqu'à PP chez PRP3S
Il marcha jusqu'à chez lui

(17) *Almi* *d* *zdat* *n* *tewwurt*
Jusqu'à PP devant de EA-porte
Jusque devant la porte

On peut même intercaler entre *almi* et la particule prédicative *d* un connecteur :

(18) *Iruḥ* *d* *almi* *dɣa* *d* *s* *nnig* *sen*
3ms-P-partir PROX jusqu'à alors PP par au-dessus PRP3mp
Il vint alors jusqu'au-dessus d'eux

6. Prépositions et syntagme prédicatif non verbal

Deg / n, in- / fell- / s / i peuvent former un SPN. Ce type de syntagme prédicatif a été assez bien décrit et on le trouve dans la plupart des variétés berbères. Bien entendu, cette faculté des prépositions peut varier d'un parler à un autre.

(19) *Deg* *s* *aman*
Dans PRP3S eau
Il y a de l'eau dedans

(20) *N* *Sekkura*
De Sekoura
C'est à Sekoura

(21) *Axxam* *nni* *i* *Wakli*
Maison ANAPH pour Akli
La maison en question est pour Akli

On peut ajouter cet exemple avec la préposition *s* (non attesté dans le corpus) :

(22) *Ixxamen* *s* *iɛessasen*
Maisons avec EL-gardiens
Les maisons ont des gardiens

7. Les prépositions admettant un complément nul

Le complément de la préposition peut normalement être restitué à partir du contexte ou du cotexte. Il ne semble donc pas nécessaire de faire intervenir un changement de catégorie (adverbe). Il faudrait cependant étudier de manière fine les différents cas pour étayer cette assertion.

(23) *tama* *n* *zdat*
Côté de devant
L'endroit (d'une chose)

(24) *Ad* *uɣalen* *ɣer* *deffir*
POT 3mp-A-revenir vers derrière
Ils reviendront en arrière

Dans la majorité des cas du corpus, les séquences à complément nul sont *ɣer deffir et ɣer zdat,* qui fonctionnent plutôt comme adverbes.

8. Les autres compléments de la préposition

On peut citer d'autres compatibilités :

a) Une relative avec un verbe à forme de participe avec la préposition *am*, cas unique mais dont le nominal peut être restitué :

(25) *am* *yecban* *ifassen*
Comme PART-P-ressembler-à EL-mains
Comme par exemple les mains

Cet énoncé est équivalent à :
(26) *Am wayen yecban ifassen avec ayen (EA wayen)* : ce (que/qui)
Comme ce qui ressemble à des mains

b) L'interposition (Melis, 2003)

Il existe une construction N+préposition+N où N est un déictique (*wa* « celui-ci »), un adverbe (*akka* « ainsi »), un nom (*ass* « jour »),… :

(27) *Rsen* *wa* *ɣef* *wa*
3mp-P-être posé celui-ci sur celui-ci
Ils sont posés l'un sur l'autre

(28) *Yettas* *d* *ass* *s* *wass*
3ms-AI-venir PROX EL-jour avec EA-jour
Il vient un jour sur deux

La difficulté est ici l'analyse de cette séquence. Les tests de déplacement et de focalisation montrent son unité. On peut considérer que la préposition a deux compléments qui l'encadrent.

On comparera cette structure à celle dans laquelle la préposition est absente, par exemple :

(29) *Yiwen* *yiwen*
Un un
Un à un / un par un

c) Une tournure où la séquence « préposition *n* + complément » suit directement le prédicat, qu'il ne faut pas confondre avec une sous-phrase comme dans l'exemple (30)

(30) *Iɣil* *n* *Muḥend*
3ms-P-croire de Mohand
Il pensait que c'était à Mohand

Soient les énoncés (31) et (32) :

(31) *tin* *ur* *nesɛi* *ara* *n* *wergaz …*
Celle (qui) NEG1 3fs-P-avoir NEG2 de EA-homme
Celle qui n'a pas d'homme…

(32) *tin* *ur* *nesɛi* *ara* *argaz …*
Celle (qui) NEG1 3fs-P-avoir NEG2 EL-homme
Celle qui n'a pas de mari…

Argaz signifie en effet « homme ; mari » et le contexte montre que la préposition *n* précise qu'il s'agit du sens le plus général, ici « homme » qui peut être un frère, un oncle, un cousin ou un mari. On pourrait dire avec le même sens que (31) en introduisant l'indéfini *yiwen* « un » :

(33) *tin ur nesɛi ara yiwen (n) wergaz …*
Celle qui n'a pas un homme…

d) La plupart des prépositions admettent un adverbe comme complément :

(34) *si zik*
De autrefois
Depuis longtemps
Il y a longtemps

(35) *si zik n zik*
Depuis très longtemps
Il y a très longtemps

Conclusion

L'examen des propriétés de certaines prépositions permet déjà de mieux les définir : La préposition est invariable et elle peut admettre comme complément un syntagme nominal, un syntagme prépositionnel, un syntagme verbal, une phrase, un adverbe et un complément nul.
Cette étude n'est qu'exploratoire : elle montre cependant que les prépositions ne sont pas un tout homogène étant donné les différentes classes de compatibilités que l'on peut dégager. Il est intéressant par exemple de constater sur les corpus pris en compte que le couple de prépositions spatiales *zdat / deffir* fait partie d'une classe différente de celle du couple *nnig / ddaw* alors qu'intuitivement on se serait attendu à ce que le quadruplet (*zdat / deffir / nnig / ddaw*) appartienne à la même classe.

L'objet de l'étude concerne quelques prépositions et un groupe de parlers kabyles. Il faudra l'élargir à l'ensemble des prépositions et aux locutions prépositives du kabyle. La caractérisation des prépositions des différentes variétés berbères permettra d'avoir une vue d'ensemble et de mieux cerner ces objets mal identifiés.

Un grand chantier s'ouvre aux berbérisants, celui de l'étude fine de chaque préposition – parent pauvre de la linguistique berbère - d'un point de vue syntaxique, sémantique, historique, etc., étude nécessaire à une meilleure connaissance du fonctionnement de la langue.

Quelques repères bibliographiques

Melis, L. (2003) : *La préposition en français*. Paris-Gap, Orphys.

Leeman, D. (éd.) (2008) *: Enigmatiques prépositions,* Langue Française 157, Paris, Larousse / Armand Colin.

Harries, J. (1973) : « Locatives and prepositions in some Berber dialects », *Actes du 1er Congrès d'étude des Cultures méditerranéennes d'influence arabo-berbère*, Alger, SNED, p. 98-110.

Cadi, K. (1987) : « Prépositions et rections en Tarifit (Nord marocain) », in *Etudes et Documents berbères 3*, Paris, La Boîte à Documents, p. 67-75.

Negation and Focus Interaction in Berber

Naima OMARI
Al Quaraouiyine University, Agadir

0. Inroduction

The object of this paper is to consider the syntactic properties and distribution of Negation (Neg) in focus constructions within the framework of the Minimalist Program (MP) (Chomsky 1992, 1995). The discussions are based on data from Berber, in particular the Tashelhit dialect spoken in the Southwest of Morocco. We will argue that Neg interacts with modality and focus and functions as a modality sensitive element. The pattern which emerges from the observation of Neg in focus constructions will provide compelling evidence in favour of proposing two distinct syntactic characterizations of Neg, which correspond to the different contributions it makes to the interpretation of the clause: Neg counts as an independent head which projects an X-bar structure of its own when it contributes the usual meaning of clausal negation. On the other hand, Neg does not head NegP but is left-adjoined to an independently existing functional head, namely Mod(ality), when it behaves as a modality-sensitive element.[1]

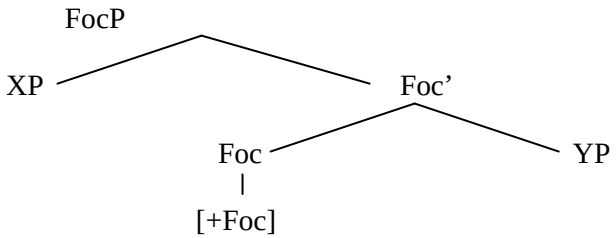
The paper is organized as follows. We will first discuss some existing analyses of Focus (Foc) as well as the nature of the functional category carrying the [Foc] feature in Tashelhit Berber (TB). Second, we will give an overview of the general properties of Neg in focus constructions. Third, we will determine the precise nature of the particle d as well as its relation to Neg. We will propose that d heads a Modality Phrase (ModP). In the course of the discussion, implications of the proposed analysis for the licensing requirement of Neg are considered and shown to give further support for our general analysis. Finally, we will consider the structural representation and derivation of Neg.

1The distinction between pure negative elements and negative modality elements is made in other studies (Mohamed and Ouhalla (1995), Ouhalla (1993), Zanuttini (1997)).

1. Some Existing Analyses of Focus

On the basis of semantic considerations, several studies propose a Focus Phrase (FocP) to account for the array of syntactic operations in focus constructions (cf. Horvàth (1985), Ouhalla (1993, 1997), Green (1996), Rizzi (1997), Shlonsky (1997, 1998), among others). The head of FocP is assumed to be specified for the feature [+Foc] which characterizes f-(ocused) constituents. Accordingly, a representation of a structure with an f-constituent is as in (1):

(1)



Brody (1990) proposes a Focus Criterion to determine the distribution and interpretation of f-constituents, reminiscent of the Wh- and Neg-Criterion (cf. Rizzi (1991), Haegeman (1995)). This condition reads as follows:

(2) a. At S-structure and LF the Spec of an FP must contain a +f-phrase.
b. At LF all +f-phrases must be in an FP.
(Haegeman (1995): 107, adapted from Brody (1990)).

The above mentioned studies agree in defining Foc-movement as a form of Wh-movement. Shlonsky (1998) argues that Foc and Wh-movement present a strong correlation, consisting of a similar target for movement, namely [Spec, FocP]. Accordingly, focusing and question-formation are mutually incompatible. This is exemplified in the examples in (3) from SA. (3a) and (3b) are examples of Wh-movement and focusing, (3c) and (3d) illustrate that both operations cannot be applied in the same clause:[2]

(3) a. *?ayna qaabala xaalid - un saalim - an ?*
Where met Khalid - nom Salim - acc
"Where did Khalid meet Salim?"

2 The f-constituents are underlined in the English translation.

b. *saalim - an qaabala xaalid - un fi l - ħadiiqat- i.*
Salim - acc met Khalid -nom in the- garden- gen
"It was Salim that Khalid met in the garden".

c. ** ?ayna saalim - an qaabala xaalid- un?*
Where Salim -acc met Khalid- nom

d. ** saalim- an ?ayna qaabala xaalid- un?*
Salim - acc where met Khalid- nom
(Shlonsky (1998):7, adapted from Bakir 1980)

The seperate manifestation of Foc in Syntax has been questioned in some studies (Benmamoun (1998), Haegeman (1995), Motapanyane (1998)). Motapanyane (1998) argues that [Foc] features do not belong to the class of formal features, since they do not identify a lexical category and are not obligatory as checking devices on the verbal or nominal morphology. The [Foc] feature becomes a syntactic element only in conjunction with formal features, that is [Wh] and [tense], which are semantically related to focus. As pointed out by Benmamoun (1998), this approach is in compliance with the theoritical assumptions of the MP (Chomsky (1995)). In the MP, the classes of syntactically relevant features are restricted to formal features, whereas semantic features are invisible for computations.
It should be pointed out that in TB the morphology for Foc overlaps with the morphology for question formation. In this language, the head ad does not only appear with Foc-phrases. It also appears with Wh-constituents. The following data bear on the discussion:

(4) a. *manuk ad i - fta?*
When that he-leave+perf
"When did he leave?"

b. *hmad ad i- fta- n.*
hmad that he- leave+perf
"It was Hmad who left."

c. ** manuk ħmad ad i - fta - n?*
when Hmad that he-leave+perf

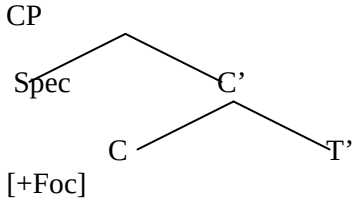
d. ** ħmad manuk ad i - fta - n?*
Hmad when that he-leave+perf

The data are accounted for if we assume that the particle *ad* is specified for the two-feature set [Foc/ Wh]. This assumption, if correct, has the implication that

Foc-phrases and Wh-phrases in TB occupy the same position, namely [Spec, CP]. In (4a), the Wh-phrase *manwa* can check the [Wh] feature of C by moving to [Spec, CP]. Similarly, in (4b) the Foc-phrase *tabrat* undergoes overt movement to [Spec, CP] to check the [Foc] feature in C. (4 c, d) illustrate that focusing and question formation cannot be applied in the same clause, which fact suggest that they are competing for the same position, namely [Spec, CP].

Accordingly, the derivation of a focus construction like (4b) involves A'-movement of the f-constituent into [Spec, CP] to check the strong [+Foc] feature associated with the category C. The structure involved is as in (5):

(5)



In the next section, we will develop an analysis of the syntax of Neg in focus constructions in TB that crucially relies on the effects of the proposed analysis.

2. General properties of Neg

Generally speaking, Neg may be either neutral or more specific and narrow in its scope. Thus consider:

(6) *ur y - uri ħmad tabrat.* [Neutral]
Neg he - write+perf Hmad the-letter
"Hmad did not write the letter".

(7) a. *ur d tabrat ad y - ura ħmad.* [Obj-Negation]
Neg d the-letter that he-write+perf Hmad
"It was not <u>the letter</u> that Hmad wrote."

b. *ur d ħmad ad y - ura- n tabrat.* [Subj-Negation]
Neg d Hmad that he-write+perf the-letter
"It was not <u>Hmad</u> who wrote the letter."

(8) *ur d is y- ura tabrat.* [V-Negation]
Neg d that he-write+perf the-letter
"He didn't <u>write</u> the letter."

Neg in (6) is neutral in the sense that it negates the proposition without any particular discourse status. The most likely inference to be drawn from this sentence is that the event- writing the letter- did not take place at all. Neg in (7) and

(8), on the other hand, is more specific and narrow in its scope, denying only specific aspects (object (7a), subject (7b), verb (8)) around the event. (7a), for example, has the presupposition that Hmad wrote something. (7b) has the presupposition that somebody wrote the letter. And finally (8) has the presupposition that Hmad did something to the letter. The link between Neg and Foc in (7) and (8) is quite obvious, given that the constituents within Neg scope get a negative contrastive focus (NCF) reading. NCF is used in contexts where the speaker is giving new information which is in conflict with existing information (cf. Ouhalla (1993, 1997)).

Contrasting (7) and (8), (7) involves the fronting of the specific constituent under the scope of Neg and its subordination to the rest of the sentence by the complementizer *ad*, while (8) involves the introduction of the complementizer *is* clause-initially. We notice that the main difference resides in the fact that the former negates and contrastively focuses a nominal constituent, whereas the latter negates and contrastively focuses a verbal constituent. This entails that the application of clefting is limited in TB. To some extent the limitation is predictable on morpho-syntactic grounds: Clefting can only apply to free lexical constituents, ones that can be placed by themselves in a predicate slot (cf. Givon (1990)).

Notice that in many languages as well, there are also severe restrictions on V-clefting. English, for example, requires nominalization of the verb, and its recapitulation by the "dummy auxiliary" <u>do</u> in its initial position, as in (9):

(9) a. John didn't kick the ball. [Neutral]
b. It was not <u>John</u> that kicked the ball. [Subj-Negation]
c. It was not <u>kicking</u> that John did to the ball. [V-Negation]

On the basis of English data, Givon (1990) advances two explanations to account for the restrictions on V-clefting:

(10) a. Functional: Clefting involves a topicalized stable entity, not a state or event.
b. Structural: Clefting the verb would leave the remaining portion of the clause without its core, thus hard to interpret. Further, no prototypical REL-clause structure can be obtained without the verb.
(Givon (1990): 731)

Before proceeding with our analysis of Neg in focus constructions, let us first briefly address Neg in simple verbal sentences. Following Ouhalla (1988), Boukhris (1998), Omari (2001), and Ouali (2005), we assume that Neg in TB heads its own maximal projection NegP above TP. No lexical XP material can intervene between Neg and T, as shown in (11):

(11) a. ** ur hmad y - uri tabrat.*
Neg Hmad he-write+perf the-letter

b. ** ur ħaqqan y - uri tabrat.*
Neg apparently he-write + perf the-letter
"He apparently did not write the letter."

The ordering restriction shown in structures like (11a) and (11b) can be accounted for based on a requirement on Neg licensing. This requirement can be stated as in (12):

(12) *Neg Licensing Condition (NLC):*
Neg must be adjacent to a [+V] category.

Turning to the negative marker in focus constructions, it is realized as *urd*. We can decompose *urd* into a combination of two distinct morphemes, namely *ur* and d. This is supported by the example in (13), where the negative adverb *ssar* is inserted between them:

(13) *ur ssar d ħmad ad rad i- mmuddu.*
Neg ever d Hmad that Fut he- travel+A.
"It is not Hmad who will ever travel."

It should be pointed out that Neg must always co-occur with the particle d in focus constructions. Accordingly, the sequence Neg- NP/ CP is ruled out, as shown in (14):

(14) a. ** ur ħmad ad y- ura- n tabrat.*
Neg Hmad that he-write+perf the-letter

b. ** ur is y- ura ħmad tabrat.*
Neg that he-write+perf Hmad the-letter

We could attribute the ungrammaticality of (14a) and (14b) to the NLC given that Neg is not adjacent to a [+V] category. This entails that in the grammatical sentences in (7) and (8), the NLC is satisfied because *d* is a [+V] category. This is a long standing issue in Berber linguistics. At least, two positions have been advanced to determine the precise nature of the particle *d*:
(i) *d* is a verbal copula (cf. Basset (1948), Galand (1957), Shlonsky (1987), Choe (1987), among others).
(ii) *d* is a predication marker (cf. Penchoen (1973), Chaker (1978), Bentolila (1981), Bary (1983), Ouhalla (1988), Cadi (1991), El Moujahid (1993), Boukhris (1998), Laabdelaoui (2003), among others).

These analyses are taken up in the next section. From our perspective, we will defend a view that d is a Modality morpheme, thus providing a possible account of why it interacts with Neg in focus constructions.

3. The Status of the particle *d*

If we assume the NLC, and adopting the analysis which holds that *d* is a copula verb, then we could say that this condition also applies to Neg in focus constructions. Let us first look at the justifications for treating *d* as a verb. First, like copula verbs, *d* usually serves to establish a link between two nominal constituents. This is illustrated by the examples in (15), which are attested in some Berber varieties, but not in TB:

(15) a. *ħemmu d amħdar.*
Hemmu d student
"Hemmu is a student."
(Tarifit/ Ouhalla (1988): 101)

b. *moħand d amaziγ.*
Mahand d Berber
"Mohand is a Berber."
(Tamazight/ Calabrese (1987): 110)

Second, d is initial in its clause, on a par with verbs in declarative sentences:

(16) d amħdar .
d student
"He is a student."

The sentences in (15) and (16) are often taken to correspond to those in (17) and (18) from TB, where the copula verb g "to be" obligatorily surfaces with DP predicates:

(17) a. *i-ga ħmad amħdar.*
he-be+perf Hmad student
"Hmad is a student."

b. *i- ga ħmad amaziγ.*
he-be+perf Hmad Berber
"Hmad is a Berber."

(18) *i -ga amħdar..*
he-be + perf student
"He is a student."

Third, constructions of the form *[NP NP] are sentences, as long as *d* is present. Thus, compare (19a) with (19b), (from Ouhalla (1988): 103):

(19) a. *ħemmu d amħdar.*
Hemmu d student
"Hemmu is a student."

b. *ħemmu amħdar.*
Hemmu student
"Hemmu, the student."

(19a) has a sentential interpretation. By contrast, (19b) cannot be analyzed as a sentence but rather as a simple noun phrase. Yet, the only difference between the two constructions is that (19a) contains the particle *d*, whereas (19b) does not. Thus, since *d* links two nominal constituents, it should be considered as a copula verb (cf. Shlonsky (1987), Choe (1987)).
Finally, like the English copula verb "to be", *d* appears attached to the clefted NP, as in (20) (cf. Ouhalla (1988)):

(20) a. *d amħdar ay y-lla ħemmu.*
d student that he- be+perf Hemmu
"A student is what Hemmu is."

b. It is John who left.

The similarity between the two structures is quite clear. The clefted construction in (20b) has a copula *is* and a pleonastic subject *it*. Similarly, the clefted NP in (20a) is preceded by a copula which is *d*, and a pleonastic subject pro.
These distributional arguments aside, however, the syntactic behaviour of *d* is not typical of verbs. First, if the assumption that *d* is a verb is correct, we predict (21b), in which *d* is marked for the subject-agreement features to be grammatical, which it is not:

(21) a. *t- ga tadbibt.*
she-be+perf the-doctor
"She is a doctor."

b. **t- d tadbibt.*
she-d the-doctor

Second, unlike all other verbs in the language, the particle *d*, on the assumption that it is a verb, is apparently the only verb that is not lexically generated with its associated inflectional properties:

(22) a. *i-ga amħdar.*
he-be+perf student

b. * *i-da amħdar.*
he-d+perf student

Third, *d* cannot host clitics, whereas copulas do (cf. El Moujahid (1993: 454)):

(23) a. *i-ga wayyis iḍili. (TB)*
it-be+perf the-horse black
"The horse is black."

b. *i- ga- t wayyis.*
it-be+ perf- it the-horse.

(24) a. *adlf d amllal. (Kabyle)*
the-snow d white
"Snow is white."

b. * *adlf d-t.*
the-snow d-it

Finally, it is not clear under the copula analysis why *d* appears only in negated and questioned clefts. More specifically, it is mysterious why in the context of affirmative clefts *d* is abscent in TB:

(25) a. *ħmad ad y-ura-n tabrat.*
Hmad that he-write+perf the-letter
"It was Hmad who wrote the letter."

b. *ur * (d) ħmad ad y-ura-n tabrat.*
Neg d Hmad that he-write+perf the-letter
"It was not Hmad who wrote the letter."

c. *is * (d) ħmad ad y-ura-n tabrat?*
whether d Hmad that he-write+perf the-letter
"Was it Hmad who wrote the letter?"

In view of all the objections raised above, we conclude that *d* is not a regular verb. Obviously, this conclusion is in itself counter evidence against the assumption that the NLC stated in (12) extends to Neg in focus constructions. Nevertheless, a second alternative is certainly worth considering. In fact, two alternatives are available. One proposal is that the NLC in (12) is not general enough to account for the data in (7) and (8).The other proposal is that we do not only identify a functional head which interacts with [+V] categories, and hence subject to the NLC in (12), but that we also have to provide for a Neg node which interacts with Mod and Foc.

Let us consider the first proposal. In light of the analysis which holds that *d* is a predication marker, it seems to be the case that the NLC should be restated as in (26):

(26) *Neg Licensing Condition:*
Neg must be adjacent to a [+predicate] category.

As it stands, (26) certainly applies to Neg in simple verbal sentences as well as in focus constructions. There are grounds for treating *d* as a predication marker. The first piece of evidence is provided by the fact that *d* appears with nominal sentences with a noun phrase predicate. As pointed out by Vinet (1994), since nouns are identified as entity expressions and not as predicates, they cannot enter a predication relation by themselves as opposed to verbs and adjectives. Hence, they must be supported by some lexical element. Thus compare (19a) with (19b) repeated here as (27a) and (27b):

(27) a. *ħemmu d amħdar.*
Hemmu d student
"Hemmu is a student."

b. *ħemmu amħdar.*
Hemmu student
"Hemmu, the student."

The noun phrase *amħdar* has a different grammatical function in each of these constructions. In (27b), *amħdar* is an attributive noun phrase with an adjectival function modifying *Hemmu*. In (27a), *amħdar* clearly has a predicational function indicated by the presence of the particle *d*. The function of *d*, therefore, appears to indicate that the noun phrase is to be understood not as an attributive but as a predicational noun phrase.

A second argument in favour of treating *d* as a marker of predication comes from examples like (28), where the bracketed sequence is a small clause complement of the verb *g* "to regard":[3]

(28) *i-ga ħmad [$_{SC}$ imddukal-nns d inafaln].*
he-regard+perf Hmad friends -his d stupid
"Hmad considers his friends to be stupid."

The subject-predicate relation between *imddukal-nns* and *inafaln* within the small clause structure is actualised by the presence of the particle *d*.
A third argument for the status of *d* as a predication marker is provided by the fact that it can appear with nominal predicates selected by verbs that carry a causative (29) or a factive (30) value, as pointed out by El Moujahid (1993):

(29) *y- užža- t d ahyuud.* (Tamazight Berber (TamB))
he-let+perf- him d the-crazy
"He drove him crazy."

(30) *i- ffγ d arba , y- εayd d d aryaz.* (TamB)
he-leave+perf d boy he -return+perf dir d man
"He left as a boy, and came back as a man."

Further, the role of *d* as a predication marker is obvious in negative focus constructions. In these constructions, *d* obligatorily surfaces before the fronted constituent; otherwise the structures would be ruled out:

(31) *ur *(d) ħmad ad y- ura-n tabrat.*
Neg d Hmad that he-write+perf the-letter

3 The verb g in TB is used to mean "to be", "to consider", "to make", or "to put" :
(i) *i -ga adbib.*
he-be+perf doctor
"He is a doctor."
(ii) *i -ga gmas d unafal.*
he-consider+perf brother-his as stupid
"He considers his brother to be stupid."
(iii) *i - ga n l-makla.*
he- make+perf dir the-food
"He makes food."
(iv) *i -ga n irwan ħ ufran.*
he-put+perf dir the-cookies in the-oven
"He puts the cookies in the oven."

The ungrammaticality of (31) is attributed to the fact that *ur* is not adjacent to a predicate (cf. El Moujahid (1993), Boukhris (1998)). According to El Moujahid (1993), given that Neg in Berber is restricted to verbal predicates, it cannot interact with a nominal except when the nominal acquires the status of a predicate. Once nominal predication is saturated by the element *d*, the NP becomes accessible to the scope of Neg.

The last piece of evidence that supports the claim that *d* is a predication marker has to do with the fact that *d* supports the predication of a [CP] headed by the complementizer *is*:

(32) a. *is * (d) [$_{C'}$ is y- ura tabrat] ?*
whether d that he-write+perf the-letter
"Did he write the letter?"

b. *ur * (d) [$_{C'}$ is y -ura tabrat].*
Neg d that he-write+perf the-letter
"He didn't write the letter."

While the analysis of *d* as a predication marker derives the distributional facts mentioned above, it makes predictions that are not borne out. For instance, it is not clear why a fronted constituent can be preceded by the particle *d* in affirmative focus constructions, as in (33):

(33) a. *(d) aryaz ay y-uzen-n tabrat.* (TamB)
d the-man that he-send+perf the-letter
"It was the man who sent the letter."

b. *(d) is i- mmut baba-s.* (TB/ El Moujahid (1993): 460)
d that he-die+perf father-his
"His father died."

The fact that *d* appears in affirmative focus constructions remains a mystery if we assume that *d* is obligatorily inserted in negative focus constructions between Neg and the fronted constituent for licensing purposes. Since *d* occurs in negative and affirmative focus constructions, it is most likely that *d* is associated with the fronted constituent, rather than with Neg. In other words, the appearance of *d* in focus constructions can be explained by the presence of the fronted constituent, and not by the presence of Neg.

Furthermore, if *d* is inserted to license syntactic predication, then it would bear no semantic role, contrary-to fact. Indeed, the particle *d* in focus constructions carries reinforcing features in the sense that it highlights a given category of the sentence. The added force is one of modality, namely 'assertion'. To the extent that 'assertion' implies 'certainty'- a clear modality category-,

instances of contrastive focus (both affirmative (33) and negative (7&8)) are also instances of Modality (i.e. Ouhalla (1993, 1997)). Clearly, (7) and (8) assert the falsity of a given piece of information (i.e. correction), while (33) asserts the truth of existing information. In this respect, if we assume that *d* is a Modality morpheme, we can easily account for its co-occurence with f-constituents.[4]
An apparent counterexample to this conclusion is the ability of *d* to appear in an [NP-D-NP] form, which is generally identified as a regular test for checking whether an element is a predication marker or not. We suggest here that the particle *d* can sometimes behave as a predication marker as long as it bears no semantic role, as (34) illustrates:[5]

(34) *i - ga ħmad [gmas d ublhad].*
he- regard+perf Hmad brother-his as a fool

---

4 d can also be used to mean "as", "and", "with", or as a directional:
(i) *i -ga gmas d unafal.*
he-consider+perf brother-his as stupid
"He considers his brother to be stupid.
(ii) *t-mmaggar ħmad d brahim.*
she-meet+perf Hmad and Brahim
"She met Hmad and Brahim."
(iii) *iɛiš d ayddars.*
he-live+perf with family-his
"He lives with his family."
(iv) *y-uška d ħmad.*
he-come back+perf dir Hmad
"Hmad came back."

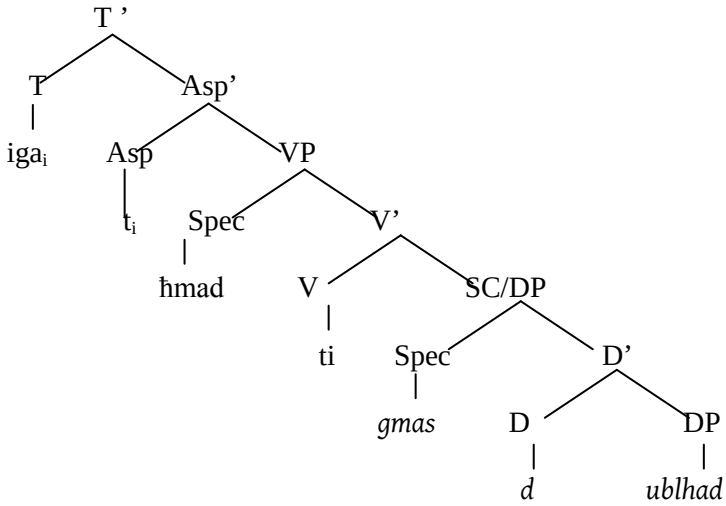
5 This analysis of d encounters the following question: why does d carry reinforcing features in nominal sentences like (i) and (ii) in Tarifit Berber?
(i) *ħemmu d amħdar.*
Hemmu pred. M student
"Hemmu is a student."
(ii) *d amħdar.*
pred.M student
"He is a student."
To answer this question, we propose that these sentences are not as basic, as traditionally assumed. They are actually derived from cleft constructions, via simplification. This is in line with the hypothesis defended in Guerssel (1983). Thus:
(iii) a. Cleft: *d amħdar$_i$ [ad illa ħmad t$_i$].*
Mod student that he-be+perf Hmad
b. Left dislocation : *ħmad$_j$ d amħdar$_i$ [ad illa pro$_j$ t$_i$]*
c. Simplification : *ħmad d amħdar.* (deletion of ad- clause)
(iv) a. Cleft : *d amħdar$_i$ [ad i -lla pro t$_i$].*
Mod student that he-be+perf
b. Simplification : *d amħdar.* (deletion of ad- clause)

|

"Hmad considers his brother to be a fool."

The reason for viewing *d* in (34) as a predication marker is that it has no semantic content. We will share with Vinet (1994) the view that the particle *d* in sentences like (34) is a functional head D licensing an inner DP in the predicate position of a small clause structure. The structure involved is as in (35)

(35)



However, there is a problem which is left unresolved in this analysis: d is optionally realized in affirmative focus constructions contrary to what happens in negative focus constructions. To solve this problem, let us assume, following Calabrese (1987) and El Moujahid (1993), that a rule of *d*-deletion applies at PF: it optionally deletes *d* when it is in clause-initial position. Two pieces of evidence can be given to support this claim. The first is provided by the fact that in yes-no questions, *d* is obligatorily realized since it is not in clause-initial position, as in (36b) and (37b):

(36) a. *(d) tabrat ad y-ura.*
Mod the-letter that he-write+perf.
"It was the letter that he wrote. »

b. *is * (d) tabrat ad y - ura?*
Whether Mod the-letter that he - write+perf
"Was it the letter that he wrote?"

(37) a. *(d) is y - ura tabrat.*
Mod that he - write+perf the-letter
"He <u>wrote</u> the letter."

b. *is * (d) is y-ura tabrat?*
Whether Mod that he-write+perf the-letter
"Did he <u>write</u> the letter?"

The second piece of evidence for this hypothesis is that *d* is obligatorily present when it is not the first element of affirmative focus constructions, as shown by (38b):

(38) a.*(d) tabrat ad y-ura.*
Mod the-letter that he-write+perf.
"It was <u>the letter</u> that he wrote."

b. *ad y-ura * (d) tabrat.*
that he-write+perf Mod the-letter
"<u>The letter</u> is what he wrote."

So far we have established that <u>d</u> is a Modality morpheme in focus constructions. On this assumption, the NLC stated in (26) is irrelevant to account for the licensing requirement of Neg in focus constructions. For this reason, we pursue the second hypothesis which assumes that we do not only identify a functional head which interacts with [+V] categories, and hence subject to the NLC in (12), but that we also have to provide for a Neg node which interacts with Mod and Foc, and hence not subject to the NLC in (12).
Further evidence in the same direction comes from an examination of the syntactic representation and derivation of Neg in focus constructions. This will be the main concern of the next section.

4. Structural Representation and Derivation

One possible approach to account for the derivation of *ur* in focus constructions is to assume that *ur* heads a NegP that occurs between CP and TP on a par with *ur* in simple verbal sentences. Applying the proposal that *d* heads ModP, this implies that *ur* moves above *d*.

However, we have further data that cast doubt on the Neg-raising analysis:

(39) a. *ur d tabrat [ad y-ura.]*
Neg Mod the-letter that he-write+perf
"It was not <u>the letter</u> that he wrote."

b. *tabrat [ad ur y-uri.]*
the-letter that Neg he-write+perf+Neg
"It was the letter that he did not write."

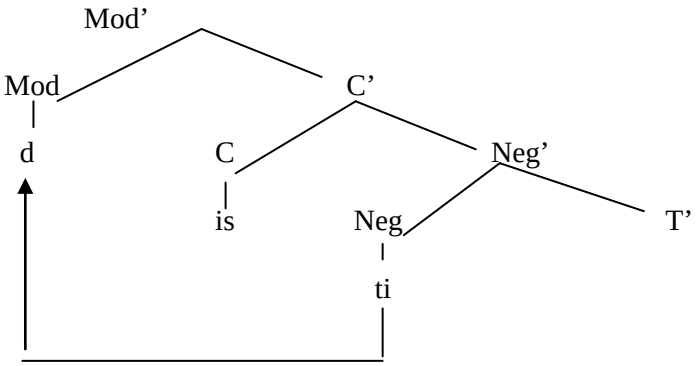
(40) a. *ur d [is y-ura tabrat].*
Neg Mod that he-write+perf the-letter
"He didn't write the letter."
b. *is ur y-uri tabrat.*
that Neg he-write+perf+Neg the-letter
"It was the case that he did not write the letter."

In TB, negative past is basically distinguished from positive past by the fact that the vowel *i* shows up in the verb, as in (39b) and (40b). If we argue that *ur* is in a position lower than CP, and that it subsequently moves above ModP, then it is not clear how we would explain why the verbal morphology is not affected in (39a) and (40a).
Further, the Neg-raising analysis wrongly predicts the ungrammaticality of (41) below:

(41) *ur d tabrat ad ur y-uri.*
Neg Mod the-letter that Neg he-write+perf+Neg
"It was not the letter that he did not write."

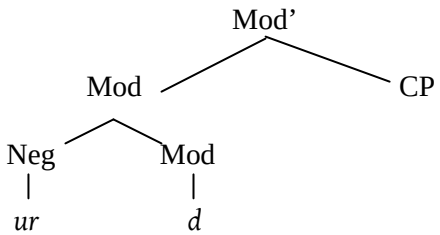
Clearly, the option that Neg-raising from a position below CP to another above CP does not capture the fact that both positions (i.e. the extraction site and the landing site) may be filled by the Negative marker. Moreover, the vowel *i* in the verb *y- uri* can provide us with a convincing argument that an account based on Neg-raising must be wrong.
A serious piece of evidence that further militates against this analysis has to do with the fact that Neg-movement to a sentence- initial position is non-local, i.e. skipping an intervening C° position, in violation of the "Shortest Move" requirement. The representation involved is as in (42):

(42)



The only option then is to argue that *ur* is base-generated in its surface position left-adjoined to an existing functional head. The reason why the negative marker in focus constructions might not count as a head with appropriate features is related to the fact that it is a modality/focus sensitive element (cf. Ouhalla (1997), Zanuttini (1997)). Assuming that the presence of Mod in the clause corresponds to the presence of a particular functional category (which we identify as ModP), we can further speculate that the negative marker *ur* left-adjoins to the head of this projection, as represented in (43):

(43)



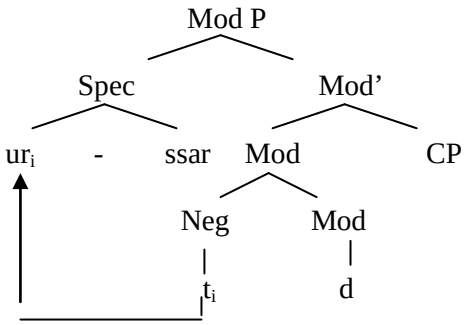
At first glance, this analysis for Neg in focus constructions would be unable to handle examples like (13), repeated here as (44):

(44) *ur ssar d ħmad ad rad i-mmuddu.*
Neg ever Mod Hmad that Fut he-travel+A.
"It is not Hmad who will ever travel."

The fact that the adverb *ssar* can intervene between *ur* and *d* in (44) contradicts our claim that *ur* is base-generated left-adjoined to Mod. We argue that the head *ur* can climb up higher in the structure to sentence-initial position in the presence of negative adverbs such as *ssar*. We attribute this to the affixal nature of the adverb

ssar: Movement of *ur* is a PF process to circumvent the ban on stranded affixes. The resulting derivation is given in (45):[6]

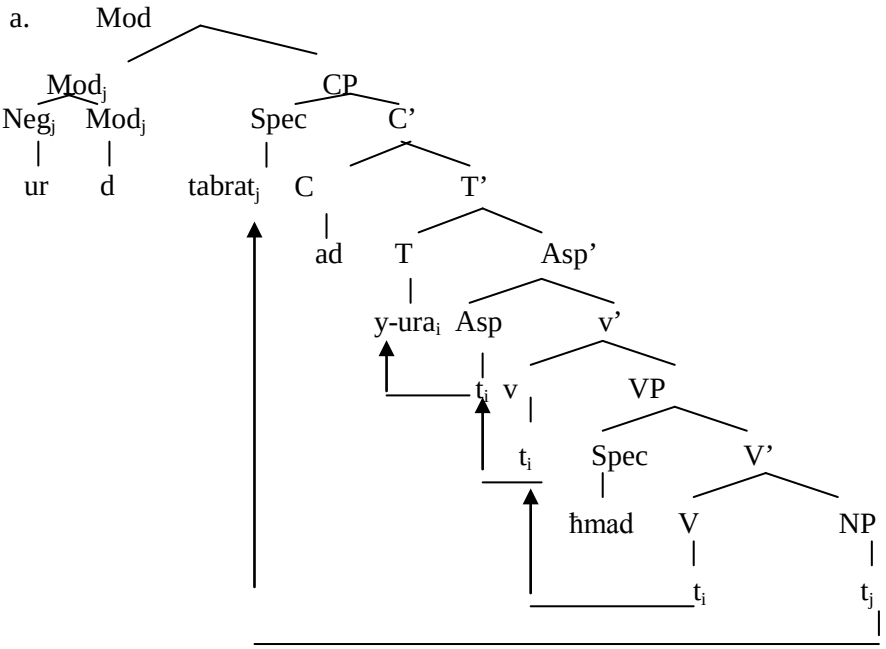
(45)



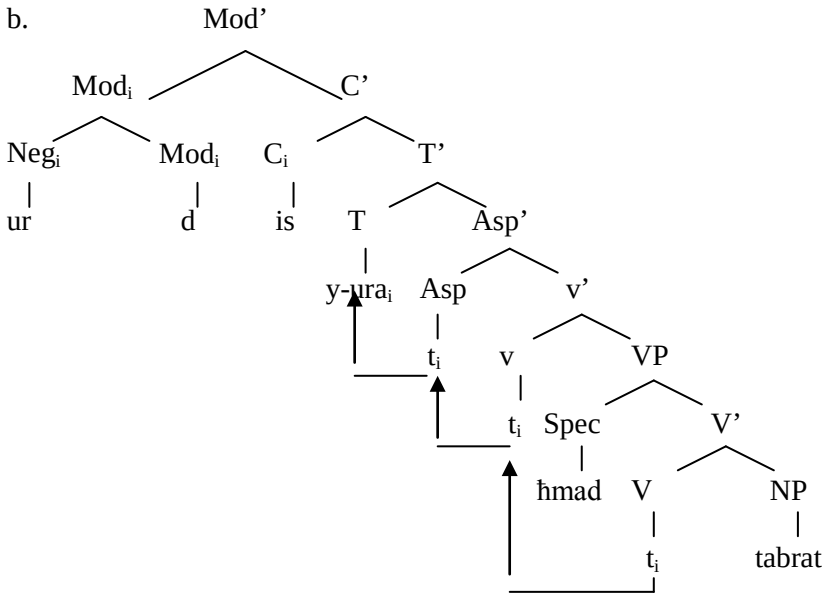
The analysis proceeds then as follows. (46a) corresponds to (7a), where a nominal constituent of the sentence is negatively focused, and (46b) corresponds to (8), where the V-constituent of the sentence is negatively focused:

(46)

a.



6 For a discussion of the syntax of negative adverbs in TB, see Omari (2001).



In (46a), the verb *y-ura* overtly raises to v. The [v-V] complex further raises to Asp and then to T check the corresponding strong features of these functional categories. The focused NP *tabrat* moves from its original position in [Spec, VP] to [Spec, CP] where it can check the [Foc] feature against C. At this point, the formal features [+Mod] and [+Neg] of the focused NP raise to Mod and then to Neg at LF for feature checking purposes. In the structure (46b), the verb *y-ura* moves overtly in a stepwise fashion to T. From there, it undergoes movement to C in the covert syntax, a movement process triggered by the checking of the feature [+Foc], which we assume is merged with C. That the movement does not apply overtly is confirmed by the fact that C and V can be seperated by accusative clitics, as shown in (47), which is a corrective statement of (8):

(47) *is y- ufa tabrat, ur d is -tt y- ura.*
that he-find+perf the-letter Neg Mod that -it he-write+perf
"He <u>found</u> the letter, but he didn't <u>write</u> it."

The V-complex next raises and adjoins to Mod and then to Neg at LF to check the feature [+Mod] and the feature [+Neg], respectively.

5. Conclusion

In this paper, we have examined the properties of negation in focus constructions in TB, and found out that it conveys a modality reading. The fact that the negative element *ur* behaves a modality sensitive element has led us to make a structural distinction between sentences with a neutral reading and those with a modality reading. In the former, the negative marker heads the syntactic projection in which it occurs, whereas in the latter, the negative marker left-adjoins to Mod.[7]

A proper analysis of Neg in focus constructions required a prior understanding of focus. Thus, the first goal of the paper was to discuss some existing proposals that have been put forth in the literature concerning the the syntactic analysis of focus. With respect to focus in TB, we have proposed that a syntactic [+Foc] feature is associated with the category C and that f-constituents A'-move into the domain of C to receive that feature. Turning to the syntactic properties of Neg in focus constructions, we have shown that the particle *ur* is narrow in its scope, denying only specific aspects of the event. We have also shown that it is a focus /modality sensitive element. This has led us to determine the nature of the particle *d* which always co-occurs with *ur* in focus constructions. We have argued that *d* heads a modality phrase (ModP), thus providing a possible account of why it interacts with Neg in focus constructions. Finally, we have represented the interaction between *ur* and *d* in structural terms. We have proposed that Neg is inserted by Merge in its surface position left-adjoined to the functional head Mod. This analysis of Neg is supported by the negative modality reading it tends to have as well as by its scope properties.

7 An overt distinction between pure negation elements and negative modality elements is made in SA (cf. Ouhalla (1993)). Ouhalla (1993) argues that the two negation elements laa and maa have different functional properties.and distribution. Laa functions as a pure sentential negator, while maa functions as a marker of negative contrastive focus. In structural terms, laa projects an IP-internal X-bar structure of its own. In contrast, maa does not project a NegP, but occupies a peripheral position reserved for certain modality particles. What transpires from the analysis of Negation in TB and SA is that languages use different strategies to distinguish negative sentences with a mod/ Foc reading from ones with a neutral reading. Thus, in a language like TB, the negative marker can have one or the other reading, depending solely on its structural position. However, in a language like SA, the modality negative marker differs from the neutral one in both its morphological form and its structural position.

References

Applegate, J.R. (1958), *An Outline of the Structure of Shilha*, American Council of Learned Societies, Program in Oriented Languages, Publications Series B-Aids n°11, New York.

Bary, L. (1983), "La prédication en berbère", *Langue et Litteratures* III, p. 105-113.

Basset, A. (1948), "La proposition sans verbe en berbère", *GLECS* IV, p. 34-36.

Basset, A. (1950), "Sur l'anticipation en berbère", *Mélanges William Marçais*, Paris, Maisonneuve, p. 17-27.

Benmamoun, E. (1998), *The Feature Structure of Functional Categories*, to appear in Oxford University Press.

Bentolila, F. (1981), *Grammaire fonctionnelle d'un parler berbère: Aït Seghrouchen d'Oum Jeniba*, (Maroc), Paris: SELAF.

Boukhris, F. (1990), "Les structures interrogatives et le focus de contraste en tamazight: Approche pragmatique et fonctionnelle", *La linguistique au Maghreb*, Rabat: Okad, p. 318-328.

Boukhris, F. (1998), *Les clitiques en berbère tamazight: Approche Minimaliste*, Ph.D. Dissertation, Rabat.

Cadi, K. (1991), "Sujet et predication non-verbale en rifain", *Etudes et documents berbères* 7, p. 79-95.

Calabresse, A. (1987), "Focus Structure in Berber: A Comparative Analysis with Italian", Guerssel, M. and K. Hale (eds.), *Studies in Berber Syntax*, Lexican Project Working Papers 14, p. 121-158.

Chaker, S. (1978), *Un parler berbère d'Algérie (Kabylie): Syntaxe*, Ph.D. Thesis, Paris V University, Paris.

Chaker, S. and D. Caubet (1996) (eds.), *La négation en berbère et en arabe maghrébin* , L'Harmattan.

Choe, H.S. (1987), "An SVO Analysis of VSO Languages and Parametrization: A Study of Berber", in Guerssel, M. and K. Hale (eds.) *Studies in Berber Syntax*, Lexicon Project Working Papers 14, p. 121-158.

Chomsky, N. (1992), "A Minimalist Program for Linguistic Theory", *MIT Occasional Papers in Linguistics* n°1, MIT.

Chomsky, N. (1995), *The Minimalist Program*, Cambridge, Mass.: MIT Press.

Cinque, G. (1996), "On the Relative Order of Certain 'Lower' Adverbs in Italian and French", in *Linguistique comparée et langues au Maroc* 51, p. 11-24.

Cinque, G. (1997), *Adverbs and Functional Heads. A Cross-Linguistic Perspective*, Oxford University Press.

El Moujahid, E. (1981), *La Classe du nom dans un parler de la langue tamazight, le tachlhiyt d'Igherme (Souss/Maroc)*, D.E.S. Thesis, Paris V.

El Moujahid, E. (1993), *Syntaxe du groupe nominal en berbère tachelhiyt (parler d'Igherm, Souss, Maroc)*, Ph. D. Thesis, Rabat.

Galand, L. (1957), "Un cas particulier de la phrase non verbale: l'anticipation renforcée et l'interrogation en berbère", *Mémorial A. Basset*, Paris, Maisonneuve, p. 27-37.

Givon, T. (1990), *Syntax: A Functional Typological Introduction*, Vol. II, Amsterdam/ Philadelphia: J. Benjamins.

Green, M. (1996), "Focus in Copular Sentences: The Interface between Semantics, Syntax, and Prosody", in Ploch, S. and A. Simpson (eds.) *SOAS Working Papers in Linguistics and Phonetics* 6, p. 154-178.

Guerssel, M. (1983), *An Outline of the Structure of Berber*, Unpublished MIT Paper.

Guerssel, M. and K. Hale (eds.) (1987), *Studies in Berber Syntax*, Lexicon Project Working Papers 14.

Haegeman, L. (1995), *The Syntax of Negation*, Cambridge: Cambridge University Press.

Horvàth, J. (1986), *FOCUS in the Theory of Grammar and the Syntax of Hungarian*, Dordrecht: Foris.

Laabdelaoui, R. (2003), *Binyatu lmurakkabi lmasdariyyi fi lloɣati l?amaaziɣiyyati tashelhiyt*, Doctorat Thesis, Oujda.

Laezlingler, C. (1996), "Adverb Syntax and Phrase Structure", in Di Scuillo, A-M. (ed.) *Configurations*, Cascadilla Press, Sommerville, p. 99- 127.

Laka, I. (1990), *Negation in Syntax: On the Nature of Functional Categories and Projections*, Ph. D. Thesis, MIT.

Leguil, A. (1992), *Structure prédicative en berbère*, L'Harmattan, Paris III.

Mohamed, I. and J. Ouhalla (1995), "Negation and Modality in Early Child Arabic", in Eid, M. (ed.) *Perspectives on Arabic Linguistics* VII, J. Benjamins, p. 69-90.

Motapanyane, V. (1998), "Parameters for Focus in English and Romanian", Ms. University of New Brunswick, Saint- John.

Omari, N. (2001), *The Syntax of Negation in Tashelhit Berber*, Doctorat Thesis, Rabat.

Ouali, H. (2005), "Negation and Negative Polarity Items in Berber", in Ettlinger, M. et al (eds.), *Proceedings of the Thirtieth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, Berkeley Linguistics Society, Berkeley, p.330-340.

Ouhalla, J. (1988), *The Syntax of Head Movement: A Study of Berber*, Ph. D. Thesis, University College London.

Ouhalla, J. (1993), "Negation, Focus and Tense: The Arabic maa and laa", *Rivista di Linguistica* 5.2, p. 275-300.

Ouhalla, J. (1997), "Remarks on Focus in Standard Arabic", in Eid, M. and R. Ratcliffe (eds.), *Perspectives on Arabic Linguistics*, John Benjamins, p. 9-45.

Penchoen, T.G. (1973), *Tamazight of Ait Ndir*, Undena Publications, Los Angles.

Rizzi, L. (1991), "Residual Verb Second and the Wh-Griterion", *Technical Reports in Formal Computational Linguistics* 2, University of Geneva.

Rizzi, L. (1997), "The Fine Structure of the Left Periphery", in Haegeman, L. (ed.) *Elements of Grammar*, Kluwer Academic Publishers: Dordrecht, p. 281-337.

Sadiqi, F. (1990), "On the Notion of Comp in Berber", *La linguistique au Maghreb*, Rabat: Okad, p. 329-343.

Shlonsky, U. (1987), "Focus Constructions in Berber", in Guerssel, M. and K. Hale (eds.), *Studies in Berber Syntax*, Lexicon Project Working Papers 14, p. 1-20.

Shlonsky, U. (1997), *Clause Structure and Word Order in Hebrew and Arabic: An Essay in Comparative Semitic Syntax*, Oxford: Oxford University Press.

Shlonsky, U. (1998), "Remarks on the Complimentizer Layer of Standard Arabic", ms., University of Geneva.

Vinet, M. T. (1994), "Copular Predication and Checking of Inflectional Features", ms, to appear in *Linguistique comparée des langues au Maroc*, Rabat, Morocco.

Zanuttini, R. (1991), *Syntactic Properties of Sentential Negation. A Comparative Study of Romance Languages*, Ph. D. Dissertation, University of Pennsylvania.

Zanuttini, R. (1997), *Negation and Clause Structure: A Comparative Study of Romance Languages*, Oxford, Oxford University Press.

L'EXPRESSION DU FOCUS PARALLELE[1] EN AMAZIGHE : APPROCHE PRAGMATIQUE

Souad OUSSIKOUM
Faculté des lettres et des sciences humaines - Marrakech

0. INTRODUCTION

Le phénomène dont nous traiterons dans cet exposé est sous-jacent aux constructions suivantes.

(1)a- *mina nəttat təqqima*
(Mina elle elle est restée)
"Mina, quant à elle, est restée".

b- *wattəx nətta iqqima*
(Celui-ci lui il est resté):
"Celui-ci, quant à lui est resté".

Les constructions données en (1a-b) se caractérisent par le fait que le constituant initial est repris par un pronom autonome qui se place immédiatement après. Notre but dans cette intervention est d'essayer de répondre à la question de savoir quel est

1 Dans le cadre de la grammaire fonctionnelle, Dik établit une typologie des constructions focales comportant six types de focus : le focus complétif, le focus sélectif, le focus de remplacement, le focus d'expansion, le focus de restriction et le focus parallèle. On parle de focus parallèle, quand le locuteur met en contraste deux fragments d'information à l'intérieur d'une même expression i.e. Jean a acheté un livre mais Pierre a acheté un stylo. Les paires (Jean, livre) et (Pierre, stylo) sont parallèles : le focus sert à mettre en parallèle deux paires d'information dans une même phrase.

le rôle que joue le morphème [nətta] dans les énoncés analogues à ceux présentés en (1a-b). Le travail est organisé en deux parties. Dans la première, nous discuterons la proposition faite dans Oussikoum (1986), en nous basant, d'une part, sur un corpus beaucoup plus dense que celui analysé par l'auteur. Dans la seconde, nous procédons à la réanalyse des données à la lumière des nouvelles propositions faites dans le cadre de la grammaire fonctionnelle (GF) de Dik.

1. PROPOSITION DE OUSSIKOUM (1986)

Oussikoum (op. cit.) considère que le pronom autonome [nətta] ainsi que tous les autres morphèmes qui relèvent de son paradigme et qui, par conséquent, sont susceptibles d'apparaître dans les mêmes contextes que lui, forment avec leur antécédent un constituant unique auquel il assigne la fonction pragmatique de thème. Si l'on tient compte de cette analyse, on pourra faire correspondre aux constructions (1a-b) les représentations (2a) et (2b), respectivement, qui sont toutes les deux incorrectes.

(2)a- *[$_{th}$ *mina nəttat* $_{th}$] # [$_{p}$ *təqqima* $_{p}$]

b- *[$_{th}$ *wattəx nətta* $_{th}$] # [$_{p}$ *iqqima* $_{p}$]

2. DISCUSSION ET REANALYSE

Les données observées révèlent que cette proposition n'est pas adéquate. Pour justifier le rejet de cette hypothèse, nous examinons les exemples ci-dessous.

(3)a- *idda tifawt*
(Il est parti Tifawt)
"Tifawt est parti".

b- *idda tifawt nətta*
(Il est parti Tifawt lui):
"Tifawt, quant à lui, est parti".

c- **idda # tifawt nətta*
(Il est parti, Tifawt lui)
"*il est parti, Tifawt lui".

d- *idda nətta # tifawt*
(Il est parti lui, Tifawt)
"Il est parti lui, Tifawt".

(4)a- *tifawt # idda*
(Tifawt, il est parti)
"Tifawt, il est parti".

b- *tifawt nətta idda*
(Tifawt lui il est parti)
"*Tifawt lui est parti".

c- *tifawt idda nətta*
(Tifawt il est parti lui)
"*Tifawt est parti lui".

*d- *tifawt nətta # idda*
(Tifawt lui, il est parti)
"*Tifawt lui, il est parti".

e- *tifawt # nətta idda*
(Tifawt, lui il est parti)
"*Tifawt, lui il est parti".

f- *tifawt # idda nətta*
(Tifawt, il est parti lui)
"*Tifawt, il est parti lui".

(5)a- *iswa tifawt nətta akfay*
(A bu Tifawt lui lait)
"*Tifawt lui a bu le lait".

b- *iswa nətta akfay # tifawt*
(Il a bu lui lait, Tifawt)
"*Il a bu lui le lait, Tifawt".

c- *iswa akfay nətta # tifawt*
(Il a bu petit lai lui, Tifawt)
"*Il a bu le petit lui, Tifawt".

d- **iswa akfay # nətta tifawt*
(Il a bu lait, lui Tifawt)
"*Il a bu le lait, lui Tifawt".

e- **iswa akfay # tifawt nətta*
(Il a bu lait, Tifawt lui)
"*Il a bu le lait, Tifawt lui".

Comme le montrent les exemples considérés plus haut, le pronom [nətta] coexiste, dans un même énoncé avec le nom auquel il emprunte sa référence ou avec le pronom atone qui représente celui-ci dans la prédication. La question qui se pose est celle de savoir pourquoi certains de ces énoncés sont incorrects alors que d'autres n'enfreignent aucune règle de la langue.

L'examen du corpus permet de dégager les remarques suivantes:

i- Le pronom [nətta] a comme antécédent un item qui peut être lié à n'importe quelle position dans la prédication, i.e. à n'importe quelle position argumentale. De même, il peut apparaître avant ou après le verbe.

ii- Les phrases incorrectes sont celles dans lesquelles le pronom [nətta] occupe une position externe à la prédication, c'est-à-dire celles dans lesquelles une pause silencieuse, représentée par le signe graphique (#), le sépare de celle-ci.

iii- Dans les cas où le nom auquel le pronom [nətta] se rapporte occupe une position externe, il porte la fonction de thème ou celle de queue.

Considérons par exemple le cas de la phrase (3b). L'information qu'elle véhicule peut être paraphrasée comme en (6).

(6) A a fait X et B l'inverse de X.

L'interprétation donnée en (6) ne peut être assignée qu'à une phrase avec un focus de contraste[2]. Par conséquent, les constructions avec [nətta] ne sont qu'une autre façon d'exprimer la focalisation contrastive. C'est ce qui explique pourquoi l'élément [nətta] ne peut pas apparaître à l'extérieur de la prédication et justifie l'existence dans la grammaire de la contrainte énoncée en (7), laquelle contrainte bloque la génération des énoncés incorrects analogues à ceux donnés en (4d) et (5d-e).

(7) Le marquant [nətta] appartient nécessairement au même domaine que le constituant qui le lie et auquel est assignée la fonction de focus de contraste.

La condition (7) peut être assimilée au principe A de la théorie de liage qui, en grammaire générative, pèse sur la relation qui s'établit entre une anaphore et son

2 Le focus de contraste est assigné au constituant qui désigne une information en opposition avc une ou plusieurs dont dispose l'un des protagonistes du discours. Dans ce cas, le locuteur peut sélectionner celle qu'il juge pertinente, corriger celle estimée inadéquate ou renforcer celle qui est déjà donnée et réfutée.

antécédent. Le pronom tonique[3] [nətta] se comporte comme une anaphore et le nœud qui domine les constituants de la prédication peut être considéré comme étant l'équivalent de la catégorie gouvernante (= domaine minimal local).

Signalons que la focalisation contrastive peut être également exprimée par le biais des constructions clivées analogues à (8a-c).

(8)a- *tifawt ayd iddan*
(Tifawt c'est étant parti)
"C'est Tifawt qui est parti".

b- *titrit ayd yiwl tumərt*
(Titrit c'est il a épousé Tumert)
"C'est Titrit que Tumert a épousée".

c- *ansa ya ag insa tumərt*
(Endroit ce où il a passé la nuit Tumert)
"C'est dans cet endroit que Tumert a passé la nuit".

La phrase avec [ayd] ne reçoit pas cependant la même paraphrase que celle construite avec [nətta]. Par exemple, comme le montre la paraphrase (6), une phrase avec [nətta] est produite par L2 pour annoncer une information opposée à celle véhiculée par un énoncé produit auparavant par L1. Voyons ci-dessous les conditions contextuelles qui sont à la base de la production des phrases avec [ayd]:

(9) L1: XRY
L2 : XRZ
(OU R = Relation)

Si nous interprétons (8a) à la lumière de ce qui est donné en (9), nous pouvons avoir ce qui suit:

(10) L1: *idda tumərt*
(Est parti Tumert)
"Tumert est parti".

L2: *tifawt ayd iddan*
(Tifawt c'est étant parti)

3 Nous rappelons comme suit la définition de ce principe: *une anaphore doit être liée dans sa catégorie gouvernante.*

"C'est Tifawt qui est parti (et non Tumert)".

L'erreur porte sur l'actant de "partir" et le locuteur L2 corrige l'information donnée par L1 en énonçant (8a). On peut faire correspondre à une construction focalisée avec [ayd] la forme (11).

(11) X ayd V ur idd Y.

Les phrases (8a-c) sont le résultat d'une ellipse: par économie, les locuteurs omettent la séquence postverbale [ur idd Y] (cf. (11)) qui ne paraît pas indispensable à la communication. Étant donné que la forme complète et la forme réduite continuent à coexister, ils peuvent prendre conscience de cette omission syntaxique. Ainsi, la grammaire de la langue autorise que l'on ait (12), (13) et (14) à côté de (8a), (8b) et (8c), respectivement.

(12) *tifawt ayd iddan ur idd tumərt*
(Tifawt c'est étant parti non c'est Tumert)
"C'est Tifawt qui est parti, ce n'est pas Tumert".

(13) *titrit ayd yiwl tumərt ur idd izza*
(Titrit c'est a épousé Tumert non c'est Izza)
"C'est Titritt que Tumert a épousée, et non Izza".

(14) *ansa ya ag insa tumərt ur idd wann*
(Endroit ce où a passé la nuit Tumert, non c'est celui-là)
"C'est dans cet endroit que Tumert a passé la nuit, et non dans celui-là".

Les constructions avec [nətta] (ou avec l'un des éléments de son paradigme)[4] du type de celles présentées en (1a-b), (3b), (3d) et (4b-c), (4e-f) et (5a-c) comportent elles aussi une ellipse. Dans ce cas, la suite elliptique est introduite par l'expression oppositive [idd]. Voyons ci-dessous comment on peut paraphraser les énoncés considérés en (3b), (3d), (4b-c), (4e-f) et (5a-c).

(15)a- *idda tifawt nətta idd tumərt isul igən*
(Est parti Tifawt lui quant à Tumert il reste il dort)
"Tifawt est parti lui, quant à Tumert dort encore".

b- *idda nətta idd tumərt isul igən # tifawt*
(Est parti lui quant à Tumert il reste il dort)

4 Le paradigme de [*nətta*] est formé de tous les pronoms personnels toniques: *nəkk* «moi», *šəyy* «toi masc», *šəmm* «toi fém», *nətta* «lui », *nəttat* «elle», *nəkk*^{w}*ni* «nous», *k*^{w}*ənni* «vous masc», *k*^{w}*ənnimti* «vous fém», *nihni* «eux», *nihənti* «elle».

"Il est parti lui, quant à Tumert, il dort encore, Tifawt".

c- *tifawt nətta idda idd tumərt isul igən*
(Tifawt lui est parti quant à Tumert il reste il dort)
"? Tifawt lui est parti lui, quant à Tumert, il dort encore".

d- *tifawt idda nətta idd tumərt isul igən*
(Tifawt est parti lui quant à Tumert il reste il dort)
"Tifawt est parti lui, quant à Tumert, il dort encore".

e- *tifawt # nətta idda idd tumərt isul igən*
(Tifawt, il est parti lui quant à Tumert il reste il dort)
"Tifawt, il est parti lui, quant à Tumert, il dort encore".

f- *tifawt # idda nətta idd tumərt isul igən*
(Tifawt, il est parti lui quant à Tumert il reste il dort)
"Tifawt, il est parti lui, quant à Tumert, il dort encore".

g- *iswa tifawt nətta akfay idd tumərt atag*
(Tifawt lui a bu lait quant à Tumert thé)
"? Tifawt lui a bu le lait, quant à Tumert, il a bu du thé".

h- *iswa nətta akfay idd tumərt atag # tifawt*
(Il a bu lui lait, quant à Tumert thé, Tifawt)
"? Il a bu lui le lait, quant à Tumert, il a bu du thé, Tifawt".

i- *iswa akfay nətta idd tumərt atag # tifawt*
(Il a bu lait lui quant à Tumert thé, Tifawt)
"?Il a bu le lait lui, quant à Tumert il a bu du thé, Tifawt".

Dans le corpus considéré, le pronom en question s'adjoint toujours à un constituant (C) interne à la prédication. Ce constituant peut être un nom, un pronom atone ou un indice personnel préfixé au verbe. La première situation est illustrée par les exemples (3b), (4b-c) et (5a), la troisième par (3d), (4e-f) et (5b-c) et la seconde par ceux que nous donnons en (16a-d).

(16)a- *tumərt # siwlx as nətta assa*
(Tumert, ai parlé je à lui lui aujourd'hui)
"? Tumert, je lui ai parlé lui aujourd'hui".

b- *tumərt siwlx as nətta assa*
(Tumert ai parlé je à lui lui aujourd'hui)
"? Tumert je lui ai parlé lui aujourd'hui".

c- *tifawt # niwz t nətta assa*
(Tifawt, nous avons aidé le lui aujourd'hui)
"? Tifawt, nous l'avons aidé lui aujourd'hui".

d- *tifawt niwz t nətta assa*
(Tifawt nous avons aidé le lui aujourd'hui)
"? Tifawt nous l'avons aidé lui aujourd'hui".

Dans les exemples qui précèdent, nous n'avons considéré que les cas où le pronom autonome [nətta] est lié à la position de sujet. Comme l'illustrent les exemples (16a-d) et ceux que nous donnons en (17a-c) et (17d-e), la langue offre également des constructions dans lesquelles le reprenant tonique en question est lié à la position de l'objet ou à celle du bénéficiaire.

(17)a- *tumərt # iwsəx t nətta*
(Tumert, ai aidé le lui)
"? Tumert, je l'ai aidé lui".

b- *iwsəx tumərt nətta*
(Ai aidé je Tumert lui)
"? J'ai aidé Tumert lui".

c- *iwsəx t nətta # tumərt*
(Ai aidé je le lui, Tumert)
"? Je l'ai aidé lui, Tumert ".

d- *ad azənx tabratt i tumərt nətta*
(Enverrai-je lettre à Tumert lui)
"*J'enverrai la lettre à Tumert lui".

e- *tumərt # ad as azənx tabratt nətta*
(Tumert, enverrai-je à lui lettre lui)
Tumert, je lui enverrai la lettre, lui".

Il ressort de tous les exemples considérés que le pronom [nətta] peut précéder ou suivre le constituant interne avec lequel il coréfère. On peut avoir soit l'ordre (18a), soit celui donné en (18b).

(18)a- *nətta —C*
b- *C—nətta*

La question qui se pose maintenant et à laquelle nous essayons de répondre en confrontant les données de notre parler est celle de savoir quelle est la fonction du pronom [nətta] dans ces phrases.

Étant donné la contrainte de la biunivocité, une fonction quelle qu'elle soit ne peut être assignée à plus d'un constituant dans une même proposition, le pronom [nətta] ne porte ni fonction syntaxique, ni fonction sémantique, ni fonction pragmatique. Il a dans l'énoncé le même statut que le morphème [ayd] ou sa variante [a] signalés dans les constructions (13) et (14), respectivement. Il s'agit tout simplement d'un marquant de focalisation contrastive. Nous proposons de parler de focus de remplacement dans le cas des constructions avec [ayd] ou avec sa variante [a] et de focus parallèle dans le cas des exemples avec [nətta] ou avec l'un des éléments de son paradigme. Ces deux types de focus sont introduits par les règles d'expression suivantes:

(19) Règles d'expression:
a- Foc Rempl. [terme] = terme *ayd / a*.
b- Foc Parall. [terme] = terme *nətta*[5] .

La langue offre des données qui appuient la proposition que c'est le constituant C des suites (18a-b) qui est susceptible de porter ces fonctions.

a- Impossibilité d'occuper une position externe et, par conséquent, d'être lié à un site vide à l'intérieur de la clause, ce qui peut se réaliser avec des constituants qui portent une fonction syntaxique ou / et une fonction sémantique, comme le font apparaître les constructions (20a-b), (21) et (22) auxquelles on peut assigner les représentations indicées (23), (24), (25) et (26), respectivement.

(20)a- *tumərt # iwsən t irizn a nətta*
(Tumert, ont aidé les hommes ces lui)
"? Tumert, ces hommes l'ont aidé lui".

b- *iwsən t irizn a nətta # tumərt*
(Ils ont aidé les hommes ces lui, Tumert)
"? Ces hommes l'ont aidé lui, Tumert ".

(21) *titrit# ad as yazən tumərt tabratt nəttat*
Titrit, enverra à elle Tumert lettre elle)
"*Titrit, Tumert lui enverra la lettre elle".

5 La règle (b) m'a été suggérée par Ahmed Moutaouakil.

(22) *ad iddu nətta*
(Il partira lui)
"Il partira lui ".

(23) *tumərt$_{1-2}$ # iwsən t$_2$ irizn a (Ø)$_1$ nətta$_2$*
(où Ø = position du complément d'objet).

(24) *iwsən t$_2$ irizn a (Ø)$_1$ nətta$_2$ # tumərt*
(où Ø = position du complément d'objet).

(25) *titrit$_{1-2}$ # ad as$_1$ yazn tumərt tabratt (Ø)$_2$nəttat*
(où Ø = position du bénéficiaire).

(26) *ad iddu$_{1-2}$ (Ø)$_1$ nətta$_2$*
"? Il partira lui ".

Par contre, si on essaie d'extraire de la clause ce marquant de focalisation, on ne pourra aboutir qu'à des énoncés incorrects analogues à (27a-c).

(27)a- **nətta # iwsən t irizn a tumərt*
(Lui, ont aidé les hommes ces Tumert)
"*Lui, ces hommes l'ont aidé Tumert ".

b- **iwsən t irizn a tumərt # nətta*
(Ont aidé les hommes ces Tumert, lui)
"*Ces hommes l'ont aidé Tumert, lui".

c- **nəttat # ad as yazən tumərt tabratt i titrit*
(Elle, enverra à elle Tumert lettre à Titrit)
"*Elle, Tumert lui enverra la lettre à Titrit".

b- Le pronom [nətta] n'est jamais candidat à porter la fonction d'objet. Ainsi, si l'on substitue le pronom en question au constituant [tumərt] qui porte la fonction d'objet dans la phrase (16b), on aura la construction (28) rejetée par la grammaire de la langue.

(28) **iwsəx nətta*
(Ai aidé je lui)
"*J'ai aidé lui".

De même, si, dans la version non thématique de la construction (21), on le fait apparaître dans la position du bénéficiaire, on aura l'énoncé (29), qui est lui aussi agrammatical.

(29) ** ad yazən tumərt tabrat i nəttat*
(Enverra Tumert lettre à elle)
"* Tumert enverra la lettre à elle".

De plus, si le pronom [nətta] était candidat à porter la fonction syntaxique d'objet, il serait superflu de le faire coexister, dans une même clause, avec son antécédent, [tifawt] en (30a), le pronom atone [t] en (30c), [tumərt] en (30d), le pronom atone [as] en (30f), et la syntaxe de la langue permettrait d'avoir (30b) au lieu de (30a) ou (30c) et (30e) au lieu de (30d) ou (30f).

(30)a- *sfafax tifawt nətta*
(Ai réveillé je Tifawt lui)
"? J'ai réveillé Tifawt lui".

b- **sfafax nətta*
(Ai réveillé je lui)
"* J'ai réveillé lui".

c- *sfafax t nətta*
(Ai réveillé je le lui)
"? Je l'ai réveillé lui".

d- *šix aman i tumərt nətta*
(Ai donné eaux à Tumert lui)
"? J'ai donné de l'eau à Tumert lui".

e- **šix aman i nətta*
(Ai donné eaux à lui)
"* J'ai donné de l'eau à lui".

f- *šix as aman nətta*
(Ai donné à lui eaux lui)
"? Je lui ai donné de l'eau lui".

c- La langue ne permet pas l'ordre VOS sauf si O est un pronom atone. C'est ce qui explique l'opposition marquée entre les phrases (31a) et (31b).

(31)a- **tətša aksum titrit*
(A mangé viande Titrit)

b- *tətša t titrit*
(A mangé la Titrit)
"Titrit l'a mangée".

(32)a- *tətša nəttat aksum*
(Elle a mangé elle viande)
"*Elle a mangé elle la viande".

b- *tətša aksum nəttat*
(Elle a mangé viande elle)
"*Elle a mangé de la viande elle".

Les locuteurs berbérophones peuvent dire aussi bien (32a) que (32b). Si le pronom [*nəttat*] portait la fonction syntaxique, seul le premier énoncé serait grammatical du moment que la grammaire de la langue ne permet pas que le sujet soit postposé à l'objet si celui-ci n'est pas un pronom atone.

CONCLUSION

Nous nous sommes intéressée dans cette communication aux constructions avec [nətta] ou avec l'un des éléments qui relèvent de son paradigme. Nous l'avons organisée en deux parties. La première était consacrée à la présentation de l'hypothèse selon laquelle les énoncés avec [*nətta*] analogues à (1a-b) correspondent à la représentation [terme-*nətta*] # Clause] (cf. Oussikoum 1986). L'analyse que nous avons présentée dans la deuxième partie a infirmé l'hypothèse. Les données observées ont montré que [*nətta*] est un marquant de focus parallèle. Il apparaît à l'intérieur de la prédication et est toujours lié par un constituant interne qui porte la fonction pragmatique en question.

Bibliographie

Bolkstein, M. A. (1981), *Predication and Expression in Functional Grammar*, Academic Press, London.

Dik, S. C. (1978), *Functional Grammar*, Amsterdam, North-Holland.

Dik, S. C. (1980), *Studies inFunctional Grammar*, New York, Academic Press.

Dik, S. C. (1989), *The Theory of Functional Grammar. Part 1: The structure of the clause*, Dordrecht, Foris.

Dik, S. C. (1997), *The Theory of Functional Frammar. Part 2: derived and complex constructions and derived*.

Hœkstra, T., et al. (1980), *Lexical Grammar*, Foris Publications

Hœkstra, T., et al. (1981), *Perspectives on Functional Grammar*, Dordrecht, Foris.

Moutaouakil, A. (1985), *?alwaḍā?if ttadāwulyyatu fi lluġati larabiyyati*, Casablanca, dār ttaqāfati.

Moutaouakil, A. (1987), *mina lbinyati lḥamliyyati ?ila lbinyati lmukawwiniyyati: lwaḍīfatu lmafɛul fi lluġati lɛarabiyyati*, Casablanca, dār ttaqāfati.

Moutaouakil, A. (1993), *?āfāq ɛadīda fi naḍariyyati nnaḥwi lwaḍīfi,* Rabat, manšūrāt kulliyyat ?al?ādāb wa lɛulūm ?al?insāniyyati.

Moutaouakil, A. (1995), *qaḍāyā lluġati lɛarabiyyati fi llisāniyyāti lwaḍīfiyyati: ?albinyatu ttaḥtiyyatu ?a ttamtīl ddalālī- ttadāwulī*, Rabat, dār ?al?āān.

Moutaouakil, A., (1997), *qaḍāyā lluġati lɛarabiyyati fi llisāniyyāti lwaḍīfiyyati: binyatu lmukawwinæt ?attamtīl ṣṣarfī- ttarkībī*, Rabat, dār ?alāmān.

Oussikoum, B. (1986), *Les constructions thématiques en berbère, le parler des Aït Wirra*, Mémoire de C. E. U. S., Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Rabat.

Oussikoum, S., (2002), *Pragmatique et ordre des constituants en tamazight : le parler* des *Aït Wirra (Moyen Atlas)*, Thèse pour l'obtention du doctorat es lettres, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Rabat.

Normes syntaxiques de la poésie amazighe du Maroc central

Michael PEYRON
Chercheur indépendant
(AMIDEAST, Rabat (Maroc)

Résumé

Le but de cet article est d'examiner le caractère particulier des faits syntaxiques concernant la poésie amazighe telle qu'elle est pratiquée par les aèdes et trouvères du Maroc central. La « langue poétique » employée est marquée par des infractions grammaticales répétées, des infractions morphosyntaxiques et syllabiques, ainsi qu'une recherche de vocabulaire puisant dans un lexique arabe ancien mais faisant également appel au lexique amazigh traditionnel ; des termes amazighes, enfin, adaptés au seul langage poétique. La syntaxe qui en résulte semble, refléter par-là une lexicographie plutôt standard, qui peut fluctuer d'une époque à une autre. Des recherches tendent à prouver que la spécificité syntaxique de cette forme de production orale est influencée, par des « schemes-grilles », voire des « matrices cadentielles sous-jacentes », que les poètes sont tenus de respecter. Le soin apporté au côté esthétique, cependant, nous paraît tout aussi important que le respect de la métrique.

Abstract

This article aims to clarify the syntactical situation of Berber poetry as practised by the bards of Central Morocco. Poetic licence involves committing deliberate grammatical errors, resorting to specific syntactical rules, especially in opening and closing formulae; even changing word order, sometimes indulging in vowel shift. The lexicon used, which may vary from one sub-region to another, contains numerous ancient terms taken both from Arabic and Tamazight. Recent research points to the underlying rhythm as being the basic yardstick that governs the choice of vocabulary, and which poets are honour-bound to respect. Though metrics are important, our contention is that choosing elegant turns of phrase and memorising a stock of basic formulae is just as significant, as we shall attempt to illustrate by examples taken from our own corpus, not to mention the work of previous researchers.

Introduction

Le but de cette intervention est d'examiner le caractère particulier des faits morphosyntaxiques qui caractérisent la poésie amazighe du Maroc central, telle qu'elle est pratiquée par des aèdes et trouvères constituant une forme « d'intellectualité rurale » (Jouad, 1995). L'ensemble lexico-grammatical employé,

que l'on peut qualifier sans ambages de « langue poétique » (et dont il serait intéressant des cerner les caractéristiques) est tout d'abord marqué par des infractions grammaticales répétées, des infractions morpho-syntaxiques (inversion, permutation, etc.), de même qu'une recherche de vocabulaire puisant dans un lexique arabe ancien qui lui confère un élément de noblesse, voire de recherche littéraire (Galand-Pernet, 1998), mais faisant également appel au lexique amazighe traditionnel. On relève des termes amazighes, enfin, adaptés au seul langage poétique.

La syntaxe qui en résulte semble, de ce fait, obéir à des normes et /ou des conventions qu'il est de bon ton de respecter au sein même de la corporation des poètes, toutes tendances confondues (*inššadn* et *imdyazn*). Elle reflète par-là même une lexicographie plutôt standard, qui peut fluctuer d'une époque à une autre (Peyron, 1989). De doctes recherches, cependant, tendent à prouver que la spécificité syntaxique de cette forme de production orale est tributaire, voire dominée, par des « schemes-grilles » (Galand-Pernet, 1969), ou des « matrices cadentielles sous-jacentes » (Jouad, 1995), que les poètes sont tenus de respecter, sans que nos propres recherches sur le terrain puissent accréditer à 100 % ces théories. En effet, la recherche langagière est tout aussi importante afin de garantir la réussite de la prestation de l'aède auprès de son public. À l'appui de cela, plusieurs exemples seront fournis, le tout tiré d'un corpus important[1]. Pour conclure, nous tenterons de faire le point sur ces faits morpho-syntaxiques tels qu'ils apparaissent dans des extraits poétiques. A présent passons en revue les différents procédés morphosyntaxiques qui caractérisent cette production poétique du Maroc central.

Formules poétiques

Certains énoncés syntaxiques sont purement poétiques. C'est notamment le cas de *may rix iberdan a-tn kkatx...* = 'À quoi bon partir par les chemins…' Formule bâtie autour de l'expression *may rix* (lit. = 'qu'ai-je à faire'). Autre exemple : *may rix ssalam-nneš* = 'Je n'ai cure de ton salut… (Peyron, 1993 : 142).

L'aède possède un répertoire de formules d'ouverture, de mots jouant un rôle de pivot, et de clôture d'hémistiche, dont voici quelques exemples. Pour, lancer un vers il disposera des formes habituelles de bouche-trou *(gap-filler)*, sorte de « vers vide » qui parfois ne mérite pas traduction : *iwa, a ta, a taru, a yu-nu, a ymma-nw, awra ya wa*; ou, plus sophistiqué : *nnix-aš, ay asmun, a tayri, yaš* ?, etc. Comme

1 Corpus de Loubignac 1924, Laoust 1939, Peyron 1993 & 1999, Roux & Peyron 2002, etc.

mots de liaison le poète connaîtra *meqqar*, *nγedd*, *adday*, *γas*, *uma*, etc. Pour terminer l'hémistiche le choix est plus large : surtout des formes vocatives différentes pour s'adresser à l'être aimé, *a way nḥubba*, *ay ul-inw*, *a wayd rix*, *a wennaγ ira wul* ; ou au Très-Haut, *a wan nigg-ax*, etc.. Par ailleurs, comme formule non-vocative il existe : *allig tulid εari* ('Jusqu'à ce que tu gravisses le mont boisé') ; *idda yettu-yi* (Il est partit en m'oubliant') ; *tebḍud i d usmun-inu* ('Tu m'as séparé de mon amant'), forme connaissant de nombreuses variantes. Voici une strophe ancienne, *tamawayt taqdimt*, où le très simplissime vocatif *a wa*, sert d'incipit :

iwa, han iṭṭu meš kkerx, ay iṭṭu meš da-gganx iṭṭu / = Itto, j'évoque son nom au lever, au coucher,
mš awix abrid, a wa mi tella g walmessi-nw / = lorsque je me mets en route; puissé-je avoir
ad-idisli tnuya tezzaḍ i wxam-inu.= chez moi pareille fée du logis (Peyron, 1999 : 59) .

Ici, c'est le vocative *yak a ymma*, qui est mis en œuvre dans le cadre d'une *tamawayt* au langage très imagé :-

yak, a ymma, nekkin ik ammi da teṣnnaεd / = Suis tel celui qui nuitamment un château en glace
iγrem ugris gg iḍ, iεdl, adday tḥmund, a / = édifie avec soin; lorsque tu dardes tes rayons, O
tafušt, ifsey, agga wḥbib itmuttuyn. = soleil, il va fondre; ainsi se comporte l'amant inconstant (Peyron, 1999 : 71).

Également très répandu dans le corpus la notion de l'impossible inaccompli, introduit par *a way-d*, signifiant 'ah, si je pouvais…'/ 'puissé-je….', comme *a way-d itteddun*, ('Puissé-je voyager…'), ou un autre exemple dans cette *tamawayt* :

a way-d as-nn-innan i yu gix taxamt = Puissé-je faire savoir à ma mie, qu'est dressée ma tente
afella n-εari, γas aberrad as-teεṭaqx ! = 'Au sommet du mont boisé, ne survis que grâce au thé (Peyron, 1999 : 88) !

Un cas semblable d'utilisation de la même formule figure dans une très belle *tamawayt* de Meghni, également caractérisée par la forme *ufen* (< *af* = 'valoir mieux') :-

a way-d yuzufn ad-iffeγ tinddam = Puissé-je sans tarder mourir, aux regrets mettre fin,
ad-iffeγ tama n-wenna mi xxix gg-ul! = M'écarter de celui par qui ne suis plus aimée (Peyron, 1999 : 134) !

Syntaxe assez complexe, ainsi que le révèle la glose du 1er hémistiche > O/ si-je-pouvais/moi-à-lui/ préférable/ il-va-quitter/ regrets.

Souvent la formulation à base de *a way-d* subit un raccourcissement dicté par la métrique, comme dans *a w issenn* (< *a way-d-issenn.*…) = 'Puissé-je savoir...'. En voici un exemple tiré d'une *tamawayt* enregistrée chez les Ayt Myill, où, sur le plan lexical on constatera la forme poétique *annix* < *annayx* :-

a w issenn is issirid s teṣṣabunt?= Puissé-je savoir, au Paradis se lave-t-il encore au savon?
a w issenn is h'man tišemɛiyin g taddart l-lixra?= Les bougies réchauffent-elles ses nuits ?
a w issenn is iga am llig itn annix?= A-t-il changé depuis l'époque où je le contemplais (Peyron, 1999 : 134) ?

On note souvent l'utilisation de *qqenn-ad* sous sa forme tronquée *qq-ad* C'est là un cas de syntagme verbal positif non-réel (Bentolila, 1988 : 55), marquant un futur obligatoire. Prenons comme exemple la *tamawayt* suivante, où l'on trouve *qqenn-aš ččin* < *qqenn-ad-aš ččin.*:-

ay aslem iqqur wasif qqenn-aš ččin ţiyyur = O poisson, pris au piège de la rivière desséchée, vont te croquer les rapaces,
ur-š-nn tfiɛ teɛwwamt iweḍ tšid reḥil! = Point la peine de nager, ta dernière heure a sonné (Peyron, 1993 : 58) !

Dans des énoncés relevant du genre picaresque, assez répandu car l'Amazigh a toujours été un grand voyageur, la forme verbale *kkix-d* ('Je passais par…'), ou le simple terme *mani* suffira comme incipit :-

mani-s ya tekkax i žbel ? iga xes aman, = Par où puis-je la montagne franchir ? Tout est par l'eau
mereḍn watgal, ur-illi wbrid ittsellakn. = envahi, pourris les cèdres, aucun chemin n'est sûr [2].

2 M. Peyron, corpus post-*Isaffen*, p. 74. Recueilli par Fatima El Asri auprès de sa mère, originaire des Ayt Myill, Haj Kaddour.

Variantes métriques

Il peut s'agir d'une permutation syllabique, comme dans *lužab* < *lžawab* = 'réponse'. Également dans le cas suivant :

idda wḍerγal, a tizizwa, yak m-nadan, = Un borgne s'en fut en quête de miel,
iwa, ddu εayd akk-ur-tufin wenna yssuddan! = Va donc, même les clairvoyants ne l'ont point trouvé (Peyron, 1993 : 60) !

Dans de nombreux cas l'aède aura recours à l'élongation syllabique comme c'est le cas dans cette *tamawayt*. En fait, sur l'enregistrement sonore d'origine, provenant du corpus d'une chanteuse de Mrirt, *ur-t-nuk^{w}iz* était actualisé par *ur-t-nuyak^{w}iz* pour des raisons de métrique. On remarquera également l'infraction grammaticale *allig-anγ*, en lieu et place de *allig-i* :-

a wa, tbeddeld-as i-wh'bib-inu ṣṣift, ay amary, = Toi, mélancolie, de mon ami la physionomie a changée/
ay a ay amary, ur-t-nuk^{w}iz allig-anγ isswil! = Ne l'ai reconnu qu'à sa façon de parler (Peyron, 1993 : 114) !

Du reste, ailleurs dans le même corpus on relève *γifi* qui est actualisé *γiyifi* [3] ; de même que *mani* sera actualisé *mayani* (Peyron, 1993 : 158). Autres exemples pris au hasard du corpus : *amšawr* > *amšawar* = 'conseiller' ; *uqmu* > *uqemmu* = 'bouche' ; *temγḍar* > *temγaḍar* = 'se trahir'. Dans d'autres cas il s'agit d'une permutation voyellique : *itekkan* > *itikkan* = 'est passé' ; *iγrem* > *aγrem* = ' château'.

Rupture de hiatus

Pour éviter une rupture de hiatus la langue poétique amazighe emploie surtout les deux glides /y/ et /w/. Parfois des locuteurs de régions différentes peuvent être en désaccord sur laquelle des deux conviendrait, comme dans cet *izli* célèbre à quatre hémistiches :-

a wa-š ikžemn, a εari / = Puissé-je dans la forêt entrer,
ad-iy asmun i-luḥuš / = Aux bêtes sauvages tenir compagnie,
ad-imun d wenna t-iran / = Et avec le bien-aimé séjourner

3 Cf. M. Peyron, *Agencement timawayin* (1995) pour d'autres cas de permutations vocaliques et d'allongements syllabiques.

ɣers aynna wr-t-ittanni ša ! = À l'abri des regards indiscrets [4] !

On notera la glide /w/ figurant au dernier hémistiche de la version donnée par un informateur des Ayt Ndhir. En revanche, une informatrice des Ayt Oum el Bekht eût préférée noter *aynna yur-t-ittanni ša*.

Dans certains cas, moins fréquents, la rupture de hiatus sera marquée par /n/. Exemple, pour éviter *maša asmun*, on dira: *mašan asmun nna rix ax-iyyan lefḍiḥt* = Cependant, ma bien-aimée m'a infligé le pire des camouflets (Peyron, 1993 : 116) !

Parallélismes phoniques

Si les règles syntaxiques reflètent le rythme sous-jacent, le recours par les poètes aux parallélismes phoniques tels que l'allitération et l'assonance détermine certains schémas bien précis. Dans la *tamawayt* qui suit la forme plurielle *tiɣemmura* a été préférée au singulier *tiɣmert* pour des raisons de sonorité. On notera également l'évocation de brouille entre amants symbolisée par le terme *aggu* ('fumée') :-

ul-inw ay-d yallan ur-idd llɣa = C'est en mon cœur qui pleure qu'à la chanson
y ay mi tteggax tiɣemmura = Je ne puis faire la moindre place.
a žaž-inu iɣusn aberra-nu = Mon intérieur se consume, ma théière
yini waggu nebḍa d-usmun-inu! = De fumée se couvre, suis de mon ami séparé (Peyron, 1993 : 154) !

Pendant sa soirée l'*aneššad* s'efforce d'employer le vocabulaire qui sonne le mieux aux oreilles de son auditoire. Ses vers seront souvent caractérisés par l'allitération, comme dans cette *tamawayt* qui exploite les sons : *l*/, /*m*/ et /*n*/ :-

amarg am ungmar aynnig išti wul = L'amour est pareil au chasseur qui se souvenant de
taḥeyyaḥt iuley adrar ad-ineɣ amuder! = la battue, gravit la montagne pour abattre le gibier [5] !

4 *Ibid*., p. 92. Recueilli par Rkia Montassir, Zawit ech-Cheikh ; remarques de Jilali Saib, El Hajeb. Vers iconique parfois attribué à Rouicha, mais remontant sans doute à Hammou ou-Lyazid.
5 Lhjjaoui & F. Ghudan, *Tifawt*, 1996, p. 20. Collecté dans la partie occidentale du Moyen-Atlas, étant donné le vocabulaire; version rejetée comme imparfaite par un barde célèbre d'Ifrane, Si 'Abouchi !

Une version des Ayt Myill du même vers laisse apparaître des variantes lexicales assez importantes :-

amarg-nnem am rrami aynna yišt i-wul / = Ton amour est tel le franc-tireur qui se souvenant de
taṣṣeyyaṭṭ yali ɛari aggʷed ineγ-š, a luḥuš [6]! = la chasse, gravit la montagne pour t'abattre, ô gibier !

Quant à l'assonance celle-ci peut obéir à un schéma « croisé » avec exploitation des deux sons /i/ et /im/ dans l'*izli* suivant :-

yix ti n-uγanim ur-diyi adif = Suis dépourvu de raideur à l'image du roseau,
ay azwu wr-diyi may i-tseryiyim! = Point la peine, O vent, de gaspiller tes efforts sur moi (Peyron, 1993 : 92) !

Quant à la rime proprement dite celle-ci apparaît habituellement de façon interne, bien que l'on puisse trouver des exemples de rimes en fin d'hémistiche comme dans cet *izli* des temps anciens :-

adday innin rrḥil asekka nguğğa = Lorsqu'ils dissent « Demain nous décampons » (Loubignac, 1924 : 414).
ha tbuq i-tasa-nu bḍiγ d way nḥubbʷa! = Saigne mon cœur car de mon ami dois prendre congé !

Parfois, aussi, afin d'augmenter l'effet esthétique, la rime interne est renforcée par de l'allitération à l'exemple de ces deux *timawayin* :-

ay ay-d ižran izery-i d-usmun irẓan = Pauvre de moi, des déboires mon ami m'a occasionné,
ammi bnix ayadir n-taddart ittattey = Comme l'effondrement d'un mur de maison par mes mains édifié (Peyron, 1993 : 156) !

kul midden d-ad-šiben d-ad-mmettn, γas šem = Tout le monde vieillit, tout le monde meurt,
a lixra d-umary ur ttilin šših ur-temtatn! = Il n'est que vous, ô mort, ô amour à ne pas vieillir, à ne point connaître votre dernière heure (Laoust, 1939 : 274) !

6 M. Peyron, corpus-post-*Isaffen*, p. 78. Texte fourni par Fatima El Asri, originaire d'Aïn Leuh.

Permutations morpho-syntaxiques

Il arrive parfois qu'il y ait désaccord, entre deux locuteurs de sous-dialectes différents de Tamazight, quant à l'agencement syntaxique d'un hémistiche. C'est la variété lexicale amazighe bien connue. Considérons l'*izli* suivant récité par un Ou-Ihend de Kerrouchen:-

ha leɛqul γuri maša yan sin ur-msasan, = Suis pourvu de raison, mais des deux côtés penche la balance,
yiwn da-yettini bɛad i-zzin, yukk isḥurruš = L'un me dit : « Gare à la beauté ! » ; l'autre dans l'aventure m'entraîne [7].

Or, notre informatrice de Zawit ech-Cheikh, quant à elle, proposerait d'inverser ainsi la formule du deuxième hémistiche : *yiwn da-yi isḥurruš yiwn da-yettini bɛed i-zzin*.

Une *tamawayt* classique du genre nous offre un exemple similaire d'énoncés syntaxiques légèrement différents. D'abord la version Ayt Yahya que nous tenons d'une informatrice de la région de Tounfit :-

ay asmun nnan-i yemɛidan temmudd = Doux ami, les envieux ta mort m'ayant annoncé,[8] !

Puis, une autre version qui nous parvient d'El Hajeb (Ayt Ndhir) :-

yak ayma nnan-i yemɛidan temmudd,
awix-aš-d rešttan afex-š-id ar-turart ! (Peyron, 1993 : 136)

Un *izli* des Ayt Sokhman, nous fournit un autre cas intéressant de variante syntaxique possible :

iγal usmun is nn-ibbey rzeq ass-nna gg-its nebḍa = L'ami s'imagine que se trouve interrompue toute ressource une fois la rupture intervenue ;
ur-iqqin sidi rebbi yiwn lbab allig irẓem sin! = Le Seigneur ne ferme point porte sans en ouvrir deux ! (Peyron, 1993 : 146)

Notre informatrice de Zawit ech-Cheikh propose une segmentation légèrement différente pour la deuxième partie du premier hémistiche:-

7 M. Peyron (1993 : 120). De la bouche d'Ali Ikharrazen de Kerrouchen ; correction proposée par Rkia Montasir de Zawit ech-Chiekh.
8 *Ibid.*, p. 132. De la bouche de Ftima Derqaoui, douar Assaka, Ayt Sidi Yahya ou Youssef.

ass-nna gg its nebḍa ; dont glose > jour/le/où/lui/nous sommes séparés de…[932]

Dans la *tamawayt* ci-dessous, recueillie à Tounfit, l'inversion *nn kkix* mise pour *kkix nn*, serait dictée par des raisons de métrique :-

meqqar ṣaferx nn kkix lmudda ysegg^{w}asn = Dussé-je voyager bien des années,
ur-ttux midden żillin lli d-i mwalafx! = Point n'oublierais les braves gens auxquels suis habitué ! (Peyron, 1993 : 158).

Pour les mêmes raisons *iyya(s) ubrid* est actualisé *as-iyya wbrid* dans cet *izli* recueilli à Tounfit, de même que *tama-nnun*, mis pour *tama-nnem*, ou *tama-nneš*, ce qui permet d'ailleurs d'entretenir l'équivoque :-

yakk, bɛadan-i, a yu-nu, idda wbrid ar tama-nnun ? = Doux ami, n'est-il pas vrai que vers vous s'en va le sentier ?
laṭr uḍar-inw as-iyya wbrid inyer-i d-wenna rix! = Mes pas ont chemin tracé entre elle et moi (Peyron, 1993 : 176).

Dans les quatre couplets d'une *tamdyazt* recuillie par notre informatrice de Zawit ech-Cheikh sur un marché du Tadla on relève d'autres cas de permutation morphosyntaxique. Premièrement, selon un observateur mtiri, *dar-ax-isnaqqaṣ* < *day-ar ax-isnaqqaṣ*, alors que *ezy* > *zey* :-

dar-ax isnnaqaṣ nnit lmal, = Décimés nos troupeaux par le Tout-Puissant,
ar-ax-isnaqqaṣ ezy unebdu = Nos récoltes a également dévasté [10]!

Dans le couplet suivant *ima* est mis pour *uma, š-ax-tteggad* pour *ša-y-ax-tteggad* :-

xes ur-ax-terḍid ula nerḍ-aš, = Sans cesse nous essayons la face de sauver,
ima š-ax-tteggad ur-as-tbaḍ! = Sinon point de satisfaction lorsque faveur accordée ! (Peyron, 1993 : 266).

Ici, *illa yawn-yakk* est mis pour *da-yawn-yakk* :-

mš-as-tetterd illa yawn-yakk, = Si tu l'implores tu es comblé,

9 (Peyron, 1993 : 149). Modification suggérée par Rkia Montasir de Zawit ech-Cheikh.
10 *Ibid.*, p. 264. Couplets 35-38 recueillis par Rkia Montasir à Zawit ech-Cheikh. Observation de Jilali Saib, El Hajeb.

a tušert-t γas at-tyid ah'ebbas! = Commets un larcin tu te trouves prisonnier ! (Peyron, 1993 : 266).

Enfin, dans ce dernier cas, nous avons *ad-dik-isɛis* < *ad-isɛis diys*, soit une permutation morphosyntaxique dictée par la métrique :-

mmax a-γurs-issiwγ wan lmal, = Pourquoi berger chez moi viendrait pâturer,
ad-dik-isɛiš ulli d-iserdan? = Y élever brebis et mulets ? (Peyron, 1993 : 266).

Césure et « tuilage »

Le recours à la césure est courant dans les genres *tamawayt* et *tamdyazt.* Parfois repère-t-on une voyelle flottante en fin d'hémistiche, telle /i/ dans l'exemple suivant, un peu semblable à celle utilisée en poésie Tachelhit [11] :

šuf lmeštibat šufat taḥemmamt ar-tt-ikkat lbaz, i / = De la colombe considérez le destin, un gerfaut sans cesse la harcèle ;

traḥ-as, a wa, iwet-tt isγi teštab-as i bu yar lmɛišt! = Elle s'esquive, un vautour la saisit ; était à une misérable destinée ! (Peyron, 1993 : 220)

Le « tuilage » est un autre phénomène poétique, qui se manifeste quand la première syllabe de chaque hémistiche fait partie de la syllabe finale de l'hémistiche précédent. C'est une caractéristique des genres *tamawayt*, *tamdyazt* et *tayffart*. Le débordement, voire l'enjambement qui en résulte peut rendre malaisée le décryptage lexical, particulièrement lorsque un mot se trouve scindé en deux, ce qui est le cas ci-dessous avec *tifiγra* ('vipère') :-

iwa nekkin d-aɛisawi šem aggan tifi / = Suis l'Aïssaoui, toi la vipère !/ Par le Très-Haut,
γra wullah tekkesx-am ssemm aday šem namẓ! = ton venin enlèverait lorsque te prendrai !

Voici, à présent un extrait pris dans une *tamdyazt* classique du cheikh Lesieur des Ichichawn, comptant 98 vers, dans laquelle on remarquera à la fin de chaque hémistiche une voyelle postiche /a/ ou /i/, pouvant être un simple vocatif (*a wa*), une particule de futur (*a-teddum*), ou une césure simple (*γifsen*) :-

11 Pour de nombreux exemples, cf. Boogert, Van den, N., *Literary tradition of the Sous*, 1997, pp. 40-55.

77/ *ur-nnix nekk ad-ɛawnx aɛdaw-inw a/*
78/ *wa yrat ayenzim y ifassn a-/*
79/ *teddum s lγabt-nnun, izdem diys a/*
80/ *wan nix mɛana teddu z ikka d wašal γi/*
81/ *fsen ad-raɛan bar idd iqawd amuttel a/*
82/ *y imeḥd nnabi diysn izri ša ydul a/*
83/ *dγi lbaruḍ ku yass ar-d ikkatn a…* [12]

On se reportera également à une ballade ancienne, *tayffart xef zzin am uγerda*, parue dans l'un de mes ouvrages (Roux et Peyron, 2002 : 148-151), dont les couplets 17-32 sont marqués en fin de deuxième hémistiche par la voyelle postiche /a/ en configuration vocative, comme dans *a wa*.

Considérations esthétiques

Un cas d'espèce: l'*izli* suivant dicté par un informateur de Tounfit campe l'amoureux impénitent que rien ne peut guérir :-

a tayri-nnun, a way nḥubba, tya-yi amuḍin = D'amour de vous, ma bien-aimée, suis souffrant,
is-da-tteddux ar-d nini ṣḥi ɛaydx usu! = Sitôt guéri, ma couche de malade je reprends ! (Peyron, 1993 : 122)

En fait, c'est *ar-d nini shix* qui est exprimé. Cependant, le /x/ à cette place s'insère de manière mal commode dans l'agencement du deuxième hémistiche. On remarquera aussi *tayri-nnun*, au lieu de *tayri-nnem*, permettant d'entretenir l'ambiguïté

Pour conclure, cette *tamawayt* célèbre du genre picaresque, largement attestée d'un bout à l'autre du domaine amazigh, où l'on remarquera la formule *a fad-nnem, a tinu*, exprimant la nostalgie. Comme chez un pâtre zaïan qui se languit du plateau d'Ajdir, lieu de transhumance estival par excellence : *a fad-nneš, ay uždir*! On relèvera également l'emploi d'un pluriel *tiγermin* à côté d'un singulier *tamazirt* (plutôt que *timizar*), infraction grammaticale commise sans doute pour des raisons d'élégance langagière. En effet, en plus de l'assonance *uggix* avec *qqimix*, sur le

12 M. Peyron, *op. cit.*, 1999, p. 183. D'après une cassette obtenue en 1983 à Midelt auprès de Hmad ech-Cherif (Ayt Hadiddou) ; texte dépouillé par Rkia Montassir de Zawit ech-Cheikh.

plan du parallélisme phonique, *tamazirt* (plutôt que *timizar*) s'accorde mieux avec *tiγermin* :-

mi-lan tiγermin a-γer-d uggix, mi-lan / = À qui sont ces maisons que j'ai aperçues, en combien /
tamazirt ay qqimix, a fad-nnem, a tinu! = De pays ai-je séjourné, de toi me languis, mon village ! (Peyron, 1993 : 158).

Conclusion

L'art du poète amazigh, on l'aura compris, doit être tout en finesse et en compromis. Il lui faut, en effet, maîtriser à la fois les exigences de la métrique et des parallélismes phoniques. En fait, nos propres travaux n'ont pas, jusqu'à maintenant, permis de valider à 100% les théories de Jouad et Bounfour selon lesquelles la lexicographie serait toute entière subordonnée à la métrique (Jouad, 1995 ; Bounfour, 1999). Que certains aménagements morphosyntaxiques (choix lexical, permutations, allongements ou raccourcissement syllabiques) en tiennent nécessairement compte, cela est apparu clairement à l'aide des différents exemples cités. La préoccupation d'un vocabulaire adapté, dont la recherche et l'élégance seront de nature à combler l'auditoire, nous paraît primordial, la variation lexicale amazighe bien connue jouant également un rôle dans l'agencement, ainsi que le décryptage différencié des pièces figurant au corpus. Il nous semble que de bien connaître la langue, comportant un mélange très riche de tournures en amazigh ancien ou dérivé de l'arabe classique, ainsi qu'un répertoire de formules toutes faites, que le barde aura soin de mémoriser, est tout aussi important. Savoir appliquer au moment opportun formules appropriées et tournures heureuses en tenant compte de la matrice cadentielle, permet de distinguer le barde expérimenté du débutant, tout en garantissant la valeur intrinsèque de cette très noble production artistique.

Bibliographie

Bentolila, F. (1981), *Grammaire fonctionnelle d'un parler berbère (Ait Seghrouchen d'Oum Jeniba)*, C.N.R.S.

Boogert, N., Van den. (1997), *The Berber literary tradition of the Sous*, Leiden : Brill.

Bounfour, A. (1999) *Introduction à la litterature berbère 1 : la poésie*, T1, Paris.

Galand-Pernet, P. (1969), « Un 'scheme-grille' de la poésie berbère. Étude du motif des métamorphoses dans les poèmes chleuhs », Word, XXV, 1-3.

Galand-Pernet, P. (1989), *Des Voix, des Lettres*, Paris : PUF.

Jouad, H. (1995), *Le calcul inconscient de l'improvisation, poésie berbère*, Paris-Louvain : Éd. Peeters.

Lhajjaoui, & Ghudan, F. (1996), « Izlan », *Tifawt*, n°8, p. 20.

Loubignac, D. (1924), *Étude sur le dialecte berbère des Zaïans et Aït Sgouggou*, Paris : Leroux.

Peyron, M. (1989), « Spatialité et lexicologie dans la poésie amazigh », *Langue et Société au Maghreb*, Rabat, Fac. Des lettres, Colloques & Séminaires, n° 13 : 71-81.

Peyron, M. (1991), « Procédés de mémorisation dans la poésie lyrique », *Les Études littéraires universitaires au Maroc*, Série colloques & séminaires, n° 18, Rabat : Faculté des Lettres : 9-16.

Peyron, M. (1993), *Rivières profondes/ Isaffen Ghbanin*, Casablanca, Wallada.

Peyron, M. (1995), « Note concernant l'agencement des *timawayin* (strophes) du Moyen-Atlas marocain », *L.O.A.B.*, UPR 414 / C.N.R.S., 22-23 : 53-60.

Peyron, M. (1999), Corpus post-*Isaffen*, inédit, Grenoble.

Roux A. & Peyron M. (2002), *Poésies berbères de l'époque héroïque, Maroc central (1908-1932)*, Aix-en-Provence : Édisud.

Pour un traitement automatique du berbère: recherche d'une stratégie d'analyse morphosyntaxique

Patrice POGNAN
Professeur de tchèque à l'INALCO
Membre du Lalic
(Langues, Logiques, Informatique et Cognition)
équipe de l'Université de Paris-Sorbonne et de l'INALCO

Une longue et fructueuse coopération[1] avec M. le Professeur Miloud Taïfi nous a permis d'être intronisé par ses soins aux études berbères. Faisant suite à la publication en 1991 du *Dictionnaire tamazight – français (parlers du Maroc central)*, l'élaboration d'un nouveau dictionnaire, le *dictionnaire raisonné berbère – français, parlers du Maroc*[2], constitue la part essentielle des travaux de Taïfi depuis une bonne décennie.

A nos yeux, cette œuvre est remarquable à plus d'un égard:

Le point le plus important nous semble être la mise en évidence du système linguistique à travers la définition d'une écriture adéquate que nous qualifierons volontiers « d'écriture systémique ». En effet, l'isolement des lectes berbères a provoqué une usure différenciée du système de la langue et les transcriptions de nature phonétique utilisées par le passé ont largement contribué à en opacifier la vision. Le besoin de mettre en relation plus étroite les différents lectes berbères et le mouvement actuel d'enseignement du berbère (et donc d'aménagement à finalité pédagogique) nécessitent l'élaboration d'une véritable écriture rendant visible le système linguistique. Les traits essentiels ont été publiés dans (Taïfi, M. 2004) et

1 Action intégrée franco-marocaine Volubilis MA/04/112 « Dictionnairique bilingue français-berbère. Bases de données lexicales et vocabulaires d'apprentissage » (2004-2007); FSP France – Maghreb « Pratiques langagières au Maghreb: corpus et applications » (2006-2009); contrat AUF (réseau LTT) « Bases de données pour l'étude grammaticale et lexicale des langues dans une visée multilingue » (2009-2010); Action intégrée franco-marocaine Volubilis MA/10/243 « Lexicographie différentielle des langues en usage au Maroc et bases de données » (2010-2013).

2 A paraître prochainement, fin 2010 ou début 2011.

(Taïfi, M. & Pognan, P., 2005 : 1-8), ils sont largement convergents avec les travaux du Centre d'Aménagement Linguistique de l'IRCAM (Ameur, M. & al., 2004 : 37-44). Ces travaux apportent les bases d'une écriture phonologique sur laquelle un traitement automatique peut s'appuyer. Il appartiendra à ce domaine d'apporter également ses propres critères de choix entre les diverses solutions proposées en fonction de la calculabilité induite pour chacun des phénomènes considérés.

Le deuxième point, non moins intéressant, est la consignation non seulement de la masse lexicale du Maroc central (tamazight), mais aussi du vocabulaire des deux autres lectes marocains, tachelhit et tarifit, compris au moins passivement et adoptés au sein de ce dictionnaire en tant que synonymes. Cette synonymie élargie nous semble être une bonne base pour une meilleure intercompréhension.

1. Quelques préliminaires

Les nombreux traitements informatiques que nous avons fait subir au dictionnaire raisonné berbère – français nous permettent d'avoir un certain nombre d'informations chiffrées (mis « à plat », le dictionnaire représente 2 700 000 caractères, 40 000 enregistrements, près de 7 200 racines – soit 50% de plus que dans le dictionnaire de 1991, près de 18 000 articles – soit en moyenne seulement 2,5 mots par racine) et d'obtenir plusieurs corpus, bases de développements ultérieurs. Nous pouvons citer à ce titre le dictionnaire lui-même, mais aussi l'ensemble des exemples (13 500) intitulé « l'exemplier Taïfi », l'ensemble des verbes (5 000), l'ensemble des adjectifs (750), …

L'un de ces traitements constitue un premier pas en traitement automatique du berbère: il s'agit d'une composante de génération de la flexion nominale qui sera reprise dans les processus d'analyse du syntagme nominal prépositionnel.

1.a. Génération automatique de la flexion nominale

La génération de la flexion nominale, c'est-à-dire du substantif et de l'adjectif, est d'une relative simplicité. Il convient de produire, au masculin et au féminin, au singulier et au pluriel, la forme « libre » et la forme « annexée ». Certaines formes sont parfaitement régulières, par exemple pour les mots débutant par « i ». D'autres le sont un peu moins: le « a » fait régulièrement « u », mais aussi, de manière plus dialectale « wa ». Dans un tel cas, il convient d'avoir l'information pour les transformations minoritaires. Nous présentons (illustration ci-dessous) la génération des valeurs morphologiques d'un adjectif. A partir d'une des racines « ṢBḤ », le mot « *uṣbiḥ* » (*beau, joli; agréable, charmant*) qui est un adjectif va pouvoir être fléchi dans les formes afférentes au masculin et au féminin, singulier

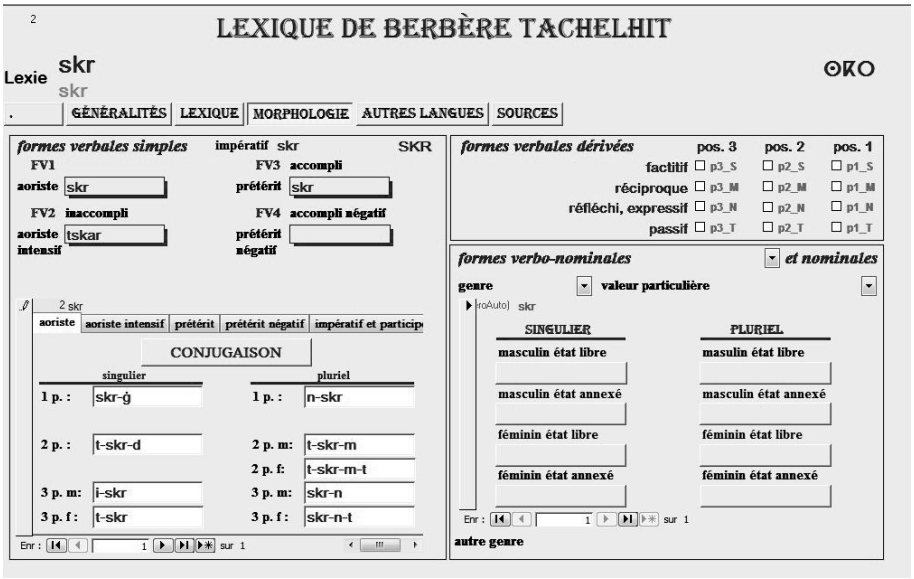
et pluriel. A partir de « *uṣbiḥ* », le masculin singulier à l'état libre, la forme d'annexion est produite de manière régulière : « *wuṣbiḥ* ».

ṢBḤ	ṢBḤ2								
	♦ 1	ṣbiḥ	ṢBḤ2	1.1.	VN	V	ṣbiḥ	ṣbiḥ	teṣbiḥ
ur-ṣbiḥ									
		► être beau, joli ; être agréable, charmant							
		■ fulki, flk							
		■ ġuda, ġd							
		■ iẓill, ẓl							
			• ur teṣbiḥ illi-s, sa fille n'est pas belle						
	♦ 2	uṣbiḥ	ṢBḤ2	1.3.	VN	ADJ	uṣbiḥ	wuṣbiḥ	uṣbiḥn
wuṣbiḥn	tuṣbiḥt	tuṣbiḥt	tuṣbiḥin	tuṣbiḥin					
		► beau, joli ; agréable, charmant							

Un autre traitement, conçu dans le cadre de notre développement de bases de données et qui se situe aussi dans le domaine de la génération de formes, apporte la possibilité de conjuguer automatiquement.

1.b. Génération automatique de la flexion verbale

Les bases de données destinées à la consignation du berbère enregistrent les quatre formes verbales (FV1 à FV4) désignées également par leur nomenclature de nature aspectuelle (notée au dessus du champ: ∅, accompli, inaccompli, accompli négatif) et leur nomenclature de nature temporelle (à gauche du champ: aoriste, prétérit, aoriste intensif, prétérit négatif).



Le paradigme de conjugaison est le même pour les quatre formes, ce qui est infiniment plus simple que les variations de formes en arabe ou les modèles de conjugaison dans les langues indo-européennes (particulièrement les langues romanes et les langues des Balkans).

En se reportant à l'extrait d'écran présenté ci-dessus, on remarquera que nous générons des formes où les différents morphèmes sont séparés par des tirets, p. ex. « *t-skr-m-t* ». Ces tirets sont générés en vue des applications pédagogiques. Pour d'autres applications, la suppression des tirets se fait de manière simplissime par l'application d'un filtre.

Pour des raisons de simplicité, il convient de produire les tirets lors de la conjugaison, car nous connaissons la racine – représentée par la variable « lemme » (cf. illustration ci-dessous) extraite du champ FV1 de la base de données – à laquelle nous appliquons le modèle de conjugaison.

```
If [Forms]![MOT]![deriv-rac] < "1.3." Then
'Conjugaison aoriste
    lemme = [Forms]![MOT]![FV1]

    [Aor-sg-1] = lemme + "-" + g
    [Aor-sg-2] = "t" + "-" + lemme + "-" + "d"
    [Aor-sg-3] = "i" + "-" + lemme
    [Aor-sg-3-F] = "t" + "-" + lemme
    [Aor-pl-1] = "n" + "-" + lemme
    [Aor-pl-2] = "t" + "-" + lemme + "-" + "m"
    [Aor-pl-2-F] = "t" + "-" + lemme + "-" + "m" + "-" + "t"
    [Aor-pl-3] = lemme + "-" + "n"
    [Aor-pl-3-F] = lemme + "-" + "n" + "-" + "t"

End If
```

En tachelhit (chleuh), il est fait une utilisation minimale du schwa: on écrit « skr » (*faire, fabriquer*), mais dans d'autres parlers, on utilise plus abondamment le schwa: on écrira « *sker* ». Dans ces cas, il est nécessaire d'ajouter dans la conjugaison une sous-composante morphologique qui calcule l'emplacement des schwas en fonction de l'agglutination accidentelle de consonnes due à la combinaison des morphèmes préfixaux, radicaux et suffixaux (ce que nous ferons p. ex. pour le tamazight – berbère du Maroc central). Une forme comme « *tskrmt* » ne pourra pas dans certains parlers exister sans schwa.

1.c. Lecture optique de textes berbères

Un élément supplémentaire a été déterminant pour que nous puissions envisager d'aborder des questions d'analyse automatique du berbère. Il s'agit de la réalisation d'une procédure de lecture optique des textes écrits en caractères latins. Ceci nous permet de rassembler des corpus d'étude.

Pour des raisons de matériaux facilement disponibles, nous avons fait des essais sur des textes chleuhs (tachelhit). Avant de pouvoir devenir un objet d'étude, en particulier grâce à des procédures automatiques, les textes obtenus devront subir, dans leur forme brute en Unicode UTF-8, deux types d'intervention:

- un programme de transcodage transformera le code latin de ces ouvrages dans un code latin standard et unique au sein de nos corpus.
- nous appliquerons à ces textes l'écriture systémique du dictionnaire berbère – français de Taïfi.

2. Trouver la voie

Sous l'intitulé laconique « trouver la voie », nous entendons prévoir le type de stratégie d'analyse automatique que nous testerons. Il convient de partir de l'observation du berbère écrit. Dans sa grande majorité (et il sera intéressant d'en faire le calcul), le berbère est mono- ou bi-syllabique. Dans ces conditions, l'utilisation de procédés combinatoires et/ou statistiques est vraisemblablement adéquate. Cependant, en tant que linguiste, nous nous attachons à la connaissance et à l'utilisation de la langue et de ses éléments constitutifs. Cela nous permet d'aller vers un maniement automatique de la langue qui soit linguistiquement explicite. En particulier, une telle stratégie devrait être utile à la production d'applications pédagogiques.

C'est pourquoi nous tenterons de rester fidèle à la stratégie et aux heuristiques développées lors de l'analyse de langues slaves de l'Ouest, notamment le tchèque.

Malgré les nombreuses difficultés engendrées, entre autres, par l'aspect monosyllabique du berbère, nous garderons pour son analyse le principe d'une heuristique déterministe basée sur une reconnaissance de formes où la correspondance entre forme et fonction permet une analyse sans dictionnaire.

La première étape de l'analyse automatique doit consister à ramener les textes à une forme standard, l'écriture grammaticale de Taïfi, par l'application des deux procédures présentées en 1.c. *lecture optique*.

Ensuite, nous tenterons de rétablir dans leur forme systémique bon nombre d'assimilations, ce qui renforcera la régularité des textes à traiter. Nous pensons, par exemple, à la particule de l'aoriste « ad » où des formes « att » doivent être restaurées en « ad t », « ann » en « ad n »... De telles modifications pourraient avoir lieu avant le processus de segmentation.

Notre participation au projet tchèque GAČR [Grant Agency of the Czech Republic] n° 405/08/0681 « Syntaktická analýza souvětí pro počítačové zpracování češtiny / Syntactic Analysis of Czech Complex Sentences for Natural Language Processing » nous a permis d'élaborer des algorithmes de segmentation suivant les mêmes principes et qui s'appuient essentiellement sur l'organisation du texte et la ponctuation. La reconnaissance de certains subordonnants pourra venir compléter la segmentation.

L'essentiel de l'étape suivante s'appuiera sur la localisation des mots outils (prépositions – avec l'indication d'une rection à l'état libre ou d'annexion -, conjonctions, particules, pronoms,…) qui seront des données du programme. A partir de ceux-ci, et en tenant compte de la structure VSO et de la structure du syntagme nominal en pré- et post-déterminants, des procédures de nature morphologique tenteront d'analyser les groupes verbaux et les groupes nominaux.

Ces travaux devraient permettre de vérifier les structures morpho-syntaxiques du berbère et vraisemblablement pouvoir apporter des connaissances utiles à l'aménagement, en particulier dans ses visées pédagogiques.

3. Les premiers pas

Pour assurer une reconnaissance de formes valide, il est nécessaire de s'attacher aux formes marquées. C'est pourquoi nous avons « ciblé » le syntagme nominal prépositionnel, concaténation d'une préposition et d'un syntagme nominal, comme candidat idéal à une première exploration de la syntaxe berbère. Les raisons en sont simples: cette analyse s'appuie sur une connaissance des prépositions que nous pouvons décrire en liste close et nous possédons déjà le savoir nous permettant de manipuler les états libre et annexé des substantifs et des adjectifs.

3.a. Description des prépositions en tamazight

La présentation des prépositions en tamazight donnée ci-dessous s'appuie essentiellement sur le dépouillement du *dictionnaire raisonné berbère – français* de M. Taïfi, tout particulièrement en ce qui concerne les exemples[3].

bla EL[4] origine arabe *sans, sauf, excepté, en plus de*
iqqim bla asekkin il n'a rien à faire / il n'est pas sérieux
bla sebba sans motif, sans raison
bla ttawil à tort et à travers, sans faire attention

d EA *avec, en compagnie de*
imun d umġar il a accompagné le vieillard
innaġ d wadžar-nes il s'est disputé avec son voisin
agid, ayid, id, is *avec pronom affixe*
imun is-sen il les a accompagnés, il s'est joint à eux

awd, aggwed, agd EL *même, aussi, également*
izzenza awd iyyis il a vendu même le cheval

3 Le même dépouillement nous a été fourni pour le taqbaylit par Mohand-Akli Salhi, ce qui nous ouvrira des possibilités pour un calcul sur plusieurs lectes.
4 EL pour état libre et EA pour état d'annexion.

awd nitni ttuyikrem — eux aussi, ils ont été cambriolés
ur ufix awd yiwn — je n'ai trouvé personne

g EA — *dans, en, à*
g unebdu — en été
g **i**xf n usggwas — à la fin de l'année
bbeyn waman g usaru — il n'y a plus d'eau dans la rigole
g tama — ***en groupe***
dig, diy, di *devant pronom affixe*
iga dig-s alim — il y a mis de la paille

ger, yer, žar, inger EL — *entre*
a ṛebbi illa lxir ger ifassen-nwen ! — ô Seigneur, le bien est en ton pouvoir (est entre tes mains)

ġer EA — *à, vers; chez*
ġer tifawt — à l'aube, au petit matin
illa ġer gma-s — il est chez son frère
ma ġer idda ? — où est-il parti ?
seg ġer — ***de chez***
ġer s EL — *vers*
idda ġer s iġrem — il est parti au village
ġer s anu — vers le puits
ġer s aneqqer n tafukt — au lever du soleil

xef, x EA — *sur ; pour, à cause de, à propos de, au sujet de ; près de ; par ; en*
yiwn xef yiwn — l'un sur l'autre
xef wudm n wakal — au ras du sol
xef tirewt — en largeur

i EA — *à, pour*
ifka aġrum i gma-s — il a donné du pain à son frère
gan afrag i wulli — ils ont construit un enclos pour les moutons
iẓill usafar-a i tasut — ce remède est bon pour la toux
avec verbes intransitifs:
iġra i yibba-s — il a appelé son père
a *devant pronom affixe*
ifka a-s aġrum — il lui a donné du pain
isiwl a-m — il t'a parlé *[à une femme]*

al, all, ar EL — *jusque, jusqu'à, jusqu'à ce que*
idda all iġrem — il est allé jusqu'au village
seg … all — ***de … jusqu'à***
seg yixf all iḍarn — de la tête aux pieds

all d$_{(particule)}$ **V**$_{(aoriste)}$[5]	***jusqu'à ce que...***
all d immet	jusqu'à ce qu'il meure
all d iddu	jusqu'à ce qu'il vienne

mar EL	*contre*
isirs taḥniyt mar agadir	il a posé la poutre contre le mur
awal-nes mar wi-nw	je ne suis pas d'accord avec lui (m. à m.: sa parole contre la mienne)

n EA	*de (appartenance, origine,...)*
tnaɛš n tserdunt	douze mules
izla ana n yiburksen	il a perdu une de ses chaussures
tama n	*près de*
tama-nw	près de moi, à côté de moi
iqqim tama n ibba-s	il s'est assis à côté de son père
tama n yiġrem	près du village

s EA	*avec, au moyen de, à l'aide de, à, en, par, selon*
ibadr agadir s ugenzim	il a démoli le mur avec une pioche
tella s udis	elle est enceinte (elle est avec un ventre)
s wul	de bonne foi, de bon cœur
la itsawal s wul-nes	il parle franchement, il est de bonne foi

s EL	*vers, dans la direction ; à ; chez*
yiwey-t s anu	il l'a emmené vers le puits
ġer s	*vers*
idda ġer s iġrem	il est parti au village
ġer s anu	vers le puits
ġer s aneqqer n tafukt	au lever du soleil

seg	EA	devant voyelle	*de, provenant de, venant de; originaire de; depuis*
zeg, zi	EA	devant consonne	
irẓa seg ufud			il s'est fracturé le genou
seg yixf all iḍarn			de la tête aux pieds
zi ṣṣbaḥ			depuis le matin / depuis longtemps
zi tifawt			depuis le matin ; depuis longtemps

Ce premier inventaire des prépositions devra être vérifié en ce qui concerne l'état requis et les diverses variantes. Le nombre des prépositions simples sera peut-être étendu encore de quelques unités, mais le point essentiel qui demeure est l'étude exhaustive des combinaisons entre prépositions ou avec d'autres types de

5 « *all* » suivi de la particule « *d* » suivie d'un verbe à l'aoriste.

mots, p. ex. des particules. Les relations d'ordre entre ces mots sont importantes pour élaborer les programmes d'analyse.

3.b. Organisation des données

Nous donnons ci-dessous une première organisation des prépositions comme données externes (donc aisément modifiables) pour le programme d'analyse du syntagme prépositionnel:

	bla			EL	sauf
	d			EA	avec
	g	tama		EA	dans / ensemble
	ġer	s		EL	vers
	xef			EA	sur
	i			EA	pour
	a		Pr af	EA	pour
	all			EL	jusque
	all	d	V aor	EL	jusque
	ar			EL	jusque
	mar			EL	contre
tama	n			EA	(près) de
	s			EA	avec
ġer	s			EL	vers
d	seg		V-	EA	venant de
d	zeg		C-	EA	venant de
d	zi		C-	EA	venant de

La deuxième colonne de ce fichier contient la liste des prépositions. A partir d'une préposition donnée, le programme vérifie si cette préposition peut être précédée (1ère colonne) ou suivie (3ème colonne) d'un élément entrant en composition avec elle dont il teste simultanément la présence dans le segment de texte en cours de traitement.

En quatrième colonne sont données des conditions d'application. Ainsi « i » n'a aucune restriction d'application alors que la forme « a » doit être suivie d'un pronom affixe. De même « *all* » n'a pas de restriction alors que le complexe « all d » doit être lié ensuite à un verbe à l'aoriste. Par contre, « *seg* » doit toujours être suivie d'un mot débutant par une voyelle, « *zeg* » et « *zi* » d'un mot débutant par consonne.

Remarquons la situation de « s ». Une première donnée concerne « s » ayant le sens de « avec » et régissant un état d'annexion. Cet état, bien marqué, nous a fait mettre cette donnée avant la seconde, « s » avec l'état libre dans le sens de « vers ». Lorsque que « s » est précédé de « *ġer* », la combinaison est suffisamment marquée pour qu'il n'y ait plus d'ambiguïté. Il demeure cependant

une zone d'ambiguïté entre les deux « s » lorsque la forme du mot qui suit le « s » avec annexion ne correspond pas à une forme régulière d'état d'annexion, p. ex. avec un mot tel que « ɛari ». Nous tenterons de développer une procédure destinée à réduire la proportion d'ambiguïté dans la mesure où cela est possible.

Nous devrons également produire une procédure spécifique pour l'analyse de « d » dont l'ambiguïté est forte entre diverses catégories: préposition, conjonction de coordination, particule d'orientation, particule prédicative (suivie de l'état libre).

3.c. Extraction du syntagme nominal prépositionnel

Dans le cadre des travaux du FSP France-Maghreb, à partir d'un échantillon de treize contes rifains prototypiques présentés par A. Bezzazi, M.-A. Salhi et M. Taïfi en ont assuré une traduction respectivement en taqbaylit et en tamazight. Nous avons donc pu prendre pour ces premiers essais les contes en tamazight qui présentent l'intérêt d'être déjà aux normes de l'écriture grammaticale préconisée et d'avoir le *dictionnaire raisonné berbère – français* comme ressource afférente.

Nous appuierons notre description sur un extrait du cinquième conte:

« llig kšemn g ɛari, iqqen akzin ġer yiwn n useklu, yagl yiwn n uferdu ġer ašebbuḍ. » (*Ils entrèrent dans la forêt, le père attacha le chiot au tronc d'un arbre et accrocha un pilon à une branche.) [m.à.m: lorsqu'ils entrèrent dans la forêt, il attacha…]*

L'application du programme de segmentation à cet exemple donne un résultat très simple, à savoir une division en 3 propositions présentée ci-dessous.

llig kšemn g ɛari ,
iqqen akzin ġer yiwn n useklu ,
yagl yiwn n uferdu ġer ašebbuḍ .

Pour l'exploration du syntagme prépositionnel et, en fait l'analyse du texte, nous avons adopté une « verticalisation » du texte qui tient cependant compte des questions de segmentation. En effet (cf. ci-dessous), la première colonne donne la numérotation en phrase: ainsi, l'exemple choisi est-il la 6ème phrase du texte (le 5ème conte). La seconde colonne marque les différents segments à l'intérieur de la phrase (et nous retrouvons ici nos trois propositions). La troisième colonne donne le rang de chaque mot (inscrit en 4ème colonne) à l'intérieur de chaque segment de chaque phrase. Les calculs ultérieurs se feront essentiellement à partir de la colonne des mots (4ème colonne). Les explorations contextuelles se feront simplement en remontant ou en descendant cette colonne sur un nombre de pas déterminé et/ou dans des limites précisées.

5	3	6	.
6	1	1	llig
6	1	2	kšemn
6	1	3	g
6	1	4	ɛari
6	1	5	,
6	2	1	iqqen
6	2	2	akzin
6	2	3	ġer
6	2	4	yiwn
6	2	5	n
6	2	6	useklu
6	2	7	,
6	3	1	yagl
6	3	2	yiwn
6	3	3	n
6	3	4	uferdu
6	3	5	ġer
6	3	6	ašebbuḍ
6	3	7	.

Bien que l'exemple donné ait été choisi pour sa simplicité, nous pouvons sur la base de cette verticalisation et de la numérotation afférente entrevoir d'ores et déjà un certain nombre de démarches à entreprendre. En premier lieu, il conviendra de faire un inventaire des séparateurs: « *llig* », en tant que tel et en première position de phrase, introduit une proposition subordonnée. Ensuite, examiner le premier terme d'une proposition avec le présupposé qu'il peut être un verbe dans une structure VSO semble bien avoir un sens et devrait mener à une heuristique permettant d'en vérifier la réalité. Ainsi, « *iqqen* » et « y*a*gl » doivent-ils être envisagés comme des verbes de 3ème pers. du sing. introduits par le préfixe « i »[6]. Une hypothèse identique doit être envisagée pour la position après un séparateur. Ici, il conviendra d'explorer « *kšemn* » qui présente un suffixe « n » de 3ème pers. du pluriel masculin. Le mot en position après le verbe (si ce dernier est en première position et a bien été analysé en tant que verbe), doit être examiné également en détail. Derrière « *iqqen* », la non annexion du mot « *akzin* » devrait orienter vers un objet. Enfin, il faut envisager d'avoir, en plus des listes de mots-outils, une connaissance a priori des numéraux (ou du moins d'un certain nombre d'entre eux).

6 Notons au passage que toutes les questions sur lesquelles travaillent les linguistes s'occupant d'aménagement linguistique et, tout particulièrement, les questions d'écriture, sont immédiatement pointées par notre approche linguistique du traitement automatique. Ainsi, se pose la nécessité ou non de réécrire le « i » en « y » devant voyelle: « *i-agl* » en « *yagl* ». Bien que la calculabilité soit généralement assurée, cette réécriture introduit une ambiguïté: en effet, lorsqu'il n'est pas indice personnel, le « y » a – tout comme « w » –, statut de consonne, p. ex en tant que consonne radicale de la racine.

6	1	1	llig		
6	1	2	kšemn		
6	1	3	g	PREP	EA
6	1	4	ɛari		
6	1	5	,		
6	2	1	iqqen		
6	2	2	akzin		
6	2	3	ġer	PREP	EL
6	2	4	yiwn		
6	2	5	n	PREP	EA
6	2	6	useklu		
6	2	7	,		
6	3	1	yagl		
6	3	2	yiwn		
6	3	3	n	PREP	EA
6	3	4	uferdu		
6	3	5	ġer	PREP	EL
6	3	6	ašebbuḍ		
6	3	7	.		

Ensuite, un programme relève les prépositions (résultat ci-dessus).

6	1	1	llig			
6	1	2	kšemn			
6	1	3	g	PREP	EA	
6	1	4	ɛari			
6	1	5	,			
6	2	1	iqqen			
6	2	2	akzin			
6	2	3	ġer	PREP	EL	
6	2	4	yiwn			
6	2	5	n	PREP	EA	
6	2	6	useklu	SUBST	masc	aseklu
6	2	7	,			
6	3	1	yagl			
6	3	2	yiwn			
6	3	3	n	PREP	EA	
6	3	4	uferdu	SUBST	masc	aferdu
6	3	5	ġer	PREP	EL	
6	3	6	ašebbuḍ			
6	3	7	.			

Le programme suivant (cf. résultats ci-dessus) n'explore pour le moment que les prépositions suivies d'un état d'annexion réalisé de manière régulière. En reprenant une expérience précédente (cf. 1.a.), le système reconnaît « *useklu* » et « *uferdu* » comme des substantifs masculins dont les formes libres « *aseklu* » et « *aferdu* » sont produites automatiquement.

Nous donnons ci-dessous les résultats produits par le même programme sur la phrase 23 du texte d'essai. Cela nous permet de montrer l'analyse du féminin annexé « *tmedduḍt* » et la reconstruction de l'état libre en « *tamedduḍt* ». Simultanément, nous avons choisi cet exemple pour montrer une procédure nécessaire de séparation de pronoms affixes lorsqu'ils sont associés au nom qu'ils

qualifient par un tiret, p. ex mot 5 du 1er segment, mot 6 du 2ème segment, mot 2 du 3ème segment. On voit ici l'économie qui est faite par une écriture où les pronoms sont autonomes.

23	1	1	tekker					
23	1	2	tbeddel					
23	1	3	ansa					
23	1	4	i	PREP	EA			
23	1	5	yistma-s	yistma	s	SUBST	masc	istma
23	1	6	,					
23	2	1	tesgen					
23	2	2	isti-s	isti	s			
23	2	3	n	PREP	EA			
23	2	4	tmedduḍt	SUBST	fém	sg	tamedduḍt	
23	2	5	g	PREP	EA			
23	2	6	uḍġar-nsent		uḍġar	nsent	SUBST	masc	aḍġar
23	2	7	,					
23	3	1	tesfafa					
23	3	2	istma-s	istma	s			
23	3	3	day					
23	3	4	rewlent					
23	3	5	.					

Les résultats pour l'exploration des syntagmes prépositionnels avec une forme d'annexion régulière sont les suivants:
phrase 6:

yiwn n useklu
yiwn n uferdu

phrase 23:

i yistma-s
isti-s n tmedduḍt
g uḍġar-nsent

Le syntagme prépositionnel «*g εari* » n'est pas analysé, pour le moment, du fait de la forme du mot qui ne permet pas de produire une forme spécifique d'annexion.

L'analyse des syntagmes prépositionnels avec l'état libre (p. ex. « *ġer ašebbuḍ* »), plus complexes à déterminer que ceux à l'état annexé, reste entièrement à faire. L'exemple donné ici doit être facile à analyser sans qu'il n'y ait d'interférences dans le processus de reconnaissance étant donnée la forme régulière d'état libre qui suit.

Il faudra également savoir quand nous devons lier des suites comprenant plusieurs prépositions.

Une suite telle que « *ġer yiwn n useklu* » doit être produite comme un seul syntagme prépositionnel alors que la suite « *yiwn n uferdu ġer ašebbuḍ* » doit en produire deux.

Conclusion : tout reste à faire

Nous venons de présenter un début très modeste d'analyse heuristique déterministe du berbère tamazight en s'attaquant au syntagme nominal prépositionnel.

Les procédés d'heuristique rappellent fortement les promenades dans la nature où à chaque sommet de côte, à chaque tournant, on découvre un nouveau paysage. Mais « à chaque nouveau paysage », il est nécessaire de faire une analyse linguistique du nouveau problème dans son exhaustivité et autour de toutes les structures qui peuvent s'avérer régulières.

La simple analyse du syntagme prépositionnel lève le besoin d'une analyse complète de la morphologie nominale sous tous ses aspects. Elle force également le besoin d'une étude syntaxique, elle aussi exhaustive, du cadre verbal, ce qui devient utile pour la reconnaissance de syntagmes peu marqués (p. ex. non prépositionnels) et pour l'assemblage ou non de suites de syntagmes.

Au-delà des syntagmes, la morphologie du verbe, la connaissance des mots-outils, l'ordonnancement interne des syntagmes et de la proposition sont des pans entiers de la grammaire qui restent à étudier dans la perspective du traitement automatique.

L'éventuelle vérification par une analyse automatique donnerait plus de forces aux solutions adoptées au sein d'une grammaire du berbère.

Références bibliographiques

Ameur, M. & al. (2004), *Initiation à la langue amazighe*, Rabat: IRCAM.

Ameur, M., Boumalk, A. (2004), *Standardisation de l'amazighe*. Rabat: IRCAM.

Ameur, M. (2007), *Emprunt et créativité lexicale en berbère. Traitement en situation d'aménagement linguistique*. Thèse de doctorat d'état. Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Dhar El Mehraz, Fès.

Amrani, F. (2007), *Le lexique berbère du corps humain (Maroc central). Approche sémantique et symbolique*. Thèse de doctorat d'état. Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Dhar El Mehraz, Fès.

Aspinion, R. (1953), *Apprenons le berbère. Initiation aux dialectes chleuhs*, Rabat: Editions Félix Moncho.

Bentolila, F. (1981), *Grammaire fonctionnelle d'un parler berbère. Aït Seghrouchen d'Oum Jeniba (Maroc)*, Paris, Selaf.

Bisson, P. (1940), *Leçons de berbère tamazight. Dialecte des Aït Ndhir (Aït Nâaman)*, Rabat, Editions Félix Moncho.

Boukhris, F., Boumalk, A., El Moujahid, E. H. & Souifi, H. (2008), *la nouvelle grammaire de l'amazighe*, Rabat: IRCAM.

Boumalk, A. (1996), *Morphogénèse et dynamique lexicale en berbère (tachelhit du Sud-Ouest marocain)*, Thèse de doctorat, Paris: INALCO.

Boumalk, A. (2003), *Manuel de conjugaison du tachelhit*, Paris: L'Harmattan.

Bounfour, A. & Boumalk, A. (2001), *Vocabulaire usuel du tachelhit. Tachelhit - français*, Rabat: Centre Tarik Ibn Zyad.

Chaker, S. (1995), *Linguistique berbère. Etudes de syntaxe et de diachronie*, Louvain: Peeters.

Dallet, J.-M. (1982), *Dictionnaire Kabyle – Français*, Paris: Selaf.

El Mountassir, A. (1999), *Initiation au tachelhit, langue berbère du sud du Maroc - Ra nsawal tachelhit*, Paris: L'Asiathèque - Langues et Mondes.

El Mountassir, A. (2003), *Dictionnaire des verbes Tachelhit - Français (parler berbère du sud du Maroc)*, Paris: L'Harmattan.

Jarmouni, M.-H. (2009), *Anthologie analytique de la poésie berbère (tamazight) du Moyen Atlas*. Thèse de doctorat. Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Dhar El Mehraz, Fès.

Kuboň, L., Lopatková, M., Plátek, M., Pognan, P. (2007), *A linguistically-based Segmentation of Complex Sentences*. FLAIRS 2007 (USA).

Naït-Zerrad, K. (1995), *tajeɣɣumt n tmaziɣt tamirant (taqbaylit)* (*grammaire du berbère contemporain (kabyle)*), Alger: ENAG.

Naït-Zerrad, K. (2004), *Linguistique berbère et applications*, Paris: L'Harmattan.

Serhoual, M. (2002), *Lexicologie, lexicographie et sémantique berbères : 1) Lexicologie amazighe 2) Dictionnaire tarifit - français*. Thèse de doctorat d'état. Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Tétouan.

Taïfi, M. (1991), *Dictionnaire tamazight – français (parlers du Maroc central)*, Paris: L'Harmattan – Awal.

Taïfi, M. (2004), « Si les berbérophones ne s'entendent pas oralement, qu'ils s'écrivent! Pour une écriture grammaticale du berbère. », *Standardi-sation de l'amazighe*, Rabat, Publications de l'IRCAM.

Taïfi, M. & Pognan, P. (2005), « Langues berbères: à la recherche du système perdu », *Linguistique berbère: les nouveaux horizons*, Tétouan, Université Abdelmalek Essaadi.

Croisement des catégories syntaxiques dans le parler amazighe des Ait Iznassen

Rachida RAHHOU
Université Mohamed 1er, Oujda

Notre contribution porte sur les catégories syntaxiques dans le parler amazighe des Ait Iznassen. Nous adoptons ici « catégories » bien que certains auteurs préfèrent l'appellation de 'connecteurs ou relationnels'. Ces catégories connaissent des flous identitaires, elles ont des aptitudes communes et la distinction ne se fait, parfois, que par le contexte (le cas des complexes prépositionnels et des adverbes). Nous tenterons de mener une étude descriptive et comparative de certaines catégories qui ne constituent pas un ensemble homogène mais plutôt un ensemble instable et multifonctionnel. Les catégories syntaxiques se chevauchent souvent et ne sont pas séparées par des cloisons étanches : le cas des syntagmes prépositionnels qui fonctionnent comme des adverbes, ou les analogies qui peuvent exister entre les prépositions et les conjonctions de subordination, ou encore certaines prépositions qui sont compatibles avec les interrogatifs, d'autres ne le sont pas. Ces catégories connaissent, donc, des interférences semi-codifiées et forment un ensemble hétéroclite. Bien que les divergences des propriétés des structures qui requièrent leur emploi soit minime dans toutes les variétés de l'amazighe, leurs études s'imposent et mettent en exergue la richesse de leur fonctionnement.

I- Propriétés combinatoires des prépositions

1- Prépositions simples

Inutile de reprendre ici les différents débats qui ont été menés dans le domaine des prépositions. Notre objet est essentiellement de cerner et d'examiner le comportement de ces unités, qui sont susceptibles de réalisations syntaxiques variables. Elles sont marquées par un arsenal de procédés divers et connaissent des glissements dans la fonction.

Dans le parler des Ait Iznasen, on a les prépositions :

ḏi (dans, en, à) /*si* (de, à, au moyen de, avec quoi), *zi* (de, depuis, à partir de) / *ɣer* (vers, à, chez, à coté de, auprès de), *twal* (chez) / *akeḏ* (avec, en compagnie de) / *i* (à, pour, par) / *n* (de, en) / *x, xef* (sur, au dessus de) / *bla* (sans) / *al* (jusqu'à) / *žar* (entre, parmi).
ḏi, si, et *zi* varient selon les contextes où elles apparaissent, elles connaissent des altérations phonétiques dues à l'assimilation et prennent les formes *ḏeg, ḏug^{w}, seg, sug^{w}, zeg* et *zug^{w}* devant les mots à initial : *a, w, i* :
(1)

a- *axxam* (maison) *: ḏi wxxam, ḏug^{w} xxam* (dans la maison).
b- *ass* (jour) *: ḏug^{w} ass* (de jour, pendant le jour)
c- *iles* (langue) *: si yiles, seg iles* (avec la langue)
d- *aqemmum* (bouche) *: zug^{w} qemmum* (de la bouche)

Les prépositions *ḏi, zi, ɣer, akeḏ, x, n,* s'emploient avec tous les affixes pronominaux, *i* et *bla* peuvent être suivies de pronoms isolés : *netš* (moi), *šek* (toi), *šem* (toi, fém.), *netta* (lui), *netšin* (nous), *nihnin, nitnin* (eux), *nihenti, nitenti* (elles). On dit :

(2)

a- *i netš* « à moi » / *i šek* « à toi »
b- *bla netš* « sans moi » / *bla netta* « sans lui »

'akeḏ' prend la forme *akiḏ-i* (avec moi), *akiḏ-ḵ* (avec toi), *akiḏ-neɣ* (avec nous).
Dans d'autres variétés des Ait Iznassen, *'akeḏ'* prend aussi la forme *'kiḏ'* :
(3)

a- *yusd kiḏ-i* « il est venu avec moi. »
b- *iruḥ kiḏ-neɣ* « il est parti avec nous »

Après la particule de négation *wer*, *akeḏ* prend toujours la forme *kiḏ*.

La préposition *'ɣer'* peut être aussi omise lorsque la direction se fait vers une localité avec des verbes comme *ṛuḥ* 'partir', *imeḏ* 'passer', *simeḏ* 'faire passer', *hwa* 'descendre' :
(4) *iṛuḥ (ɣer) axxam* « il est parti à la maison. »
La préposition *twal* (à ne pas confondre avec *twali* 'peut être') a un emploi particulier et restreint. Elle n'est suivie d'aucun pronom affixe et son contexte d'apparition n'est pas assez vaste :
(5)

a- *ttuɣ-iyi twal ạdbib* « j'étais chez le médecin. »
b- *iṛuḥ twal uma-s* « il est parti chez son frère. »
c- *ma ttuɣ šem twal leḥbab nn-m?* « Est ce que tu étais chez ta famille ? »

La préposition *al* peut être employée seule ou suivie de la préposition *ɣer* :
(6)

a- *yiweḍ al ḏaninti / al axxam* « il est arrivé jusque là / jusqu'à la maison. »
b- *yus ḍ al ɣer-neɣ* « il est venu jusqu'à chez nous. »

Les prépositions occupent différentes positions dans l'énoncé, elles sont toujours préposées à des noms, des pronoms, mais jamais à des verbes.

(7)

a- *ḏ ameqqran xx-s* « il est plus grand que lui. »
b- *xx-s ay ssawaleɣ* « c'est de lui que je parle. »
c- *yus ḍ x ṯerbaṯ* « il est venu (né) après la fille. »

Les autres prépositions simples se soumettent à ce même ordre et à ces mêmes combinaisons. Il importe aussi de souligner, ici, que quand elles sont préposées au nom, elles perdent leur indépendance et se glissent dans d'autres fonctions pour former des locutions prépositionnelles qui dessinent une certaine organisation du langage. Ces locutions engendrent de nouvelles réalisations qui enrichissent la langue. C'est grâce à leur glissement, à leur propriété combinatoire et à leur comportement que les prépositions constituent un procédé grammatical varié. Ainsi on note en parler des Ait Iznassen des locutions comme :

(8)

a- *ḏi-s aqemmum* « il parle trop, il est vantard. »
b- *ḏi-s ɣir uqemmum* « il ne fait que parler sans passer à l'acte. »
c- *ḏi-s nniyyeṯ* « il est naïf. »
d- *ḏi-s ṯaḍeḥḥakṯ* « il est plaisantin, blagueur. »
e- *ḏi-s ṯayetti* « il est sous l'influence du mauvais œil. »
f- *ḏi-s ddin* « il est entêté. »
g- *ḏi-s ɣir ṯiddi* « il n'a que la stature, il n'est pas compétent. »
h- *ḏi-s aḍmaz* « il a des coliques, il est tellement agité. »
i- *ɣr-i ɣr-ḵ* « en moi, en toi (se dit en cas d'échange de coups lors d'une dispute) »
j- *x wuḏem in-u* « par respect pour moi. »
k- *x wuḏem n siḏi ṛebbi* « pour l'amour de Dieu. »
l- *x yiri nn-ḵ, x ṛṛeqbeṯ nn-ḵ* « (les pronoms varient), sur ton cou (sous ta responsabilité)
m- *žar ḍḍeḥḥakṯ ḏ ṯiḏet* « entre plaisanterie et sérieux (mi-figue, mi-raisin) »
n- *si nniyyeṯ* « de bonne foi. »
o- *seg ul* « du fond du cœur, de bon cœur. »

Les exemples de ce genre de combinaison abondent dans le domaine berbère et sont formés par des constructions diverses. Ces constructions constituent 'des

modèles prêt à porter' qui existent dans toutes les variétés de l'amazigh et sont soumises à des complexes d'interprétation difficiles (figement total, partiel, etc.). Signalons aussi que les prépositions : *ḏi, si, zi, ɣer, x, xef* constituent une classe spécifique qui a plus de propriétés de s'amalgamer avec d'autres éléments.

1. a- Prépositions à valeurs des circonstanciels

Les prépositions suivies de noms jouent aussi le rôle de complément circonstanciel. Ainsi, comme dans les exemples infra, ces prépositions se dotent d'une autre spécialisation pour se glisser dans le domaine des circonstanciels.

- cc. de temps

(9) *yerni ḏi lmešta* « il est né pendant l'hiver (en hiver). »

- cc. de lieu

a- pour indiquer où on est :

(10) *yezḏeɣ ḏi / ḏug^{w} ḏrar* « il habite (dans) la montagne. »

b- pour indiquer d'où on vient :

(11) *yehwa d si / sug^{w} ḏrar* « il est descendu (venu) de la montagne. »

c- pour indiquer la destination où on va :

(12) *yegguž ɣer ṯemdimt* « il a déménagé en ville. »

d- pour indiquer d'où on passe :

(13) *yekked (x) ṯamdimt* « il est passé par la ville. »

- cc. de but

(14) *yeqqaṛ baš aḏ yeḏwel ḏ aḍbib* « il poursuit ses études pour devenir médecin. »

- cc. de moyen

(15) *yeḥliy-ṯ s uqeššuḍ* « il l'a frappé à l'aide d'un bâton. »

1. b- Interférence : prépositions / relateurs

Les prépositions ont cette propriété de se combiner avec toutes les autres catégories. L'expansion de leur fonctionnement révèle leur capacité de se construire et d'adopter des liens associatifs par rapport à l'énoncé. Ainsi, précédés de l'interrogatif *mi* « que », les prépositions jouent le rôle de pronoms relatifs :

mi ḏi « dans quoi, dans lequel / laquelle, où »

(16)

a- *axxam ḏi / miḏi yezḏeɣ* « la maison où il habite. »

b- *axxam ḏi / miḏi ṯen ttuɣ zeḏyen* « la maison où ils ont habité. »

c- *aqbuš ḏi / miḏi ṯegga ddhen* « la cruche dans laquelle elle a conservé le beurre. »

mi zi « avec quoi, avec lequel, dont »
(17) *aqeššuḍ zi / mizi ṯ yeḥliy* « le bâton avec quoi il l'a frappé. »

mix « sur quoi, sur lequel, de qui »
(18) *wenni x / mix ṯredzuḏ* « celui que tu cherches. »

mi ɣer « chez qui »
(19) *midden ɣer / mi ɣer iruḥ* « les gens chez qui il est parti. »

mikeḏ « avec qui »
(20) *wenni keḏ / mikeḏ d yusa* « celui avec qui il est venu. »

Toutefois cette structure n'est pas respectée lorsque la relative porte sur une caractéristique ou une propriété de l'antécédent, on dit :
(21)
a- *ṯarbat miɣer ssalef* (la fille dont les cheveux sont longs) et non *ṯarbat ɣer ssalef*
b- *lkettan miḏi yibriḏen* (le tissu qui a des rayures) et non *lkettan ḏi yibriḏen*.

Ces relateurs peuvent être suivis, dans certains cas, des particules de négation *wer, wlaḥ* (ne pas) :

(22)
a- *wenni miɣer wer llint leflus, wer isukk^{w}i walu* « Celui qui n'a pas d'argent ne vaut rien, est sous estimé. »
b- *aryaz miɣer wlaḥ ṯiɣmas* « l'homme qui n'a pas de dents. »
c- *wenni miḏi wer yelli leḥya* « celui qui n'a pas de pudeur. »

À ces relateurs, on peut aussi ajouter la particule *mm^{w}a* pour exprimer l'indéfini : *miḏi mm^{w}a* (dans quoi que ce soit)

(23) *miḏi mm^{w}a yufa ixeddem* « il travaille dans quoi que ce soit, il n'a pas de métier stable. »

mizi mm^{w}a « avec quoi que ce soit »

(24) *mizi mm^{w}a ṭṭfen netšin a nerẓem* (loc.) « avec quoi qu'ils prennent, on desserre ; quelle que soit la décision qu'ils prennent on est pour. »

mix mm^{w}a « sur quoi que ce soit »
(25) *mix mm^{w}a t̲erzud̲, ad̲^t̲afed̲* « quoi que tu cherches, tu le trouveras. »

miɣer mm^{w}a « chez qui que ce soit »
(26) *miɣer mm^{w}a yufa yetṛuḥ* « il part chez qui que ce soit. »

miked̲ mm^{w}a « avec qui que ce soit ».
(27) *yeggur miked̲ mm^{w}a* « il marche avec qui que ce soit, il fréquente n'importe qui. »

Cette particule *mm^{w}a* peut être aussi ajoutée à d'autres interrogatifs pour former des locutions conjonctives :
mani mm^{w}a (n'importe où)
(28) *mani mm^{w}a yruḥwer yeddurruy* « là où il part, il ne se cache pas (là où il part il se fait remarquer) »

manis mm^{w}a « partout où »
(29) *manis mm^{w}a yekka yeḍḍaffar-it̲* « partout où il passe, il le suit (il le suit partout)»

mɛal mani mm^{w}a « n'importe où », *melmi mm^{w}a* « à n'importe quel moment », *zi melmi mm^{w}a* « n'importe quand ».
Les prépositions peuvent s'investir de valeurs autres que celles qui les caractérisent et font dégager, à chaque fois une propriété distincte. Les prépositions simples peuvent donc s'interférer avec des interrogatifs pour jouer le rôle de relateurs.
Ces mêmes prépositions simples ont encore la propriété de faire office de conjonctions interrogatives.

1. c- prépositions et interrogatifs :

Les prépositions simples peuvent fonctionner seules en tête de phrase dans un énoncé interrogatif :
(30)
a- *i netta t̲enni d̲-as t̲ ?* « Et lui, tu le lui as dit ? »
b- *d̲i-m lexbaṛ ?* « Es-tu au courant ? »
c- *ɣr-k leflus ?* « As-tu de l'argent ? »
d- *xx-m ay yessawal ?* « Est-ce de toi qu'il parle ? »

Les autres prépositions peuvent être soit précédées de *mi* 'que', soit adjointes à d'autres pronoms comme : *melmi* 'quand', *mani* 'où' :

(31)

a- *miḏi d yusa ?* « Il est venu dans quoi, il est venu par quel moyen ? »
b- *mi ɣer iruḥ ?* « Il est parti chez qui ? »
c- *mi x / mi xef / mayen xef yettru ?* « Pourquoi il pleure ? »
d- *mi zi / mayen zi ṯ yeḥliy* ? « Il l'a frappé avec quoi ? »
e- *mi keḏ š ttuɣ* ? « Tu étais avec qui ? »
f- *si melmi / zi melmi šek ḏa* ? « Tu es là depuis quand ? »
g- *zi manis d yusa* ? « Il est venu d'où ? »

Il est à noter que certains marqueurs interrogatifs comme *šḥal, mešḥal* 'combien', *mayen* 'qu'est-ce que, comme' servent aussi à constituer des énoncés exclamatifs :

(32)

a- *mešḥal yesbeḥ !* « Combien il est beau ! »
b- *zziṯun mayen yiṛew asegg^{w}as u !* « Les oliviers comme ont beaucoup produit cette année ! »
c- *w šḥal yessawal* ! « Comme il parle ! »

2- Les complexes prépositionnels :

Prenons maintenant le cas des prépositions complexes. Nous remarquons que même celles-ci adoptent des liens associatifs pour fonctionner comme des subordonnants :

(33)

a- *yeṭṭes qbel i ɣa yemmunsew* « il a dormi avant qu'il dine. »
b- *yekker zzaṯ i whellal* « il s'est levé avant que le muezzin appelle à la prière de l'aube. »
c- *iṛuḥ bla ḏi ṯ ɣa yini* « il est parti sans qu'il me le dise. »
d- *ami xx-s nuḏef, bḥal ami xx-s d yehwa wḏrar* « quand nous sommes entrés comme si la montagne s'est effondrée sur elle », (elle n'a pas aimé notre arrivée).
e- *si mi (sug^{w} ami) d yexleḍ netta yetɛawaḏ* « il n'a pas cessé de raconter depuis qu'il est arrivé. »
g- *iru al mi (al ami, al mani) yennefgeɛ* « il a pleuré au point qu'il est éreinté. »

La classe des prépositions est une « vedette » catégorielle. C'est leur combinaison qui engendre la création d'autres.

La catégorie des subordonnants, quant à elle, est très réduite. Le paradigme des subordonnants est formé à partir des prépositions comme a été mentionné supra. En outre, et à défaut de marqueur lexical, ce sont les glissements sémantiques qui servent, parfois, à doter l'amazighe de certaines constructions opérationnelles et de s'approprier de ses mécanismes fonctionnels : le cas des complétives où le contexte devient véritable opérateur :

(34)

a- *sliɣ yeršel* « j'ai entendu (j'ai appris) qu'il s'est marié. »
b- *tlaɣri yi iṛuḥ* « j'ai cru qu'il est parti. »
c- *tselliɣ qa ttaṛew* « j'ai entendu / j'ai appris qu'elle est enceinte. »

Le cas des relatives aussi :

(35)

a- *wenni yessufɣen lexbar* « celui qui a divulgué le secret »
b- *aryaz ẓriɣ* « l'homme que j'ai vu. »
c- *t̲amet̲t̲ut̲ yennumen lɛešwat̲* « la femme (qui est) accoutumée à rendre visite à autrui sans être invitée. »
d- *t̲amet̲t̲ut̲ wer yeḍḍennin* « la femme qui ne tombe pas enceinte, stérile. »
e- *t̲arbat mmu wabliwel* « la fille qui a de longs cils (aux longs cils). »
f- *aryaz bu t̲nayen n lxalat̲* « l'homme qui a deux femmes. »

Les réalisations contextuelles demeurent des formes fondamentales qui glissent dans la construction des subordonnées et qui sont absentes lexicalement dans l'expression. Les relateurs peuvent être des interrogatifs, des prépositions ou des complexes prépositionnels.

3- prépositions et adverbes :

La catégorie des adverbes est presque toujours nominale, et connait des combinaisons variables. Il est vrai que cette catégorie bute toujours sur la difficulté d'établir un classement cohérent et approprié du point de vue syntaxique, mais cette classe est aussi vaste en amazigh. Les classements sont généralement fondés sur les propriétés sémantiques (temps, lieu, manière, quantité). Certains sont formés à base nominale avec déictiques démonstratifs *(-a, -nni, -u),* d'autres sont combinés à des prépositions et forment des locutions adverbiales. C'est à travers leur emploi qu'ils acquièrent leur sens.

3. a- Adv. de temps :

ṣṣbaḥu « ce matin » / *t̲ameddit̲ u* « ce soir » / *aɛešši y u* « cet après midi » / *nnhar-u* « ce jour là, aujourd'hui » / *nnhar nni* « ce jour là » / *d̲i nnhar nni* « pendant ce jour-

là » / *si nnhar nni* « depuis ce jour-là » /*iḍ u, ass n yiḍu*, « aujourd'hui » / *ass nni* « ce jour là » / *ussan u* « ces jours-ci » / *ileqq*^{w} *u* « maintenant, actuellement » / *aseggas*^{w} *u* « cette année » / *asegga*^{w}*s nni* « cette année là » / *ayetša, ṯiwetša* « demain » / *al ayetša, al tiwetša* « jusqu'à demain » / *ayetša nn-s, ṯiwetša nn-s* « le lendemain » / *fer w ayetša* « le lendemain » / *fer wayetša nn-s* « le surlendemain » / *fri- fer wayetša* « dans trois jours » / *iḍennaḍ* « hier » /*seg iḍennaḍ* « depuis hier » / *nnhar n yiḍennaḍ* « hier » / *llilt n yiḍennaḍ* « la nuit dernière » / *fer yiḍennaḍ* « la veille » / *fri-fer yiḍennaḍ* « l'avant-veille » / *imal* « l'an prochain » / *frimal* « dans deux ans » / *fri-frimal* « dans trois ans » / *aẓẓɣaṯ* « l'an passé » / *sug*^{w} *aẓẓɣaṯ* « depuis l'an dernier » / *fer waẓẓɣaṯ* « il ya deux ans » / *fri- fer waẓẓɣaṯ* « il y'a trois ans » / *amur u* « cette fois-ci, à ce moment-ci » / *amur nn-i* « à ce moment là » / *kul nhar* « chaque jours » / *ilinni* « tout à l'heure » / *seg ilinni* « depuis tout à l'heure » / *ilqenni* « quand, lorsque, alors » / *seg ilqenni* « depuis ce moment là, depuis ce temps là » / *ḏi lweqṯ nni* « pendant ce temps là » / *si lweqṯ nni* « depuis ce temps là » / *qbel* « avant » / *amezwar, akeḍ umezwar, ḏi wmezwar, ɣer umezwar* « au début » / *ssa n tsawent* « dorénavant » / *(u) men beɛd* « (et) après » / *ziḵ* « autrefois, jadis, de bonne heure, tôt » / *si ziḵ* « depuis longtemps » / *weḥdaweḥda* « pendant l'après-midi »
ziḵ est toujours adverbe mais il peut être précédé de la préposition '*si*' et suivi d'un pronom personnel affixe, comme dans l'exemple suivant : *si ziḵ n-sen nihnin ḏ leɛḍu* (depuis avant leur temps ce sont des ennemis), depuis toujours ce sont des ennemis.

3. b- Adv. de manière :
ammu « ainsi » / *baṯel*, « gratuitement » / *bessif* « de force » / *belɛani* « exprès » / *b leɛɛqel, s leɛɛqel* « doucement » / *zi ɣer ḏeffer* « à reculons » / *zi b lɣezḏis* « de coté » / *ɛinani, b lɛinani* « en public, ouvertement »/ *zi ddubbiṯ* « de vive force, par force » / *si ṯiḏet* « en vérité, vraiment, sérieusement » / *šway šway* « peu à peu, doucement » / *si ṯazzla* « rapidement, vite » / *si nniyyeṯ* « de bonne foi »

3. c- adv. de quantité :
ḏrus, šway, šwayt « peu, un peu » / *bezzaf* « beaucoup, assez » / *kṯer* « plus » / *qell* « moins » / *qaɛ, ḵul* « tout, tous ».
qaɛ et ḵul fonctionnent aussi comme second morphèmes négatifs.

3. d- adv. de lieu :
ažemmaḍ « en face de » / *beṛṛa* « dehors », *beṛṛa i* « en dehors de » / *ḏa, ḏa ninti* « ici » / *ḏi nni* « là bas » / *ḏaxxel, z ḏaxxel, ɣer ḏaxxel* « dedans » / *ḏeffer, z ḏeffer* « derrière » / *ɣer ḏeffer, zi ɣer ḏeffer* « par derrière » / *ḏi nni, ḏi ha* « là bas » / *sennež* « au dessus » / *zi sennež* « du dessus » / *swadday* « au dessous » /*zi swadday* « du dessous » / *ssa, ssa ninti* « par ici » / *ssiha, ssihat*, « par là-bas » / *wsawen* « en haut » / *zi wsawen* « d'en haut » / *(x) yeffus* « à droite » / *zzaṯ, ɣer zzaṯ* « devant » / *(x) zelmeḍ* « à gauche » / *zi laggʷež* « de loin », *ɣer laggʷež* « au loin » / *aɣirin* « en arrière, de l'autre coté » / *sug*^{w} *ɣirin* « plus au-delà » / *awru* « ici, vers ici, en avant de, de

l'autre coté, plus près de » / *awru d i* « de l'autre coté de, en avant de » / *awerr i* « derrière » / *zi wawerra-s* « par derrière, à reculons »

Ainsi la classe des adverbes n'est pas délimitée à partir de base syntaxiques mais plutôt obéit à un regroupement sémantique, c'est ainsi qu'elle contient des unités hétérogènes et disparates, issues généralement de la sphère des noms. La classe de l'adverbe reste une classe difficile à cerner même s'il est considéré comme un 'fourre- tout' : le cas des prépositions qui fonctionnent comme adverbes. La variété des adverbes ainsi que leur motivation intra-textuelle rend aussi difficile de relever une régularité quant à leur place dans la phrase. Dans ce cadre, nous remarquons qu'en amazighe et à partir de la même position syntaxique, l'adverbe peut rendre différentes fonctions :

(36)

a- *ayetša ḏ lɛiḏ* « demain est un jour de fête » (*ayetša* est employé comme sujet).

b- *ileqqu ɛaḏ ay fekkreɣ* « c'est alors que je me suis rappelé » (*ileqqu* a une fonction anaphorique).

Il reste à noter que, les adverbes aussi, peuvent se combiner entre eux pour produire de nouvelles unités sémantiques. Cette question mérite un travail à part entière que nous ne saurions approfondir ici, mais nous nous contentons de donner quelques exemples :

(37)

a- *iḍennaḍ akeḏ ṣṣbaḥ*	« hier au main (hier matin). »
b- *iḍ u ɣer uɛeššiˌ*	« aujourd'hui vers le soir, ce soir ».
c- *ayetša ḏi lweqṯ u*	« demain pendant ce temps là (demain à la même heure) »
d- *mɛal imal ḏi lweqṯ u*	« jusqu'à l'an prochain au même moment. »
e- *awru d ɣer zzaṯ*	« de ce coté en avant. »
f- *aɣirin ɣer laggʷež*	« de l'autre coté au loin. »
g- *ammu zi b lɣezḏis*	« ainsi de coté. »
h- *šra x šra*	« les uns sur les autres. »
i- *šra akeḏ šra*	« les uns avec les autres. »
j- *ssa x zelmeḍ*	« par ici à gauche. »
k- *ssenni zzaṯ-ḵ*	« par là-bas à coté de toi. »

Un autre cas de figure se présente lorsque deux adverbes ne sont liés par aucune préposition. Il s'agit des adverbes *iḍu* « aujourd'hui » et *ayetša* « demain » :

(38) *kull nhar qqareɣ iḍu ayetša ad yexleḍ* « chaque jour, je me dis aujourd'hui ou demain il arrivera. »

'*iḍu ayetša*' s'emploie aussi comme expression pour enchainer dans le récit :

(39) *nṯaṛeḥ iḍu ayetša, iḍu ayetša mɛal ami ṯiṛew*
« nous sommes restés aujourd'hui ou demain, aujourd'hui ou demain jusqu'à ce qu'elle ait accouché (nous sommes restés ainsi à attendre jusqu'à ce qu'elle ait accouché).

Conclusion

Les catégories syntaxiques constituent une sorte de passerelle, elles se combinent les unes avec les autres et engendrent d'autres paradigmes. Les positions syntaxiques régies par les prépositions semblent être supérieures à celles régies par les autres classes. Les prépositions se comportent syntaxiquement selon la catégorie dont elles font partie. Leur emploi traduit leur tendance dominante dans la reconstruction des autres classes, ainsi que la régularité et la richesse de leur fonctionnement. Les catégories syntaxiques n'ont pas une spécificité particulière, il n'ya pas de différences notables entre l'une et l'autre classe. En effet il est toujours possible de reconnaitre qu'il y'a rapport entre ces catégories. Ce rapport n'est décortiqué qu'à travers l'usage. C'est à travers leur reconstruction que chaque catégorie reçoit sa coloration. Les catégories syntaxiques sont définies par leurs caractéristiques syntaxiques et non par leur appartenance catégorielles.

Bibliographie :

Basset, A. (1952), *La langue berbère, Handbook of African Language*, London.

Bentolila, F. (1981), *Grammaire fonctionnelle d'un parler berbère. Ait Seghrouchen d'Oum Jniba (Maroc)*, Paris : SELAF.

Boukhris, F. (2006), « Structure morphologique de la préposition en amazighe » in Ameur, M. et A. Boumalk (éd.), *Structures morphologiques de l'amazighe, Actes du deuxième séminaire du CAL*, Rabat, les 7 et 8 octobre 2004, p. 46-56.

Galand, L. (2002), *Etude de linguistique berbère*, Peeters, Paris.

Kosmann, M. (2000), *Esquisse grammaticale du rifain oriental*, Paris.

Nait Zerrad, K. (2001), *Grammaire moderne du kabyle (tajerrumt tatrart n tqbaylit)*, Paris, Karthala.

Renisio, A. (1932), *Etude sur les dialectes berbères des Beni Iznassen, du Rif et des Senhaja de Srair*, Paris.

Aspects syntaxiques de la phrase métaphorique en Tachelhit

Mohamed SGUENFLE
Université Ibn Zohr, Agadir

0. Introduction

La métaphore a suscité peu d'intérêt dans les recherches linguistiques amazighes. L'étude de la phrase métaphorique est rare, voire inexistante. Pourtant, ce phénomène linguistique est présent avec profusion tant dans le discours quotidien que littéraire.

L'objet de ce papier est l'analyse syntaxico-sémantique d'un type de structure relevant de la métaphore nominale.

1. La métaphore nominale

On a coutume de distinguer trois classes de métaphores : la métaphore nominale, verbale, adjectivale. Les métaphores nominales qu'on qualifie aussi de métaphores d'appartenance donnent lieu à différents cadres syntaxiques qui se distinguent par l'outil supportant la relation métaphorique entre l'élément figuré EF et l'élément non figuré EF̃.

- Le cadre attributif où EF et EF̃ sont reliés par la copule *g* « être »:

  *(1) awal iga tisnt ad llan s lmiqdarns (*Proverbe)
  La parole, c'est du sel ; elle doit être dosée

- Le cadre déterminatif où EF et EF̃ sont reliés par une préposition

  (2) tawada n lxir tẓẓay (proverbe)
  La marche de l'abondance est lente

• Le cadre appositif où EF et EF̃ sont dans un rapport d'apposition :

(3) *Lmuḥibt n ɣilad, ayrum ilan aman*
*A t ukan tasit ig ifruruyn ɣ ufus (*Hmmu Ttalb)
L'amour d'aujourd'hui, du pain humide
Dès que tu le prends, il devient miettes dans les mains

• Le cadre anaphorique qui excède les limites de la phrase et s'instaure dans un cadre transphrastique. Le lien métaphorique est d'ordre anaphorique ou cataphorique

(4) *maniɣ ill wakal iɣusn ur ikki šširan*
maniɣ ill uggug idusn ur issan aman
maniɣ ill yan bnadm nssen nit is iselḥ (Chouhad Ali)
Où est-ce qu'il y a une terre propre qui ne soit pas touchée par le vice
Où est-ce qu'il y a un barrage solide qui n'absorbe pas l'eau
Où est-ce qu'il y a un homme qui soit vraiment correct

Afin d'éviter la dispersion, nous limiterons notre analyse aux deux premiers types : le cadre attributif et le cadre déterminatif. Ces deux structures sont assez productives dans le discours littéraire et plus courantes dans le discours quotidien.

La question que nous voudrions soulever ici est relative à la place qu'occupe la syntaxe dans l'analyse de la métaphore en prenant comme exemple ces deux cas précis de structure :

Quelles sont les contraintes que la syntaxe impose à la connexion métaphorique ?

Tenant pour négligeable et insignifiant l'aspect formel de la métaphore, la vision classique, connue sous le nom de modèle par substitution, dont les chefs de fil sont Dumarsais et Fontanier, marginalise le corpus et ne traite qu'un seul exemple, tenu pour représentatif de l'ensemble des métaphores[1]. Il s'agit d'un modèle « lexicaliste » qui réduit le processus métaphorique « à un seul terme sans affecter l'ensemble de la prédication » (D. Jamet, 2003). Ignorant le corpus et le classement minutieux d'exemple, l'approche classique est forcée d'ignorer la diversité syntaxique. Durant les dernières décennies, des études ont mis en exergue

1 A man is a wolf (Max Black, 1993)

l'importance de l'aspect formel à travers le recensement des différents cadres syntaxiques qui supportent la relation métaphorique.

Contrairement aux approches traditionnelles d'obédience lexicaliste, centrées sur le mot, les analyses récentes approchent la métaphore dans un cadre phrastique ou syntagmatique. Elle est définie comme une « prédication impertinente » (cf. Cohen (1966), Ricoeur (1975), Kleiber (1994)) ou « l'articulation linguistique d'un conflit conceptuel dans une forme spécifique en fonction de sa localisation dans la structure grammaticale» (M. Prandi, 1999 : 188). Le sens métaphorique est ainsi saisi dans une perspective relationnelle « résultant de la combinaison d'au moins deux unités lexicales engagées dans un cadre syntaxique défini et se rattachant à une situation énonciative déterminée » (I. Mecz, 1981 : 31-32).

A travers l'analyse des deux cadres cités ci-dessus, nous allons recenser les différentes configurations syntaxiques et nous tenterons de dégager les conditions formelles auxquelles répondent ces types de structures pour être interprétés métaphoriquement.

2. Le cadre déterminatif

C'est un cadre à structure binominale de la forme **N1 n (prép.) N2.**

n est une préposition vide puisqu'elle n'a pas de sens intrinsèque et elle n'acquiert de signification qu'à travers le lien contextuel qui relie N1 à N2 : « moins une préposition a du sens intrinsèque, plus elle est apte à véhiculer des sens inférables, qu'elle ne code pas lexicalement » (Cadiot, 1989 : 27).

Contrairement au français et à l'anglais où le jeu des déterminants constitue un facteur principal de catégorisation des différents sens de la préposition, l'absence d'un tel facteur, en tachelhit, amène à focaliser l'attention sur les propriétés lexicales et sur l'ordre des mots.

Dans beaucoup de langues, l'ordre à l'intérieur du syntagme nominal est sujet à de fortes contraintes. Qu'en est-il de la métaphore binominale ?

2.1. Métaphore et ordre des mots

Considérons les énoncés suivants :

(4) tawada n lxir tẓẓay (proverbe)
La marche de l'abondance est lente

(5) tasarut n ddunit a stt igan d ils (proverbe)
La clé de la vie, c'est la langue

(6) taḍfi n ddunit išša tt uhwawi (Demsiri)
Seul le poète a goûté la vraie saveur dans ce monde

Dans ces exemples, on a affaire à un conflit conceptuel dans la mesure où la connexion des deux noms N1 et N2 au moyen de la préposition *n*, si elle est syntaxiquement correcte, se heurte sur le palan sémantique à une incohérence ou inconvenance.

La permutation entre N1 et N2 est-elle possible ? Elle l'est dans certains cas comme dans les quatre phrases ci-dessus mais avec un changement de sens :

(4') lxir n twada (iggut)
Les bienfaits de la marche sont énormes

(5') ddunit n tsura (a iṭṭaf ɛli)
Ali a beaucoup de clés

(6') ddunit n taḍfi
Trop de saveur

Dans (4'), la permutation a entraîné une perte du sens métaphorique tandis que dans (5') et (6'), la métaphore subsiste toujours mais avec un sens différent : on passe d'une structure métaphorique déterminative à une structure métaphorique de quantité : *ddunit* « le monde, la vie » ne fonctionne plus comme un nom commun ; il devient un nom quantificateur. Ce sens de quantité lui est attribué grâce au lien qui l'associe au N2, *taḍfi* ou *tsura.* Sans N2 qui lui sert de support, N1, *ddunit*, ne peut renvoyer à un segment de la réalité :

(7) yiwi d ʒli dunit n tsura
Ali a apporté beaucoup de clés

(8) ** Yiwi d ʒli ddunit*
Ali a apporté beaucoup

La phrase (8) est sémantiquement incomplète puisqu'elle ne contient aucune information sur la nature des objets apportés par Ali.

Si dans (4-6), c'est l'emploi de N2 qui introduit la lecture métaphorique puisque son effacement entraîne une phrase non métaphorique, dans (5') et (6'), c'est N1 qui impose cette lecture métaphorique référant à la quantité.

Dans d'autres cas, la permutation est impossible puisqu'elle entraînerait des phrases insensées. C'est le cas des occurrences (8) et (9)

(9) *lliɣ iṛmi wafud n sswari lli yussin*
ad immus wakal iḍarn inu a tn yufan *(Chouhad Ali)*
Quand les poutres se sont usées
Je l'ai senti par le mouvement du sol

(10) *Iẓuran n tasa afus ad aɣ d llan* *(Ḥmmu Ṭṭalb)*
Les racines de l'amour sont dans la main

* *Sswari n wafud* et **tasa n iẓuran* sont des syntagmes nominaux insensés et malformés même dans une situation de création poétique. Cela amène à dire qu'une connexion métaphorique n'est pas faite au hasard mais elle est sujette à des contraintes d'agencements syntaxiques.

2.2. Métaphore et quantification

Le sens de quantité consiste à définir un sous ensemble N1 (dorénavant Nq) d'un ensemble N2. Le nom métaphorique renvoie à une quantité non spécifiée répondant à l'extension dénotée par le Nq. Ainsi, la métaphorisation permet d'élargir la liste des noms quantificateurs.

L'emploi quantitatif des séquences **N1 n N2** peut prendre différentes formes :

(a) Noms collectifs

Un nom collectif est un nom dont le singulier renvoie intrinsèquement à une pluralité d'entités isolables de même type et perçues comme un tout : *Taffa* « tas de gerbes »et *taɛpput* « poignée » sont des noms collectifs qui se caractérisent par leur autonomie référentielle. Ce sont des noms catégorématiques dans la mesure où ils réfèrent de manière autonome et respectivement à un tas de gerbes établi sur *anrar* « l'aire à battre les céréales » et à cette boulette ou forme ronde que prend le couscous ou la bouillie *(tagʷlla)* dans la main du consommateur. Une fois passés au rang des noms quantitatifs par extension métaphorique, ils perdent cette autonomie et deviennent inaptes, quand ils sont utilisés seuls, à référer à un quelconque segment de la réalité ; d'où leur caractère syncatégorématique (Benninger, 2001)

(11) *taffa n iṭs a yga ɛli ad, ign bdda*
Ali est un grand dormeur.

(12) Tazzant mzzin, taɛpput n iṭs a tga.
Un petit enfant, c'est une boulette de sommeil.

Le sens métaphorique (grande quantité dans (11) et petite quantité dans (12)) émerge grâce à une mise en relation de lexèmes interagissant de manière conflictuelle. L'une des contraintes syntaxiques imposées par ce type de structures à N2 est que ce dernier ne peut jamais être un singulier comptable, étant donné que Nq est un sous ensemble de N2.

(b) Nom de contenants

De manière simple et concrète, l'emploi quantitatif dans ce type de structures peut se réduire au fait que N1 réfère à un récipient concret destiné à recevoir un contenu désigné par N2. On peut paraphraser dans ce cas N1 n N2 par N1 contient N2.

(13) Ssnɣ is d tiggas nm
ad aɣ iskušmen
ng aryal n tassasin (Azaykou)
Je sais que ce sont tes coups
Qui m'ont handicapé
Je suis devenu inapte

(14) Isggʷasn ar ttaddumn ɣ wuna n irafan (Azaykou)
Les années tombent, goutte à goutte, dans les puits de la soif

(15) Ad aɣ iẓẓnžm rbbi ɣ uzlaf ad n irkan[2]
Que Dieu nous sauvegarde dans ce monde pourri

(16) A giɣ tigmmi n lhmm ar t nṭṭay agʷin ad aɣ iffuɣ (Tbaɛmrant)
Le malheur a trouvé en moi son refuge ; il s'est installé et refuse de sortir.

Contrairement aux cas non métaphoriques : *aryal n lxʷḍert* « sac de légumes », *una n waman* « puits d'eau », …où N2 est un complément spécificateur dont on pourrait dire qu'il est attendu et qu'il désigne des contenus prototypiques pouvant être mis dans le contenant N1, les entités dénommées dans N2 dans les

2 *Azlaf ad n irkan* (littéralement, ce grand bol de saletés) est une formule citée dans les prières (*dduɛa*) qui renvoie métaphoriquement au monde ici bas.

occurrences (12-15) ne sont pas des N appropriés puisqu'elles ne sont pas celles que notre appréhension et nos connaissances de la réalité extralinguistique considèrent comme naturellement constitutives des N1.

(c) Noms désignant des référents petits

(17) *Iḥrm gis izbl n lɣušš*
C'est un homme honnête.

(18) *Tqqur tasa nns! Ur gis illi aqqa/ibri n lḥnant*
Il est dur! Il n'a aucun grain de tendresse

Les noms N1 acquièrent cette propriété de quantification par extension métaphorique et grâce au contexte linguistique immédiat : la construction binominale N1 n N2 et la phrase dans laquelle elle s'insère. Les conditions de métaphorisation dépendent de N1 et de N2. Le sens métaphorique n'est attribué à N1 que parce qu'il établit une connexion avec N2 ; connexion incongrue.

L'emploi quantificateur dans les différents noms est issu d'un processus métaphorique basé sur une analogie de forme, d'occupation spatiale. N1 a pour rôle de délimiter l'étendue spatiale de N2 avec l'idée de quantité approximative (grande / petite).

Considérés seuls, les trois mots *izbl* « cheveu, fibre » *ibri, aqqa* « graine » permettent de délimiter la plus petite partie d'une réalité concrète : *izbl n šɛr* « cheveu (pl. cheveux) », *izbl n taḍut* « fil de laine », *ibri (pl. ibrin)* « graine(s) de semoule », *aqqa n waḍil*. Grâce au processus métaphorique, les trois mots permettent de délimiter la plus petite partie d'une réalité abstraite, normalement inquantifiable.

3. Le cadre attributif

Nous entendons par cadre attributif celui qui se présente sous la forme suivante :

N1 g N2

g « être », dans cette structure permet d'attribuer des caractéristiques de N1 à N2.

Considérons à titre illustratif les énoncés suivants :

(19) *Awal iga tisnt ad llan s lmiqḍar nns (proverbe)*
La parole, c'est du sel, elle doit être dosée.

(20) *ur ngi iṭran ad gigunt nsufu a tillas*
ur ngi tifawt a yiḍ a nsmmsti lxuf (Izenzaren)
Je ne suis pas une étoile pour éclairer les ténèbres
Je ne suis pas lumière pour dégager la peur

(21) *iga zzman lbḥur, iga izmaz*
azmz nna ak irzemn ifk ik i wayyaḍ (Tabaɛmrant)
Le monde est un océan, il est changeant
A peine a-t-on passé un malheur que l'on en subit un autre.

(22) *Iggut wawal iga lbḥur ur t id igli ššuf (proverbe)*
Il y a beaucoup à dire, la parole est océane, le regard ne peut la circonscrire.

Ce qui caractérise les différentes structures attributives dans ces exemples, c'est la présence d'une structure linguistique supplémentaire à droite de la métaphore. Ce supplément de structure « prédication seconde » joue un rôle important dans la compréhension de l'énoncé et oriente l'interlocuteur vers le sens métaphorique. Dans (19), *awal iga tisnt* est une métaphore conventionnelle dont le sens fait partie de notre savoir catégoriel sur la parole. La prédication seconde *ad llan s lmiqḍarns* a pour objectif de spécifier ce sens métaphorique et d'orienter l'interlocuteur vers lui. De même pour (20) : dans les deux vers extraits du poème *a laṭif* « Ô bonté divine » chanté par Izenzaren, on est en présence d'une structure négative. Les deux vers expriment une relation conforme aux règles sémantiques et à notre appréhension de la réalité extralinguistique, à savoir que *être homme / poète* est incompatible avec *être étoile* ou *être lumière*. Donc, la condition de la déviance ou de l'incompatibilité « sémique » ou « catégorielle », source des métaphores, est absente. Pourtant, en situant l'énoncé (20) dans un cadre pragmatique, il peut donner lieu à une lecture métaphorique, en ce sens que le poète récuse une vérité métaphorique *tgit itri* « tu es une étoile » ou *tgit tifawt* « tu es lumière » et non pas une incompatibilité de classe *homme, poète / étoile, lumière.* Ce sont donc des « négations polémiques » (Ducrot). La fonction de la prédication seconde est de mettre en exergue le sens fonctionnellement prototypique du foyer métaphorique à savoir *itran* « les étoiles » et *tifawt* « la lumière ».

Dans (21) et (22), nous avons le même foyer métaphorique à savoir *lbḥur* « l'océan » dont le sens métaphorique conventionnel ou lexicalisé renvoie à la notion de l'étendue. Ce sens est confirmé par la prédication seconde dans (22) *ur t id igli ššuf* « le regard ne peut le circonscrire » mais dans (21), nous avons une autre métaphore attributive *iga izmaz* « il (le monde) est changeant » qui a pour objectif

d'expliciter le sens visé par l'auteur dans la première ; il y a donc une réorientation sémantique ou interprétative grâce à ce supplément de structure.

Généralement, l'usage des métaphores conventionnelles n'a pas besoin d'un supplément de structure pour qu'elles soient interprétées puisqu'il s'agit d'un sens communément admis ; il y a, toutefois, des cas où le poète use de ce complément de structure dans l'intention de transmettre un sens autre que celui véhiculé par la métaphore conventionnelle.

On voit donc l'intérêt de l'analyse syntaxique de la métaphore qui permet de dévoiler le sens dans sa linéarité par la mise en relation des lexèmes, d'un supplément de structures et de certains éléments telle que la focalisation comme le montrent ces trois exemples :

(23) *Argaz ad iga agrzam*
Cet homme est un tigre

(24) *Agrzam a yga urgaz ad*
C'est un tigre, cet homme

(25) *Argaz iga agrzam*
L'homme est un tigre

(23) et (24) sont deux phrases métaphoriques. Ce sens est mis en relief grâce au processus de focalisation : emploi de morphèmes de focalisation *ad/ay* et déplacement dans (2) de l'élément focalisé *agrzam.* Une simple comparaison avec la phrase non focalisée : *argaz iga agrzam* montre le rôle de la focalisation dans le processus métaphorique et confirme ainsi le rôle que joue la syntaxe à côté de la sémantique / la pragmatique dans le traitement de la métaphore. (25), énoncé dans un ton neutre, sans insistance sur aucun de ses éléments est considéré comme étant un énoncé faux ou contradictoire puisqu'il viole « la règle prédite par notre sémantique intentionnelle avec axiomes de sens » (Kleiber, 1983 : 105) ; cette règle postule une relation d'incompatibilité logique entre les classes *homme* et *tigre.* Ceci amène à dire que toutes les incompatibilités ne donnent pas lieu à une interprétation métaphorique. « Une lecture métaphorique d'appartenance ne survient effectivement que dans le cas d'une interprétation référentielle bien particulière du SN sujet. » (Kleiber, 1983 : 105).

Conclusion

L'étude présentée dans ce travail montre l'intérêt de l'analyse syntaxique dans l'approche de la métaphore. En effet, le sens figuré est saisi dans une approche relationnelle impliquant des unités lexicales engagées dans une structuration syntaxique précise : « Si l'énonciateur communique, c'est de la structuration. La linéarité constitue l'une des formes nécessaires à la réception de cette même structuration » (Delmas, 1987 : 3). C'est donc l'énoncé linéaire qui permet à l'interlocuteur de saisir le sens métaphorique à travers la mise en relation de lexèmes, de marqueurs ainsi que l'explicitation du surplus structurel.

Références bibliographiques

Benninger, C. (2001), « Une meute de loups / une brassée de questions : collection, quantification et métaphore », *Langue française*, 129, p. 21-34.

Black, M. (1993), « More about metaphor » in Ortony (ed.) *Metaphor and thought*, Cambridge University Press, Seconde edition.

Boukhris, F. et al. (2008), *La nouvelle grammaire de l'amazighe*, Publications de l'Institut Royal de la Culture Amazighe, Imprimeries Al- Maârif Al-Jadida, Rabat.

Cadiot, P. (1989), « La préposition : interprétation par codage et interprétation par inférence », *Cahiers de grammaire 14*, pp. 25-50.

Cohen, J. (1966), *Structure du langage poétique*, Paris : Flammarion

Delmas, C. (1987), *Structuration abstraite de la chaîne linéaire en anglais contemporain*, PUF : Paris.

El Moujahid, E. (1997), *Grammaire générative du berbère. Morphologie et syntaxe du nom en Tachelhit.* Publications de la F.L.S.H., Série : Thèses et Mémoires, Rabat.

Jamet, D. (2005), « Que prédique-t-on dans un énoncé métaphorique ? », *Actes du colloque international de linguistique* organisé par l'UFR LAG-LEA et le CELA, Université de Provence – Aix-en-Provence, 4, 5 et 6 novembre 2004.

Kleiber, G. (1983), « Métaphore et vérité », *LINX*, 9, p. 89-130.

Kleiber, G. (1994), « Métaphore : le problème de la déviance », *Langue française*, 101, 35-57.

Prandi, M. (1999), « Grammaire philosophique de la métaphore », N. Charbonnel & G. Kleiber, *La métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris : PUF, p. 184-206.

Ricoeur, P. (1975), *La métaphore vive*, Paris : Le Seuil.

Sguenfle, M. (2002), *La métaphore dans la littérature berbère. Approche prama-sémantique du sens métaphorique dans les discours parémique et poétique en*

Tachelhit. Thèse de Doctorat non publiée. Université Med V, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Rabat.

Tamba-Mecz, I. (1981), *Le sens figuré. Vers une théorie de l'énonciation figurative*, Paris : PUF.

Tamine, J. (1976), « L'interprétation des métaphores en *de* : le feu de l'amour », *Langue française*, 30, p. 35-43

Tamine, J. (1979), « Métaphore et syntaxe », *Langages*, 54, p. 65-81.

Corpus :

Supports écrits

Chouhad, A. 2004, *Aɣbalou*. *Tadla n umarg*, Ed. Idgl, Rabat.

Moustaoui, M. 2005, *Nnan willi zrinin*. *Proverbes amazighes*, Imprimeries Al-nnajah Al-Jadida, Casablanca (2ème éd.)

Sidqi Azaykou, A. 1988, *Timitar*, majmuʿa Šiʿriyya amaziɣya, Rabat, Okad

Supports audio

Iznzaren

Tabaamrant

De la prédication seconde en berbère : de la syntaxe à l'interprétation sémantique

Miloud TAIFI
Université de Fès

Introduction

Dans un travail précédent j'ai décrit la prédication seconde à valeur d'attribut dans une construction à support verbal (Taifi, 2010). L'analyse que j'en ai proposé porte aussi bien sur l'attribut du sujet que sur celui de l'objet. La conclusion à laquelle j'ai abouti met en évidence une caractéristique syntaxique du berbère : un énoncé nominal (attribut introduit par la particule prédicative *d*) et un énoncé verbal minimal (formé d'un indice de personne et d'un prédicat verbal) peuvent occuper la position d'une prédication seconde et avoir une valeur attributive. Cette valeur porte sur la manière ou l'état dans lequel se trouve le sujet ou l'objet au moment de la réalisation du procès dénoté par le prédicat verbal de la construction qui reçoit une prédication seconde. Une telle caractéristique syntaxique et les effets de sens qui y sont afférents sont-ils généralisables à toutes les autres constructions à prédication seconde en berbère ? C'est à voir. C'est justement le but de cette communication.

Je dois cependant, avant d'aborder la question, définir les deux concepts analytiques mis en jeu dans mon propos.
a) Tout énoncé minimal assertif s'articule du point de vue sémantique sur deux composantes : la référence et la prédication. La première concerne les entités, de diverse nature, que le locuteur exhibe comme donnée du monde et dont il commente l'état analytique ou synthétique. Le commentaire peut être soit une simple « monstration » : *(1) ha taddart-nes*, « voici sa maison », soit l'assignation d'une propriété : *(2) tmeqqur taddart-nes* « sa maison est grande ». C'est le deuxième cas qui illustre la prédication. On dira donc que la prédication est la propriété attribuée à une référence. L'assignation d'une seule prédication suffit à doter un énoncé d'une plénitude sémantique. Mais l'adjonction d'autres prédications n'est pas exclue. Une telle adjonction peut se faire au moyen d'une

simple juxtaposition d'une autre prédication : *(3) tmeqqur-taddart-nes, tewsiɛ* « sa maison est grande (et) aérée », soit par d'autres procédés qui donnent lieu au fait syntaxique et sémantique de la prédication seconde : (4) *itahl d amezyan / imezẓiy* « il s'est marié jeune / il est jeune » ou *(5) iswa taḥrirt d tasemmaḍt / tsemmiḍ* « il a pris sa soupe froide / elle est froide » ou encore *(6) ġur-s allen d tiwraġin / wraġent* « chez elle des yeux jaunes / ils sont jaunes ». La prédication seconde peut revêtir d'autres formes : complément déterminatif ou une pseudo relative articulée sur des démonstratifs. Ce sont les constructions en (4) et en (5) que j'ai décrites dans le travail précédent que j'ai mentionné.

b) L'attribut est une prédication qui est en dehors de la portée du support prédicatif, il ne forme pas avec le nom qu'il détermine de syntagme nominal contrairement à la prédication qui a un statut épithétique.

1. L'énoncé minimal à support prépositionnel en berbère

Parmi les constructions syntaxiques qui sous-tendent un énoncé minimal en berbère, la construction à support prépositionnel est d'un emploi fréquent. Toutes les prépositions, bien entendu, ne donnent pas lieu à une construction autonome du point de vue grammatical. Certaines se confinent seulement dans le rôle d'introducteur d'un nom pour former des syntagmes prépositionnels dénotant le sens de la circonstance. Il en est ainsi par exemple de la préposition *s* avec ses deux sens, instrumental ou directionnel : la séquence *s uxedmi* « avec couteau » ne forme pas un énoncé minimal, mais plutôt un SP qui peut s'adjoindre à un prédicat verbal pour en spécifier la circonstance : *(7) inġa-t s uxedmi* « il l'a tué avec un couteau ». De même, la séquence *s iġrem* « vers village » n'est pas un énoncé minimal, mais un SP dénotant la direction : *(8) ifta s iġrem* « il est parti au / vers le village ». On remarquera que les deux prépositions homophones sont différenciées de par l'état d'annexion du nom introduit : la première l'exige, la seconde en est indifférente.

D'autres prépositions ont un double rôle : elles forment des syntagmes prépositionnels dans certains de leurs emplois et constituent dans d'autres le support d'une construction syntaxique autonome donnant lieu à un énoncé minimal assertif complet. Qu'on compare les énoncés suivants : *(9) ifta musa ġer temdint* et (10) *ġer musa tamenyat*. Dans (9), la préposition et le nom qu'elle introduit forment un syntagme prépositionnel indiquant l'espace (direction ou localisation) ; par contre, dans (10), la préposition ne dénote pas ce sens, mais signifie la possession (au sens large de la notion) et équivaut, toutes proportions gardées, au verbe « avoir » en français : « chez musa argent » = « Moussa a de l'argent ». D'autres prépositions se prêtent au même emploi avec le même effet de sens : les variantes lexicales de *ġer* : *dar, zar*, mais aussi d'autres prépositions : *xef* « sur », *g* « dans ». Certaines de ces prépositions changent de forme devant les pronoms : *ġur / ġir-s* « chez lui » ; *ġif-s* « sur-lui » *dig-s* « dans lui ». Ce sont donc aux énoncés à support prépositionnel que je réserve cette petite étude.

2. De la prédication seconde dans des constructions à support prépositionnel.

Soit le fragment de texte suivant : *iwa teffeġ d ġif-s tterg^{w}u : ġur-s allen tiwraġin / d tiwraġin / wraġnin / wraġrent ; ġur-s azzar aġzaf / d aġzaf / iġezzifn / iġezzif …*

L'énoncé à support prépositionnel minimal est constitué de trois éléments obligatoires : préposition + nom / pronom + nom : *(17) ġer tterg^{w}u allen* « chez l'ogresse yeux » / *ġur-s allen* (chez elle yeux : elle a des yeux). Il en est de même pour (18) *ġer tterg^{w}u azzar* « chez l'ogresse cheveux » / *ġur-s azzar* (chez elle cheveux = elle a des cheveux). Les propriétés « jaune » et « long » sont respectivement adjointes et portent sur le nom ou son substitut pronominal. On peut ainsi les considérer comme des prédications secondes, puisqu'elles ne sont pas nécessaires ni à la complétude syntaxique des énoncés de base, ni à leur plénitude sémantique.

Mais la prédication seconde peut apparaître sous différentes formes (1). Les possibilités de constructions se présentent ainsi :

(19) *ġur-s allen tiwraġin* « chez elle yeux jaunes »
(20) *ġur-s allen d tiwraġin* « chez elle yeux c'est jaunes »
(21) *ġur-s allen wraġnin* « chez elles yeux étant jaunes »
(22) *ġur-s allen wraġent* « chez elle yeux ils sont jaunes »

Toutes ces constructions sont parfaitement correctes au niveau syntaxique et les énoncés qui les informent sont acceptables quant à leur effet de sens.

Avant de voir comment différencier ces constructions et caractériser le comportement et le statut de la prédication seconde, donnons d'autres exemples concernant d'autres prépositions sous les formes qu'elles revêtent devant les pronoms et en spécifiant les différentes formes de la prédication seconde.

(23) *ġif-s azwar axatar* « sur lui déshonneur grand »
(24) *ġif-s azwar d axatar* « sur lui déshonneur c'est grand »
(25) *ġif-s azwar ixatern* « sur lui déshonneur étant grand »
(26) *ġif-s azwar ixatr* « sur lui déshonneur il est grand »

(27) *dig-s tawla tasemmaḍt* « dans lui fièvre froide »
(28) *dig-s tawla d tasemmaḍt* « dans lui fièvre c'est froide »
(29) *dig-s tawla isemmiḍn* « dans lui fièvre étant froide »
(30) *dig-s tawla tsemmiḍ* « dans lui fièvre elle est froide »

3. Essai d'analyse

Revenons à l'ogresse et aux constructions avec la préposition *ġur* en en spécifiant les constituants :

(19) *ġur-s allen tiwraġin* > Prép. + Pro. + N + Adj.
(20) *ġur-s allen d tiwraġin* > Prép. + Pro. + N + PP + Adj.
(21) *ġur-s allen wraġnin* > Prép. + Pro. + N + FP
(22) *ġur-s allen wraġent* > Prép. + Pro. + N + EV

On peut déjà comparer (19) et (20) puisqu'elles comportent toutes les deux un adjectif. Le trait qui les distingue est que dans (19) l'adjectif est directement adjoint au nom qu'il qualifie, alors que dans (20), l'adjectif est introduit par la particule prédicative *d*. Rappelons que la suite syntagmatique PP + N donne lieu à un énoncé, dit nominal, assertif complet.
Dans (21) la prédication seconde est réalisée en forme participiale, forme hybride procédant aussi bien du verbe que du nom.
Dans (22) enfin la prédication seconde est un énoncé verbal comportant l'indice de personne et le radical verbal conjugué ici à l'aspect accompli.

On peut de ce fait avancer que le régime de la proposition est constitué dans (19) du nom et de l'adjectif qui s'y rapporte : *allen tiwraġin*, formant un syntagme nominal, l'adjectif, étant solidaire du nom, a ainsi le statut d'un adjectif épithète. Il en est de même dans (21) : la forme participiale ne peut pas être détachée du nom : *allen wraġnin* est donc un syntagme nominal et l'adjectif est épithétique. Par contre, dans (22), l'adjectif n'est pas lié au nom, il en est séparé par la PP. Pour décrire et comprendre le statut de la prédication seconde différenciée en adjectif épithète et attribut, nous allons procéder à quelques manipulations et tests discriminatoires.

3.1 Manipulation syntagmatique

3.1.1 Déplacement du régime de la préposition en position frontale : structure segmentée

Le déplacement du régime de la préposition *ġer* / *ġur*, et des prépositions similaires qui dénotent le sens de « avoir », que nous avons relevées précédemment, est possible moyennant une reprise par un démonstratif : *a* ou *ay*. Ainsi de la construction de base : *ġur-s allen* on obtient : (23) *allen ay ġur-s* « yeux ce chez elle », une sorte de structure segmentée. Il faut cependant noter que le démonstratif n'est pas actualisé quand le nom est topicalisé en position frontale pour un effet exclamatif : (24) *allen, ġur-s* « yeux, chez elle », dans le sens de « elle a de beaux yeux ». La virgule dont nous avons affublé l'énoncé indique une césure obligatoire à l'oral, sinon l'effet exclamatif est raté. Qu'en est-il maintenant du déplacement du régime quand il est déterminé par une prédication seconde ? Deux possibilités se présentent alors :

a) Déplacement du nom seul

(25) *allen ay ġur-s tiwraġin* ***** « yeux ce chez elle jaunes »
(26) *allen ay ġur-s d tiwraġin* « yeux ce chez elle c'est jaunes »
(27) *allen ay ġur-s wraġnin* ***** « yeux ce chez elle étant jaunes »
(28) *allen ay ġur-s wraġent* « yeux ce chez elle ils sont jaunes »

Comme on peut le constater, les énoncés (25) et (26) ne sont pas grammaticaux car il y a dislocation des groupes solidaires, des syntagmes nominaux constitués du nom et de l'adjectif ou de la forme participiale qui a le statut d'épithète. Par contre, l'adjectif introduit par la particule prédicative et l'énoncé verbal, n'étant pas solidaires du nom qu'ils déterminent, peuvent occuper le même site syntagmatique même si le nom est déplacé en position antéposée. Ce qui corrobore notre hypothèse précédemment énoncée.

b) Déplacement du nom et de la prédication seconde

Procédons à présent au déplacement du nom accompagné de la prédication seconde qui le détermine. Nous obtenons les constructions suivantes :

(29) *allen tiwraġin ay ġur-s* « yeux jaunes ce chez elle »
(30) *allen d tiwraġin ay ġur-s* ***** «yeux c'est jaunes ce chez elle »
(31) *allen wraġnin ay ġur-s* « yeux étant jaunes ce chez elle »
(32) *allen wraġent ay ġur-s* ***** « yeux ils sont jaunes ce chez elle »

Dans ce cas, ce sont les énoncés (30) (32) qui sont frappés d'agrammaticalité car les prédications secondes rendues respectivement par l'adjectif introduit par PP et l'énoncé verbal ne peuvent accompagner le nom dans son déplacement puisqu'elles n'en sont pas solidaires. Par contre, l'adjectif et la forme participiale, attachées solidairement au nom dont elles apportent une nuance qualificative, ne peuvent pas être séparés du nom lors de son déplacement en position frontale de l'énoncé.

3.1.2 Interrogation

Le nom régime de la préposition peut être l'objet d'une question puisque, comme il a été précédemment souligné, la préposition dénote le sens de « avoir ». La question posée est ainsi similaire à celle qu'on pose relativement à l'objet direct d'un verbe transitif : *may ġur-s ?* « quoi-ce chez elle ? = qu'est-ce qu'elle a ? » ; la réponse est constituée de l'énonciation du nom : *allen* « yeux ». Qu'en est-il alors de la réponse quand la question porte sur le régime déterminé par la prédication seconde ?

Question : *may ġur-s ?* « quoi-ce chez elle ? »
Réponses :
(33) *allen tiwraġin* « yeux jaunes »

(34) *allen d tiwraġin* * « yeux c'est jaunes »
(35) *allen wraġnin* « yeux étant jaunes »
(36) *allen wraġent* * « yeux ils sont jaunes »

Seules les réponses en (33) et (35) sont acceptables. Les syntagmes nominaux : *allen tiwraġin* et *allen wraġnin* ne renvoient plus à l'entité « yeux » toute seule, mais plutôt à l'entité déterminée par la caractéristique que l'adjectif ou la forme participiale lui octroie, à savoir la propriété de « jaune ». Ce qui montre encore une fois que le nom et la prédication épithétique qui s'y rapporte sont indissociables. Les réponses en (34) et en (35) ne sont pas en revanche conformes car les séquences *allen d tiwraġin* et *allen wraġent* ne sont pas des syntagmes nominaux, mais bel et bien des énoncés, le premier étant nominal et le second, verbal. Or les énoncés ne renvoient pas à des entités, sauf peut-être dans des dénominations particulières, genre sobriquet par exemple. Nos énoncés sont dans ce cas des assertions descriptives d'un état de choses. C'est pour cela que la question ne peut plus porter sur l'objet, mais plutôt sur l'état dans lequel se trouve l'objet possédé, autrement sur la prédication seconde dans son statut d'attribut. Posons alors la question :

Question : *mimk gant wallen nna ġur-s* « comment sont yeux ce chez elle ? = comment sont les yeux qu'elle a ? »
Réponses :
(37) *tiwraġin* ***** « jaunes »
(38) *d tiwraġin* « c'est jaunes »
(39) *wraġnin* ***** « étant jaunes »
(40) *wraġent* « ils sont jaunes »

Ce sont donc les énoncés en (38) et (40) qui actualisent l'état, assurant le rôle d'une sorte d'adverbiaux de manière et se trouvent ainsi en dehors de la portée de la préposition. Ils sont dissociés de l'entité dont ils spécifient l'état ou la caractéristique. Ceci est davantage étayé par le test de la négation restrictive

3.1.4 Négation restrictive

La négation restrictive peut porter soit sur la possession d'une entité : (41) *ġur-s allen* « chez elle yeux » > (42) *ur ġur-s ka allen* « neg. chez elle yeux » en informant par restriction que l'objet possédé n'est pas celui-la, mais un autre : *ur ġur-s ka allen, ġur-s ifassen* « nég. chez elle yeux, chez elle mains » opposant de cette façon une entité à une autre ; soit sur la caractéristique de l'objet possédé, autrement sur la prédication seconde. Voyons donc ce qu'il en est des constructions qui nous intéressent ici.

(43) *ur ġur-s ka allen tiwraġin, ġur-s allen tizeggʷaġin*

« nég. chez elle yeux jaunes, chez elle yeux rouges »
(44) *ur ġur-s ka allen d tiwraġin, ġur-s allen d tizegg^{w}aġin* *****
« nég. chez elle yeux c'est jaunes, chez elle yeux c'est rouges »
(45) *ur ġur-s ka allen wraġnin, ġur-s allen zegg^{w}aġnin*
« nég. chez elle yeux étant jaunes, chez elle yeux étant rouges »
(46) *ur ġur-s ka allen wraġent / ġur-s allen zegg^{w}aġent* *****
« nég. chez elle yeux ils sont jaunes, chez elle yeux ils sont rouges»

Comme on peut le constater, les réponses en (43) et (45) sont plus conformes à la question. En effet la négation ne porte pas sur l'objet possédé, mais sur sa caractéristique et la restriction apporte une information nouvelle, qualifiant les yeux de « rouges » et non de « jaunes ». Par contre, dans (44) et (46), la négation porte sur l'objet possédé et ne concerne nullement le qualificatif. C'est pour cela que la restriction engendre une contradiction puisqu'elle affirme ce que la négation précédente nie. Les réponses plus naturelles seraient donc par exemple :

(47) *ur ġur-s ka allen d tiwraġin, ġur-s azzar d awraġ*
« nég. chez elle yeux c'est jaunes, chez elle cheveux c'est jaunes »
(48) *ur ġur-s ka allen wraġent, ġur-s azzar iwraġ*
« nég. chez elle yeux ils sont jaunes, chez elle cheveux ils sont jaunes »

On remplace ainsi l'objet nié par un autre tout en gardant la même caractéristique, à condition évidemment que cette dernière soit compatible avec l'objet qualifié et que la restriction opère dans le même paradigme lexical constitué d'objets formant un ensemble homogène, par exemple, ici, les parties du corps.

La topocalisation de l'objet possédé et son qualificatif en position frontale de l'énoncé confirme l'analyse précédente. La topocalisation exige l'insertion après le morphème de négation de l'élément *idd* qui est en fait le condensé par assimilation d'un complexe constitué de *i + s + d*, *i* étant un démonstratif, *s* une sorte de préposition dénotant le sens de « avec, au moyen de, moyennant » et *d*, une particule prédicative. Voyons donc de qu'il en est :

(49) *ur idd allen tiwraġin ay ġur-s, allen tizegg^{w}aġin ay ġur-s*
« nég. *idd* yeux jaunes ce chez elle, yeux rouges chez elle »
(50) *ur idd allen d tiwraġin ay ġur-s, azzar d awraġ ay ġur-s* *
« nég. *idd* yeux c'est jaunes ce chez elle, cheveux c'est jaunes ce chez elle »
(51) *ur idd allen wraġnin ay ġur-s, allen zegg^{w}aġin ay ġur-s*
« nég. *idd* yeux étant jaunes ce chez elle, yeux étant rouges ce chez elle »
(52) *ur idd allen wraġent ay ġur-s, azzar iwraġ ay ġur-s* *
« nég. *idd* yeux ils sont jaunes ce chez elle, cheveux ils sont jaunes ce chez elle »

Les constructions en (50) et en (52) sont agrammaticales. La prédication seconde, sous forme de l'énoncé nominal ou de l'énoncé verbal, n'étant pas solidaire avec nom qu'elle détermine, ne peut l'accompagner dans son déplacement en tête de la séquence discursive. Elle doit en être détachée et occuper la position finale, pour échapper à la portée de la négation. En effet, ce qui est nié dans ce cas, comme on l'a signalé précédemment, ce n'est pas la propriété de l'objet, mais l'objet lui-même. Un remaniement syntagmatique est donc nécessaire pour sauvegarder la grammaticalité et l'interprétation des énoncés. Nous obtenons ainsi :

(53) *ur idd allen ay ġur-s d tiwraġin, azzar ay ġur-s d awraġ*
« nég. *idd* yeux ce chez elle c'est jaunes, cheveux ce chez elle c'est jaunes »
(54) *ur idd allen ay ġur-s wraġent, azzar ay ġur-s iwraġ*
« nég. *idd* yeux ce chez elle ils sont jaunes, cheveux ce chez elle ils sont jaunes »

Par contre en (49) et (51) la négation porte sur les syntagmes nominaux forme du nom et de l'adjectif ou de la forme participiale. On considère dans ce cas que *allen tiwraġin* et *allen wraġnin* renvoient à une entité homogène dans le domaine référentiel. La négation neutralise donc l'existence d'une telle entité et la restriction apporte une rectification en instituant une autre entité : *allen tizeggʷaġin* ou *allen zeggʷaġin* comme objet véritablement possédé.

La topocalisation, si, bien entendu, nos considérations ont une valeur démonstrative, étaie notre analyse qui confère à la prédication seconde, actualisée en énoncé nominal ou verbal, une autonomie par rapport au nom qu'elle qualifie. L'adjonction des adverbes d'intensité va apparemment dans le même sens.

3.1.5. L'adjonction des adverbes d'intensité

Les adverbes d'intensité portent sur des propriétés pour en spécifier la gradation, à condition bien entendu que la propriété concernée ait la faculté de gradation. En berbère, du moins dans le domaine marocain, ces adverbes, dont certains dénotent aussi la quantité, sont les suivants : *aṭṭas, bezzaf, bahra, kigan/šigan, qʷbala, šella, ɛnuggʷa*. Le but ici n'est pas d'étudier les comportements syntactico-sémantiques de ces adverbes, mais plutôt de voir leur incidence sur les constructions à support propositionnel comportant une prédication seconde. Considérons pour les besoins de l'analyse, l'adverbe *bezzaf* qu'on retrouve dans tous les parlers berbères du Maroc ainsi qu'en arabe marocain. L'adverbe dénote aussi bien la quantité que l'intensité, il est donc compatible, de par son second sens avec la couleur « jaune » puisque celle-ci est susceptible d'une gradation. Voyons donc ce qu'il en est :

(55) *ġur-s allen tiwraġin bezzaf*
« chez elle yeux jaunes très / beaucoup »
(56) *ġur-s allen d tiwraġin bezzaf*
« chez elle yeux c'est jaunes très / beaucoup
(57) *ġur-s allen wraġnin bezzaf*
« chez elle yeux étant jaunes très / beaucoup
(58) *ġur-s allen wraġent bezzaf*
« chez elle yeux ils sont jaunes très / beaucoup

La situation semble claire. Rappelons que l'adverbe *bezzaf* dénote aussi bien la quantité, portant sur des unités discrètes en en explicitant le dénombrement, que l'intensité qui est une caractéristique des propriétés ayant la faculté de gradation. Quels sens assigner donc à nos énoncés à la lumière de cela ?

Dans (55) et (57), les syntagmes nominaux dont les constituants sont intrinsèquement solidaires : *allen tiwraġin* et *allen wraġnin* renvoient à une entité discrète. L'adverbe *bezzaf* ne peut donc être dans ce cas qu'un quantifieur dénotant la pluralité de l'objet possédé : « chez elle yeux jaunes / étant jaunes beaucoup ». Ce sens est évidemment frappé d'anomalité référentielle, du moins dans l'environnement mondain tel que nous le concevons, mais dans un récit fictif, tout est possible. Mais qu'importe ! Ce qui nous intéresse est de montrer que l'adverbe *bezzaf* ne peut nullement être intensif dans les énoncés (55) et (57) étant donné que l'intensité est incompatible avec les entités discrètes.

Dans les énoncés (56) et (58) par contre, l'adverbe porte sur la prédication seconde puisqu'elle a le statut d'attribut, jouissant, comme il a été dit précédemment, d'une autonomie par rapport au nom déterminé. L'adverbe se situe alors dans le domaine de l'intensité et dénote une gradation croissante de la propriété qualifiant l'objet possédé : « chez elle yeux jaunes très ». Ce qui confirme la différenciation entre l'adjectif et la forme participiale d'un côté et dans leur fonction épithétique et de l'autre, l'énoncé nominal et l'énoncé verbal dans leur fonction attributive. Les adverbes monosémiques ne dénotant que l'intensité tels que *bahra* et *ɛnugg^{w}a* sont donc incompatibles avec les énoncés à support prépositionnel dans lesquels le régime est déterminé par un adjectif ou une forme participiale :

(59) *ġur-s allen tiwraġin bahra / ɛnugg^{w}a* *
« chez elle yeux jaunes très »
(60) *ġur-s allen wraġnin* *
« chez elle yeux étant jaunes très »

En revanche, les deux adverbes s'accommodent bien avec les énoncés quand la prédication seconde a une valeur attributive :

(61) *ġur-s allen d tiwraġin bahra / ɛnugg^{w}a*

« chez elle yeux c'est jaunes très »
(62) *ġur-s allen wraġent*
« chez elle yeux ils sont jaunes très »

3.1.6 Pronominalisation du régime de la préposition

Qu'on me permette de risquer un dernier test discriminatoire pour étayer mes descriptions précédentes. La pronominalisation du régime de la préposition *ġer / ġur* ou des autres prépositions similaires qui rendent le sens de « avoir » ne fait pas l'unanimité des berbérisants, du moins de ceux qui sont rompus aux faits de la syntaxe du berbère. Je tente le coup cependant. Voyons de quoi il s'agit. Procédons d'abord à la pronominalisation du régime sans prédication seconde :

(63) *ġur-s allen* > *ġur-s tent* « chez elle yeux » >> « chez elle les »

allen est féminin en berbère et le pronom de reprise est *tent*. En fait, seul le premier *t* est pronom, *n* étant la marque du pluriel et le dernier *t,* celle du féminin. Mais qu'importe, considérons le tout comme pronom de 3ème personne, pluriel, féminin. Comme il a été dit, l'énoncé *ġur-s tent* n'est pas du goût de tout le monde. Il l'est encore moins si le nom « possesseur » est actualisé dans l'énoncé : (64) *ġer tuda allen > ġer tuda tent / ġer tent tuda* (chez Touda yeux > chez Touda les / chez les Touda ». Tout ça est peu naturel, j'en conviens. Mais qu'en est-il cependant de la pronominalisation du régime déterminé par une prédication seconde, épithète ou attribut. Deux cas de figure se présentent :

a) Pronominalisation du nom seul

(65) *ġur-s allen tiwraġin > ġur-s tent tiwraġin*
« chez elle yeux jaunes > chez elle les jaunes
(66) *ġur-s allen d tiwraġin > ġur-s tent d tiwraġin*
« chez elle yeux c'est jaunes > chez elle les c'est jaunes
(67) *ġur-s allen wraġnin > ġur-s tent wraġnin*
« chez elle yeux étant jaunes > chez elle les étant jaunes »
(68) *ġur-s allen wraġent > ġur-s tent wraġent*
« chez elle yeux ils sont jaunes > chez elle les ils sont jaunes »

Quelles interprétations sémantiques assigner à ces énoncés ? Si l'on considère en (65) que le mot *tiwraġin* est un adjectif portant sur le pronom, l'énoncé est frappé d'agrammaticalité et subséquemment d'inacceptabilité sémantique. Rappelons que le nom et l'adjectif épithète constituent un syntagme nominal solidaire et que l'adjectif doit accompagner le nom déterminé, non seulement dans son déplacement, comme il a été démontré supra, mais aussi lors de la pronominalisation. Si l'on considère en revanche que le mot *tiwraġin* est un nom

par translation catégorielle de substantivation, l'énoncé est correct et interprétable à condition que le nom soit détaché de la sphère de la préposition ; détachement marqué par le trait suprasegmental de la césure à l'oral et par une virgule à l'écrit : (69) *ġur-s tent, tiwraġin* « chez elle les, les jaunes », le terme *tiwraġin* doit être nécessairement déterminé bien que le berbère ne comporte pas d'articles pour l'expliciter formellement.

Ces considérations ne conviennent pas à l'énoncé en (67). En effet une forme participiale ne peut pas être l'objet d'une translation catégorielle par substantivation. L'énoncé est ainsi agrammatical puisque la pronominalisation disloque la solidarité syntaxique du syntagme nominal *allen wraġnin*.

Cet effet de la pronominalisation ne concerne pas cependant les énoncés en (66) et (68) puisque la prédication seconde sous forme d'un énoncé nominal ou d'un énoncé verbal, n'est pas liée au nom qu'elle détermine. Le détachement de la prédication du domaine de la préposition s'effectue donc naturellement, et par la césure à l'oral et par la virgule à l'écrit.

Le test de la pronominalisation, apporte donc un argument supplémentaire à la différenciation entre la prédication seconde épithétique et la prédication seconde attributive.

Conclusion

Comme pour les prédications secondes portant sur le sujet ou l'objet, les prédications secondes portant sur le régime des prépositions qui sont des supports d'un énoncé ne peuvent avoir une valeur d'attribut que si elles sont actualisées en tant qu'énoncé nominal avec la particule prédicative ou énoncé verbal. La syntaxe berbère, dans ce cas du moins, est douée d'une certaine logique systémique. Il reste maintenant à étudier les autres cas de prédication seconde, et ils sont nombreux.

Notes

(1) Glossaire : Prép. = préposition ; Pro. = pronom ; N = nom ; adj. = adjectif ; PP = particule prédicative ; FP = forme participiale ; EV = énoncé verbal). La particule prédicative n'est pas une copule et encore moins un verbe, mais elle dénote le sens de « être ». Pour des besoins de clarté, nous la traduisons donc, dans nos développements, par « c'est ».

Références bibliographiques

Chaker, S. (2009), « Structuration prosodique et structuration (typo-graphique en berbère : exemples kabyles », *Etudes de phonétique et de linguistique berbères. Hommage à Naïma LOUALI (1961-2005)*, Peeters, Paris-Louvain. pp. 69-84

Galand, L. (2002), *Etudes de linguistique berbère*. Chapitre : L'énoncé verbal en berbère : étude des fonctions. Peeters, Louvain-Paris.

Galand, L. (2009), « La particule prédicative d », *Etudes de phonétique et de linguistique berbres ; Hommage à Naïma LOUALI (1961 – 2005).* Peeters, Paris-Louvain. pp. 141-154.

Goes, J. (2008), « Les prédications secondes à prédicat adjectival », *Travaux de linguistique n° 57*. Duculot, Bruxelles. pp. 23-41.

Riegel, M. (1996), « Les constructions à élargissement attributif : double prédication et prédicatifs complexes», *Dépendance et intégration syntaxique : subordination, coordination, connexion* (Muller C. éd.), édit. Niemeyer, Tübingen, pp. 189-197

Taifi, M. (2002), « De la construction adjectivale en tamazight : syntaxe et sémantique de la particule d », *Articles de linguistique berbère. Mémorial Werner Vycichl*, L'Harmattan, Paris, pp. 203-219

Taifi, M. (2009), « Cataphore et anaphore en berbère », *Etudes de phonétique et de linguistique berbères. Hommage à Naïma LOUALI (1961 – 2005)*, Peeters, Paris-Louvain. pp. 227-242.

Taifi, M. (2010), « De la prédication seconde à valeur d'attribut en berbère ». *Actes du IIIV^{ème} congrès des Etudes afro-asiatiques*, Naples. (à paraître).

Les phrases complexes en zénaga
Typologie des marques de dépendance

Catherine TAINE-CHEIKH
LACITO (CNRS, Universités Paris III et Paris IV)

Introduction

Les phrases complexes constituent un vaste domaine d'étude, même dans une langue en voie de disparition comme l'est le berbère de Mauritanie (zénaga). Mon objectif est pourtant, dans le cadre restreint de cet article, de faire une présentation synthétique balayant l'ensemble du domaine, tant du point de vue morphosyntaxique que sémantique. On ne s'étonnera donc pas si toutes les constructions ne sont pas étudiées aussi en détail qu'on aurait pu le souhaiter.
L'un des premiers critères de classement concerne les types de relation possible entre les propositions, qui vont de la coordination à la subordination. Je commencerai ici par la subordination, qui offre les cas les les plus clairs de dépendance syntaxique, avant d'aborder le domaine plus difficile à délimiter de la co-subordination (ou co-dépendance).
Les différentes subordonnées seront présentées en tenant compte de leur fonction dans la phrase et de la nature des éléments dont elles dépendent. Une attention particulière sera accordée aux moyens linguistiques servant à marquer la subordination (le marquage est-il simple ou complexe ? la marque est-elle spécifique ou non ?) et à leur mode de fonctionnement (fonctionnent-ils par défaut ou par ajout ? y a-t-il un changement observable dans l'ordre des morphèmes ? dans l'intonation ?[1]).
L'étude est consacrée au zénaga, mais des indications comparatives seront données dans la mesure du possible et on verra que, malgré sa localisation très périphérique,

1 Comme trop souvent, malheureusement, il ne nous sera pas possible d'accorder à l'intonation l'attention qu'elle aurait méritée.

le berbère de Mauritanie ne diverge que partiellement des autres langues de la famille[2].

1 Proposition dépendante d'un groupe nominal

Les propositions relatives sont typiquement des propositions qui dépendent d'un groupe nominal (ou pronominal). Les ayant étudiées en détail par le passé (cf. Taine-Cheikh 2007), je n'en donnerai ici qu'une présentation succincte.
Les stratégies pour marquer la relativisation sont diverses. En berbère, elles varient avec la fonction ou le rôle sémantique à relativiser, comme dans beaucoup de langues (cf. Galand 2002 [1988] : 219-240). Pour le zénaga, on distinguera quatre cas, les deux premiers étant parfaitement représentatifs de ce qu'on trouve en berbère en général.
Si chacun de ces cas correspond à une stratégie de marquage différent, certains traits se retrouvent quasiment dans toutes les relatives. Ainsi en est-il de l'ordre des éléments dans la subordonnée, les pronoms « relatifs » (véritables connecteurs ou simples pronoms « supports »[3]) attirant régulièrement les pronoms affixes (PR AFF) et les particules d'orientation (PO) en tête de la subordonnée relative.

1.1 Stratégie de la place vide

Lorsque la fonction de l'élément relativisé est celle de complément d'objet direct du verbe de la relative, aucun élément anaphorique ne fait référence à l'antécédent. L'enchaînement de la principale et de la relative étant imposé par l'absence de rupture intonative, la construction syntaxique semble se caractériser par une mise en commun de l'antécédent. C'est cependant grâce au mécanisme de l'inférence par soustraction — la constatation d'un déficit par rapport au nombre d'arguments attendus — que fonctionne la stratégie de la place vide[4]. Dans les exemples suivants, le signe Ø est placé conventionnellement en tête de la subordonnée (là où on pourrait attendre un pronom relatif) — et non après le verbe de la relative où se situerait normalement le complément d'objet (surtout s'il s'agit d'un affixe pronominal).

(1) *uẓẓaʔṛag* (ACC) *tništʸəmt Ø wär tiʔgəžäg* (ACC.N)
« J'ai vu une fille que je ne connais pas. »

(2) *äkf—iʔ-đ* (IMP) *äytäb-iʔđ Ø iʔšäg* (ACC) *əš tmaḏih*
« Donne-moi le (lit. ce) livre que j'ai acheté à cent. »

2 Abréviations utilisées : accompli ACC, accompli négatif ACC.N, adjectif ADJ, copule COP, aoriste AOR, copule négative COP.N, féminin F, impératif IMP, impératif négatif IMP.N, inaccompli INACC, inaccompli négatif INACC.N, participe PART, particules d'orientation PO, pluriel PL, pronoms affixes PR AFF, singulier SG, verbe V.
Remarques par rapport à la transcription : le signe ^ note une assimilation non faite, par opposition au signe — de l'assimilation rendue ; le tiret suscrit ou souscrit note une variante relâchée (ainsi l'interdentale *đ* note-t-elle une variante du phonème /d/).
3 Sur les pronoms servant de supports de détermination, en particulier les pronoms démonstratifs, cf. Galand *op. cité* : 232-4.
4 Sur la « Gap Strategy » comme stratégie universelle, cf. Givon 1989 : 650 et *sq*.

1.2 Marquage sur le verbal

Lorsque le référent de l'antécédent est identique à celui du sujet de la proposition relative, la relation anaphorique est généralement portée par l'indice personnel du verbe. Cependant, la différence entre la relativisation de l'objet et celle du sujet ne repose pas uniquement sur le calcul des arguments (y a-t-il ou non un argument manquant ?). La relativisation du sujet est en effet caractérisée par une forme verbale particulière dite participiale. On peut considérer qu'il s'agit là d'une marque catégorielle, même si le marquage se fait par simple ajout d'un suffixe à la 3ème personne. Dans le cas du zénaga, l'affixe varie seulement en nombre (SG *-än*, PL *-nən*) et la base verbale usitée semble limitée aux formes d'accompli et d'inaccompli (voir notamment, pour comparaison, Drouin 1996). L'énoncé (3), où l'affixe apparaît en gras, offre un bon exemple d'antéposition du PR AFF (*āg*).

(3) *iʾđ-āg yinn—**än*** (ACC.PART) *yinäbbäh* (INACC) *đäʾ—ki*
« Celui qui t'a rapporté (des mots) rapporte(ra) contre toi.»

1.3 Fonctionnel (relateur) générique

La particule invariable *äyš* fonctionne comme une marque segmentale de subordination propositionnelle. Elle apparaît en tête de certaines relatives et deux cas sont à distinguer.

1.3.1 Dans le premier cas, qui n'a peut-être pas d'équivalent dans les autres parlers berbères, *äyš* (en gras dans (4)) est toujours suivi de l'auxiliaire de prédication (d'origine démonstrative) *äđ* — particule qui, dans un énoncé à prédicat non verbal et à sujet exprimé, fonctionne normalement comme une copule. *äyš* indique donc une relativisation du sujet en l'absence de verbe. Il est souvent réduit à *š* (cf. Taine-Cheikh, *op. cité* : 304, ex. (15)).

(4) *äSkäg* (ACC) *äyš iʾšäg* (ACC) *äyiʾm **äyš** äđ* (COP) *ən šinän tnūđän*
« Je préfère acheter un chameau qui est de deux ans. »

1.3.2 Dans le second cas, ***äyš*** (*is* en **tamazight**) est associé à un affixe pronominal et c'est ce dernier qui indique la fonction du référent de l'antécédent dans la relative. Cette stratégie est utilisée pour la relativisation du complément de nom (ex. (5)) et pour celle de certains adjets (COI ou circonstants). Le second exemple montre que le groupe prépositionnel peut, soit rester à sa place normale (6a), soit venir en position préverbale (6b).

[*äyđmän-š aʾan igīn* « Ses frères sont dans le rezzou. »] >

(5) *mīn **äyš** äyđmän-š aʾan* (ACC) *igīn wär^yəTʸuẓuẓẓug* (INACC.N) *đäg ānän*
« Celui dont les frères sont dans le rezzou n'est pas bastonné sous les tentes. »

[*ätṣallaʾn šär-mīn-iʾđ* « Ils prient derrière cet homme. »] >

(6a) *wäygi mīn-iʾđ **äyš** ätṣallaʾn* (ACC) *šär-š*

(6b) *wäygi mīn-iʾđ **äyš** šär-š ätṣallaʾn* (ACC)
« Ce n'est pas derrière (lit. vers) cet homme qu'ils prient. »

1.4 Fonctionnels (relateurs) quasi spécialisés

Il existe en zénaga une triade de relateurs (***āš***, ***āf***, ***ār***) qui marquent à la fois la dépendance syntaxique de la proposition et le rôle sémantique de l'antécédent dans la relative. Ces marqueurs, quoiqu'invariables en genre et en nombre, constituent des quasi pronoms relatifs, d'autant que l'élément récurrent *ā-* de ***āš***, ***āf***, ***ār*** peut sans doute être rapproché du *ā-* constitutif des pronoms COI (tel *āg* « à toi » ou *āš* « à lui, à elle »). Toujours placés en tête de la proposition relative, ils attirent PR AFF et PO en position préverbale.

1.4.1 ***ār*** est le relateur le plus fréquent. Il sert à la relativisation d'un adjet normalement introduit par l'une des prépositions suivantes : *är* « de, chez », *i(y)* « à, pour » (qui introduit notamment le COI) et *đägg* « dans ». La préposition *är* présente une forte ressemblance avec ***ār*** (mais c'est la seule).

[*täwktʸäđ iy äyđ* « Tu veux cela. »] >

(7) *änhäyäg säkkäräg* (INACC) *äyđ* ***ār*** *täwktʸäđ* (ACC)
« Je ferai ce que (= comme) tu veux. »

[*yəškä äräbīh đägg tnäyrih-iʔđ* « Un enfant s'est perdu dans ce désert. »] >

(8) *äyđ-äđ tnäyrih-iʔđ* ***ār*** *yəškä* (ACC) *äräbīh*
« C'est dans ce désert que (lit. où) s'est perdu un/l'enfant. »

À noter que l'usage de *ār* est parfois étendu à d'autres contextes, ainsi en (9) où *ār* est employé en combinaison avec la préposition *äddāđ* « sous »[5].

(9) *äyđ-äđ äddāđ äššaʔr-iʔđ* ***ār*** *yäṃṃih* (ACC) *äyiʔm*
« C'est sous l'arbre-ci qu'est mort un/le chameau. »

1.4.2 ***āš*** sert à la relativisation d'un adjet normalement introduit par *əš* « avec » ou *šä(ʔ)r* « vers » (deux prépositions comportant le phonème ***š*** comme ***āš***).

[*iʔšaʔn oʔdʸi əš āẓərfi-iʔđ* « Ils ont acheté un/le cheval avec cet argent. »] >

(10) *äyđ-äđ āẓərfi-iʔđ* ***āš*** *iʔšaʔn* (ACC) *oʔdʸi*
« C'est avec cet argent qu'ils ont acheté un/le cheval. » (lit. « C'est cet argent avec lequel... »)

1.4.3 ***āf*** sert uniquement à la relativisation d'un adjet normalement introduit par la préposition *oʔf́* « sur » (préposition comportant le phonème ***f*** comme ***āf***). On notera que, comme dans les exemples précédents (ex. (8) et (9)), le nominal sujet (ici *nōṣṣ*) suit le verbe.

[*yətṣuṃṃi* (INACC) *nōṣṣ oʔf́ uṣādä-iʔđ* « Un/le chat dort sur ce coussin. »] >

(11) *äkf́—iʔ-đ* (IMP) *uṣādä-iʔđ* ***āf*** *yətṣuṃṃi* (INACC) *nōṣṣ*
« Donne-moi le coussin sur lequel dort le chat. »

5 Cette particularité est peut-être à mettre en rapport avec le fait qu'il s'agit d'un énoncé avec rhématisation (ou focalisation sur le rhème).

2 Proposition dépendante d'un groupe verbal : argument obligatoire

Dans la majorité des phrases complexes, l'une des propositions est subordonnée au prédicat de l'autre[6]. Je commencerai par l'ensemble des expansions directes, qui sont en principe des expansions obligatoires.
Le sémantisme des complétives peut varier, mais l'ordre des propositions reste fixe : la proposition dépendante vient toujours en seconde position, après le verbe de la proposition principale. L'intonation contribue de manière plus ou moins nette à différencier la subordination de la juxtaposition.

2.1 Sans complémentiseur

Il existe quelques cas de subordination sans marque segmentale, l'indication de la dépendance étant alors purement situationnelle (si l'on excepte le rôle de l'intonation). Leur fonctionnement met en jeu cependant un certain nombre de contraintes d'ordre lexical et morphosyntaxique qui mériteraient une étude complémentaire.

2.1.1 La subordination est de type asyndétique après les verbes d'opération comme « voir », « regarder », « entendre », « laisser », « trouver » et « connaître ». Une des caractéristiques est que le sujet du verbe dépendant (V2) a le même référent que le complément du verbe (V1) de la principale (il s'agit en général du COD — plus rarement, comme en (16), du COI). Le complément peut être exprimé par un nominal (comme en (12)[7]) ou par un pronom affixe.
Des contraintes spécifiques pèsent sur le choix de V2 et de son TAM : il s'agit nécessairement d'un verbe actif à l'indicatif (aspect ACC ou INACC). Par ailleurs on peut constater que l'aspect de V2 dépend non seulement du sémantisme de V2 (l'INACC de « se déchirer » est possible en (14) — non celui de « voler »), mais aussi du sémantisme de V1 et de son mode d'action (l'INACC de « se déchirer », impossible en (14) après « voir », est possible en (15) où V1 est le verbe non ponctuel qui signifie « regarder »).

(12) *uẓẓaʾṛag* (ACC) *äräbīy-iʾđ yuḏaṛ* (ACC)
« J'ai vu cet homme tomber. »

(13) *uẓẓaʾṛa—đi* (ACC) *yuʾgär* (ACC)
« Je l'ai vu (une fois) voler »

(14) *niʾK uẓẓaʾṛa—đi* (ACC) *yittərəš* (INACC)
*/... *yittaʾgär* (INACC)
« Moi je l'ai vu se déchirer. »

(15) *yäwntär-ti* (ACC) *yittaʾgär* (INACC)
« Il l'a observé en train de voler. »

(16) *yittaqqay oʾf-š* (INACC) *yäykäm* (INACC)

6 Dans les exemples relevés jusqu'à présent, le prédicat était toujours verbal.
7 Ce nominal est souvent (toujours ?) déterminé (il l'est en (12) par un démonstratif).

« Il le regarde courir. »

(17) *yugrā-đi* (ACC) *yəšṃundih* (INACC)
« Il l'a entendu chanter. »

(18) *yāẓuẓẓag-ti* (ACC) *yəDʸ—iʔh* (ACC) *yāllä* (INACC)
« Il l'a battu, il l'a laissé pleurant. »

La complétive ne doit pas être confondue avec la relative qui peut se rencontrer après le même verbe. Comparer (12) à (19) où V2 est à la forme participiale (avec le suffixe *-än*).

(19) *uẓẓaʔṛag* (ACC) *täyimʔt turug-än* (ACC.PART)
« J'ai vu une/la chamelle qui a mis bas. »

2.1.2 Il existe un autre type de complémentation sans complémentiseur. Les verbes qui l'admettent sont en partie les mêmes (tel *yuẓẓaʔṛ* « voir ») et en partie différents (tel *yigä* « faire »). Le sémantisme de la construction change car le prédicat second (ou prédicatoïde), au lieu d'être un verbe d'action, est un verbe d'état (comme *yäymanḍaṛ* « être beau ») ou un prédicat non verbal.
Qu'il s'agisse d'un verbe, d'un adjectif ou d'un nom, la prédication seconde ne présente aucune particularité par elle-même. On notera en particulier que, comme dans l'énoncé simple, le prédicat nominal nécessite la présence d'un auxiliaire de prédication (COP) devant le nominal (cf. les exemples (24) et (25)), alors que le prédicat adjectival se réduit à un adjectif accordé en genre et en nombre (cf. *maẓẓūg-äđ* « petit-e » en (20))[8].
On peut considérer que, comme dans le cas précédent, le sujet du prédicatoïde verbal a le même référent que le complément de V1 mais, avec un prédicatoïde non verbal, on préférera sans doute parler d'attribut de l'objet car, en l'absence d'indice personnel, le sujet de V2 se confond entièrement avec l'objet de V1.

(20) *yəDʸä (yuẓẓaʔṛ)* (ACC) *täwgzətt-ən-š maẓẓūg-äđ* (ADJ)
« Il a laissé (il a vu) sa fille petite. »

(21) *yəDʸ—iyäđ* (ACC) *maẓẓūg-äđ* (ADJ) / *täymanḍaṛ* (ACC)
« Il l'a laissée petite / belle. »

(22) *yaġāz^täd—däh* (ACC) *maẓẓūg-äđ* (ADJ) / *täymanḍaṛ* (ACC)
« Il l'a trouvée [ici] petite / belle. »

(23) *yaġāz^đäh* (ACC) *sīdi wäygi* (COP.N) *ämäddukt ʸ-ən-š*
« Il estime (lit. a trouvé) que Sidi n'est pas son ami. »

(24) *yig—iʔh* (ACC) *äđ* (COP) *amġar*
« Il en a fait un chef. »

Comme en 2.1.1, le nominal objet doté d'un attribut semble toujours déterminé. Cela pourrait être l'une des caractéristiques de cette construction, par ailleurs

8 Pour plus de détails sur les particularités morphologiques et syntaxiques de l'adjectif en zénaga, cf. Taine-Cheikh 2003.

nettement distincte de la construction épithétique. Comparer (25) avec (20) et noter l'apparition du suffixe « participial » en *-än* sur l'adjectif :

(25) *yuẓẓaʾṛ* (ACC) *täwgzəT (täwgzətt-ən-š-iʾđ) maẓẓūg-än* (ADJ)
« Il a vu une/la (sa) petite fille. »

2.2 Complémentiseurs suivis d'un verbe à l'indicatif

Trois types de complétives sont toujours à l'indicatif. Le choix du verbe de la principale conditionne celui du fonctionnel.

2.2.1 Dans le cas du discours rapporté, c'est ***äd*** (réalisé ***äđ*** ou ***äd***) qui fait office de complémentiseur (quotatif). D'origine déictique, l'emploi de ***äđ*** n'est pas restreint à ce contexte (voir 2.3 ci-dessous), mais c'est l'un des rares cas où le verbe de la subordonnée est au mode indicatif (ACC ou INACC).

yənnäh « dire » est le principal (et quasi unique) verbe du discours rapporté. Les satellites sont attirés en position préverbale (cf. le PR AFF *āš* en (26)).

(26) *yənnäh* (ACC) ***äđ****-āš yižəssəm* (INACC) *yəšmundih* (INACC)
« Il a dit qu'il l'écoute chanter (parfois). »

2.2.2 Après de nombreux verbes (y compris des verbes déclaratifs autres que « dire »), les complétives sont introduites par le fonctionnel ***äyš***. Si ***äyš*** sert parfois de relateur, comme on l'a vu précédemment, un de ses emplois les plus fréquents est celui de complémentiseur (comme ***is*** dans d'autres parlers berbères, dont il semble d'ailleurs le correspondant en zénaga).
On notera que le sujet est souvent en position préverbale (cf. *amġar* en (27)) et que l'attraction des satellites PO et PR AFF n'est pas systématique (même dans l'exemple (30) où elle a lieu, elle aurait pu ne pas se produire). Ces deux faits, s'ajoutant au mode indicatif du verbe, semblent indiquer que la relation syntaxique entre les deux propositions n'est pas très étroite.

(27) *nugrāh* (ACC) ***äyš*** *amġar yänhäyä yəttäššäd—däh* (INACC)
« Nous avons entendu que le président va venir ici. »

(28) *wär oʾf-i yəntəg* (ACC.N) ***äyš*** *kəK äđ* (COP) *wäđən*
« Il ne m'échappe pas que tu es tel. »

(29) *niʾK Sänäg* (ACC) ***äyš*** *yuṃrä yuġr—iʾh* (ACC)
« Je sais qu'il l'a déjà lu. »

(30) *nəttä yaḍmāh* (ACC) ***äyš****^āš äwktʸäg* (ACC) *(... äyš niʾK äwktʸa—ʾš)*
« Il pense (croit) que je l'aime. »

2.2.3 Le verbe *yəzzä* « jurer » se construit lui aussi avec des complétives à l'indicatif, mais les fonctionnels qui sont utilisés dans ce cas sont particulières à ce verbe : ce sont les particules ***ār, āš*** et ***āf*** usitées dans les serments **(**cf. Taine-

Cheikh, à paraître (a))[9]. Ces particules attirent régulièrement les satellites en position préverbale.

i) Avec une complétive introduite par *ār*, le jurement concerne une situation relevant du domaine du réalisé : un procès révolu ou un état présent. Si le prédicat est verbal, le verbe est à l'accompli, positif ou négatif.

(31) *əzzäyäg* (ACC) ***ār****-ti uẓẓaʾṛag* (ACC) *yuʾgär* (ACC)
« Je jure que je l'ai vu voler. »

(32) *əzzäyäg* (ACC) ***ār*** *äNʸin wär uʾguräg* (ACC.N)
« Je jure que je n'ai jamais volé. »

On pourra comparer (31) et (32), respectivement, à (33) et (34) — deux exemples de serment introduit par *ār*.

(33) *waḷḷāh ār yäšmaṛđäy* (ACC)
« Par Dieu il a menti ! »

(34) *waḷḷāh ār-i wär^ yuẓẓuʾṛ* (ACC.N)
« Par Dieu il ne m'a pas vu ! »

ii) Avec une complétive introduite par *āš* (ou *hānəš*), le jurement porte sur un événement localisé dans l'avenir. Le procès n'a pas encore eu lieu, mais le verbe est à l'accompli, comme si le procès était réalisé et déjà terminé.

(35) *yəzzäy* (ACC) ***āš / hānəš*** *yuġrä* (ACC)
« Il jure qu'il va étudier. »

Dans le serment aussi, *āš* est réservé aux syntagmes verbaux positifs du non-réalisé[10].

iii) Avec une complétive introduite par *āf*, le jurement porte sur la non réalisation d'un événement qui aurait pu avoir lieu au moment de l'énonciation ou ultérieurement). Bien que la proposition soit de sens négatif, aucune marque de négation n'est exprimée et ce sont encore les formes de l'accompli (positif) qui sont employées.

(36) *əzzäyäg* (ACC) ***āf*** *uʾgäräg* (ACC)
« Je jure que je ne volerai pas. »

Dans les serments, ***āf*** est usité *mutatis mutandis* à l'identique[11] :

(37) *waḷḷāh* ***āf*** *yäbđāh*
« Par Dieu il ne part(ira) pas ! »

9 Ces particules sont semblables à celles rencontrées précédemment dans les relatives, mais le lien paraît plus évident avec leur emploi dans les serments.

10 Comme particule de serment, *āš* correspond au *has* du Maroc central (parler des Zemmours). D'après Bentolila (1988 : 59, 64, 69), *has* aurait pour origine la particule d'exception « ne... que, excepté, seulement ».

11 La particule *āf* est propre au zénaga, mais le fonctionnement de ce type de serment (formellement positif, mais sémantiquement négatif, du type « (Dieu) sur lui que... ») se retrouve ailleurs.

2.3 Autres complétives introduites par *äđ*

Trois cas sont à distinguer, mais aucune des complétives introduites ici par *äđ* n'est déclarative.
Remarque. Contrairement à l'emploi de *äđ* présenté en 2.2.1, certains des emplois suivants sont plus ou moins panberbères. Lorsque *ad* est suivie de l'aoriste dans une subordonnée (comme dans les deux premiers cas étudiés ci-dessous), la particule est régulièrement analysé, en linguistique berbère, comme une modalité verbale (un TAM). Ceci se justifie notamment par le fait que *ad* + AOR est couramment usité en berbère dans les propositions indépendantes ou principales déclaratives. Si je ne m'en tiens pas à la même analyse c'est que, en zénaga, *äđ/äd* n'apparaît pas dans ces mêmes contextes, mais apparaît par contre dans d'autres où il assume assez clairement, comme en 2.2.1, un rôle de fonctionnel. Pour plus de détails, voir Taine-Cheikh 2009 et à paraître (b).

2.3.1 Après quelques verbes dont le plus fréquent est *yəttär* « vouloir », la complétive introduite par *äđ* exprime le contenu d'un souhait. Le verbe de la subordonnée est alors à l'aoriste (avec ou sans la négation *wär*), c'est-à-dire à une forme modale.
Le sujet de la complétive peut être identique à celui de la principale, comme en (38), ou différent, comme en (39) et en (40).

(38) *yəttättär* (INACC) *äđ^yuṣṣuṃṃih* (AOR)
« Il veut dormir. »

(39) *tättäräg* (INACC) *taṛbāḍ äđ^tuṣṣuṃṃih* (AOR)
« Je veux que la fillette dorme. »

(40) *wār^ti yəDʸi* (ACC) *əgəff-ən tälläS äđ^yəṣṣuṃṃih* (AOR)
« La peur de l'obscurité ne l'a pas laissé dormir. »

2.3.2 Après une petite série de verbes, où on retrouve *yättər* (cette fois avec le sens de « demander »), mais dont le plus fréquent est *yənnäh* « dire », l'emploi de l'aoriste (avec ou sans *wär*) dans une complétive introduite pas *äd* permet l'expression de l'ordre indirect.

(41) *yənn—āš* (ACC) *äđ^yäđbīh* (AOR)
« Il lui a dit de partir. »

Lorsque l'ordre est négatif, la négation *wär* apparaît devant l'aoriste, mais c'est le complémentiseur qui attire le satellite (ici la PO *däh*) :

(42) *nəkni nəttättär* (INACC) *är-kūn äd—däh wär täššaʾn* (AOR)
« Nous leur demandons de ne pas partir. »

L'expression indirecte de l'ordre présente beaucoup de points communs avec celle de l'injonction qui, elle aussi, s'exprime par une forme verbale à l'aoriste précédée de la particule *äd*. Cette dernière construction permet notamment de formuler un ordre à l'adresse d'autres personnes que l'interlocuteur.

(43) *äđ^ yäktub* (AOR) « Qu'il écrive ! »

Le déplacement des satellites en position préverbale y est obligatoire et la particule *äd* devient le support des affixes, comme dans l'ordre indirect.

(44) *äđ^ ās^ ti yäktub* (AOR) « Qu'il le lui écrive ! »

2.3.3 Le troisième cas est celui des interrogatives indirectes totales[12]. Comme dans beaucoup d'autres langues, ce type de complétive ne se rencontre qu'après une série limitée de verbes comme « (se) demander (si) », « ne pas savoir si ». Le verbe de la subordonnée est cette fois à une forme non modale (ACC, ACC.N, INACC ou INACC.N), mais une marque segmentale suit obligatoirement le fonctionnel *äd*. Il s'agit de *yu(u)gä*, forme figée et grammaticalisée du verbe « devenir, passer à l'état de ».

(45) *yäyžgäDʸä-đi* (ACC) ***äDʸūgä*** *yänhäyä yittäššä—ddäh* (INACC) *tīygən*
« Il lui a demandé s'il viendrait demain. »

(46) *uẓẓuʾṛ* (IMP) ***äDʸūgä*** *yäbđāh* (ACC) / *yäybđāh* (INACC)
« Regarde s'il est parti / s'il part. »

En (45) la présence de la modalité du futur (*yänhäyä*) bloque l'attraction du satellite (la PO *däh*), celle-ci restant suffixée à *yittäššä*. En (47), par contre, la règle d'attraction s'applique, mais entraîne la répétition de *äd*, le second *äd* servant uniquement de support au satellite (le PR AFF de 1ère personne *iʾh*).

(47) *yəznəzguṃ* (INACC) *đäʾg-i* ***äDʸūgä äđ****-iʾh yəttəssən* (INACC)
« Il cherche (lit. réfléchit en moi) à me comprendre. »

3 Proposition dépendante d'un groupe verbal : argument non obligatoire

Je vais maintenant aborder le cas des subordonnées circonstancielles. Elles sont toutes introduites par un fonctionnel (une conjonction de subordination), mais l'ordre des propositions et le choix des TAM sont plus ou moins prédéterminés.

3.1 Circonstancielles en position seconde (ordre fixe)

Les circonstancielles qui viennent toujours après la proposition principale, comme les complétives, relèvent de deux groupes différents. Leurs TAM sont souvent invariables.

3.3.1 Dans le premier cas, la subordonnée précise les conditions de réalisation du procès exprimé par le verbe de la principale. Alors que ce procès est donné expressément comme continu (action qui dure ou état qui se prolonge) par la présence du verbe *yuktäy* « continuer à ; rester » (employé soit comme verbe plein, soit comme TAM), la subordonnée évoque un événement incident dont la réalisation coïncide avec la borne droite du procès. Le prédicatoïde est toujours un verbe d'action à l'accompli (ACC), mais deux fonctionnels distincts de même sens (« jusqu'à ce que ») sont employés en distribution complémentaire, le choix

12 Ce sont les seules interrogatives indirectes que j'étudierai ici.

dépendant du moment (passé ou non) où se situe le procès évoqué dans la principale.
Ce système n'est pas très éloigné de celui qui a été relevé en kabyle (Naït-Zerrad 2001 : 145)[13].
La règle d'attraction des satellites s'applique avec l'une et l'autre des conjonctions (notamment pour les PO, fréquentes dans ces subordonnées).

i) *ār-äđ*, le premier fonctionnel (locution composée de *ār* et de *äđ*), est employé à la fois comme préposition (« jusqu'à ») et comme conjonction de subordination (« jusqu'à ce que »).
La conjonction *ār-äđ* (qui a des équivalents en berbère) n'est usitée en zénaga que pour un procès déjà réalisé, donc situé dans le passé. *yuktäy* est donc toujours à l'accompli. Par contre, en tant que modal, *yuktäy* peut être suivi d'un verbe principal à l'accompli (ex. (48)) ou à l'inaccompli (ex. (49)).

(48) *yuktäy* (ACC) *yaʾmä* (ACC) ***ār-äz***—*zäh yəššäg* (ACC)
« Il est resté assis jusqu'à ce qu'il arrive. »

(49) *yuktäy* (ACC) *yäybđāh* (INACC) ***ār-äđ*** *yūẓra* (ACC) *ämäddäwktʸ-ən-š*
« Il a continué à marcher jusqu'à ce qu'il trouve son ami. »
On remarquera que cette contrainte sur l'emploi de *ār-äđ* est cohérente avec les restrictions d'emploi de *ār* comme particule de serment, puisque celle-ci n'est pratiquement employée en zénaga que pour le réel du passé[14].

ii) ***šäwgəš / häwgəš***, quant à lui, est spécialisé dans l'emploi conjonctif (la préposition « jusqu'à » se dit *šäwgəš-äđ* — une variante libre de *ār-äđ*).
Ce second fonctionnel est employé lorsque le procès n'est pas réalisé, parce qu'il est encore en cours (ex. (50)) ou n'a pas eu lieu (ex. (51)). Quel que soit le TAM de *yuktäy* (tous les TAM possibles à l'exclusion de l'accompli positif : IMP, INACC, INACC.N, AOR ou ACC.N), la limite envisagée n'est pas atteinte.
(50) *yikättäy* (INACC) *yäybđāh* (INACC) ***šäwgəš*** *yūẓra* (ACC) *ämäddäwktʸ-ən-š*

« Il continue à marcher jusqu'à ce qu'il trouve son ami. »

(51) *wär ^yuktiy* (ACC.N) *yəġallah* (INACC) ***šäwgəz***—*zäh əššäg* (ACC)
« Il n'a pas attendu que j'arrive. »

3.3.2 Le second groupe de subordonnées en position seconde est celui des circonstancielles de but, de conséquence et de moyen. Les fonctionnels attirent régulièrement les satellites, cf. les trois variantes de (54).

13 La subordonnée est introduite par *armi/almi/alarmi/alalmi* quand le procès est au passé et par *alamma* quand le procès est au futur. Dans l'un et l'autre cas, le verbe de la subordonnée est, comme en zénaga, toujours à l'accompli (il est par contre à l'aoriste lorsque la subordonnée est introduite par *ar d* — un cas dont on ne retrouve pas l'équivalent en zénaga).
14 Plus largement donc que dans beaucoup de parlers septentrionaux (où *ar/al* est réservé aux syntagmes verbaux positifs), mais beaucoup moins largement que dans la tamasheq des Ifoghas (où *har* est usité dans tous les syntagmes verbaux).

i) La proposition de but est généralement introduite par *hānəš* « pour (que) ». Le verbe de cette subordonnée est toujours à l'indicatif (ACC comme en (52) et (54a) ou INACC comme en (53a))[15].

(52) *niʾK taʾṛag* (INACC) *əš yuṃṃa-ʾ-n* ***hānəš*** *tuftʸäš* (ACC)
« J'appellerai ma mère pour qu'elle soit rassurée. »
(53a) *äkf—iʾ-đ* (IMP) *āẓərfi* ***hānəš*** *aʾssäg* (INACC) *tšiyän*

« Donne-moi de l'argent pour que j'achète des chaussures. »

(54a) *ūrih* (IMP) ***hānəš****-ki uṛẓamäg* (ACC)
« Travaille pour que je te paie. »

ii) Dans certains cas, *āš* apparaît comme une variante de *hāṇəš* (cf. (53b) et (54b)) mais le sens littéral de *āš* est « de quoi, au moyen de quoi »[16]. Le verbe de la subordonnée semble régulièrement à l'inaccompli.

(53b) *äkf—iʾ-đ* (IMP) ***āš*** *aʾssäg* (INACC) *tšiyän*
« Donne-moi de quoi acheter des chaussures. »

(55) *iʾđ yəšṃundī-n* (INACC) *əš älqoṛʾān yənšäg-ti^* ***āš*** *yətṣallä* (INACC)
« Celui qui chante le Coran a de quoi prier. »

Exceptionnellement, la subordonnée peut venir en tête (cf. (54c)).

(54b) *ūrih* (IMP) ***āš****-āg ṛazẓamäg* (INACC)
« Travaille pour que je te paie. »

(54c) ***āš****-āg ṛazẓamäg* (INACC) *ūrih* (IMP)
« Pour que je te paie, travaille. »

iii) Il arrive que *ađ* + AOR puisse commuter avec *hānəš* + ACC. Bien que la différence de sens ne soit pas nécessairement très claire (ainsi en (56a, b)), la subordonnée introduite par *ađ* semble exprimer, moins un but (un « pour que... ») qu'une consécution (un simple « que... ») — interprétation que pourrait corroborer l'emploi de l'aoriste au lieu de l'indicatif.

(55c) *ūrih* (IMP) ***äđ****-ki aṛẓumäg* (AOR)
« Travaille que je te paie. » (« ... et je te paierai. »)

(56a) *okšər-đä* (IMP) ***hānəš*** *naṣṣəllä* (ACC)
(56b) *okšər-đä* (IMP) ***äđ*** *naṣṣalli* (AOR)
« Descends (pour) que nous prions. »

15 Les raisons du choix entre les deux aspects demanderaient une enquête complémentaire.
16 C'est sans doute la raison pour laquelle le verbe *yuṛẓam* « payer », qui est transitif après *hānəš* en (54a), se construit avec un COI après *āš* en (54b et c).

3.2 Autres circonstancielles (souvent en position initiale)

Les autres circonstancielles du zénaga pourraient présenter une variété plus grande, à la fois en ce qui concerne leur positionnement dans la phrase et les TAM qu'elles admettent, mais elles viennent souvent avant la proposition principale. Elles sont regroupées ici en fonction de leur sémantisme[17].

3.2.1 Les propositions causales sont introduites par des locutions variées dont le dernier élément est le fonctionnel quasi générique *äyš*. À l'exception de *äđ-ār-äyš* qui a le sens de « puisque » (lit. « ce où que »), les autres locutions sont plus ou moins synonymes et signifient « parce que » : *oʔf-ässäbun-äyš* / *oʔf-äyš* (lit. « sur [la raison] que »), *ān-äyš*, *äđ-äyš* (lit. « ce que / c'est que »). Les TAM employés sont ceux de l'indicatif.

i) *oʔf-ässäbun-äyš* et *oʔf-äyš*, dorénavant plus fréquents, sont peut-être influencés par l'arabe — comme pourrait l'indiquer l'emploi de *ässäbun* (« la cause » en arabe).

(57) *niʔK uftʸäššä—đi* (ACC) ***oʔf- [ässäbun-]äyš*** *yugnä* (ACC)
« J'ai confiance en lui parce qu'il est droit. »

Comme après l'emploi de *äyš* seul (cf. 2.2.2), l'attraction des satellites en position préverbale ne se fait pas systématiquement — ainsi, en (58b), à cause de la présence du pronom personnel *niʔK* devant le verbe.

(58a) *niʔK äššiybaḍa—ʔš* (ACC) *oʷgīī-ʔ-n* ***oʔf-äyš^ti*** *uftʸäššäg* (ACC)
(58b) *niʔK äššiybaḍa—ʔš* (ACC) *oʷgīī-ʔ-n* ***oʔf-äyš*** *niʔK uftʸäššä—đi* (ACC)
« Je lui ai confié mon fils parce que j'ai confiance en lui. »

ii) La variante *ān-äyš* est assez rare.

(59) *nəttä yuftär* (ACC) ***ān-äyš*** *yugyä* (ACC) *yittūrih* (INACC)
« Il est fatigué parce qu'il a passé son temps à travailler. »

iii) Apparemment, *āđ-äyš* est encore une autre variante.

(60) *wär^yahađ yäbđīh* (AOR) ***äđ-äyš*** *yitkaẓẓa* (INACC)
« Il ne peut pas partir parce qu'il boîte. »

(61) *yahađ yäbđīh* (AOR) ***äđ-äyš*** *wär^yuftər* (ACC.N)
« Il peut partir parce qu'il n'est pas fatigué. »

āđ-äyš pourrait cependant apporter une nuance de sens différente. En effet, par comparaison avec l'exemple (62) — où on a deux propositions enchâssées, avec une proposition explicative à prédicat nominal (*äđ uftər*) sans sujet[18] —, il serait

17 L'inventaire, provisoire, pourrait bien ne pas être complet.
18 On peut penser que la première proposition assume ici la fonction sujet — fonction qui, dans une proposition indépendante, serait en zénaga obligatoirement remplie par un (pro)nominal —, mais le caractère obligatoire du sujet ne s'applique peut-être pas à l'identique dans les phrases complexes (voir aussi l'exemple (64)).

peut-être plus juste de traduire les exemples (60) et (61) par : « Il ne peut pas partir, c'est qu'il boîte » et « Il peut partir, c'est qu'il n'est pas fatigué ».

(62) *wär^yahađ yäbđīh* (AOR) *äđ* (COP) *uftər*

« Il ne peut pas partir c'est la fatigue. »

iii) Par rapport à *āđ-äyš*, le rôle de *äđ*, dans la tournure qui s'est grammaticalisée en *äđ-ār-äyš*, est sans doute différent (c'est probablement celui de démonstratif antécédent du relatif *ār*). En tout cas, la proposition introduite par *äđ-ār-äyš* « puisque » vient normalement en tête, contrairement aux autres subordonnées causales.

(63) ***äđ-ār-äyš*** *təššäđ* (ACC) *iʾmi* (IMP) *əđ-näg*
« Puisque tu es venu, assieds-toi avec nous. »

3.2.2 Le seul cas de concessive relevé jusqu'à présent est celui du proverbe figurant en (64). Il est à noter que *äm*, qui prend ici le sens de « même si », a plus généralement celui d'un « si » hypothétique. Le changement de sens pourrait être lié à la position inhabituelle (seconde) de la subordonnée.

(64) *yuṃṃih təftʸäš* (ACC) ***äm*** *äđ* (COP) *täguhāḌ*

« La mère est digne de confiance, même si c'est une hyène. »

3.2.3 Les temporelles sont parmi les circonstancielles les plus fréquentes.

i) *äll-ār* (lit. « lieu où ») et *oʾgđ-ār* (lit. « moment où ») sont deux locutions conjonctives d'origine comparable (seul le nominal change). Elles ont des sens pratiquement identiques : « quand, lorsque, au moment où ». Comme le faisait précédemment *ār* employé seul, les deux locutions à second élément *ār* attirent les satellites en position préverbale, cf. (65).

(65) ***äll-ār****-đä yəššä* (ACC) *yūđäƶ* (ACC)
« Quand (dès que) il est venu, il s'est couché. »

ii) Deux autres locutions conjonctives comportent l'élément *äyš*. La première, *äʾđ äyš* (lit. « cela que »), signifie « dès que ». Quant à la seconde, *äyžbärän äyš* (où on retrouve la préposition « avant », de même racine que le verbe *yəžbär* « faire avant, devancer »), elle signifie « avant que ».
La subordonnée introduite par *äyžbärän äyš* vient fréquemment en seconde position — à la différence des autres temporelles — et le verbe est régulièrement à l'inaccompli. Par contre, dans la subordonnée introduite par *äʾđ äyš*, le verbe semble toujours à l'accompli, comme après *äll-ār* (les deux fonctionnels ayant d'ailleurs un sens assez proche).

(66) ***äʾđ äyš*** *niʾK ängräg* (ACC) *ägəffäg* (ACC)
« Dès que je suis seul, j'ai peur. »

(67) *niʾK täyäg* (INACC) *äräh ūđäđäg* (ACC) ***äyžbärän äyš*** *tiʾmäg* (INACC)
« Je passe une heure debout avant de m'asseoir. »

iii) C'est encore une préposition (*äṃäftən* « depuis ») qui est à l'origine de la locution conjonctive *äṃäftən äđ* « depuis que », mais cette fois l'élément conjonctif n'est plus *äyš* mais *äđ*.

(68) ***äṃäftən äđ^****yəšbä* (ACC) *āndäS wär^yuffuđ* (ACC.N)

« Depuis qu'il a bu hier, il n'a pas soif. »

iv) Il arrive que *aDʸukkä* prenne le même sens que *äṃäftən äđ* mais, en règle générale, cette locution sert à exprimer la concomitance d'un procès par rapport à un autre (et correspond donc à « tant que », « pendant que » ou « le temps que »).

Même si leur rôle dans l'énoncé est comparable à celui d'un fonctionnel, *aDʸukkä*, sa variante *aʾDʸukkä* et son équivalent *äʾtʸiyä* ne sont pas à proprement parler des locutions conjonctives. À l'origine, chacune de ces locutions est composée d'un démonstratif invariable (*äđ* ou *äʾđ*) et d'un verbe : *yukkä* « passer, dépasser » dans le cas de *aDʸukkä/ aʾDʸukkä* ; *yiyä* « posséder » dans le cas de *äʾtʸiyä.*

Maintenant ces verbes fonctionnent comme des modalités aspectuo-temporelles s'accordant en personne, genre et nombre, avec le verbe de la subordonnée (qui est à l'ACC ou à l'INACC) — cf. la 1ère sg en (69), la 3ème pl en (70), la 3ème sg M en (71) et la 2ème sg en 72 —, mais ils sont partiellement figés. La semi-grammaticalisation de *yukkä* et *yiyä* se traduit par le fait que la conjugaison de ces verbes auxiliaires, tend à se limiter à la présence des indices personnels suffixés. Dans le cas de *aDʸukkä/aʾDʸukkä*, il n'y a aucune trace d'alternance préfixale ; dans celui de *äʾtʸiyä*, la seule variation (pour les personnes que j'ai relevées) est celle de la 3ème personne masculin singulier (palatalisation du *t* dans *äʾtʸiyä*).

1ère sg	*aDʸukkäg*	*äʾtiyäg*
2ème sg	*aDʸukkäđ*	*äʾtiyäđ*
3ème sg M	*aDʸukkä*	*äʾtʸiyä*
3ème sg F	*aDʸukkä*	*äʾtiyä*
1ère pl	*aDʸukkä*	
2ème pl (F)	*aDʸukkaʾm* (*-nʸäđ*)	
3ème pl (F)	*aDʸukkaʾn* (*-nʸäđ*)	*äʾtiyaʾn*

(69) *niʾK änhäyäg tūgäg-đäh* (INACC) *đägg—īn* ***äđ^yukkäg*** *uġyäššäg* (ACC)
« Je resterai sous la tente tant que je serai (lit. suis) vivant. »

(70) *niʾK taʾgäžä—đän* (ACC) ***äʾtiyaʾn*** *ġaraʾn* (INACC)
« Je les ai connus pendant qu'ils étudi(ai)ent. »

En général, il ne semble pas y avoir attraction des satellites, cf. (71) et (72a).
Cependant, lorsque — par exception, comme en (72b) — la règle d'attraction s'applique, le satellite (ici *ti*) se suffixe à *aDʸukkä*.

(71) ***ädˆyukkä*** *yittäššädˆdäh* (INACC) *babaʔm äräf* (IMP)

« Le temps que ton (F) père vienne, fais la cuisine. »

(72a) *äytäb-äd* ***aʔDʸukkäd*** *təġärädˆti* (INACC) *ägi* (IMP) *yaʔxtʸ*
(72b) *äytäb-äd* ***aʔDʸukkädˆ*** *ti təġärädˆ* (INACC) *ägi* (IMP) *yaʔxtʸ*
« Ce livre, pendant que tu le lis, fais attention. »

Dans ces circonstancielles, on remarquera que l'ordre de succession des propositions paraît syntaxiquement libre : la proposition de tête est, tantôt la principale (ainsi en (69) et (70)), tantôt la subordonnée (ainsi en (71) et (72)). On va maintenant revenir sur les cas où l'ordre est, non seulement fixe, mais encore syntaxiquement pertinent.

4 Ordre des propositions et dépendance interproposition-nelle

Dans les énoncés qui suivent, l'ordre des propositions paraît toujours jouer un rôle décisif. Cependant, contrairement à la plupart des cas où l'ordre, précédemment, était fixe, la position de la subordonnée n'est pas déterminée par la position du syntagme nominal auquel elle se substitue. La relation se joue ici entre les propositions, souvent sans la présence d'un fonctionnel, et elle peut être aussi bien de dépendance pure que d'interdépendance.

4.1 Propositions coordonnées

Je ne m'étendrai pas ici sur le phénomène syntaxique de la juxtaposition simple, bien que ce soit le procédé le plus fréquemment usité pour l'expression sémantique de la coordination.
Les conjonctions de coordination, rares en berbère commun, sont en effet très peu usitées en zénaga, même s'il arrive qu'on y entende *yäġäyr* (également usité en arabe dialectal) dans le sens de « mais ».
Je m'intéresserai surtout à deux cas de coordination qui présentent des particularités intéressantes — d'ailleurs plus panberbères que propres au seul zénaga. L'une relève plutôt de l'adjonction et l'autre, de la disjonction.

4.1.1 La coordination adjonctive
La conjonction de coordination berbère *d* « et » prend en zénaga la forme *əđ* (ce qui distingue la conjonction de la copule *äđ*). Cependant, comme elle n'est pas usitée pour coordonner deux propositions, le zénaga a recours à deux autres solutions. La plus fréquente est l'emprunt de la conjonction arabe (*wä*). L'autre solution, qui consiste à mettre le verbe de la seconde proposition à l'aoriste, est limitée à certains contextes. Le verbe de la principale, en effet, ne peut être à l'accompli[19]. Il est, le plus souvent, à l'impératif, mais l'inaccompli n'est pas exclu (cf. (75)).

19 Plus exactement, si le premier verbe est à l'accompli, le second le sera aussi et la construction consiste simplement en deux propositions juxtaposées.

L'aoriste dans la proposition seconde — emploi qui serait impossible en l'absence d'une première proposition — prend la valeur du verbe de la principale. La relation établie entre les deux propositions semble plus étroite qu'entre des propositions seulement juxtaposées. Ce lien particulier peut être de type additif (succession temporelle, enchaînement logique comme en (73) et (74)) ou, *a contrario*, de type contrastif (ainsi en (75) où l'enchaînement des faits est présenté comme contraire à l'ordre naturel des choses).
En principe, les deux prédicats ont le même sujet et l'antéposition des satellites ne se produit pas (cf. la place de *ti* en (75))[20].

(73) *yənn—āš* (INACC) *ässən-ti* (IMP) *täkfäđ* (AOR) *tīrkiʔđ-ən-š i tärumbäL*
« Il lui dit : "Sache-le (et) donne sa vache au lièvre". »

(74) *āẓṃuḏ* (IMP) *əmmə-n-k taġyiššäđ* (AOR)
« Ferme ta bouche (et) tu seras sauvé (lit. sois sauvé). »

(75) *āggūn əTʸuẓuẓẓugän* (INACC) *unnugurän-ti* (AOR)
« Les griots, on les frappe (lit. sont frappés) (et) ils le cachent. »

4.1.2 La coordination disjonctive
Le zénaga *naʔ* « ou » correspond à la conjonction panberbère *naġ*. Son emploi ne mériterait pas qu'on s'y attarde, si — comme Galand (1988 : 225) l'avait déjà remarqué pour le parler des Ighchan de l'Anti-Atlas marocain — la marque segmentale du disjonctif n'avait pas tendance à être suivie de l'accompli.

(76) *äbđīh* (IMP) *är-š* ***naʔ*** *yäbđāh* (ACC) *är-ki*
« Quitte-le ou il te quitte. »

(77a) *yänhäyä yittūrih* (INACC) *əđ bābaʔ-n-š* ***naʔ*** *yäwmmi* (INACC) *senegāl*
(77b) *yänhäyä yittūrih* (INACC) *əđ bābaʔ-n-š* ***naʔ*** *yuṃäy* (ACC) *senegāl*
« Il travaillera avec son père ou il ira au Sénégal. »

L'exemple précédent montre à la fois que l'emploi de l'accompli n'est pas obligatoire et qu'il ne répond pas aux conditions habituelles régissant le choix de l'aspect. Si l'accompli est utilisé alors que le procès est situé dans le présent ou le futur (en tout cas, hors du passé), c'est peut-être par opposition à la valeur associative de l'aoriste (vue en 4.1.1) ou plus probablement par rapport à la valeur d'affirmation forte que l'accompli est parfois susceptible d'apporter (par exemple dans les serments).

20 Je ne prends en compte ici qu'une partie des contextes où apparaît l'aoriste « nu » : ceux de l'aoriste « enchaîné » (sur cette notion, cf. Bentolila 1981 : 151-171). Ce fait ne suffit pas cependant à expliquer toutes les restrictions d'emplois qui semblent caractériser le zénaga par rapport au chleuh ou même au kabyle (cf. Galand 2002 [1987] : 259-271).

4.2 Proposition principale comme cadre événementiel

(78) *lubābä ilāh oʔf-käm äʔyižäg təlləS* (AOR)
« Lubabe ! Par ici (et/que) je te raconte une histoire. »

Contrairement à ce que nous avions précédemment en 4.1.1, les sujets des deux propositions sont ici distincts. On peut alors peut-être hésiter entre deux interprétations : soit celle d'un aoriste « enchaîné » dans une proposition coordonnée (la valeur de l'aoriste étant donnée par celle du premier verbe), soit celle d'un aoriste modal dans une subordonnée à valeur de consécution (la proposition principale fournissant le cadre événementiel nécessaire à l'interprétation du verbe de la subordonnée). Sémantiquement, la différence n'est pas flagrante, ni au niveau de la valeur de l'aoriste, ni au niveau de la relation entre les deux propositions. L'idée de subordination semble néanmoins l'emporter en (78) car l'attraction du complément prépositionnel (*oʔf-käm*) en position préverbale constitue un indice de dépendance accrue de la seconde proposition à l'égard de la première.

Le second indice de dépendance syntaxique, on le trouvera dans l'ajout très fréquent, dans ce type de phrase complexe, de *äđ* (surtout en présence de satellite comme en (80)). Le fait que la particule *äđ* ne soit pas toujours présente, mais qu'elle alterne aussi parfois avec *hānəš*[21], souligne une fois de plus le statut ambigu de *äđ* : son rôle comme fonctionnel paraît bien établi dans certains contextes, nettement moins bien dans d'autres[22].

(79) *äkf—iʔh* (IMP) *lubābä äđ^tanḍug* (AOR) *tgiywən*
« Donne-moi Lubabe (pour) qu'elle goûte un/le biscuit. »

(80) *niʔK uʔṛag* (ACC) *əš yuṃṃa-ʔ-n äđ^täđ šuftʸišäg* (AOR)
« J'ai appelé ma mère pour la rassurer. »

C'est toujours la première proposition qui fournit le cadre événementiel à la seconde, mais la proposition principale n'est pas la seule à pouvoir occuper la position de tête — comme le montrent les exemples suivants.

4.3 Subordonnée comme cadre événementiel ou référentiel

4.3.1 Subordonnée comme cadre événementiel

Nous avons vu précédemment des exemples où une proposition circonstancielle venait en tête, mais je voudrais revenir maintenant sur les cas où le prédicat de la proposition principale dépend sémantiquement du cadre événementiel posé par la subordonnée. C'est notamment ce qui se passe avec certaines propositions temporelles, lorsque le verbe de la principale est à l'aoriste. Aucun des procès exprimés par les verbes n'est alors temporellement situé, bien que le verbe de la subordonnée soit à l'accompli (à cause de la présence du fonctionnel *oʔgđ-ār*

21 C'était le cas en (56) mais ça ne l'est pas en (80).
22 Si *äđ* pouvait être un TAM en zénaga, au moins dans certains contextes, la traduction de (79) aurait pu être : « Donne-moi Lubabe (et) elle goûtera un/le biscuit ».

« quand, lorsque »). Les deux événements sont donnés, plus ou moins comme en 4.1, comme logiquement liés ou simplement consécutifs. La différence est que la relation, plus générale que particulière, est fondée cette fois sur l'habitude (*oʾgđ-ār* pouvant d'ailleurs prendre le sens particulier de « chaque fois que »).

(81) *oʾgđ-ār yäffuđ* (ACC) *yäšbi* (AOR) *đäg ämän*
« Quand il a soif, il boit de l'eau. »
(82) *oʾgđ-ār tugär* (ACC) *toʾffukt äṃdʸäg* (AOR) *tōrih*

« Quand le soleil se lève, je vais au travail. »

4.3.2 Condition et hypothèse
Il existe en zénaga trois systèmes hypothétiques distincts.
L'une des particularités de ces systèmes est la possibilité fréquente, pour au moins deux d'entre eux, d'avoir un aoriste dans la seconde proposition. Ceci peut être considéré comme un indice important de co-dépendance entre les deux propositions.

i) Marqueur non-spécifique *äđ*
Le système le plus fréquent est celui où la condition est introduite par *äđ*[23]. Lorsque la protase énonce une simple éventualité, voire une condition générale, le verbe est en principe à l'aoriste (et il peut être précédé de la négation *wär*, comme en (84) et en (85))[24]. Quant au verbe de l'apodose, il est généralement à l'aoriste (cf. (83) et (84)) ou à l'impératif mais, en présence de la négation, l'aoriste est obligatoirement remplacé par l'inaccompli négatif (comme dans l'exemple (85)).
Dans la protase, s'il y a un sujet lexical, il se place normalement après le verbe (cf. *mīn* en (83) et *ahmäd* en (85)). Par contre, les affixes (PO et PR AFF) sont régulièrement déplacés en position préverbale (cf. PO *däh* en (85) et PR AFF *āš* en (86).

(83) ***äđ***^*yärmiš* (AOR) *mīn äytäb yəšmugrə—tti* (AOR)
« Si quelqu'un a pris un livre, il doit le rapporter. »

(84) ***äđ*** *wär*^*yätʸši* (AOR) *yummuṛđiy* (AOR)
« S'il ne mange pas, il a faim. »
(85) ***äđ****—däh wär*^*yäššši* (AOR) *ahmäd wär-đäh yəttišši* (INACC) *mohamäd*
« Si Ahmed ne vient pas, Mohamed ne viendra pas. »

L'antéposition de la proposition introduite par *äđ*, qui fournit un topique ou un thème à la seconde proposition, correspond à l'ordre normal de la conditionnelle. Ceci justifie la reprise des termes de protase et d'apodose, d'autant que les termes de subordonnée et de principale rendent mal compte, dans le système du conditionnel, de la relation de co-dépendance existant entre les deux propositions (l'emploi de l'aoriste dans la seconde proposition étant l'indice le plus clair de la dépendance syntaxique et sémantique de l'apodose par rapport à la protase).

[23] Sur la grammaticalisation de *äđ* dans cet emploi, voir Taine-Cheikh, à paraître (b).
[24] Dans un article récemment édité (Taine-Cheikh 2009 : 252-3), j'ai donné un exemple où la forme de l'accompli négatif était employée après *wär* dans la protase. Des enquêtes complémentaires semblent indiquer que l'emploi de l'aoriste en contexte négatif reste cependant possible, et même préférable.

L'ordre inverse, avec la proposition introduite par *äđ* venant en second comme en (86), est tout à fait exceptionnel et ne pourra être compréhensible qu'avec une certaine intonation (une intonation tendant à attribuer à chaque proposition une courbe prosodique indépendante — comme pour les propositions juxtaposées).

(86) *yäwṃṃiy ^ti* (INACC) ***äđ****-āš yūkiy* (AOR)
« Il y va, s'il le désire. »

ii) L'alternative hypothétique

Lorsqu'on souhaite exprimer une hypothèse de type factuel, en considérant implicitement que, soit cette hypothèse est conforme à la réalité, soit c'est l'hypothèse inverse qui l'est, le zénaga fait suivre le marqueur ***äđ*** du TAM grammaticalisé *yu(u)gä*. Le verbe de la protase est alors toujours à l'indicatif (ACC(N) ou INACC(N)), tandis que celui de l'apodose est, tantôt à l'indicatif, tantôt à l'aoriste.

Le fait qu'on retrouve ici le TAM *yu(u)gä* de l'interrogation indirecte (voir 2.3.3) n'est certainement pas un hasard. En dehors de l'ordre des deux propositions, les deux systèmes ont en effet beaucoup de points communs. Si l'on veut expliciter un exemple comme (89), la glose ferait d'ailleurs apparaître une interrogative indirecte (« Je ne sais pas s'il a bu ou non mais s'il n'a pas bu, il aura soif ») et, à chacun des « si » du français, correspondrait un *ad^yu(u)gä* en zénaga.

Le sujet lexical peut se positionner entre le TAM et le verbe (cf. *bābäˀ-n-š* en (87)). Quant à la règle d'attraction des satellites en position préverbale, son application entraîne la reprise du marqueur ***äđ*** (cf. (88)).

(87) ***ad^yu(u)gä*** *bābäˀ-n-š yəzāy* (ACC) *yittīziy* (INACC)

« Si son père est rapide, il sera rapide. »

(88) ***ad^yu(u)gä*** *wär đaštᵛän* ***äđ****—däh yittəššī* (INACC) *naġyäđ^ti* (AOR)

« S'il ne vient plus nous l'oublierons. »

(89) ***ad^yu(u)gä*** *wär^yəšbi* (ACC.N) *yətfuđ* (INACC)
« S'il n'a pas bu, il aura soif.»

iii) L'irréel (ou contrefactuel)

Le contrefactuel est normalement introduit par une particule spécifique, à la réalisation variable (*äm /häm/ḥam*).

Le verbe de la protase est alors toujours à l'accompli (positif ou négatif). En revanche, le verbe de la principale est normalement à l'aoriste — sauf présence de la négation, celle-ci entraînant l'emploi de l'inaccompli négatif. Comme le montre l'exemple (90), les satellites (ici la PO *đäh*), attirés en position préverbale, sont affixés à *(h/ḥ)äm*.

(90) *äm-đäh yəššä* (ACC) *tnäzzäT yuẓẓuˀṛ aġmä-n-š*

« S'il était venu ce matin il aurait vu son frère. »

4.4 Autre cas de co-subordination

L'expression de la restriction se fait souvent, dans les langues, en ayant recours à un fonctionnel (ainsi « sans (que) » en français). Dans les variétés arabe et berbère de Mauritanie, cependant, c'est une structure corrélative qui est usitée, avec deux

marques de négation (pour plus de détails, cf. Taine-Cheikh 2008 : 131). Ainsi dans l'exemple suivant :

(91) *wär đä yittišši* (INACC.N) *đāđ wär^yuṝẓi* (ACC.N) *kāräh*

« Il ne vient pas ici sans casser quelque chose. »

La corrélation est doublement marquée, d'une part par l'intonation (il existe un liage prosodique entre les deux propositions) et, d'autre part, par la combinaison des TAM. Lorsqu'un accompli (comme *yuṝzi*) vient après un inaccompli (comme *yittišši*), seule l'interprétation restrictive (« ne... pas [...] sans... ») de la double négation est possible.

Conclusion

Ce travail s'inscrit dans une perspective générale de réflexion sur la notion de dépendance propositionnelle (syntaxique et sémantique), sur le rôle des TAM et sur l'origine des différents fonctionnels.

Parmi les éléments de conclusion qu'on retiendra, certains vont clairement dans le même sens que ce qu'on trouve dans les autres parlers berbères, d'autres sont un peu plus spécifiques.

• Des subordonnants peu nombreux et parfois absents.

• L'unité des emplois de l'aoriste (pour le non factuel) et, plus généralement, le rôle important des TAM dans la structuration des phrases complexes.

• Autre marquage important de la subordination : l'attraction des PO et PR AFF qui se produit dans presque tous les cas (du moins en l'absence d'un aspectuo-temporel). Tendent à faire exception en zénaga : les propositions « coordonnées » et les dépendantes introduites par *äyš* (ou une locution comprenant *äyš*).

• Un certain nombre de particularités propres au zénaga, notamment dans les emplois de *äđ* (+ indicatif ou + aspectuels semi-grammaticalisés).

• Une tendance à employer, dans le berbère de Mauritanie : a) *äđ* pour les modalités de l'énonciation (discours rapporté, ordre et interrogation indirects). b) *äyš* (cf. chleuh *is*) comme fonctionnel spécialisé. c) *ār*, *āš* et *āf* comme « pronoms » relatifs et dans quelques autres emplois (relatifs au serment ou au jurement).

Références bibliographiques

Bentolila, F. (1981), *Grammaire fonctionnelle d'un parler berbère : Aït Seghrouchen d'Oum Jeniba (Maroc)*, Paris : SELAF.

Bentolila, F. (1988), « Les syntagmes verbaux des serments dans différents parlers berbères », *in Awal* 4, p. 43-72.

Drouin, J. (1996), « Les formes participiales en berbère. Essai de dialectologie comparée », *in Littérature Orale Arabo-Berbère* 24, p. 233-260.

Galand, L. (1988), « Le berbère », *Les langues dans le monde ancien et moderne. III Les langues chamito-sémitiques*, J. Perrot (éd.), Paris : CNRS, p. 207-242.

Galand, L. (2002), « Typologie des propositions relatives : la place du berbère » [1988], p. 219-240 ; « Les emplois de l'aoriste sans particule en berbère » [1987], p. 259-272, *Études de linguistique berbère*, Leuven/Paris : Peeters.

Givón, T. (1989), *Syntax. A functional-typological Introduction, II*, Amsterdam : John Benjamins.

Naït-Zerrad, K. (2001), *Grammaire moderne du kabyle. tajerrumt tatrart n teqbaylit*, Paris : Karthala.

Taine-Cheikh, C. (2003), « L'adjectif et la conjugaison suffixale en berbère zénaga », *Mélanges David Cohen*, J. Lentin and A. Lonnet (éds), Paris : Maisonneuve & Larose, p. 661-674.

Taine-Cheikh, C. (2007), « Les propositions relatives en zénaga et la question des relateurs en berbère », *XII Incontro Italiano di Linguistici Camito-semitica (Afroasiatica). Atti*, M. Moriggi (a cura di), Rubbettino : Medioevo Romanzo e Orientale, p. 301-310.

Taine-Cheikh, C. (2008). Arabe(s) et berbère en contact : le cas mauritanien. *Berber in Contact. Linguistic and Sociolinguistic Perspectives*. M. Lafkioui & V. Brugnatelli (éds). Köln : Köppe, p. 113-138.

Taine-Cheikh, C. (2009). « Formes et emplois de l'aoriste en zénaga. Pour une contribution à l'étude des aspects en berbère », *Études de phonétique et de linguistique berbères. Hommage à Naïma Louali (1961-2005)*, S. Chaker, A. Mettouchi and G. Philippson (éds), Paris : Peeters, p. 231-249.

Taine-Cheikh, C. (à paraître (a)), « Ordre, injonction, souhait et serment en zénaga (étude comparative) », *Actes du « 5. Bayreuth-Frankfurt-Leidener Kolloquium zur Berberologie », 8-11 octobre 2008 à Leiden*, H.J. Stroomer & M. Kossmann (éds), Köln : Köppe.

Taine-Cheikh, C. (à paraître (b)), « The role of the Berber deictic *ad* and TAM markers in dependent clauses in Zenaga », *Clause-hierarchy and Clause-linking: the Syntax and pragmatic Interface*, I. Bril (éd.), Amsterdam : John Benjamins.

GREENBERG J. 1966, "Some Universals of grammar with particular reference to the order of the meaningful elements", *in* Josef Greenberg (ed), *Universals of Language*. MIT Press, Cambridge, Mass, pp: 73-113.

KOOPMAN H. & D. SPORTICHE, 1990, "The Position of Subject". *Lingua 85 pp : 211-258.*

OUHALLA J. 1988. *The Syntax of Head Movement. A study of berber*. Ph. D. University College London.

OUHALLA J. 2005, "Agreement features, Agreement and Antiagreement". *Natural Language and Linguistic Theory 23, pp : 655-686.*

PEARSON M. 2005, "he Malagasy subject/topic as an A'-element". *Natural Language and Linguistic Theory 23, pp : 381-457.*

POLLOCK J-Y. 1989, "Verb movement, U.G. and the structure of IP". *Linguistic Inquiry, V. 20, pp : 365-424*

RIZZI L. 1997, "The fine structure of the left periphery". *In* Heagman L. (ed) *Elements of grammar : A handbook of generative syntax*, pp : 281-337. Dordrecht. Kluwer.

RIZZI L. 2006, Criterial freezing, EPP and asymmetries. Ms ENS Paris.

ROSS J.-R 1967, *Constraints on Variables in Syntax*. Ph D dissertation, MIT, Cambridge.

ALEXIADOU A. & E. ANAGNOSTOPOULOU 2001, "The subject-in-situ Generalization and the role of case in driving computation". *Linguistic Inquiry; 32 pp : 193-231.*

BASSET, A. 1950. "L'Anticipation en berbère". *Mélanges William Marçais*, *pp : 17-27.*

BENEDICTO, E. 1993. "AGR. θ-Features, V-Movement : Identifying pro". *In Benedicto, E. & Runner, J. (eds.): Functional projections GLSA Umass, Amherst*, *pp : 1-18.*

BOBALJIK, D. D. JONAS, 1996. "Subject Position and the Role of TP". *Linguistic Inquiry 27*, *pp : 195-236.*

BORER. H. 1986. "I-Subjects". *Linguistic Inquiry 17*, *pp : 375-416.*

BORER, H. 1993. "On the Projection of Agreement". *In Benedicto, E. & Runner, J. (eds.): Functional projections GLSA Umass, Amherst, pp : 19-48.*

BOUKHRIS, F. 1998. *Les Clitiques en berbère tamazight : Approche Minimaliste*. Ph. D Dissertation. Rabat.

CADI K. 2006, *Transitivité et diathèse en tarifit : Analyse de quelques relations de dépendances lexicale et syntaxique*. Publications de l'Institut Royal de la Culture Amazighe. Rabat.

CADI, K. 1989. "Structure de la phrase et ordre des mots en berbère tarifit ". *Etudes et Documents Berbères ; n°6 ; pp :42-59.*

CHAKER, S. 1978. *Un Parler berbère d'Algerie (Kabyle) : Syntaxe*. Thèse d'Etat. ParisV.

CHOMSKY, N. 1995. *The Minimalist Program.* The MIT Press Cambridge massachutts

CHOMSKY, N. 1998. *Minimalist Inquiries.* The frame work, MIT O.P. in Linguistic.

COSTA J. 2001, "Postverbal subject and agreement in unaccustive contexts in European Portuguese". *The Linguistic Review 18 : 1-17.*

EL MOUJAHID, E. 1997. *Grammaire générative du berbère : Morphologie et syntaxe du nom en tachelhit.* Publications de la FLSH Rabat Série : Thèses et mémoires N° 38.

GALAND, L.1964. "L'énoncé verbal en berbère : étude des Fonctions",*C.F.S. 21*, pp : 33-53.

الماهي وهو الموقع نفسه الذي يشغله المركب الاسمي المحصور في بنية الحصر وهذا ما يفسر التوزيع التكاملي بين البنيتين وإمكانية توارد الموضع مع إحداهما.

5. خلاصة :

لقد انطلقنا في تناولنا لوظيفة الفاعل في الأمازيغية من فرضية مفادها أن اللغة

– الأمازيغة لغة فعل فاعل مفعول وفي هذه الرتبة يحتل الفعل موقع رأس التطابق فيما يبقى الفاعل في موقعه الأصلي لكون السمات التطابقية في الأمازيغية سمات قوية ومحيلة وبالتالي فإن مبدأ الإسقاط الموسع يتم استيفاؤه عبر نقل الفعل.

– المركب الاسمي قبل الفعل والمتطابق معه لا يمكن اعتباره فاعلا قبل الفعل وإنما موضع أو محور يولد في مخصص مركب الموضع. ومن ثم لا يمكن الحديث عن الرتبة الحرة في الأمازيغية.

– يتميز الفاعل عن الموضع في كون الأول يوجد في موقع موضوع وهو مخصص الفعل فيما الثاني يشغل موقع ربضي وهو مخصص مر موضع.

المراجع :

رشيد لعبدلوي 1997، بنية العناصر الصرفية في اللغة الأمازيغية : حالة التطابق بين الفعل والفاعل. رسالة لنيل دبلوم الدراسات العليا في اللسانيات، كلية الآداب والعلوم الإنسانية بوجدة.

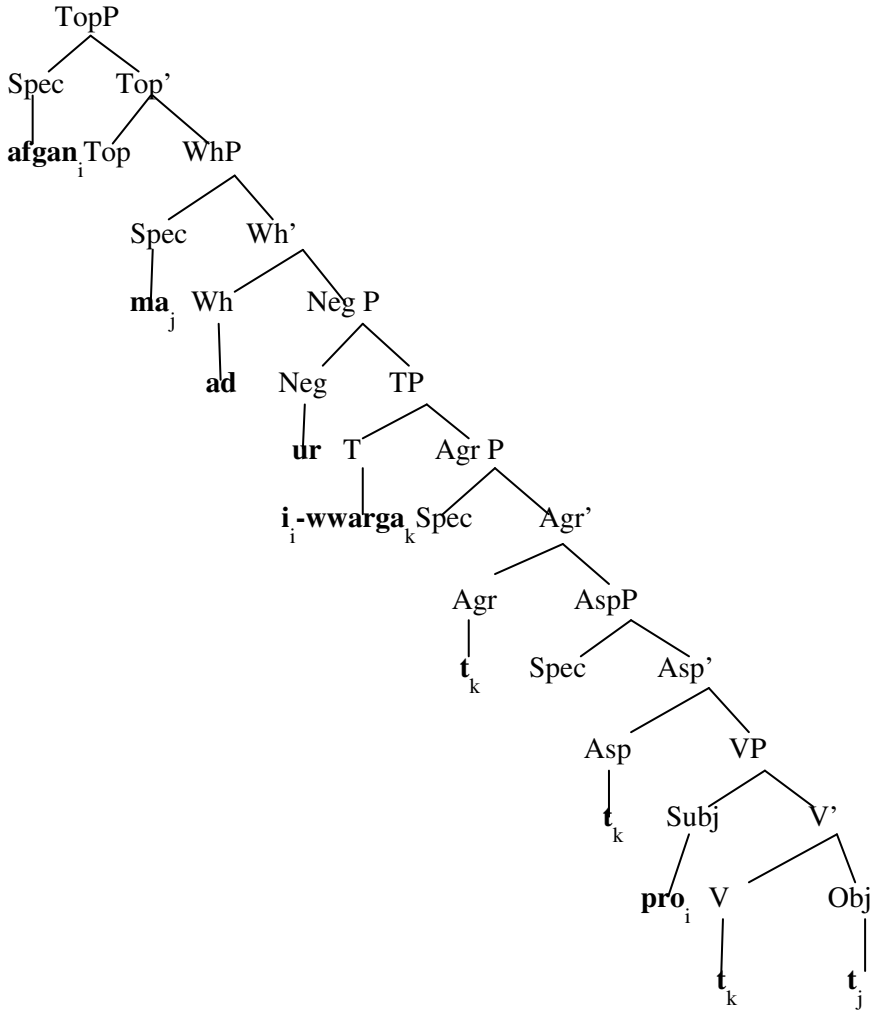
رشيد لعبدلوي 2003، *بنية المركب المصدري في اللغة الأمازيغية*، تاشلحيت منطقة تاليوين. أطروحة لنيل الدكتوراه. جامعة محمد الأول كلية الآداب والعلوم الإنسانية وجدة.

رشيد لعبدلوي 2010، المتصلات في الأمازيغية : المقولة والموقع. *مجلة اسيناك، عدد مزدوج 4-5*، ص 79–98.

رشيد لعبد لوي 2011 ، الفاعل وإشكالية الرتبة في تعليم اللغة الأمازيغية. أعمال الندوة الدولية : *اللسانيات الوصفية وديداكتيك اللغة الأمازيغية*. نظمتها كلية الآداب والعلوم الإنسانية، أكادير يومي 24 و25 مارس 2006. من منشورات المعهد الملكي للثقافة الأمازيغية.

ALEXIADOU A. & E. ANAGNOSTOPOULOU 1998, "Parametrizing AGR : Word Order, V-movement and EPP-checking". *Natural Language and Linguistic Theory 16* : 491-539.

(27)



نلاحظ في البنية أعلاه أن المركب الاسمي الموضع ⵓⵀⵅⵓⵍ "الإنسان" يوجد في مخصص مركب موضع ويقترن بالضمير الموجود في مخصص المركب الفعلي ليرث منه الدور المحوري. ومن ثم فإن التطابق الذي نجده بين المركب الاسمي الموضع والفعل ماهو إلا تطابق بالتعدية أي عبر الضمير الموجود في موقع مخصص الفعل[15] الذي يحدد محتواه التطابق الفعلي. أما العنصر الاستفهامي فيشغل موقع مخصص المركب

15 يحدث الشيء نفسه مع موقع المفعول (فضلة الفعل) حيث يكون المركب الاسمي الموضع مقترنا بالضمير الذي يشغل وظيفة المفعول

مركب المصدري. وهذا يعني أنه يشغل موقعا خارج (م مص)، لنعتبره موقعا ملحقا به كما في تشو Choe (1987:145) وشلونسكي وسيگلر Shlonsky & Selger (1987:38) وشلونسكي Shlonsky(1987:3) وعقال (1992:22)[14] و Akkal (1996:119) وأيت طالب علي Ait Talbe Ali (1996:138).

نميز مع ريدزي Rizzi (1997) في إسقاطات الجملة بين ثلاث طبقات وهي : الإسقاط المعجمي ويمثله المركب الفعلي والإسقاطات الصرفية ويمثله التطابق الجهة والزمن والنفي والإسقاطات الهامشية ويمثله المصدري. وقد حلل المصدري إلى عدة إسقاطات عوض إسقاط واحد وهو المركب الاستفهامي والمركب التبئيري ومركب الموضع، ومركب التحديد ومركب القوة. وبناء على ذلك نقترح أن يشغل العنصر المحصور والاستفهام مخصص المركب الماهي WhP حسب السمات التي يتضمنها فيما سيشغل الموضع مخصص مركب الموضع وهو أعلى إسقاط في بنية الجملة كما تبين الشجرة (30 ب) المناسبة للجملة (30 أ):

(30)

افكان، ماد ور يوّركا ؟ ⵄⵀⵅⵄⵍ, ⵆⵄ ⵄⵏ ⵖⵇ ⵋⵍⵍⵍⵄⵇⵅⵄ ?

"الإنسان، بماذا لم يحلم ؟

14 توجد افتراضات أخرى بخصوص موقع (م س) المموضع. فگونگاي Gonegai (1996:155) يرى بالنسبة للعربة الفصيحة أن هذا العنصر يشغل موقع مخصص الزمن. أما الفاسي الفهري (1993) فيرى أنه يشغل مخصص التطابف خاصة إذا اقترن بالتطابق الفعلي.

التركيبية للموضعة ليست هي نفسها للحصر والاستفهام. فالظاهرة الأولى تقتضي تواجد ضمير يقترن بالمركب الاسمي المموضع كما أنها لا تخضع للقيود على النقل[13] أما الاستفهام والحصر فإنهما لا يقتضيان الضمير بل يكون المركب الاسمي المحصور وعنصر الاستفهام مقترنين بأثر في موقعهما الأصلي. كما أن عدم احترامهما للقيود على النقل يؤدي إلى بنيات لاحنة. أضف إلى ذلك أن إمكانية تواجد المركب الاسمي الموضع مع عنصر الاستفهام أو المركب الاسمي المحصور في بنية واحدة (27 ج و د على التوالي) يشكك في تواجد العنصرين معا في موقع واحد. في حين لا يمكن الجمع بين الاستفهام والحصر في جملة واحدة كما يتجلى ذلك في لحن الجمل التالية :

(28)

أ. *افكان اد ماد يوّركا ؟ ⵔⴰⴼⴽⴰⵏ ⴰⴷ ⵎⴰⴷ ⵢⵡⵔⴽⴰ ?*

ب. *ماد افكان اد يواركا ؟ ⵎⴰⴷ ⴰⴼⴽⴰⵏ ⴰⴷ ⵢⵡⴰⵔⴽⴰ ?*

ومتى وجد المركب الاسمي الموضع مع الحصر أو مع الاستفهام فإنه يكون دائما في صدر الجملة كما في الجمل (20) أعلاه وينتج عن عكس الترتيب لحن البنية كما في الجمل التالية :

(29)

أ. افكان، ماد يوّاركا ؟ ⴰⵏⴰⵙ ⵎⴰⴷ ⵢⵡⴰⵔⴽⴰ ⴰⴼⴽⴰⵏ ?
"الإنسان، بماذا حلم ؟"

ب. افكان، تيدرفيت اد يوّركا. ⵜⵉⴷⵔⴼⵉⵜ ⴰⴷ ⵢⵡⵔⴽⴰ ⴰⴼⴽⴰⵏ.
"الإنسان، بالحرية حلم"

ج. * ماد افكان يوّاركا ؟ ⵎⴰⴷ ⴰⴼⴽⴰⵏ ⵢⵡⴰⵔⴽⴰ ⴰⴼⴽⴰⵏ ?*
"*بماذا الإنسان حلم؟"

د. *تيدرفيت اد افكان يوّاركا. *ⵜⵉⴷⵔⴼⵉⵜ ⴰⴷ ⴰⴼⴽⴰⵏ ⵢⵡⴰⵔⴽⴰ ⴰⴼⴽⴰⵏ.
"*بالحرية الإنسان حلم

4. 2. 3. المركب الاسمي الموضع ومركب موضع.

لقد انتهينا في الفقرتين الفرعيتين السابقتين إلى أن المركب الاسمي الموضع لا يمكن أن يشغل موقع مخصص المركب الزمني كما لا يمكن أن يشغل موقع مخصص

13 وهي القيود التقليدية التي اقترحها روس (1967) Ross من هذه القيود قيد الجزيرة الميمية حيث لا يمكن للعنصر المنقول أن يتخطى عنصر الاستفهام الذي يتضدر الجملة. ثم قيد المركب الاسمي المعقد وهو القيد الذي لا يسمح للعنصر المنقول أن يخرج من داخل مركب اسمي يتكون من الاسم وصلة الموصول إلى خارجه. ثم هناك قيد المركب العطفي حيث لا يمكن لعنصر الطي يعد العنصر الثاني في هذا المركب أن ينقل بمفرده.

أ. افكان، راد يوّاركا تيدرفيت ⴰⵀⵅⴰⵍ, ⵔⴰⴷ ⵣⵍⵍⴰⵔⵅⴰ ⵜⵣⴰⵔⵀⵣⵜ
"الإنسان، سيحلم بالحرية"

ب. افكان، يس راد يوّاركا تيدرفيت ؟ ⴰⵀⴰⵅⴰⵍ, ⵣⵔ ⵔⴰⴷ ⵣⵍⵍⴰⵔⵅⴰ
"الإنسان، أسيحلم بالحرية؟" ⵜⵣⴰⵔⵀⵣⵜ

ج. افكان، ور راد يوّاركا تيدرفيت ⴰⵀⵅⴰⵍ, ⵙⵔ ⵔⴰⴷ ⵣⵍⵍⴰⵔⵅⴰ
"الإنسان، لن يحلم بالحرية" ⵜⵣⴰⵔⵀⵣⵜ

د. افكان، يس سول ور يوّاركا تيدرفيت؟ ⴰⵀⴰⵅⴰⵍ, ⵣⵔ ⵙⵔ ⵙⵓⵍ ⵣⵍⵍⴰⵔⵅⴰ
"الإنسان، ألن يحلم بالحرية؟" ⵜⵣⴰⵔⵀⵣⵜ

في الجملة (26 أ) نجد المركب الاسمي الموضع "افكان" مجاور لعنصر الزمن "راد". أما في الجمل (26 ب – د) فإننا نجد عنصر آخر أو أكثر يفصل بين الموضع والزمن خاصة أن هذه العناصر ترأس مركبا وظيفية أعلى من الزمن مثل "ور" للنفي و"يس" للمصدري مما يجعلنا نشك في تواجد المركب الاسمي الموضع في مخصص الزمن.

4. 2. 2. ملحق بالمصدري

يفترض المجاهد (1997) أن م س الموضع يشغل موقع مخصص المصدري ومن ثم يقترح توازيا بين العنصر المموضع من جهة والعنصر المحصور وعنصر الاستفهام من جهة أخرى. ويواجه هذا الافتراض مجموعة من العوائق أهمها ما تجليه المعطيات اللغوية التالية:

(27)

أ. افكان اد يوّاركان تيدرفيت ⴰⵀⵅⴰⵍ ⴰⵏ ⵣⵍⵍⴰⵔⵅⴰⵍ ⵜⵣⴰⵔⵀⵣⵜ
"الإنسان هو الذي حلم بالحرية"

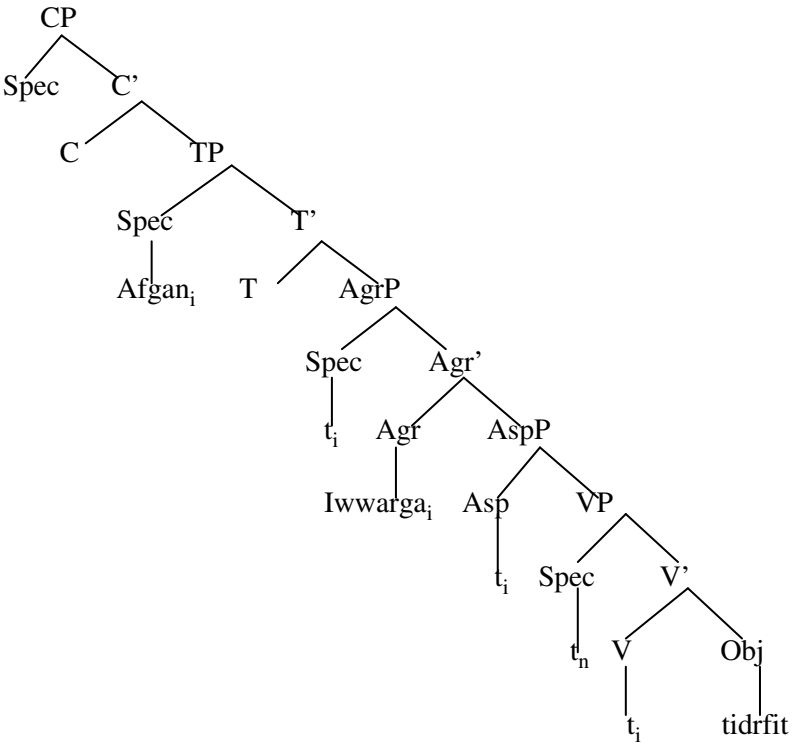
ب. افكان، يوّاركا تيدرفيت ⴰⵀⴰⵅⴰⵍ, ⵣⵍⵍⴰⵔⵅⴰ ⵜⵣⴰⵔⵀⵣⵜ
"الإنسان، حلم بالحرية"

ج. افكان، تيدرفيت اد يزّركا ⴰⵀⵅⴰⵍ, ⵜⵣⴰⵔⵀⵣⵜ ⴰⵏ ⵣⵍⵍⴰⵔⵅⴰ
"الإنسان، بالحرية حلم"

د. افكان، ماد يوّاركا ؟ ⴰⵀⵅⴰⵍ, ⵎⴰⵏ ⵣⵍⵍⴰⵔⵅⴰ ?
"الإنسان، بماذا حلم؟"

لقد فطن المستمزغون الأوائل للفرق بين بنية الحصر والموضعة فميزوا بينهما في التسمية (anticipation élémentaire et anticipation renforcée) ثم إن الشروط

(25)



ففي البنية أعلاه ينتقل الفعل "يواركا" من موقع الأصلي إلى الجهة ثم إلى التطابق أما المركب الاسمي الموضع فينتقل من موقع الفاعل في مخصص المركب الفعلي إلى مخصص المركب التطابقي ثم تنتهي به عملية النقل إلى مخصص الزمن. ويتم دحض هذه الفرضية من وجهتين :

الأولى : لقد افترضنا سابقا (البينة (22) أعلاه) على المستوى النظري عدم إسقاط مخصص الزمن في اللغة الأمازيغية من جهة ومن جهة أخرى فإن موقع مخصص الزمن يدخل ضمن المجال الصرفي للفعل وبما أن الموضع لا يتحكم فيه الفعل فإنه من المستبعد أن يتواجد هذا العنصر في موقع يرتبط بالفعل.

الثانية : تتجلى على المستوى التجريبي للمعطيات اللغوية إذ نجد المركب الاسمي الموضع يمكن أن يفصل عن عنصر الزمن بعناصر أخرى كما في الجمل التالية:

(26)

4. 2. الموضع في الجملة

لقد عرف موقع الموضع في اللسانيات التوليدية نقاشا واسعا نتج عنه عدة فرضيات هم بعضها القاعدة التركيبية المسؤولة على إحداثه[12] ، وهم البعض الآخر طبيعة الموقع الذي يوجد فيه فهناك من يرى أن الموضع يشغل مخصص المركب المصدري ومن يرى أنه يشغل موقعا ملحقا بهذا المركب. إلا أن الدراسات الأخيرة تفترض تفكيكا للمركب المصدري إلى عدة إسقاطات منها مركب الموضع. وسنتطرق لكل هذا بتفصيل في اللاحق من هذه الفقرة.

أما بخصوص هذا الموقع في اللغة الأمازيغية فهو كذلك لا يخلو من إختلاف في وجهات نظر بين الباحثين الذي تطرقوا لظاهرة التقديم في الأمازيغية. ونميز هنا بين ثلاث فرضيات :

4. 2. 1 . مخصص الزمن

يفترض أوحلا (1988) وقاضي (2006) أن المركب الاسمي الموضع يشغل موقع مخصص الزمن. وهكذا فإن الاسم ⵓⵎⵓⵔⵉ "الإنسان" في الجملة (18 أ) يشغل موقع مخصص الزمن كما تبين البنية التالية :

12 سنتناول في هذه النقطة فرضية نقل الموضع وفرضية توليده في الموقع الذي يسطح فيه

مفسرة إختيارية الظهور. وانطلاقا مما سبق اقترح وظيفية المحور للاسم الذي يتصدر الجملة حيث يعتبره مركزا للجملة ككل. وهذه الوظيفة تداولية أكثر منها تركيبية. فلا يمكن حل إشكالية تركيبية باللجوء إلى مستوى لساني آخر.

لا يمكن إذن إعتبار المركب الاسمي الذي يشغل موقعا قبل الفعل فاعلا لإن علاقته بالفعل لا تتجاوز علاقة اقترانه بالتطابق الفعلي، كما لا يمكن إعتبار هذا المركب الاسمي مفعولا به إذا اقترن بضمير المفعول. فمتى وجد عامل خارجي خاصة في الجملة المتممة يصبح هذا الاسم أكثر ارتباطا بفعل الجملة الرئيسية منه بفعل الجملة المدمجة :

(24)

أ. ترا تنباضدت افكان اد يتّو تيدرفيت	ⵜⵓⴰ ⵜⵍⵀⴰⴹⵜ ⴰⵀⵅⴰⵍ ⴰⵏ ⵚⵜⵜⵖ
"أرادت السلطة الإنسان أن ينسى الحرية"	ⵜⵚⵏⵓⵀⵚⵜ
ب. ترا ت تنباضدت اد يتّو تيدرفيت	ⵜⵓⴰ + ⵜⵍⵀⴰⴹⵜ ⴰⵏ ⵚⵜⵜⵖ
"أرادته السلطة أن ينسى الحرية"	ⵜⵚⵏⵓⵀⵚⵜ
ج. تسقسا تباضدت أفكان يس يتّو تيدرفست	ⵜⵓⵣⵓⴰ ⵜⵍⵀⴰⴹⵜ ⴰⵀⵅⴰⵍ ⵚⵓ ⵚⵜⵜⵖ
"سألت السلطة الإنسان أنسى الحرية"	ⵜⵚⵏⵓⵀⵚⵜ
د. تسقسا ت نباضدت يس يتّو تيدرفست	ⵜⵓⵣⵓⴰ + ⵜⵍⵀⴰⴹⵜ ⵚⵓ ⵚⵜⵜⵖ
"سألته السلطة أنسى الحرية"	ⵜⵚⵖⵓⵀⵚⵜ

إن إمكانية تعويض المركب الاسمي في المجموعة الثانية من الجمل بضمير المفعول به دليل على أن هذا المركب الاسمي يشغل وظيفة مفعول فعل الجملة الرئيسية وليس فاعل الجملة المدمجة أو الجملة التابعة. ونستنتج من هذا أن المركب الاسمي المتصدر للجملة والمقترن بالتطابق الفعلي يشغل وظيفة غير وظيفية الفاعل. ومن ثم لا يمكن الحديث عن فاعل قبل الفعل في اللغة الأمازيغية. وقد يكون هذا العنصر يشغل وظيفة تداولية وهي التي اقترحها كالان أي المحور لكن هذا الافتراض لا يمكن اعتماده تركيبيا.

بناء على الاستنتاج السابق فإننا نعتبر المركب الاسمي الذي يشغل موقعا قبل الفعل ويتطابق معه أنه في موقع هامشي في الجملة. ومن ثم نطلق على هذا الموقع الموضع ويدخل في ميدان المركب المصدري وليس ميدان الصرفة مثل الفاعل. وسنناقش طبيعة هذا الموقع في الفقرات التالية.

4.الموضع

منذ الدراسات الأولى لتركيب اللغة الأمازيغية طرحت إشكالية علاقة المركب الاسمي قبل الفعل بالجملة من جهة بمعنى وظيفته في الجملة وعلاقته بالتطابق الموجود في الفعل من جهة ثانية.
التطابق التام مع الفعل :
(23)

أ. اركاز، يوَّركا تيدرفيت — ⵓⵔⵣⴰⵣ, ⵜⵍⵍⴰⵔⵣⴰ ⵜⵜⴰⵔⵉⵜ
"الإنسان، حلم بالحرية"

ب. تامغرت، توَّركا تيدرفيت — ⵜⴰⵎⴳⵔⵜ, ⵜⵍⵍⴰⵔⵣⴰ ⵜⵜⴰⵔⵉⵜ
"المرأة، حلمت بالحرية"

ج. يركازن، وَّركان تيدرفيت — ⵢⵔⵣⴰⵣⵏ, ⵍⵍⴰⵔⵣⴰⵏ ⵜⵜⴰⵔⵉⵜ
"الرجالن حلموا بالحرية"

د. تيمغارين، وَّركانت تيدرفيت — ⵜⵜⵎⴳⵔⵉⵏ, ⵍⵍⴰⵔⵣⴰⵏⵜ ⵜⵜⴰⵔⵉⵜ
"النساء حلمن بالحرية"

4. 1. ما هو موجود في الأدبيات اللسانية

يرى باصي (1950) Basset في مقاله عن التقديم في الأمازيغية أن الاسم الذي يتصدر الجملة ويتطابق مع الفعل يشغل وظيفة الفاعل لكن يكون في حالة إرسال، ومن ثم يتحدث عن فاعل قبل الفعل وفاعل بعده على الرغم من أنه يتحدث عن تقديم الفاعل في الحالة الأولى. إلا أن هذا الافتراض لا يصدق إلا مع الجمل التي تكون مستقلة في السياق أما الجمل التي تكون مدمجة فإن هذا الاسم (الواقع قبل الفعل) سرعان ما يكون مرتبط بفعل الجملة الرئيسية كما سنرى لاحقا.

لقد انطلق كالان (1964) Galand من ملاحظات سابقه باصي (1950) حول تقديم الفاعل ومقارنته بتقديم المكونات الأخرى للجملة خاصة المفعول به لينتهي إلى عدم إمكانية إسناد وظيفة الفاعل إلى المركب الاسمي الذي يسبق الفعل ويتطابق معه ولهذا نجده يتحدث عن وظيفة المحور indicateur de thème .

لا يختلف كالان (1964) مع باصي (1950) فقط بخصوص الاسم الذي يتصدر الجلمة بل كذلك حول الاسم الذي يأتي بعد الفعل ويتطابق معه. فإذا كان باصي يرى أن وظيفة الفاعل يمكن أن يشغلها الأسمان، فإن كالان يستبعدهما معا من شغل هذه الوظيفة. فالفاعل في نظر كالان لا يشغلها إلا اللواصق التطابقية التي ترد إجباريا مع الفعل وما الاسم الذي يقترن بها ويكون في موقع بعد الفعل إلا فضلة

بعناصر أخرى مثل الظرف (19 ب) أو ضمائر المفعول (19 ج) أو المركب الحرفي (19 د). فهذه العناصر تلحق بالفعل (لعبدلوي (1997 ،2010).

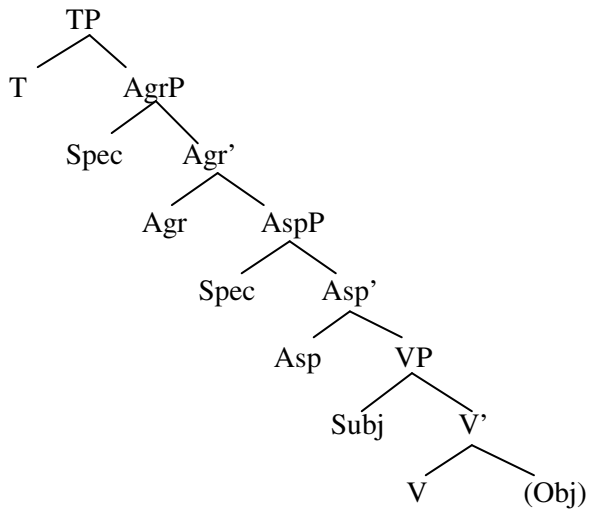
ويعني هذا أن موقع الفعل وموقع الفاعل يختلفان عن الموقعين التي تقرحهما البنية أعلاه. وبناء على كون الأمازيغية من اللغات التي تسقط الفاعل ومن أهم المميزات الأساسية لهذا النمط من الجمل أنه لا يسقط مخصص الزمن Bobaljik & Jonas (1996) et Alexiadou et Anagnostopoulou (1998 et 2001) فإن اللغة الأمازيغية لا تسقط مخصص المركب الزمني.

(21) وسيط مخصص الزمن

تسوغ بعض اللغات مخصص الزمن فيما لا تسوغه أخرى

وبالتالي فإن مبدأ الإسقاط الموسع يتم استيفاؤه عبر نقل الفعل (نفس المرجع). وبما أن التطابق الفعلي في اللغة الأمازيغية تطابق قوي محيل فإن الفاعل في اللغة الأمازيغية يبقى في موقعه الأصلي ولا يخضع للنقل فيما لا يخضع لعملية النقل إلا الفعل وينتهي به المطاف في رأس التطابق. ثم إن الإعراب في اللغة الامازيغية إعراب مجرد وبالتالي لا وجود مبرر لنقل الفاعل إلى خارج المركب الفعلي (أما الفعل فله سمات صرفية قوية وهي التطابق والجهة وبالتالي فإنه ينتقل إليهما معا :

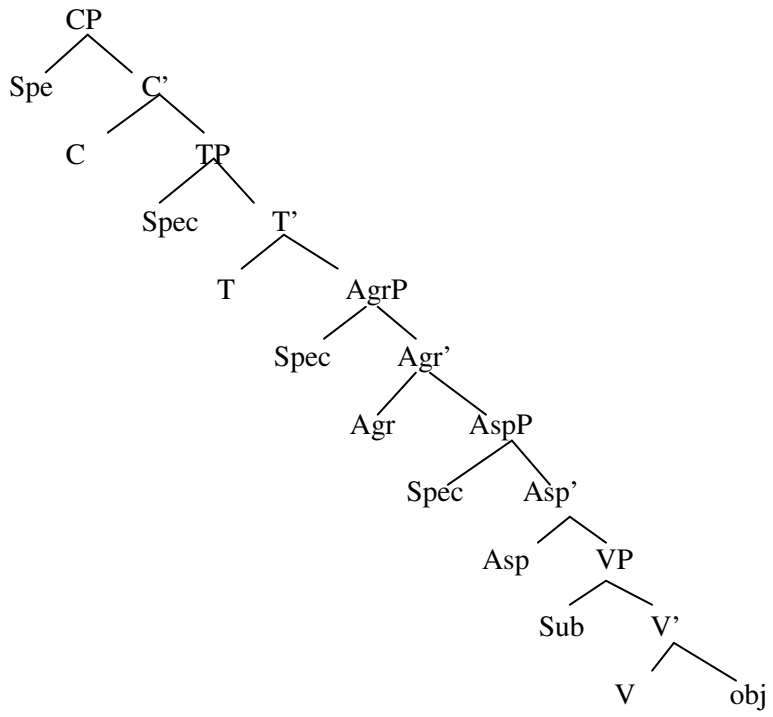
(22)



"سيحلم بها الإنسان"
د. راد كيس يوّاركا وفكان تيدرفيت ⵓⵓⵏ ⵅⵉⵓ ⵉⵍⵍⵍⵓⵓⵅⵓ ⵗⵀⵅⵓⵍ
"سيحلم فيها الإنسان بالحرية ⵜⵉⵏⵓⵓⵀⵉⵜ

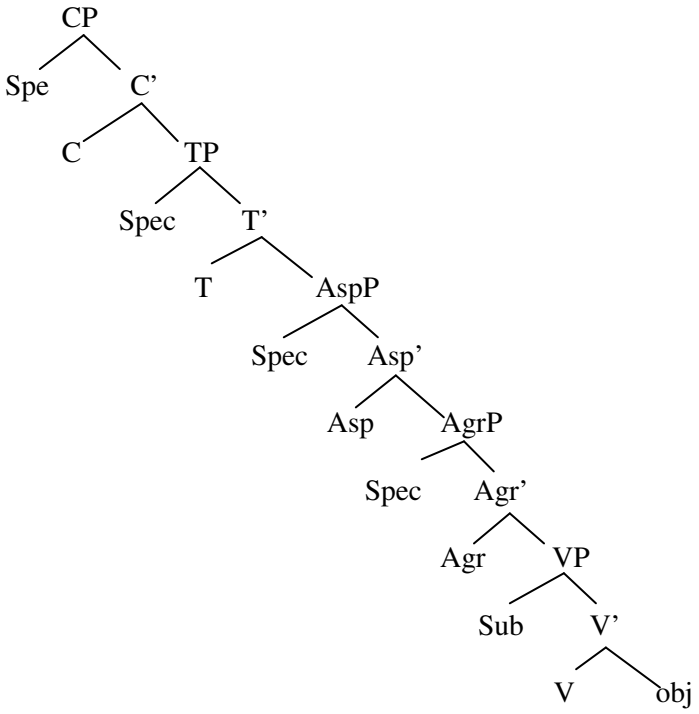
نرى من خلال البنيتين أعلاه أن إلصاق اللواصق الفعلية بالفعل لم يحترم ترتيب الإسقاطات الصرفية الموجود في البنية (18) . يلتصق الفعل أولا بالجهة، سواء تحققت عبر صيغة الفعل، إذا تعلق الأمر بالصيغة التامة، أو عبر لاصقة، في حالة الصيغة غير التامة، ثم بالتطابق، ليأتي الزمن في أعلى الإسقاطات ويعلوه النفي إذا كان حاضرا. ونجسد ذلك بالبنية التالية :

(20)



وفي هذه البنية ينتقل الفعل في البداية إلى الجهة ثم إلى التطابق. ويعد انتقاله إلى الزمن اختياريا فإذ ا كان مخصصا بسمة [+ مستقبل] فإنه لا ينتقل إليه لأن الصرفة الزمنية في هذه الحالة تكون حرة، بل ويمكن أن يفصل بينها وبين الفعل

(18)



في هذه البنية الشجرية ينتقل الفعل إلى التطابق للالتصاق بالصرفات التطابقية (بيكر Baker 1988) ثم إلى الجهة لنفس الغرض ثم إلى الزمن فيما ينتقل الفاعل إلى مخصص التطابق لمراقبة التطابق الفعلي وليأخذ الإعراب.

إذا اتبعنا منطق أوحلا (1988) وآخرون فإن الإلصاق سيتبع ترتيب الإسقاطات الوظيفية وبالتالي فإن اللاصقة الصرفية التي ستأتي مباشرة بعد الجذر الفعلي هي لاصقة التطابق متبوعة بلاصقة الجهة ثم الزمن . لكن ما نلاحظه هو العكس حيث أن اللواصق التطابقية في الأمازيغية توجد في موقع هامشي مقارنة مع اللواصق الجهية أما الزمن فيتحقق في الأمازيغية عبر صرفات مستقلة :

(19)

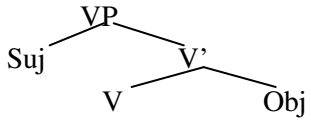
أ. راد يوّاركا وفكان تيدرفيت ⵙⵙⴰⵏ ⵔⴰⴷ ⵢⵡⴰⵔⴽⴰ ⴼⴽⴰⵏ ⵜⵉⴷⵔⴼⵉⵜ
"سيحلم الإنسان بالحرية"

ب. راد سول يوّاركا وفكان تيدرفيت ⵙⵙⴰⵏ ⵙⵓⵍ ⵔⴰⴷ ⵢⵡⴰⵔⴽⴰ ⴼⴽⴰⵏ ⵜⵉⴷⵔⴼⵉⵜ
"سيحلم الإنسان يوما بالحرية"

ج. راد تّ يوّاركا وفكان ⵙⵙⴰⵏ ⵜⵜ ⵔⴰⴷ ⵢⵡⴰⵔⴽⴰ ⴼⴽⴰⵏ

بناء على مجموعة من الدراسات اللسانية في إطار اللسانيات التوليدية (Koopman & Sportiche, (1990) , Borer (1986)…) فإن الفاعل يولد قاعديا في مخصص المركب الفعلي بمعنى أن بنية المركب الفعلي ستكون على الشكل التالي :

(17)



لكن هل الفاعل يحتفظ بهذا الموقع في بنية الجملة الفونولوجية ؟

تبعا لأوحلا (1988) وقاضي (2006) والمجاهد (1997) فإن الرتبة فاعل فعل مفعول في الأمازيغية ناتجة عن مجموعة من عمليات النقل. وبالتالي فإن موقع الفاعل هو مخصص التطابق بناء على فرضية تفكيك الصرفة إلى عدة إسقاطات وهي النفي والزمن والجهة والتطابق وبالتالي فإن بنية الجملة في الأمازيغية ستشتق على الشكل التالي :

لاحنة لكونها لا تحترم هذا التمييز في الحالة. ففي الجملة (14 ب) نجد كلا المركبين الاسميين في حالة إرسال. وفي الجملة (14 ج) فإنهما معا في حالة تركيب. أما في الجملة (14 د) فإنها لاحنة لأن المركب الاسمي الفاعل في حالة إرسال فيما المركب الاسمي المفعول في حالة تركيب.

ويتجلى تأثير صيغة الفعل بتغيير موقع أحد المكونين في بنية الاستفهام كما يلي :

(15)

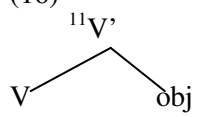
أ. ماد يوَّركان تيدرفيت ؟ ⵛⴰⵏ ⵔⵍⵍⴰⵓⵕⴰⵍ ⵜⵔⵏⵓⵀⵔⵜ ?
"من حلم بالحرية؟"

ب. ماد يوَّاركا وفكان ؟ ⵛⴰⵏ ⵔⵍⵍⴰⵓⵕⴰ ⵖⵀⵅⴰⵍ ?
"بماذا حلم الإنسان؟"

إذا استفهمنا عن الفاعل ومن تم تصدر عنصر الاستفهام الجملة أي شغله موقعا قبل الفعل فإن هذا الأخير يكون في الصيغة المشبهة (15 أ)، أما إذا استفهمنا عن المفعول فإن صيغة الفعل لا تخضع لأي تغيير[9]. مما يعني أن الفاعل تربطه بالفعل علاقة تركيبية تختلف عن تلك التي تربطه بالمفعول. وهذا يعني أن الفاعل والمفعول يشغلان موقعين غير متناظرين في الجملة.

بناء على كون الفعل يتفرع مقوليا إلى المفعول فإن موقع المفعول يدخل ضمن مجال الوسم المحوري المباشر للفعل ومن ثم فإن موقعه سيكون مآخيا لرأس المركب الفعلي، أي الفعل، حسب مبادئ نظرية س – خط[10] كما في البنية أسفله:

(16)



فماذا عن موقع الفاعل ؟

9 ويحدث الشيء نفسه مع الجملة الموصولية وبنية الحصر حين يقترن المركب الاسمي بموقع الفاعل كما في البنية التالية :

افكان لِّي يوَّركان تيدرفيت.	ⴰⵀⵅⴰⵍ ⵏⵏⵉ ⵔⵍⵍⴰⵓⵕⴰⵍ ⵜⵔⵏⵓⵀⵔⵜ
افكان اد يوَاركان تيدرفيت	ⴰⵀⵅⴰⵍ ⴰⵏ ⵔⵍⵍⴰⵓⵕⴰⵍ ⵜⵔⵏⵓⵀⵔⵜ

10 التذكير بمبادئ نظرية س خط

11 اعتمدت في عنونة العجر الإختزالات الإنجليزية للتبسيط ولكون اللغة الأمازيغية تكتب من اليسار إلى اليمين

يجب أن تتوفر كل جملة على موقع الفاعل

انطلاقا من المبدأ (13) أعلاه، يحق لنا التساؤل التالي : ما الذي يشغل وظيفة الفاعل في الجمل أعلاه خاصة تلك التي لا تتوفر على مركب اسمي ظاهر قبل الفعل أو بعده؟

سننطلق من كالان (1964) الذي يفترض أن وظيفة الفاعل في اللغة الأمازيغية تشغلها اللواصق التطابقية. ومن ثم يسند للمركب الاسمي الذي يأتي بعد الفعل ويتطابق معه وظيفة الفضلة المفسرة Complément explicatif، فيما يسند للمركب الاسمي قبل الفعل وظيفة المحور indicateur de thème. إن هذه النظرة لموضوعات الفعل توازي بينها انطلاق من استعمال نفس المصطلح وهي الفضلة، فهناك الفضلة المفسرة والمفعول به complément d'objet وكلاهما يمكن الاستغناء عنه رغم اختلاف سياق كل منهما. فيحتلان موقعين متناظرين في بنية الجملة، بمعنى أن علاقتهما بالفعل متساوية. لكن التدقيق في العلاقة التي تربط كل وظيفة من هاتين الوظيفتين بالفعل يثبت العكس.

إن العلاقة التي تربط الفعل بالفاعل تختلف نظريا عن تلك التي تربطه بالمفعول. فالفاعل تربطه بالفعل علاقة الإسناد والتطابق.[7] أما المفعول فتربطه بالفعل علاقة التفريع المقولي (تشومسكي (1965)) والإسناد المحوري. كما أن المركب الاسمي الذي يشغل وظيفة الفاعل يوسم إعرابيا بالرفع فيما يوسم المركب الاسمي المفعول بإعراب النصب[8]. بالنسبة للأمازيغية فإن الفاعل أو الفضلة المفسرة في نظر كالان (ن م) يأخذ حالة الإلحاق فيما يكون المفعول في حالة إرسال. كما أن الضمائر التي تقوم مقام المفعول لا يمكن أن تقوم مقام الفاعل.

(14)

أ. يوَّاركا وفكان تيدرفيت ⵢⵡⴰⵔⴽⴰ ⵡⴼⴽⴰⵏ ⵜⵉⴷⵔⴼⵉⵜ
"حلم الإنسان بالحرية"

ب. *يوَّاركا افكان تيدرفيت *ⵢⵡⴰⵔⴽⴰ ⴰⴼⴽⴰⵏ ⵜⵉⴷⵔⴼⵉⵜ

ج. *يوَّاركا وفكان تدرفيت *ⵢⵡⴰⵔⴽⴰ ⵡⴼⴽⴰⵏ ⵜⴷⵔⴼⵉⵜ

د. *يوَّركا افكان تدرفيت *ⵢⵡⵔⴽⴰ ⴰⴼⴽⴰⵏ ⵜⴷⵔⴼⵉⵜ

نلاحظ أن الجملة التي يكون فيها المركب الاسمي الفاعل في حالة إلحاق والمركب الاسمي المفعول في حالة إرسال جملة سليمة (14 أ). أما الجمل الأخرى فإنها

7 يمكن الرجوع إلى قاضي (2006) بخصوص هاتين العلاقتين في اللغة الأمازيغية

8 نتحدث هنا عن الإعراب المجرد الذي يحضر في كل اللغات وليس الإعراب الصرفي الذي يختلف تحققه من لغة لأخرى.

(11)

ـــــ غ	ـــــ ن	ـــــ ⵜ	ـــــ ⵏ
تـــــ ت	تـــــ م	+ـــــ+	+ـــــ⵿
	تـــــ مت		+ـــــ⵿+
يـــــ	ـــــ ن	ⵉـــــ	ـــــ ⵏ
تـــــ	ـــــ نت	+ـــــ	ـــــ ⵏ+

وتتميز اللواصق التطابقية الفعلية بالخصائص التالية:

–تتكون من سوابق أو لواحق أو الجمع بينهما.

– يختلف شكلها الصرفي باختلاف محتواها من السمات التي تتضمنها.

– تتضمن الشخص والجنس والعدد ومن تم يمكن الاستغناء عن المركب الاسمي الذي يحمل نفس السمات والاكتفاء بالفعل المتصرف كما في الأمثلة التالية :

(12)

أ. يواركا تيدرفيت "حلم بالحرية"	ⵉⵍⵍⵓⵔⴽⴰ ⵜⵉⴷⵔⴼⵉⵜ
ب. تواركا تيدرفيت "حلمت بالحرية"	ⵜⵍⵍⵓⵔⴽⴰ ⵜⵉⴷⵔⴼⵉⵜ
ج. واركان تيدرفيت "حلموا بالحرية"	ⵍⵍⵓⵔⴽⴰⵏ ⵜⵉⴷⵔⴼⵉⵜ
د. واركانت تيدرفيت "حلمن بالحرية"	ⵍⵍⵓⵔⴽⴰⵏⵜ ⵜⵉⴷⵔⴼⵉⵜ

ونستنتج انطلاقا من هذا أن السمات التطابقية في الأمازيغية سمات قوية ومن تم فإن التطابق فيها تطابق محيل (تشومسكي (1995)).

2.3. الفاعل

يعد مبدأ الإسقاط الموسع extanded projection principle (EPP) من أهم المبادئ التي تتحكم في وظيفة الفاعل. ويلح هذا المبدأ على ما يلي :

(13) مبدأ الإسقاط الموسع (تشموسكي (1981))[6] :

6 يعرف مبدأ الإسقاط الموسع Extended projection principle (EPP) عدة صيغ منها :

Sentences must have subjects,
NPnom must be in SpecT at S-structure.

(10)

أ. افروخ، يواركا تيدرفيت "الولد، حلم بالحرية" ⵄⵀⵄⵙⵅ, ⴼⵍⵍⵍⵄⵄⵅⵄ +ⴻⴷⵄⵄⵀⴻⵜ

ب. تافروخت، توّاركا تيدرفيت "البنت، حلمت بالحرية" +ⵄⵀⵄⵙⵅ+, +ⵍⵍⵍⵄⵄⵅⵄ +ⴻⴷⵄⵄⵀⴻⵜ

ج. يفرخان، وّاركان تيدرفيت "الأولاد، حلموا بالحرية" ⴼⵀⵄⵅⵄⵍ, ⵍⵍⵍⵄⵄⵅⵄⵍ +ⴻⴷⵄⵄⵀⴻⵜ

د. تيفرخين، وّاركانت تيدرفيت "البنات، حلمن بالحرية" +ⴼⵀⵄⵅⴼⵍ, ⵍⵍⵍⵄⵄⵅⵄⵍ+ +ⴻⴷⵄⵄⵀⴻⵜ

ما نلاحظه انطلاقا من المقارنة بين الجمل (9) والجمل (10) أن اللواصق التطابقية الفعلية هي نفسها بغض النظر عن موقع المركب الاسمي الذي تطابق معه الفعل. كما أن هذه اللواصق هي نفسها في صيغ الفعل الأربعة : صيغة المجرد والتام والتام المنفي وغير التام.[5] وفيما يلي اللواصق التطابقية مع صيغة غير التام :

(10')

أ. ار يتّواركا وفروخ تيدرفيت "يحلم الولد بالحرية" ⵄⵄ ⴼ+++ⵍⵍⵄⵄⵅⵄ ⵀⵀⵄⵙⵅ +ⴻⴷⵄⵄⵀⴻⵜ

ب. ار تتوّاركا تفروخت تيدرفيت "تحلم البنت بالحرية" ⵄⵄ +ⵙ+++ⵍⵍⵄⵄⵅⵄ +ⵀⵀⵄⵙⵅ+ +ⴻⴷⵄⵄⵀⴻⵜ

ج. ار تّوّاركان يفرخان تيدرفيت "يحلم الأولاد بالحرية" ⵄⵄ ++ⵍⵍⵄⵄⵅⵄⵍ ⴼⵀⵄⵅⵄⵍ +ⴻⴷⵄⵄⵀⴻⵜ

د. ار تّوّاركانت تفرخين تيدرفيت "تحلم البنات بالحرية" ⵄⵄ ++ⵍⵍⵄⵄⵅⵄⵍ+ +ⵀⵀⵄⵅⴼⵍ +ⴻⴷⵄⵄⵀⴻⵜ

وهذه اللواصق تعكس سمات الشخص والجنس والعدد. ونورد جدول هذه اللواصق كما يلي :

5 يختلف شكل اللواصق التطابقية التي تأتي مع الأمر وهي على الشكل التالي :

كشم "ادخل"	ⵅⵛⵇ
كشمات " ادخلوا"	ⵅⵛⵇⵄ+
كشمامت "ادخلن"	ⵅⵛⵇⵄⵇ+

وعلى الرغم من أن أغلب الدارسين يرون أن الرتبة فعل فاعل في الأمازيغية هي الرتبة غير الموسومة كالان (1957) Galand وباصي Basset (1959) وبيكار Picard (1960) ودجونسون Johnson (1966) وبنطوليلا Bentolila (1981) وشاكير Chaker (1983) وصادقي Sadiqi (1986) وناجي وصادقي Ennaji & (1986) Sadiqi وأوحلا (Ouhalla 1988) والمجاهد El Moujahid (1997) وقاضي Cadi (2006) ولعبدلوي (1997 و2003) كما يرى بعضهم[4] أنها مشتقة عبر النقل من رتبة قاعدية هي فاعل فعل مفعول إلا أنهم اختلفوا بخصوص القاضايا التالية:

- هل العنصر الذي خضع للنقل هو الفعل أو الفاعل أو هما معا ؟
- ما هو موقع الفاعل وموقع الفعل في الرتبة فعل فاعل مفعول ؟
- ما هي مسوغات هذا النقل ؟
- ما هي علاقة الرتبة فعل فاعل بالرتبة فاعل فعل ؟

3. الفاعل والتطابق

3. 1. التطابق

تلتصق بالفعل في اللغة الأمازيغة مجموعة من اللواصق الصرفية تعكس تطابقه بالفاعل. ولا يتأثر هذا التطابق بموقع المركب الاسمي الذي يتطابق معه الفعل كما تبين هذه الأمثلة :

(9)

أ. يواركا وفروخ تيدرفيت
"حلم الولد بالحرية"
ⵜⵍⵍⴰⵓⵔⵕⴰ ⵓⵀⵓⵓⵅ ⵜⵜⴰⵓⵀⵜ

ب. تواركا تفروخت تيدرفيت
"حلمت البنت بالحرية"
ⵜⵍⵍⴰⵓⵔⵕⴰ ⵜⵀⵓⵓⵅⵜ ⵜⵜⴰⵓⵀⵜ

ج. واركان يفرخان تيدرفيت
"حلم الأولاد بالحرية"
ⵍⵍⴰⵓⵔⵕⴰⵏ ⵜⵀⵓⵔⵕⴰⵏ ⵜⵜⴰⵓⵀⵜ

د. واركانت تفرخين تيدرفيت
"حلمت البنات بالحرية"
ⵍⵍⴰⵓⵔⵕⴰⵏⵜⵜⵀⵓⵔⵕⵉⵏ ⵜⵜⴰⵓⵀⵜ

4 هؤلاء هم : وصادقي (Sadiqi 1986) وناجي وصادقي (Ennaji & Sadiqi 1986) وأوحلا (Ouhalla 1988) والمجاهد (1997 El (Moujahid وقاضي (2006) Cadi ولعبدلوي (1997 و2003)

2. 3. الجملة المتممة

الجملة المتممة كذلك باعتبارها صنفا من الجملة المركبة لا تقبل في الأمازيغية مثلها مثل صلة الموصول إلا الترتيب فعل فاعل كما تبين ذلك سلامة الجمل (6) ولحن الجمل (7) و(8) أسفله :

(6)

أ. تسّن تنباضت يس يوّاركا وفكان تيدرفيت
"عرفت السلطة أن الإنسان حلم بالحرية"
ⵜⵙⵙⵏ ⵜⵏⴱⴰⴹⵜ ⵢⵙ ⵢⵓⵔⴽⴰ ⴼⴽⴰⵏ ⵜⵉⴷⵔⴼⵉⵜ

ب. تسقسا تنباضت يس يوّاركا وفكان تيدرفيت
"سألت السلطة أحلم الإنسان بالحرية"
ⵜⵙⵇⵙⴰ ⵜⵏⴱⴰⴹⵜ ⵢⵙ ⵢⵓⵔⴽⴰ ⴼⴽⴰⵏ ⵜⵉⴷⵔⴼⵉⵜ

ج. ترا تنباضت اد يتّو وفكان تيدرفيت
"تريد السلطة أن ينسى الإنسان الحرية"
ⵜⵔⴰ ⵜⵏⴱⴰⴹⵜ ⴷ ⵢⵜⵜⵓ ⴼⴽⴰⵏ ⵜⵉⴷⵔⴼⵉⵜ

(7)

أ. *تسّن تنباضت يس وفكان يوّاركا تيدرفيت
*ⵜⵙⵙⵏ ⵜⵏⴱⴰⴹⵜ ⵢⵙ ⵓⵔⴽⴰ ⵢⵓⵔⴽⴰ ⴼⴽⴰⵏ ⵜⵉⴷⵔⴼⵉⵜ

ب. *تسقسا تنباضت يس وفكان يوّاركا تيدرفيت
*ⵜⵙⵇⵙⴰ ⵜⵏⴱⴰⴹⵜ ⵢⵙ ⵓⵔⴽⴰ ⵢⵓⵔⴽⴰ ⴼⴽⴰⵏ ⵜⵉⴷⵔⴼⵉⵜ

ج. *ترا تباضت اد وفكان يتّو تيدرفيت
*ⵜⵔⴰ ⵜⵏⴱⴰⴹⵜ ⴷ ⵓⵔⴽⴰ ⵢⵓⵔⴽⴰ ⴼⴽⴰⵏ ⵜⵉⴷⵔⴼⵉⵜ

(8)

أ. *تسّن تنباضت يس افكان يوّاركا تيدرفيت[3]
*ⵜⵙⵙⵏ ⵜⵏⴱⴰⴹⵜ ⵢⵙ ⴰⴼⵓⵔⴽⴰ ⵢⵓⵔⴽⴰ ⴼⴽⴰⵏ ⵜⵉⴷⵔⴼⵉⵜ

ب. *تسقسا تنباضت يس افكان يوّاركا تيدرفيت
*ⵜⵙⵇⵙⴰ ⵜⵏⴱⴰⴹⵜ ⵢⵙ ⴰⴼⵓⵔⴽⴰ ⵢⵓⵔⴽⴰ ⴼⴽⴰⵏ ⵜⵉⴷⵔⴼⵉⵜ

ج. *ترا تباضت اد افكان يتّو تيدرفيت
*ⵜⵔⴰ ⵜⵏⴱⴰⴹⵜ ⴷ ⴰⴼⵓⵔⴽⴰ ⵢⵜⵜⵓ ⴼⴽⴰⵏ ⵜⵉⴷⵔⴼⵉⵜ

3 ولتكون البنيتان (8 أ) و(8 ب) سليمتين لا بد من إقحام أداة الإسناد ⵏ بعد يس ⵢⵙ.

ج. افكان يوضن ⵓⵀⵅⵓⵍ ⵔⵖⵍ
"الإنسان مرض"

(4)

أ. يساول ⵄⵙⵓⵍⵎ
"تكلّم"

ب. يوّركا تيدرفيت ⵄⵍⵍⵓⵔⵅⵓ ⵜⵄⵃⵔⵀⵄⵜ
"حيم بالحرية"

ج. يوضن ⵔⵖⵍ
"مرض"

رغم أن المركب الاسمي الوجود في الجمل (3) يتطابق مع الفعل إلا أنه يوجد في موقع قبله ويوجد في حالة إرسال عكس المركب الاسمي المتطابق مع الفعل في الجمل (2). أما الجمل (4) فقد استغنت عنه واكتفت بفعل متصرف.[1]

2.3. صلة الموصول

من البنيات التي لا تقبل إلا الترتيب فعل فاعل مفعول في اللغة الأمازيغية نجد صلة الموصول كما في الجمل التالية :

(5)

(...) تيدرفيت لّي يوّاركا وفكان (...)[2] ⵜⵄⵃⵔⵀⵄⵜ ⵉⵏⵉ ⵄⵍⵍⵓⵔⵅⵓ ⵖⵀⵅⵓⵍ
"(...) الحرية التى حلم بها الإنسان (...)"

*(...) تيدرفيت لّي وفكان يوّاركا (...) *ⵜⵄⵃⵔⵀⵄⵜ ⵉⵏⵉ ⵖⵀⵅⵓⵍ ⵄⵍⵍⵓⵔⵅⵓ

*(...) تيدرفيت لّي افكان يوّاركا (...) *ⵜⵄⵃⵔⵀⵄⵜ ⵉⵏⵉ ⵓⵀⵅⵓⵍ ⵄⵍⵍⵓⵔⵅⵓ

فصلة الموصول لا تقبل إلا الترتيب فعل فاعل مفعول إذا كان المركب الاسمي الذي تصفه مرتبط بموقع غير موقع الفاعل. ولا تقبل الرتيب فاعل فعل ولو كان المركب الاسمي المتطابق مع الفعل في حالة إرسال كما هو الحال بالنسبة للجمل (3).

1 تندرج اللغة الأمازيغية ضمن اللغات التي تجيز الفاعل الفارغ أو بعبارة أخرى ضمن اللغات التي تتبث وسيط إسقاط الضمير بالإيجاب (جونسون (1966) وأوحلا (1988) والمجاهد (1997) وقاضي (2008).

2 تشير النقط الموجودة بين قوسين إلى أن صلة الموصول لا تستقيم بذاتها فلابد أن ترد قبل أو بعد الجملة الرئيسية.

ويتمفصل المقال على الشكل التالي: سنتناول في الفقرة الأولى أصل الرتبة في الأمازيغية. وتأتي الفقرة الثانية لتسلط الضوء على علاقة التطابق بالفاعل. ونخصص الفقرة الثالثة لدراسة طبيعة المركب الاسمي الذي يسبق الفعل ويتطابق معه (الموضع).

2. الأمازيغية لغة فعل فاعل مفعول

ترى أغلب الدراسات اللسانية (منها كالان (1964) Galand وأوحلا (1988) Ouhalla وقاضي (1990) Cadi وجونسون (1968) Johnson والمجاهد (1997) El Moujahid وآخرون) التي تناولت اللغة الأمازيغية بمختلف لهجاتها أن الترتيب السائد في اللغة الأمازيغية هي الترتيب فعل ثم فاعل ثم مفعول. فالأمازيغية من اللغات فعل فاعل مفعول: <ف،فا،مف>. حيث أن هذه الرتبة رتبة طاغية على جملها. نجد هذا الترتيب في الجملة البسيطة كما نجده في الجملة المركبة.

2. 1. الجملة البسيطة

لنتأمل الجمل التالية :

(2)

أ. يساول وفكان ⵙⵓⵍⵍⵉⵏ ⵖⴻⴽⴽⴰⵏ
"تكلَّم الإنسان"

ب. يوّاركا وفكان تيدرفيت ⵜⵜⴰⵔⵉⴷⵔⴼⵉⵜ ⵖⴻⴽⴽⴰⵏ ⵜⵜⴰⵡⵉⵔⵉⴽⴰ
"حلم الإنسان بالحرية"

ج. يوضن وفكان ⵖⴻⴽⴽⴰⵏ ⵉⵡⴹⵏ
"مرض الإنسان"

فالمركب الاسمي الذي يتطابق مع الفعل يوجد في موقع بعده في الجمل الثلاث. كما أن طبيعة الفعل تختلف من جملة لأخرى. ففعل الجمل (أ) فعل لازم أما فعل الجملة (ب) فهو متعدي، وفعل الجملة (ب) من أفعال الحالة. لكن هذا لا يعني أن المركبات الاسمية المتطابقة مع الفعل لا يمكن أن تشغل موقعا آخر أو ربما يمكن الاستغناء عنها كما في الجمل التالية :

(3)

أ. افكان يساول ⵓⵔⵔⴰⵏ ⵙⵓⵍⵍⵉⵏ
"الإنسان تكلَّم"

ب. افكان يوّركا تيدرفيت ⵓⵔⵔⴰⵏ ⵜⵜⴰⵡⵉⵔⵉⴽⴰ ⵜⵜⴰⵔⵉⴷⵔⴼⵉⵜ
"الإنسان حلم بالحرية"

الفاعل والتطابق والموضع

رشيد لعبدلوي

المعهد الملكي للثاقفة الأمازيغية

1. تقديم

ينظر إلى اللغة الأمازيغية على أنها من اللغات التي تتوفر على رتبة حرة. فهي تتضمن جمل ذات الترتيب فعل فاعل إلى جانب جمل ذات الترتيب فاعل فعل، كما تسلم بذلك الكلية السادسة لكرينبرك Greenberg (1966). وسنتوقف في هذه المداخلة عند هذين المركبين الاسميين اللذين اعتبرا فاعلان. فهما يقترنان بالتطابق الفعلي لكن يختلفان بخصوص موقعهما في الجملة. يحتل الأول موقعا قبل الفعل فيما يحتل الثاني موقعا بعده وحضور أحدهما يقتضي غياب الآخر.

(1)

أ. فّغنت تمغارين	ⵅⵅⵖⵉⵜ ⵜⵛⵖⵓⵔⵉ
"خرجت النساء"	
ب. تيمغارين فّغنت	ⵜⵉⵛⵖⵓⵔⵉ ⵅⵅⵖⵉⵜ
"النساء خرجن"	
ج.فّغنت	ⵅⵅⵖⵉⵜ
"خرجن"	

فإذا كانت الجملتان (1 أ وب) تتكونان من فعل واسم بغض النظر عن ترتيبهما، فإن الجملة (1ج) لا تتكون إلا من فعل متصرف. كما أن المركبين الاسميين في الجملتين الأوليين يتطابقان مع الفعل. فهل يشغل المركبان الاسميان معا وظيفة الفاعل؟ ثم ما الذي شغل نفس الوظيفة في الجملة الثالثة ؟

نعتمد لحل الإشكالية أعلاه فرضية أساسية مفادها أن المركب الاسمي الذي يتطابق معه الفعل تختلف وظيفته النحوية بحسب الموقع الذي يشغله مقارنة بالفعل. فيكون فاعل الجملة حين يشغل موقعا بعد الفعل فيدخل ضمن موضوعاته. ويشغل موقعا هامشيا حين يكون في موقع بعده حيث لا تتجاوز العلاقة بينهما اقترانه بالتطابق الفعلي. وسنعتمد في مقاربتنا على مبدأ الإسقاط الموسع الذي اقترحه تشومسكي Chomsky (1981) وأعاد صياغته Alexiadou and Anagnostopoulou (1998 et 2001)) ثم ما اقترحه ريدزي Rizzi (1997) حول إسقاط المركب المصدري.

Une meilleure connaissance des données de l'amazighe implique non seulement que le plus grand nombre d'aires dialectales soit couvert mais aussi que toutes les composantes de la langue fassent l'objet d'études. C'est dans cette perspective que s'inscrit le colloque international qui s'est tenu à l'IRCAM les 9 et 10 novembre 2009 à l'initiative du Centre de l'Aménagement Linguistique.

Cette rencontre scientifique a été l'occasion pour les amazighisants de différentes obédiences de débattre de questions de syntaxe et d'approfondir celles qui n'ont pas été suffisamment traitées, voire à peine effleurées, dans la littérature berbérisante. Les actes repris dans le présent ouvrage, dédié entièrement à la syntaxe, reflètent clairement la diversité des approches théoriques ainsi que la richesse de la thématique : catégories (déterminants, prépositions, adverbes, quantifieurs), procédés (focalisation, détermination, pronominalisation), subordination et dépendance syntaxique.

40 DH